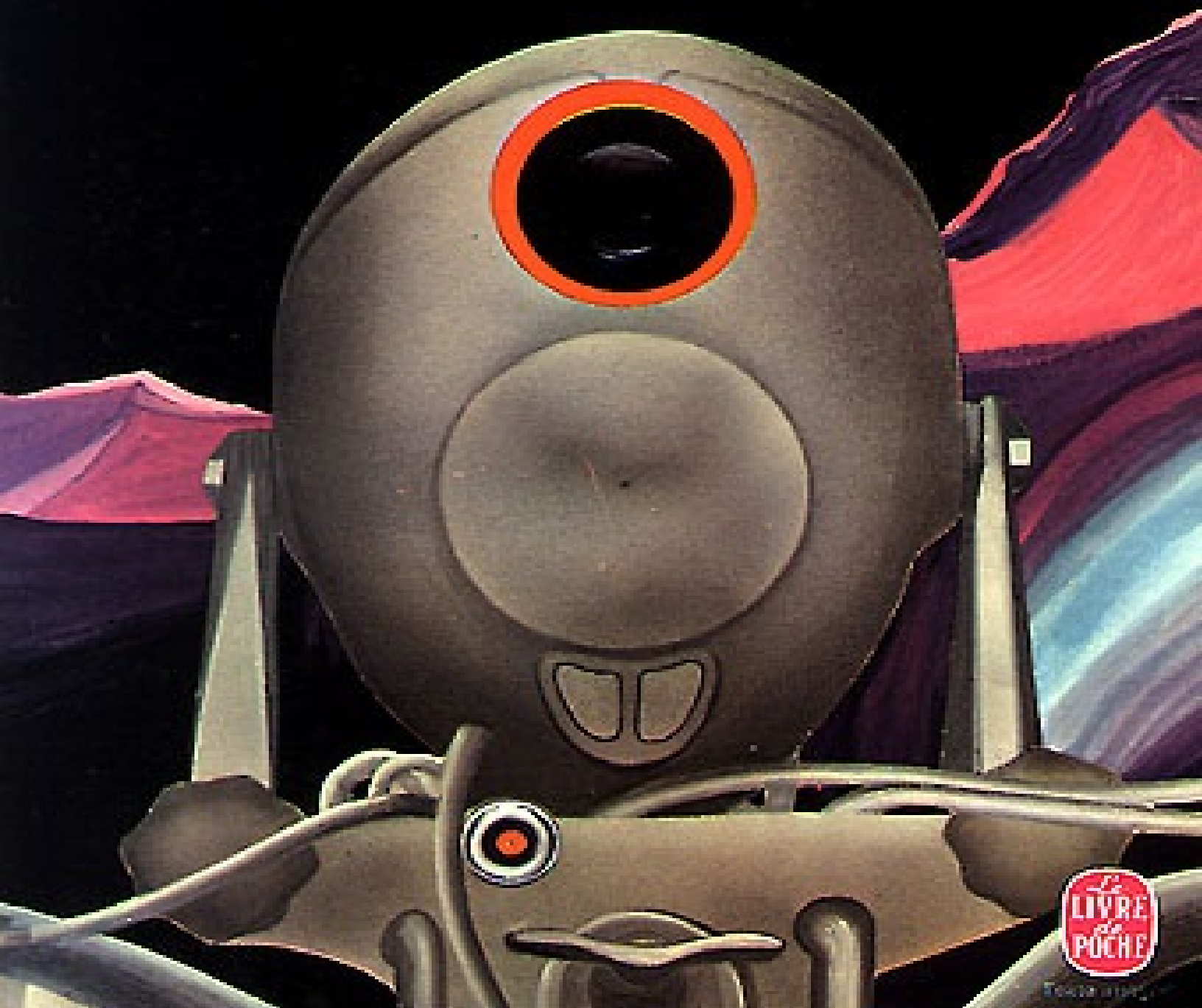


LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

# HISTOIRES

DE ROBOTS



Le  
LIVRE  
de  
POCHE

Tout le monde

## INTRODUCTION À L'ANTHOLOGIE

*La science-fiction ! Selon certains, ce n'est qu'une sous-littérature, tout juste bonne à rassasier l'imagination des naïfs et des jobards, et qu'il conviendra de verser un jour au rayon des vaticinations et des chimères visant à soulever le voile de l'avenir. Pour d'autres, c'est la seule expression littéraire de notre modernité, de l'âge de la science, la dernière chance du romanesque et peut-être enfin la voie royale, conciliant l'imaginaire et la raison, vers une appréhension critique d'un futur impossible à prévoir en toute rigueur.*

*La science-fiction mérite-t-elle cet excès d'honneur ou cette indignité ? Après tout, il ne s'agit que d'une littérature, on aurait tort de l'oublier. Or, les reproches qu'on lui fait comme les espoirs qu'on place en elle tiennent peut-être à la relation ambiguë de cette littérature à la science et à la technique. Trop de science pour un genre littéraire digne de ce nom, disent bien des littéraires pour qui la culture s'arrête au seuil de la connaissance positive et qui ne comprennent l'intrusion de la science dans le roman que si elle est présentée comme un avatar du mal, dans la lignée du Meilleur des mondes ou d'Orange mécanique. La science-fiction traite la science comme une magie, persiflent d'autres, généralement des scientifiques bon teint. Tandis que certains thuriféraires la prônent comme propre à faire naître la curiosité scientifique, à discuter les conséquences du développement scientifique pour l'avenir de l'humanité. On voit que de tous côtés le débat est déplacé : il ne s'agit plus d'une littérature et du plaisir qu'on y prend, mais d'une querelle sur la place philosophique, idéologique, voire politique de la science dans le monde moderne. Le reproche du manque de sérieux ou de l'excès de sérieux fait à la science-fiction, tout comme l'idée qu'elle est le chaînon manquant entre les deux cultures, la scientifique et la littéraire, renvoient tout uniment à la fonction de la science dans cette littérature. Et le risque de malentendu est alors si grand que l'on*

conçoit que des écrivains, agacés par cette prétention qui leur est attribuée, aient eu l'ambition de se débarrasser du terme de science-fiction et de le remplacer par celui de fiction spéculative.

Aussi bien la science-fiction ne s'est pas contentée d'utiliser la science comme thème, comme décor ou comme fétiche doté de pouvoirs quasi magiques ; elle a aussi puisé son inspiration dans le bouleversement introduit dans notre société par la science et l'intuition que sans doute ce bouleversement est loin d'être fini ; enfin et surtout, elle a été profondément influencée par la pensée scientifique. Ce que la science-fiction a réellement reçu de la science, ce n'est pas l'occasion d'une exaltation de la technique, mais l'idée qu'un récit, et plus encore une chaîne de récits, peuvent être le lieu d'une démarche logique rigoureuse, tirant toutes les conclusions possibles d'une hypothèse plus ou moins arbitraire ou surprenante. En cela la science-fiction est, modestement ou parfois fort ambitieusement, une littérature expérimentale, c'est-à-dire une littérature qui traite d'expériences dans le temps même où elle est un terrain d'expériences. En d'autres termes, elle ne véhicule pas une connaissance et n'a donc pas de prétention au réalisme, mais elle est, consciemment ou non, le produit d'une démarche créatrice qui tend à faire sortir la littérature de ses champs traditionnels (le réel et l'imaginaire) pour lui en ouvrir un troisième (le possible).

On notera d'ailleurs qu'il a existé et qu'il existe toujours des œuvres littéraires qui affectent de se fonder sur une connaissance scientifique (par exemple l'œuvre de Zola) ou qui prétendent décider si une telle connaissance est bonne ou mauvaise, qui lui font donc une place très grande mais qui ne relèvent pas, à l'évidence, de la science-fiction ; ces œuvres traitent des connaissances scientifiques transitoires comme s'il s'agissait de vérités éternelles et ne font guère que les substituer aux dogmes métaphysiques qu'une certaine littérature s'est longtemps vouée à commenter ou à paraphraser. Au lieu de quoi l'écrivain de science-fiction part d'un postulat et se soucie surtout d'en explorer les conséquences. Il se peut bien que, parasitairement, il expose sa propre vision des choses comme s'il s'agissait d'une vérité révélée. Mais sur le fond, il écrit avec des si et des peut-être. Et parce que sa démarche est celle d'un explorateur de possibles, l'auteur de

science-fiction écrit une œuvre beaucoup plus ouverte et beaucoup plus moderne que la plupart des écrivains-maîtres-à-penser dont les efforts tendent toujours à perpétuer les catégories de la vérité et de l'erreur, quels que soient les contenus qu'ils leur donnent. Cela est si patent qu'une histoire qui, comme beaucoup de celles de Jules Verne, a perdu sa base scientifique – ou qui n'en a jamais eue – n'est pas nécessairement sans charme. La crédibilité d'une histoire de science-fiction ne tient pas à la force de ses références externes mais seulement à sa cohérence interne. À la limite le texte tient tout seul.

Et c'est précisément à partir de cette autonomie que, par un paradoxe qui n'est que superficiel, il devient possible de dire quelque chose d'original, de dérangent, d'éventuellement pertinent, sur l'avenir, sur le présent, sur tout, absolument tout ce que l'on voudra. Au lieu de quoi la littérature qui s'affirme solidement enracinée dans le réel, c'est-à-dire dans une illusion de réalité, ne fait que projeter sur le présent et sur l'avenir l'ombre des préjugés du passé ; elle ne donne que des réponses attendues et esquive tous les problèmes un tant soit peu difficiles à poser.

Si l'on retient de la science-fiction une telle définition, il en résulte qu'elle est aussi ancienne que toute littérature orale ou écrite, qu'elle a toujours entretenu d'étroits rapports avec la naissance des idées et des mythes qu'aujourd'hui elle renouvelle et multiplie. Lucien de Samosate, Cyrano de Bergerac, Swift, Voltaire (dans *Micromégas*) combinent déjà l'invention extraordinaire, le déplacement dans l'espace et dans le temps, la remise en question du présent.

Mais c'est au XIX<sup>e</sup> siècle que la science-fiction prend son visage actuel. Esquissée dans le *Frankenstein* de Mary Shelley (1817), précisée dans l'œuvre de Poe, ce poète épris de raison, traversant celle de Hugo avec le météore de *Plein ciel*, elle se constitue vraiment sous les plumes de Jules Verne et de Herbert George Wells. Pour Verne, il s'agit d'abord de faire œuvre d'anticipation technicienne, de prolonger par l'imagination et le calcul le pouvoir de l'homme sur la nature, exercé par l'intermédiaire des machines. Pour Wells, il s'agit surtout de décrire les effets sur l'homme et sur la société elle-même de savoirs hypothétiques. De nos jours, on pourrait être tenté de voir en

Verne l'ancêtre des « futurologues », ces techniciens de l'extrapolation raisonnée et de la prévision d'avenirs quasi certains, et en Wells le premier des « prospectivistes », ces explorateurs volontiers téméraires des futurs possibles.

Mais l'opposition ne doit pas être exagérée : les deux tendances se nourrissent l'une de l'autre jusque dans les œuvres de ces pères fondateurs.

Après un début prometteur en Europe, vite remis en question par la grande crise économique puis par la crise des valeurs qui l'accompagne, et peut-être en France par une incœercible résistance des milieux littéraires à la pensée scientifique, c'est aux Etats-Unis que la science-fiction trouvera son terrain d'élection, sur un fond d'utopies (Edward Bellamy), d'anticipations sociales (Jack London) et de voyages imaginaires (Edgar Rice Burroughs). Hugo Gernsback, ingénieur électricien d'origine luxembourgeoise et grand admirateur de Verne et de Wells, crée en 1926 la première revue consacrée entièrement à la science-fiction, *Amazing stories* ; très vite les magazines se multiplient. Ils visent d'abord un public populaire et sacrifient la qualité littéraire ou même la vraisemblance à la recherche du sensationnel ; puis le genre se bonifie progressivement. La seconde guerre mondiale, révélant aux plus sceptiques l'impact de la technologie, incite à plus de rigueur scientifique, et le désenchantement qui accompagne les mutations accélérées du monde actuel conduit beaucoup d'écrivains à un certain pessimisme tout en les amenant à suppléer la carence des valeurs par une recherche esthétique croissante. Le résultat est là : la science-fiction contemporaine, vivante dans tous les pays industrialisés, est un extraordinaire laboratoire d'idées et elle n'a plus grand-chose à envier sur le plan de la forme à la littérature d'avant-garde quand elle ne se confond pas avec elle chez un William Burroughs, un Claude Ollier, un Jean Ricardou, un Alain Robbe-Grillet.

Le plus surprenant peut-être, c'est que, malgré la variété de son assise géographique, le domaine conserve une indéniable unité. Peut-être le doit-il – entre autres facteurs – à la présence insistante d'un certain nombre de grands thèmes qui se sont dégagés au fil de sort histoire et qui le charpentent en se combinant, se ramifiant sans

cesse. C'est un choix de ces thèmes, pris parmi les plus représentatifs, que la présente série entend illustrer.

Ce serait pourtant une erreur que de réduire la science-fiction à un faisceau de thèmes en nombre fini dont chacun pourrait à la limite se constituer en genre. À l'expérience, on s'apercevra souvent que telle histoire se trouve assez arbitrairement logée dans un volume plutôt que dans un autre (où classer une histoire de robot extraterrestre ? dans les *Histoires d'Extraterrestres* ou dans les *Histoires de Robots* ?), que telle autre histoire échappe au fond à toute thématique fortement structurée et définit à elle seule toute la catégorie à laquelle elle appartient. Chemin faisant, on découvrira sans doute que, malgré les apparences, la science-fiction n'est pas une littérature à thèmes parce qu'elle ne raconte pas toujours la même histoire (le thème) sur des registres différents, mais que, au contraire, chacun de ses développements échappe aux développements précédents tout en s'appuyant sur eux selon le principe, bien connu en musique, de la variation. Quand on a dit de telle nouvelle que c'est une histoire de vampire, on sait d'avance à peu près tout ce qui s'y passera ; au contraire, quand on a dit que c'est une histoire de robots, on n'en a, contrairement au point de vue commun, presque rien dit encore. Car toute la question est de savoir de quelle histoire de robots il s'agit. Et c'est de la confrontation entre quelques-unes des variations possibles (lesquelles sont peut-être, à vrai dire, en nombre infini) que surgit comme le halo foisonnant du mythe.

Il serait pour le moins aventuré de prétendre avoir enfermé en douze volumes (onze catégories plus une qui les recouvre toutes, celle de l'humour) le vaste univers de la science-fiction – ne serait-ce que parce qu'on estime à plus de 30 000 le nombre de textes parus dans ce domaine aux Etats-Unis seulement et qu'à l'échelle mondiale il faudrait doubler peut-être ce nombre. Du moins cette anthologie a-t-elle été établie méthodiquement dans l'intention de donner un aperçu aussi varié que possible de la science-fiction anglo-saxonne de la fin des années 30 au début des années 60. Plus de 3 000 nouvelles ont été lues pour la composer, dont beaucoup figuraient déjà dans des anthologies américaines. L'aire culturelle et la période retenues l'ont été tout naturellement : c'est aux Etats-Unis, accessoirement en

Angleterre (dans la mesure surtout où les auteurs anglais sont publiés dans les revues américaines), que se joue le deuxième acte de la constitution de la science-fiction après l'ère, surtout européenne, des fondateurs ; c'est là qu'avec une minutie presque maniaque les variations possibles sur les thèmes sont explorées l'une après l'autre ; c'est là encore que se constitue cette culture presque autonome avec ses fanatiques, ses clubs, ses revues ronéotypées, ses conventions annuelles ; c'est aussi l'époque dont les œuvres se prêtent le mieux à la découverte du genre par le profane. Depuis le milieu des années 60, la science-fiction a considérablement évolué, au moins autant à partir de sa propre tradition que d'emprunts à la littérature générale. Aussi son accès s'est-il fait plus difficile et demande-t-il une certaine initiation.

Les anthologistes, qui sont collectivement responsables de l'ensemble des textes choisis, ont visé trois objectifs dans le cadre de chaque volume :

— Donner du thème une illustration aussi complète que possible en présentant ses principales facettes, ce qui a pu les conduire à écarter telle histoire célèbre qui en redoublait (ou presque) une autre tout aussi remarquable, ou encore à admettre une nouvelle de facture imparfaite mais d'une originalité de conception certaine ;

— Construire une histoire dialectique du thème en ordonnant ses variations selon une ligne directrice qui se rapproche parfois d'une histoire imaginaire ;

— Proposer un éventail aussi complet que possible des auteurs et fournir par là une information sur les styles et les écoles de la science-fiction « classique ».

Pour ce faire, une introduction vient préciser l'histoire, la portée, les significations secondaires, voire les connotations scientifiques du thème traité dans le recueil. Chaque nouvelle est présentée en quelques lignes qui aideront – nous l'espérons – le lecteur profane à se mettre en situation, et qui lèveront les obstacles éventuels du vocabulaire spécialisé. Enfin un dictionnaire des auteurs vient fournir des éléments biobibliographiques sur les écrivains représentés.

Ainsi cet ensemble ouvert qu'est la Grande Anthologie de la science-

*fiction, ordonnée thématiquement sur le modèle de la Grande Encyclopédie, s'efforce-t-il d'être un guide autant qu'une introduction à la plus riche avancée de notre siècle dans les territoires de l'imaginaire.*



## PRÉFACE

« Toute vie normale, Peter, qu'elle soit consciente ou non, supporte mal la domination. Si cette domination est le fait d'un inférieur, ou d'un inférieur présumé, le ressentiment devient plus intense. Physiquement, et dans une certaine mesure, mentalement, un robot – tout robot – est supérieur aux êtres humains. Qu'est-ce donc qui lui donne une âme d'esclave ? Uniquement la Première Loi ! Sans elle, au premier ordre que vous donneriez à un robot, vous seriez un homme mort. »

Isaac Asimov, *Le Livre des Robots*.

S'il est, dans l'univers de la science-fiction, un thème à la fois ancien, techniquement peu vraisemblable, et populaire parce que porteur de nombreuses et lourdes connotations émotionnelles, c'est bien celui du robot. Des milliers d'années avant que l'écrivain tchèque Karel Capek introduise le terme dans une pièce de théâtre, *R. U. R.*, le concept existait et les descriptions qui en étaient données coïncidaient avec l'idée moderne de la chose assez remarquablement pour que les spécialistes de la mythologie grecque n'hésitent pas à qualifier de robots les êtres mécaniques qui apparaissent sous les plumes d'Homère, d'Hésiode et de quelques autres. Personne ne doute qu'Homère et Hésiode eux-mêmes ne faisaient là que transcrire des mythes plus anciens, peut-être égyptiens.

Ainsi prête-t-on à Héphaïstos, le dieu forgeron, une habileté mécanique qui lui permet de fabriquer toute une troupe de beautés d'or pour l'assister dans son travail. Aidé d'Athéna, il crée sur l'ordre de Zeus, Pandore, plus belle qu'aucune femme et qui déchaînera tous les maux sur notre monde. Ainsi a-t-il produit aussi un géant de bronze, Talos, qui garde pour le compte de Minos l'île de Crète dont il fait le tour trois fois par jour, lançant des rochers énormes sur les navires qui osent s'approcher. Selon certains, Jason lui embrouilla la cervelle à l'aide d'énigmes et en profita pour l'abattre, l'atteignant à la cheville où sous une peau très épaisse battait une veine vitale (que Robert Graves rattache à la technique de fabrication des cires perdues) ; selon d'autres, Médée le fit sortir de ses gonds à l'aide de visions magiques autant que contradictoires, si bien qu'il chut sur un rocher et se déchira la veine susdite.

Assez curieusement, ce nom de Talos se trouve associé aussi, en la personne d'un humain cette fois, à la figure légendaire de Dédale, grand inventeur devant les éternels et constructeur notamment de robots et de statues animées. C'est parce qu'il jalousait Talos, son neveu, pour l'invention de la scie, qu'il le précipita du haut d'une falaise. Aucun mythologue ne dit s'il y eut un autre rapport que celui de l'homonymie entre le robot gardien de la Crète et le neveu de Dédale, mais seulement qu'après le meurtre, Dédale dut fuir. En Crète.

Enfin, Pygmalion, sculpteur de Chypre, s'éprit d'une statue d'ivoire qu'il avait lui-même sculptée et qui représentait une jeune fille. Il pria Vénus de lui donner la vie et fut exaucé. De la jeune fille qu'il épousa, il eut un fils, Paphos.

Pourquoi remonter si haut dans les rêves des sociétés ? C'est que, semble-t-il, dès l'Antiquité, le thème du robot est presque complètement exploité : serviteur habile, gardien indomptable mais obtus, susceptible parfois par sa beauté toute humaine ou plutôt surhumaine, d'inspirer la passion, le robot dans sa diversité même a traversé les millénaires sans beaucoup changer et il serait fastidieux d'en énumérer les variations sous les espèces de la poupée mécanique séductrice (*Contes* d'Hoffmann) ou du « joueur d'échecs » (machine de Maelzel) qui, dans la nouvelle de Bierce, *Le Maître de Moxon*, manifeste un fort mauvais caractère lorsqu'il perd la partie et, las peut-

être d'avoir été construit pour perdre, se révolte contre son maître et le tue.

Une telle persistance dans le mythe, et dans un mythe qui – nous le verrons plus loin – a peu de fondement rationnel, mérite examen d'autant qu'elle est tout à fait exceptionnelle. Elle s'explique peut-être si l'on considère que le robot est avant tout un esclave sur lequel peuvent venir s'accrocher impunément tous les phantasmes nés de la triple aliénation du travail, de la loi et de l'interdit sexuel. Impunément parce que le robot est *comme* un homme, mais qu'il *n'est pas* un homme. Il n'est pas de sociétés connues qui aient admis sans grandes précautions juridiques et idéologiques le fait de la réduction en esclavage de l'homme par l'homme, alors que jamais par exemple la domestication de l'animal n'a posé de tels problèmes. À des sociétés inquiètes du fait de l'esclavage, mais économiquement incapables de s'en passer, le mythe du robot donne satisfaction en déplaçant le problème. Mais aussitôt celui-ci resurgit. Car si le robot est comme un homme, s'il réagit à la façon d'un homme, s'il parle et s'il raisonne et si l'on peut s'en éprendre, la question de son statut redevient incertaine, soit qu'il se révolte – et, seuls, dans la nature, les hommes se révoltent – soit qu'il se voit concéder un statut spécifique où se mêlent l'autonomie – trait humain – et l'« instinct » prédéterminé en lui qui l'oblige à servir l'homme et à n'atteindre à la valeur qu'au travers des fins de l'homme.

Il me paraît vraisemblable que le mythe du robot est né bien avant Homère, au moment où l'esclavage est devenu une réalité sociale. Que le thème se trouve, dès l'origine, associé à un dieu forgeron n'a rien pour surprendre. Au-delà de la facile explication par l'invention de la statuaire métallique, le forgeron est celui qui produit à la fois les épées ou les haches qui rendent la conquête et la réduction des autres en esclavage possibles sur une grande échelle, et les faucilles et autres instruments agraires qui fondent une société à laquelle l'esclavage est utile. Il fabrique aussi des chaînes, plus solides que des liens d'herbes tressées. Littéralement, le forgeron fabrique des robots en rendant possible et en même temps inéluctable la transformation en robots plus ou moins dociles d'hommes par d'autres hommes. Il est probable d'ailleurs que l'invention de la ville ait suivi de très près celle de

l'esclavage parce que la ville est un moyen commode de garder les esclaves et de les employer à entasser des pierres.

Or, le problème ainsi posé – celui de la soumission absolue de l'esclave au désir des maîtres – n'a jamais été résolu, pas même au prix d'avatars idéologiques comme celui du racisme. Il y a à cela une raison très simple qui nous introduit au cœur-même du thème du robot : un esclave est d'autant plus efficace, à long terme, qu'il vous ressemble davantage. Mais lorsqu'il tend à ressembler tout à l'ait à son maître, il ne peut plus rester esclave, ni aux yeux du maître, ni à ses propres yeux. En proposant presque dès les origines une substitution de l'esclave sorti du brasier du métallurgiste à l'esclave sorti d'un ventre, le thème du robot introduit une distance radicale entre le maître et l'esclave, qui semble, mais qui semble seulement, abolir le problème en faisant de la soumission un facteur constitutif de l'esclave. Distance mise en doute au reste fréquemment dans les histoires de révolte des robots qui portent toute l'angoisse du maître face à l'esclave.

Il se trouve qu'aujourd'hui beaucoup de gens se croient à l'autre extrémité de l'histoire, celle qui verra la fin de l'esclavage et avec lui de la triple aliénation du travail, de la loi et de l'interdit sexuel et que, corrélativement, le thème du robot a pris une importance actuelle, quotidienne, qu'il n'a sans doute jamais eue et que rien, objectivement, dans la connaissance positive, ne vient justifier. Le robot, ou du moins sa représentation, sa carcasse vide, déplace aisément les foules. Pour beaucoup de gens, il existe déjà ou sa création est toute proche, il est remarquable qu'il tienne une place de choix depuis près d'un siècle dans les fantaisies associées à l'an 2000. Plus que la conquête de l'espace, plus que la désintégration de l'atome, il est le symbole de la prouesse technologique. Depuis trois ou quatre mille ans, il accompagne Dédale, mais à présent que les Dédale sont légion et qu'ils vivent parmi nous, beaucoup s'attendent à voir sa silhouette se profiler par-dessus l'épaule du savant, ou la voient déjà.

Or si l'on conçoit le robot comme une machine (mécanique ou biologique, peu importe) dont l'aspect est plus ou moins fidèlement imité de la forme humaine, il demeure une chimère.

C'est que le robot, machine intelligente à face humaine, ou du moins humanoïde, est une fausse solution donnée à un faux problème. Il est

certaines toujours dangereux de crier à l'impossible. Mais dans le cas considéré, le risque est réduit. Le faux problème n'est pas dans son fond celui de l'intelligence mécanique. Peu d'hommes de science doutent aujourd'hui que le système nerveux humain soit, dans une certaine acception du terme, une machine. Par suite, et à condition (ce qui n'est pas simple) de donner de l'intelligence une définition, il est concevable que soient fabriquées un jour des machines intelligentes, et même, pourquoi pas, conscientes au sens vague où nous l'entendons de nous-mêmes. Mais la probabilité que ces machines se voient doter, par surcroît, d'une apparence humaine est si voisine de zéro qu'elle ne peut en être discernée.

Il y a à cela un très grand nombre de raisons dont seules les plus évidentes peuvent être alignées ici. D'abord, l'être humain est le fruit d'une très longue évolution biologique et non technologique. Du point de vue sensoriel comme du point de vue mécanique, il est bien adapté à un habitat qui a cessé d'être dominant sur la planète même qu'il occupe. Il est aveugle et sourd à la plupart des formes d'énergie qu'il a domestiquées, comme par exemple l'électricité et la force nucléaire. Ses réflexes sont lents, sa mémoire est faible, ses organes périphériques comme on dit pour les ordinateurs (sa vue ou son ouïe avec lesquelles il lit, entend, ses doigts avec lesquels il écrit ou pianote sur un clavier) sont peu performants et vite saturés : les possibilités dégagées par l'éducation de son propre système nerveux les excèdent de beaucoup. Fabriquer un robot à son image, même en l'améliorant un peu, reviendrait à produire un remarquable omnivore, capable à la fois de grimper dans les arbres pour cueillir des fruits, de fouir le sol pour déterrer des racines et de chasser pour améliorer l'ordinaire, mais le tout serait d'un faible intérêt sur une planète où forêts et savanes n'ont plus beaucoup d'importance économique ni même géographique.

Qu'à cela ne tienne, disent les fiers inventeurs de robots. Nos enfants se meuvent à la vitesse de l'électron puisque leurs nerfs sont de cuivre, pensent de même, voient dans l'infrarouge et l'ultraviolet, sinon les rayons X, sont sensibles aux champs magnétiques (et non pas seulement comme l'homme, sous certaines réserves, à leur gradient), perçoivent les infra et les ultrasons, communiquent entre

eux par radio, etc. Soit. Chacun de ces exploits est possible : les hommes de science et beaucoup d'hommes quelconques les accomplissent chaque jour, souvent sans même en avoir conscience, en usant de machines. Il est même concevable de combiner toutes ces possibilités en une seule machine, intelligente par surcroît, mais alors elle ne ressemblera pas un homme. Parce que les fonctions seront différentes et plus nombreuses, la forme sera différente. Cela au moins, la paléontologie et l'anatophysiologie comparée nous l'ont appris.

Prenez la roue, par exemple, non pas la roue toute seule, qui existe dans la nature, mais la roue et son axe. L'évolution biologique ne l'a pas inventée. Mais il nous est difficile de concevoir aujourd'hui un dispositif mécanique qui, d'une manière ou d'une autre, n'incorpore pas le principe de la roue. À l'autre extrémité du spectre de la complexité, prenez la cryogénique, c'est-à-dire l'utilisation des très basses températures, voisines du zéro absolu, qui permet d'obtenir dans certains corps un état de supraconductivité, c'est-à-dire un état où les électrons voyagent dans un conducteur sans dissiper sous forme de chaleur une partie de leur énergie. Il est très vraisemblable qu'avant la fin de ce siècle, les grands ordinateurs seront tous cryogéniques, et il est très peu probable que l'intelligence mécanique véritable soit jamais obtenue, au moins dans le cadre des techniques que nous pouvons concevoir, et dans le rythme temporel qui nous intéresse, sans le secours de la cryogénique. L'utilisation de ces très basses températures implique des systèmes d'isolement qui, à supposer qu'on puisse jamais fabriquer un calculateur électronique de la taille et de l'efficacité d'un cerveau humain, feraient à notre robot une très grosse tête, sans parler des bonbonnes d'hydrogène liquide qu'il lui faudrait bien porter quelque part. Ou prenez le problème de l'alimentation en énergie. Peu importe. Vous arriverez toujours à la conclusion que la forme de l'homme est remarquablement adaptée à ce qu'elle contient, mais que si vous changez le dedans, vous devrez aussi changer le dehors.

Les inventeurs de robots sont un peu comme ces concepteurs de véhicules du siècle dernier, qui ne parvenaient pas à se défaire de l'idée du fiacre quand ce n'était pas de celle du cheval. Un robot, s'il en existe jamais, ne risque pas davantage de ressembler à un humain,

qu'une bicyclette à un cheval. À moins que vous ne preniez les branches du guidon pour des oreilles.

Une confusion plus ou moins soigneusement entretenue veut que certaines machines, de nos jours, soient quelque peu anthropomorphes, comme les « waldos », du nom d'une nouvelle de science-fiction de Robert Heinlein. Les « waldos » sont des manipulateurs télécommandés qui permettent de démultiplier soit la force, soit l'adresse humaine, ou encore de travailler à distance dans un environnement dangereux. Ils ont des espèces de « mains » ou plutôt de pinces à deux, trois et parfois quatre doigts, qui autorisent toutes les variations littéraires. Mais quiconque a jamais eu l'occasion de regarder de près un de ces micro ou télé ou méga-manipulateurs s'aperçoit instantanément qu'ils sont construits selon des principes très différents de ceux des articulations du poignet humain. Croyez-vous que votre montre fait tic-tac parce qu'elle a un cœur qui bat ?

La plupart des écrivains de science-fiction sont parfaitement conscients du problème et ce, depuis longtemps. Edgar Poe a montré à propos de la prétendue machine à jouer aux échecs de Maelzel qu'il ne pouvait s'agir que d'un homme. Il est peut-être excessif de le tenir pour un des inventeurs de la science-fiction, quoique la thèse soit soutenable, mais tous les auteurs et la plupart des amateurs de science-fiction l'ont lu. Presque tous – ou du moins les plus subtils d'entre eux, mais il faut de la subtilité pour écrire longtemps de la science-fiction – ont à la fois délibérément écarté le problème et l'ont abordé de front.

Ils ont écarté le problème lorsqu'ils ont traité en réalité de problèmes de machines logiques, c'est-à-dire en dernière analyse de problèmes de logique, en donnant, assez gratuitement, à leurs inventions la forte charge émotionnelle liée à l'emploi de la forme humaine, au moins approchée. Les *Histoires de Machines* non anthropoïdes, et notamment intelligentes, feront l'objet d'une autre anthologie de cette série et on aura donc l'occasion de revenir sur le véritable contenu de cette approche particulière du thème qui témoigne surtout d'une adhésion plus ou moins calculée à un mythe. Notons seulement que la structure de telles histoires de machines est comparable à celle d'histoires de pactes signés avec le diable. Comme

le robot, le diable est logique et littéral, et comme lui, il est anthropoïde. Dans les deux cas, le problème posé est le plus souvent celui de la découverte d'une contradiction ou d'une lacune dans un discours apparemment sans faille, et le salut du héros est à ce prix.

Une autre façon d'écarter le problème technique tout en accusant la soumission aux origines du mythe consiste à remplacer la machine électro-mécanique par une machine biologique et à substituer pour retenir une terminologie constante en français mais assez incertaine en anglais, l'androïde au robot. Féminin aussi bien que masculin, malgré son nom, l'androïde est un être vivant fabriqué dans une éprouvette. L'acception est récente puisque le terme, apparu au XVII<sup>e</sup> S., se référait tout d'abord à tout automate de forme humaine.

L'androïde est techniquement vraisemblable, même si sa fabrication industrielle paraît devoir être différée de quelques décennies, ne serait-ce qu'en raison du coût très bas de sa production artisanale qui ne nécessite que deux opérateurs non qualifiés. Mais il pose le vrai problème, qui n'est pas technique, et qui se trouve du reste fréquemment posé à partir de robots mécaniques, et qui est de savoir si un robot est capable de faire autant et mieux qu'un homme, s'il vaut un homme, ce qui le différencie de l'homme et en quoi il est possible de lui refuser le libre arbitre métaphysique et la liberté sociale que s'attribuent ou que réclament, à tort ou à raison, les hommes. En d'autres termes, c'est au contenu du mythe lui-même, à la relation maître-esclave, que la plupart des auteurs ayant traité le thème se sont affrontés. Leur conclusion première et presque unanime est simple : le robot, c'est l'homme, et plus encore, le robot est meilleur que l'homme, c'est l'avenir de l'homme. Un des traits dominants du robot qui apparaît dans nombre des nouvelles réunies dans le présent recueil, mais plus encore dans deux œuvres essentielles centrées sur le thème, *Le Livre des Robots*, d'Isaac Asimov et *Demain les chiens*, de Clifford Simak, est le dévouement à l'humanité, qui est d'abord un instinct construit dans le robot, mais ensuite un instinct assumé consciemment, devenu valeur. Au contraire de l'être humain auquel une longue et parfois pénible éducation doit tenter d'inculquer, souvent en vain et toujours au prix d'une mutilation, un minimum



d'altruisme et de sens du sacrifice à la collectivité, le robot est naturellement généreux. En lui, tant sous la plume d'Asimov que sous celle de Simak, l'instinct social a remplacé l'instinct sexuel, indéniable fauteur de troubles. Dès lors, l'esclavage par la contrainte n'a plus de raison d'être, ni de sens. Les robots d'Asimov et de Simak sont socialement libres et, s'ils sont métaphysiquement déterminés à servir certaines fins, ils ne le sont ni plus ni moins que les hommes qui tressent volontiers des couronnes à la pulsion qui les fait perpétuer l'espèce.

Il est caractéristique que les « trois lois de la robotique », formulées par Asimov et qu'il faut citer ici, soient des impératifs catégoriques moraux :

« *Première loi* : Un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger.

*Deuxième loi* : Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf si de tels ordres sont en contradiction avec la première loi.

*Troisième loi* : Un robot doit protéger son existence dans la mesure où cette protection n'est pas en contradiction avec la première ou la deuxième loi.

*Manuel de la Robotique,*  
58<sup>e</sup> édition (2058 ap. J. -C.). »

Il est parfaitement clair que de telles lois, si elles sont intransgressibles, n'appellent aucun autre édifice juridique, et que si elles pouvaient être massivement et efficacement introjectées dans les êtres humains à leur naissance, les sociétés humaines seraient un peu plus paisibles et un peu plus sûres qu'elles n'ont jamais été. Un peu plus ennuyeuses aussi et peut-être un brin statiques.

Asimov et Simak, et la plupart de leurs collègues, ont bien vu ce problème. Les robots qu'ils décrivent sont au fond des êtres humains au surmoi phénoménalement développé, ce rêve de tous les fondateurs d'utopies. Certes, au contraire d'humains réels dont le surmoi serait de la sorte hypertrophié, ils ne paraissent pas en souffrir. Mais ils ne sont

pas très créateurs. Dépourvus de la capacité de transgresser l'ordre établi, qui caractérise l'homme, en même temps que des contradictions entre pulsions inconciliables et simultanées qui le font agir, ils savent admirablement s'adapter à la réalité telle qu'ils la perçoivent, mais ils n'ont aucune envie de la changer en leur nom propre, ou d'y ajouter quelque chose qui porte leur empreinte. Si bien qu'il n'est pas si sûr, après tout, que le robot soit réellement meilleur que l'homme, ni qu'il soit l'avenir de l'homme. C'est dans le cadre dessiné par cette problématique entre des qualités sociales fréquemment indiquées à l'homme comme désirables et les vertus de l'autonomie la plus complète, allant jusqu'au rejet absolu – sadien dans sa pathologie, zen dans sa normalité – de toute contrainte sociale, que s'établissent la plupart des variations sur le thème du robot. Aussi bien tous les récits d'Asimov consacrés aux robots et quelques nouvelles du présent recueil, comme *Hélène O'Loy*, de Lester del Rey, sont-ils fondés sur le manquement aux lois de la robotique, soit que des humains aient commis une erreur ou tripoté une programmation, soit que les circonstances de la réalité aient *apparemment* rendu impossible l'application de ces lois. Ainsi les lois de la robotique apparaissent-elles pour ce qu'elles sont, les clauses d'un pacte, où le récit ne s'alimente que de la transgression. En un sens, le robot, c'est l'homme tel que l'aurait voulu le diable c'est-à-dire l'homme lui-même lorsqu'il exerce sa puissance sur un autre homme, lorsqu'il tente de présenter l'esclavage comme un sort serein et feint de renoncer à la force pour l'établir.

Le prix à payer – la perte de toute créativité, attribut divin, donc humain s'il en est – suffirait à justifier la présence dans ce recueil de la nouvelle de James Blish *L'Artiste et son œuvre*. Il peut sembler superficiellement qu'il ne s'agisse pas d'une histoire de robot, puisque l'être programmé se révèle d'une autre nature. Mais c'est le fait de la programmation qui lui donne *in fine* la possibilité d'une subtile et secrète vengeance dont je ne vous dirai rien, de peur de gâcher votre plaisir et le travail de l'écrivain. Et l'absence de valeur propre aux robots éclate tragiquement ou sinistrement dans les deux nouvelles de Lester del Rey et de Peter Philips, *Instinct* et *Amnésie* où des robots se trouvent, au moins momentanément, privés de leur raison d'être,

l'homme.

Ainsi les robots sont-ils à la fois des êtres et des choses, condamnés à vivre en la présence physique de leurs dieux et créateurs, et déçus en leur absence, susceptibles de grandeur, mais seulement par procuration, porteurs de valeurs, mais uniquement de celles de quelqu'un d'autre, n'ayant même pas la ressource de désigner en l'homme une création de leurs angoisses, une projection de leurs espoirs, en un mot radicalement étrangers à eux-mêmes. Aussi, dans le roman cité de Clifford Simak, l'avenir ne leur appartient-il pas, dont ils ne sont que les gardiens : il appartient à des êtres de chair, les chiens.

Au total, rationalisation pseudo-scientifique d'un mythe très ancien plutôt qu'élaboration d'un mythe neuf à partir d'un possible scientifique, le thème du robot nous paraît se situer un peu en marge de la genèse habituelle des thèmes de la science-fiction. Et peut-être a-t-il fait son temps, car après la grande floraison d'histoires des années trente à soixante, le robot ne se manifeste plus guère dans les œuvres issues des courants les plus récents de la littérature de science-fiction.

Gérard Klein.

# UN MAUVAIS JOUR POUR LES VENTES – Fritz Leiber

*Le propre d'une machine efficace, c'est de remplir, quoiqu'il arrive, sa fonction. D'être par exemple, comme Robie, le vendeur polyvalent, acharné, courtois, impossible à décourager, suprêmement adaptable à la personnalité du client, un rouage idéal de la machinerie plus vaste et plus complexe de la société. Mais qu'arrive-t-il quand c'est cette grande machine sociale qui se détraque ? Quand le ciel s'embrase et que les clients s'évanouissent ? Il en faut plus pour désarmer Robie...*

Les grandes portes métalliques de l'immeuble s'ouvrirent avec un bruit pneumatique. Robie sortit et glissa vers Times Square. Une fille haute de quinze mètres s'habillait sur un panneau publicitaire. En lettres géantes, une bande lumineuse donnait les dernières nouvelles de la Trêve Ardente. La foule détourna les yeux et se pressa pour voir Robie.

Car Robie était encore une nouveauté – et une nouveauté amusante. Pendant un certain temps encore, il aurait la vedette. Mais il n'en était pas plus fier pour cela. Il n'éprouvait pas davantage d'émotions que la géante de plastique rose qui s'habillait et se déshabillait sans fin, qu'il y eût foule ou que la rue fût déserte, et dont les yeux bleus mécaniques ne cillaient jamais. Elle attirait la clientèle mais lui, Robie, allait la chercher.

Robie représentait en effet l'aboutissement logique des progrès réalisés dans le domaine des distributeurs automatiques. Tous les modèles antérieurs demeuraient immobiles et se contentaient de fournir impassiblement de la marchandise en échange de pièces de monnaie, tandis que Robie partait à la recherche des clients. Il était le

prototype d'une série de robots-vendeurs que comptait fabriquer la Compagnie Shuler, à la condition que le public achetât suffisamment d'actions pour fournir à la Compagnie le capital indispensable pour passer à la production en série.

La publicité que faisait Robie stimulait activement les placements. C'était amusant de connaître ses exploits par la télévision ou par les journaux, mais c'était beaucoup plus drôle d'avoir affaire directement à lui. Ceux à qui cela arrivait achetaient généralement de une à cinq cents actions, s'ils avaient de l'argent et s'ils étaient assez perspicaces pour se rendre compte qu'un jour ou l'autre on rencontrerait des robots-vendeurs dans toutes les rues et sur toutes les routes du pays.

Robie scruta la foule au radar, s'aperçut qu'elle formait autour de lui une masse compacte et s'immobilisa. Capable, grâce à son programme, de choisir le moment favorable, il attendait, pour parler, que la tension et la curiosité de cette foule eussent atteint le niveau requis.

« Dis, maman, il n'a pas du tout l'air d'un robot, fit un enfant. On dirait une tortue. »

La comparaison était assez exacte. La partie inférieure du corps de Robie était constituée par un hémisphère de métal bordé de caoutchouc mousse, qui ne touchait pas tout à fait le trottoir. La partie supérieure était une boîte de métal percée de trous sombres. La boîte pouvait pivoter et s'incliner. On eût dit une robe à crinoline en métal chromé, surmontée d'une tourelle.

« Ça me rappelle un peu trop les parachars Little Joe », marmonna un cul-de-jatte, vétéran de la guerre de Perse, en se sauvant sur des roulettes assez semblables à celles de Robie.

Son départ permit aux spectateurs qui connaissaient déjà Robie de lui ménager une allée dans la foule. Il se dirigea droit vers la brèche. La foule poussa des cris de joie. Robie glissait lentement, s'écartant adroitement chaque fois qu'il approchait un peu trop de chevilles gainées de skylon ou de pieds chaussés de socassins. Le bourrelet de caoutchouc, au bas de sa jupe, ne constituait qu'une protection supplémentaire.

Le petit garçon qui avait comparé Robie à une tortue alla se planter au milieu du passage, un sourire malicieux aux lèvres.

Robie s'arrêta à deux pas de lui. La tourelle s'inclina. La foule fit

silence.

« Salut, mon enfant », dit Robie d'une voix aussi sucrée que celle d'une vedette de la télévision. C'était d'ailleurs un enregistrement de l'une d'elles.

Le petit garçon cessa de sourire.

« Salut, murmura-t-il.

— Quel âge as-tu ? demanda Robie.

— Neuf ans... Non, huit.

— Très bien, très bien », fit Robie.

Un bras de métal jaillit de son cou et stoppa au moment où il allait toucher l'enfant.

Celui-ci fit un bond en arrière.

« C'est pour toi », dit Robie.

Le gamin saisit avec précaution la sucette rouge que lui tendaient les serres de métal poli et commença à enlever le papier.

« Qu'est-ce qu'on dit ? demanda Robie.

—... Merci. »

Après le silence de rigueur, Robie poursuivit : « Et maintenant, que dirais-tu d'un bon verre de Poppy Pop pour faire passer ta sucette ? »

Le gamin leva les yeux, tout en continuant de lécher sa sucette. Les serres de Robie s'agitèrent. « Donne-moi vingt-cinq *cents* et, en cinq secondes... »

Une petite fille se dégagea de la forêt de jambes.

« Donne-moi une sucette, à moi aussi, Robie », demanda-t-elle.

— Rita ! Viens ici tout de suite ! »

C'était la voix irritée d'une femme au troisième rang, dans la foule.

Robie examina gravement la nouvelle venue. Ses circuits de références n'étaient pas assez précis pour lui permettre de distinguer le sexe des enfants, aussi se contenta-t-il de répéter : « Salut, mon enfant !

— Donne-moi une sucette !

— Rita ! Je vais me fâcher ! »

Sans prêter attention à ces appels – car un bon vendeur n'a qu'une idée en tête et ne gaspille pas ses échantillons – Robie reprit d'un ton enjôleur :

« Je parie que tu lis *Les Jeunes Tueurs de l'Espace* ? Eh bien, j'ai

ici...

— Mais non, je suis une fille. *Lui*, il a eu une sucette. »

Au mot « fille », Robie s'interrompit. Il se reprit.

« Je parie que tu lis *Gigi Jones, l'Effeuilleuse de l'Espace*. Justement, j'ai ici le dernier numéro de cette publication sensationnelle, qui n'est pas encore en vente dans les distributeurs automatiques fixes. Donne-moi cinquante *cents* et, en cinq secondes...

— Laissez-moi passer, je suis sa mère. »

Une jeune femme, au premier rang, se retourna et dit : « Je vais vous la rattraper. » Elle s'avança sur des semelles compensées hautes de quinze centimètres. « Allez-vous-en, les enfants », dit-elle d'une voix de vamp. Croisant les mains derrière la nuque, elle pivota lentement devant Robie pour lui montrer des avantages que mettaient en valeur son boléro et son fuseau de skylon. La petite fille lui lança un regard furieux. La jeune femme s'immobilisa pour que Robie puisse apprécier son profil.

Pour les individus de cet âge, les circuits de référence de Robie lui permettaient de reconnaître les sexes, bien qu'il se produisît parfois des confusions amusantes ou embarrassantes. Il émit un sifflement admiratif. La foule l'acclama.

Quelqu'un dans la foule s'exclama d'un ton aigre :

« Ce serait quand même mieux s'il était bâti comme un vrai robot, c'est-à-dire comme un homme...

— Mais non ! répliqua un voisin. C'est plus raffiné comme ça. »

Personne ne lisait plus les nouvelles qui défilaient toujours en haut de l'immeuble :

LA BANQUISE D'ACCORD POUR LA TRÊVE ? VANADINE LAISSE ENTENDRE QUE LES RUSSES POURRAIENT CÉDER SUR LE PAKISTAN.

Robie, parlant à la fille, disait :

« ... Ce nouveau vernis aux nuances absolument sensationnelles, nous l'avons baptisé *Sang de Mars*. Il est livré avec pulvérisateur et doigtiers protecteurs qui ne laissent apparaître que l'ongle. Donnez-moi cinq dollars (les billets non froissés peuvent être introduits dans

les rouleaux que vous voyez sous mon bras) et en cinq secondes...

— Non, merci, Robie, fit la jeune femme, en bâillant.

— Rappelez-vous, insista Robie. Pendant trois semaines encore, *Sang de Mars*, le vernis de la séduction, ne sera proposé par aucun autre vendeur, robot ou humain.

— Non, merci. »

Robie scruta la foule et commença : « Y a-t-il parmi vous un homme qui voudrait... »

A ce moment, une femme s'ouvrit un passage jusqu'au premier rang, en jouant des coudes.

« Je t'ai dit de revenir ! cria-t-elle à la petite fille.

— Mais je n'ai pas eu de sucette ! » Elle se mit à pleurer : « Robie n'est pas gentil ! »

Pendant ce temps, la jeune femme au boléro avait elle aussi scruté les hommes qui l'entouraient. Estimant qu'il n'y avait pas cinquante chances sur cent que l'un d'entre eux accepte la proposition que Robie paraissait sur le point de faire, elle profita de l'incident pour se perdre gracieusement dans la foule. Une fois de plus, la voie était libre devant Robie.

Il resta cependant immobile pour récapituler rapidement les propriétés magiques de *Sang de Mars*, sans oublier une description dithyrambique des levers de soleil martiens.

Mais personne ne se porta acheteur. Ce n'était pas encore le moment. Les pièces d'argent ne tarderaient pas à tinter et les billets à glisser dans ses rouleaux. Cinq cents personnes se battraient pour avoir le privilège de se faire prendre leur argent par le premier robot-vendeur mobile d'Amérique.

Mais il y avait encore certains tours que Robie devait effectuer gratuitement. Ils attendaient tous ça avant de mettre la main à la poche.

Robie s'approcha donc du bord du trottoir. Ses antennes inférieures perçurent immédiatement la différence de niveau. Il s'arrêta. Sa tête se mit à pivoter. La foule l'observait dans un silence attentif. C'était le meilleur tour de son numéro.

La tourelle s'immobilisa. Les antennes avaient repéré le signal lumineux. Il était vert. Robie s'avança. Mais le signal passa au rouge.



Robie s'arrêta de nouveau, toujours sur le trottoir. Ce fut du délire.

Quelle journée ! Que la vie était belle ! Et il était sensationnel, ce Robie. Qu'on était bien, à respirer cette atmosphère climatisée, entre les lignes verticales des gratte-ciel aux fenêtres scintillantes, et sous un ciel si bleu qu'il en paraissait noir.

Mais là-haut, tout là-haut, caché aux yeux de la foule, le ciel était plus sombre encore. Il était violet foncé et piqueté d'étoiles. Et dans ce ciel, un engin pareil à un bourgeon vert aux reflets argentés fonçait vers la Terre, à une vitesse supérieure à cinq kilomètres/seconde. Cette couleur vert-argent était une peinture récemment découverte, à l'épreuve de la détection par radar.

Robie disait :

« En attendant que le feu passe au vert, les jeunes ont le temps d'avaler un bon verre de *Poppy Pop*. Et les adultes – attention ! il faut mesurer au moins un mètre cinquante – peuvent déguster un *Poppy Pop Fizz* bien tassé. Les enfants, donnez-moi vingt-cinq *cents*, les adultes un dollar de plus. J'ai une licence spéciale pour les boissons alcoolisées. En cinq secondes... »

C'était deux secondes de trop. Car trois secondes plus tard, au-dessus de Manhattan, le bourgeon vert-argenté s'épanouissait en une énorme fleur globulaire de couleur orange. Les gratte-ciel se mirent à étinceler. Ils finirent par prendre l'éclat du magma solaire. Les fenêtres dardaient de blanches fleurs de feu.

La foule qui entourait Robie s'épanouit elle aussi en pétales de flammes. Vêtements et chevelures devinrent autant de torches.

La fleur de feu se mit à grossir démesurément au bout de sa tige. Ce fut l'explosion. Etage après étage, les fenêtres scintillantes volèrent en éclats ; il ne resta plus que des trous noirs. Les murs se fendirent, se tordirent. La poussière tombait en flocons des corniches. Les torches humaines s'affalèrent soudain sur les trottoirs. Robie fut projeté à trois mètres. Sa jupe de métal se gondola, puis reprit sa forme.

L'explosion passée, la fleur orangée, devenue immense, s'évanouit dans le ciel au sommet de son énorme tige. Les ténèbres descendirent ; le calme régna. Il y eut quelques chutes de gravats. Quelques fragments rebondirent sur la jupe de métal.

Robie fit quelques mouvements incertains, comme pour s'assurer

qu'il n'avait rien de brisé. Il cherchait le signal lumineux, mais il n'y en avait plus, ni de rouge ni de vert.

Lentement, il scruta les alentours. Les circuits de référence ne détectaient rien nulle part. Pourtant, chaque fois qu'il essayait de se déplacer, ses antennes inférieures lui signalaient des obstacles de faible hauteur. C'était très étrange.

Le silence n'était plus troublé que par des gémissements et des craquements. Les bruits étaient très faibles, à peu près comme si des animaux détalait dans le lointain.

Un homme tout brûlé, dont les vêtements fumaient encore, se releva sur le trottoir. Robie le scruta.

« Bonjour, monsieur, dit Robie. Voudriez-vous une cigarette ? Une cigarette vraiment rafraîchissante ? J'ai ici une marque qui n'est pas encore sur le marché... »

Mais l'homme s'enfuit en hurlant. Robie ne courait jamais derrière les clients mais il pouvait les suivre en roulant à bonne allure. Il s'avança le long du trottoir en se tenant soigneusement à distance des obstacles dont certains remuaient encore, le forçant à des détours. Il parvint bientôt près d'une bouche d'incendie. Il la scruta. Sa vision électronique, qui fonctionnait encore, n'en avait pas moins été troublée par l'explosion.

« Salut, mon enfant », dit Robie. Après un long silence, il reprit : « Alors, tu n'as plus de langue ? J'ai un petit cadeau pour toi. Une bonne sucette. Allons, prends-la. C'est pour toi, n'aie pas peur. »

Son attention fut attirée par d'autres clients qui commençaient à se lever étrangement à droite et à gauche ; des formes tordues qui ne s'adaptaient pas à ses circuits de référence et qui ne permettaient pas une observation convenable. L'une d'elles cria : « De l'eau », mais aucune pièce ne tinta dans la serre de Robie lorsqu'il eut suggéré : « Et si vous preniez un bon *Poppy Pop* bien rafraîchissant ? »

Le crépitement des flammes s'était amplifié. Les fenêtres aveugles se remirent à clignoter sous l'effet des flammes.

Une petite fille s'avançait, sautant adroitement par-dessus les bras et les jambes qu'elle ne regardait pas. Sa robe blanche et les corps plus grands qui l'entouraient l'avaient protégée contre la lueur intense de l'explosion. Elle avait le regard fixé sur Robie. Elle manifestait la

même confiance autoritaire que tout à l'heure, mais le bonheur n'illuminait plus son visage.

« Aide-moi, Robie, dit-elle. Je veux ma maman.

— Salut, mon enfant. Que désires-tu ? Un illustré ? Des bonbons ?

— Où est maman ? Amène-moi près d'elle.

— Tu veux que je te gonfle un ballon ? »

La petite fille se mit à pleurer. Les sanglots déclenchèrent un des circuits inédits de Robie : un de ses meilleurs atouts publicitaires.

« Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda-t-il. Tu as des ennuis ? Tu es perdue ?

— Oui, conduis-moi à ma maman.

— Ne bouge pas d'ici, dit Robie d'une voix rassurante, et n'aie pas peur, je vais appeler un agent. »

Il émit deux coups de sifflet stridents.

Le temps passa. Robie siffla de nouveau. Les fenêtres vomissaient des flammes avec un bruit grondant. La petite fille le supplia : « Emmène-moi, Robie. » Et elle sauta sur un petit marchepied ménagé dans la jupe de métal.

« Donne-moi dix *cents* », dit Robie.

La petite fille fouilla dans une de ses poches et lui mit une pièce dans la serre.

« Tu pèses exactement vingt-deux kilos et cinq cents grammes, déclara Robie.

— Avez-vous vu ma fille ? se lamentait une femme. Moi, je me suis précipitée à l'intérieur, mais elle est restée là à regarder. Ah ! Rita, enfin te voilà !

— C'est Robie qui m'a aidée, balbutia l'enfant. Il savait que j'étais perdue. Il a même appelé la police, mais personne n'est venu. Et il m'a pesée. N'est-ce pas, Robie ? »

Mais Robie était déjà parti vendre du *Poppy Pop* à une équipe de secours qui venait de déboucher au coin de la rue. Les hommes revêtus de combinaisons en amiante ressemblaient davantage à des robots que lui-même sous sa peau de métal.

Traduit par Didier Coupaye.  
*A hard day for sales.*

© Quinn Publishing Corporation, 1954.

© Librairie Générale Française, 1974 pour la traduction.

## LE SIXIÈME PALAIS - Robert Silverberg

*Il y a les voleurs et il y a les serrures. Ou les robots-gardiens qui sont des serrures d'un type particulier, mortelles à ceux qui n'en détiennent pas la clef. De tout temps, les voleurs ont étudié la logique des serrures et appris à fabriquer des clefs adéquates. Mais lorsque la clef n'est pas un morceau de métal ouvragé, lorsqu'elle se compose d'une série de réponses à fournir sans délai à une série de questions posées par un sphinx mécanique, quelle est la logique de la serrure ?*

*Existe-t-elle même ? Il y a tant d'os blanchis autour du gardien du trésor qu'on pourrait en douter.*

« Ben Azai fut jugé digne, et il s'arrêta à la porte du sixième palais et contempla la splendeur éthérée des plaques de marbre pur. Il ouvrit la bouche et dit par deux fois « De l'eau ! De l'eau ! » En un clin d'œil, ils lui tranchèrent la tête et le percèrent de onze mille lances. Cela servira de preuve, pour toutes les générations futures, que personne ne doit tomber dans l'erreur à la porte du sixième palais. »

*(Hekhalot le Mineur.)*

Il y avait le trésor, et il y avait le gardien du trésor.

Et il y avait les ossements blanchis de ceux qui avaient tenté en vain de s'approprier le trésor. Les os eux-mêmes avaient pris une sorte de beauté, là où ils gisaient, près de la porte de la cachette recélant le

trésor, sous la voûte éclatante du ciel. Le trésor donnait de la beauté à tout ce qui était proche de lui – même aux ossements épars, même au gardien inexorable.

L'endroit où se trouvait le trésor était une petite planète appartenant au système de Valzar la Rouge. Guère plus grosse que la Lune, dépourvue d'atmosphère ou presque – un astre infime, silencieux et mort, gravitant dans les ténèbres à des milliards de kilomètres d'une primaire qui se refroidissait lentement. Jadis, un routier de l'espace s'y était arrêté. D'où venait-il, où allait-il ? Nul ne l'a su. Il avait aménagé une cachette, et c'était là que le trésor se trouvait toujours, immuable, éternel, échappant aux imaginations les plus folles, surveillé par l'homme d'acier, le robot sans visage qui attendait avec une patience de métal le retour de son maître.

Il y avait ceux qui convoitaient le trésor. Ils venaient, le gardien les interrogeait et ils y perdaient la vie.

Sur une autre planète gravitant autour de Valzar, des hommes que ne décourageait pas le sort de leurs prédécesseurs rêvaient à ces richesses fabuleuses et dressaient des plans pour s'en emparer. Lipescu était de ceux-là : stature herculéenne, barbe blonde, poings aussi lourds que des marteaux, gosier d'airain, torse puissant comme le tronc d'un arbre deux fois centenaire. Et Bolzano : minceur d'aiguille, regard brillant, le doigt prompt, fin comme l'ambre.

Ni l'un ni l'autre ne tenait à perdre la vie.

\*

\*\*

La voix de Lipescu faisait songer au tonnerre des galaxies entrant en collision. Il ramena vers lui une chope de bonne bière noire et dit : « Je pars demain, Bolzano.

— L'ordinateur est prêt ?

— Programmé sur toutes les questions que la brute pourrait poser ! mugit le colosse. Pas de danger d'être pris de court ni de se tromper.

— Et si cela arrivait quand même ? » insista Bolzano en plongeant un regard indolent dans les yeux de son compagnon – des yeux bleus étrangement pâles dont la douceur surprenait. « Et si le robot te tue ?

— J'ai déjà eu affaire à des robots. »

Bolzano éclata de rire. « Cette plaine où nous nous poserons est jonchée d'ossements, camarade. Les tiens viendront s'y ajouter. Des os de belle taille, Lipescu. Je vois très bien cela ! »

Lipescu hocha pesamment la tête. « Tu as toujours le mot pour rire, l'ami. » Il reprit, d'une voix lente : « Si tu étais réaliste, tu ne te serais pas engagé avec moi dans cette affaire. Il n'y a qu'un rêveur pour tenter ce genre de chose. » Une énorme patte plana au-dessus de Bolzano et lui saisit l'avant-bras. Le petit homme grimaça quand l'articulation craqua. « Tu ne vas pas te défilier, hein ? Si je meurs, tu essaieras à ton tour ?

— Bien sûr que oui, imbécile !

— Vraiment ? Tu es poltron, comme tous les gringalets. Tu me regarderas mourir et tu ficheras le camp à toute vitesse pour un autre coin de l'univers... n'est-ce pas ?

— Je ferai mon profit de tes bourdes, n'aie crainte, répliqua aigrement Bolzano. Laisse mon bras. »

Lipescu le lâcha. Le petit homme se renfonça dans son fauteuil en se frottant le poignet. Il avala une gorgée de bière, puis sourit à l'adresse de son compagnon et leva sa chope.

« À notre succès, dit-il.

— Bien parlé. Au trésor !

— Et à la belle vie ensuite.

— Pour tous les deux ! tonna le géant.

— Peut-être, acquiesça Bolzano. Qui sait ? »

Il avait des doutes. Certes, Lipescu était un malin. Il avait imaginé un plan astucieux, tel qu'on n'en trouve pas souvent, qui alliait la force à la ruse. Pourtant les risques demeuraient grands, et Bolzano en arrivait à ne plus très bien savoir ce qu'il préférerait. Si Lipescu obtenait le trésor à l'issue de sa propre tentative, il était sûr, lui, d'en avoir une part sans courir le moindre danger. Mais si, au contraire, Lipescu succombait, Bolzano serait forcé de risquer sa vie. Un tiers du trésor à coup sûr ou la totalité pour la mise la plus élevée. Quel était le meilleur parti ?

Il y avait de quoi faire hésiter un joueur chevronné comme Bolzano. Toutefois, ce n'était pas chez lui que de la poltronnerie : à sa façon, il

attendait l'occasion de risquer sa vie sur la planète morte où gisait le trésor.

Lipescu tenterait sa chance le premier. Telles étaient les conventions. Après avoir volé l'ordinateur, Bolzano l'avait remis au colosse qui irait, le premier, affronter le gardien. S'il gagnait, il aurait la plus grosse part. S'il succombait, la totalité reviendrait à Bolzano. Association peu banale, tout comme le pacte conclu, mais Lipescu ne l'entendait pas autrement et Fred Bolzano n'avait pas cherché à contrarier son imposant compatriote. Lipescu reviendrait avec le trésor ou bien il ne reviendrait pas. Il n'y aurait pas de milieu – ce dont, l'un comme l'autre, ils étaient persuadés.

Bolzano passa une mauvaise nuit. Son appartement était confortable, situé dans une tour bien exposée d'un immeuble qui dominait les eaux scintillantes du lac Eris, et il avait quelque regret à le quitter. Lipescu, lui, préférait les quartiers sordides que l'on trouvait au sud du lac. Quand les deux hommes se séparèrent, ils prirent chacun une direction opposée. Bolzano songea d'abord à ramener une femme pour la nuit mais n'en fit rien. Incapable de trouver le sommeil, il resta assis devant l'écran du téléviseur, à suivre d'un œil maussade les planètes vertes et ocrées qui gravitaient dans l'espace.

Peu avant l'aube, il fit passer la bande consacrée au trésor. Elle datait de plus d'un siècle et avait été prise par Octave Merlin alors qu'il se trouvait en orbite à quatre-vingt-dix mille mètres au-dessus de la surface de la planète. À présent, les ossements de Merlin blanchissaient dans la plaine, mais on avait récupéré la bande, dont des copies circulant en fraude se vendaient très cher sur certains marchés non autorisés. L'objectif ultra-sensible de sa caméra avait enregistré beaucoup de choses.

Il y avait la porte – et il y avait le gardien. Etincelant, insensible à la fuite du temps, splendide. Il était là, haut de trois mètres, silhouette carrée que surmontait un dôme minuscule figurant la tête, une tête sans visage, entièrement lisse. Derrière le robot, la porte, grande ouverte mais infranchissable. Et le trésor, composé de tout ce que l'art avait produit de plus beau dans la multitude des galaxies. Abandonné là depuis un nombre d'années incalculable.

Aucune pierrerie, pourtant, ni aucun de ces métaux que l'on dit



précieux. La valeur, ici, n'était pas intrinsèque, et nul vandale n'aurait pu songer à transformer le trésor en vulgaires lingots. On voyait des statuettes de fer tissé qui semblaient vivantes. Des plaques du plomb le plus pur, dont la surface gravée avait de quoi confondre l'esprit humain. Des intailles en plein granit provenant d'une planète glacée située à un demi-parsec de là. Des opales à profusion, brillant d'un feu intérieur, et que des artisans de génie avaient façonnées en courbes scintillantes.

Une spire faite d'un bois aux reflets irisés. Un entrelacs de bandes découpées dans l'os de quelque animal, courbé et dévié de telle sorte que le motif devenait flou et touchait peut-être à un continuum régi par d'autres dimensions. Des coquillages gigognes que l'on pouvait séparer grâce à des ouvertures habilement pratiquées, et dont les plus petits étaient presque invisibles. Des feuillages satinés qui avaient poussé sur des arbres sans nom. Des galets polis provenant de plages ignorées. Une débauche de merveilles, une profusion vertigineuse s'étalait là, derrière cette porte, sur les cinquante mètres carrés que mesurait la cachette.

Des hommes frustes ignorant les principes de base de l'esthétique avaient perdu la vie pour posséder le trésor. Car sa valeur était évidente, sans avoir à faire effort d'imagination. Dans toutes les galaxies, les collectionneurs alléchés se disputeraient à couteaux tirés la moindre part d'un tel butin. Des lingots ne constituaient pas une toison d'or. Mais ces objets que l'on ne pourrait jamais reproduire, qui étaient pratiquement inestimables ?

Avant même la fin de la bande, la convoitise brûlait Bolzano comme une fièvre ardente. Quand la dernière image eut disparu, il resta longtemps prostré dans son fauteuil, à bout de nerfs, privé de forces.

Le jour pointa. Les trois lunes argentées descendirent derrière les montagnes. Valzar la Rouge éclaboussa le firmament. Bolzano s'accorda une heure de sommeil.

Puis vint le moment de partir.

\*

\*\*

Ils jugèrent prudent de laisser l'astronef en orbite à cinq mille mètres au-dessus de la planète morte. On ne pouvait se fier aveuglément à des comptes rendus anciens, et on ignorait le rayon d'action dont disposait le gardien robot. Si Lipescu gagnait la partie, Bolzano poserait le vaisseau pour l'embarquer – lui et le trésor. S'il échouait, Bolzano tenterait la chance à son tour.

Le colosse était encore plus imposant sous la double carapace de son spatioscaphe et de l'atterrisseur. Contre sa poitrine massive il tenait l'ordinateur, seconde mémoire aussi jalousement figiolée que les merveilles étalées dans la cachette. Le gardien lui poserait des questions auxquelles l'ordinateur l'aiderait à répondre. Et Bolzano écouterait. Si Lipescu se trompait, son associé pourrait relever l'erreur commise et réussir en se présentant après lui.

« M'entends-tu ? demanda Lipescu.

— Parfaitement. Tu peux y aller.

— Qu'est-ce qui presse ? Tu tiens donc à me voir mourir ?

— Manquerais-tu de confiance à ce point ? répliqua Bolzano. Tu veux que j'y aille le premier ?

— Imbécile ! En tout cas, tâche d'écouter. Si je meurs, que ce ne soit pas en vain.

— Quelle importance pour toi ? »

L'énorme silhouette fit volte-face. Bolzano ne pouvait voir le visage de son associé mais il comprit que Lipescu ne devait pas sourire. « La vie a donc tellement de valeur ? gronda le géant. Je n'ai pas le droit de la risquer ?

— À mon profit ?

— Au mien, trancha Lipescu. Je reviendrai. »

Et il gagna le sas. Un moment plus tard, il sortait de l'astronef et descendait obliquement vers la planète, sa chute freinée par les réacteurs qui crachaient sous ses pieds. Bolzano s'installa devant l'écran d'observation pour suivre sa trajectoire. Un faisceau du télévecteur suivit Lipescu dès qu'il toucha le sol dans un jaillissement de flammes. Le trésor et son gardien se trouvaient environ quinze cents mètres plus loin. Lipescu abandonna l'atterrisseur, d'où il sortit comme un insecte de son cocon, et il se dirigea vers la cachette en faisant des enjambées qui étaient autant de bonds gigantesques.

Bolzano regardait.

Il écoutait.

Le téléviseur transmettait tout avec la plus parfaite fidélité. Cela répondait aux desseins de Bolzano – et à l’orgueil de Lipescu qui voulait que son aventure fût enregistrée dans les moindres détails pour la postérité. Face au gardien, à présent, Lipescu semblait petit. Le robot sans visage, toujours immobile, le dominait de plus d’un mètre.

« Ecarte-toi », ordonna Lipescu.

La réponse vint, avec intonation extraordinairement humaine, mais qui ne traduisait aucun sentiment. « Ce que je garde ici n’est pas à prendre.

— Je le réclame de droit, déclara Lipescu.

— Beaucoup d’autres l’ont déjà fait. Mais leurs droits étaient inexistants. Et les tiens le sont aussi. Je ne peux m’écarter pour toi.

— Mets-moi à l’épreuve : tu verras bien ce que valent mes droits.

— Mon maître seul a le droit de passer.

— Qui cela, ton maître ? Ton maître, c’est moi !

— Mon maître est celui qui peut me commander. Et nul ne le peut s’il fait preuve d’ignorance devant moi.

— Mets-moi à l’épreuve, en ce cas, insista Lipescu.

— La mort est le châtement de l’échec.

— Mets-moi à l’épreuve.

— Le trésor ne t’appartient pas.

— Mets-moi à l’épreuve et écarte-toi.

— Tes os iront rejoindre ceux qui sont là.

— Mets-moi à l’épreuve », répéta encore Lipescu.

De l’astronef, Bolzano suivait chaque geste, chaque mot avec une attention fiévreuse. Tout était désormais possible. Le robot proposerait peut-être des énigmes, comme jadis le Sphinx défié par Œdipe. Il pouvait demander à Lipescu de démontrer des théorèmes. Ou de traduire des mots étrangers. C’était la conclusion qu’ils avaient tirée de la triste expérience de leurs prédécesseurs. Et, semblait-il, le fait de donner une seule réponse fausse entraînait le trépas immédiat.

Bolzano et Lipescu avaient fouillé les bibliothèques de l’univers entier. Ils avaient emmagasiné tout le savoir humain (du moins l’espéraient-ils) dans leur ordinateur. Travail acharné, auquel ils

s'étaient astreints des mois durant. Et maintenant, ce petit globe de métal brillant que Lipescu portait en bandoulière contre sa poitrine pouvait répondre à un nombre de questions pratiquement illimité.

Il y eut un long silence. L'homme et le robot restaient face à face, s'observant mutuellement. Puis le gardien parla. « Définition de la latitude.

— S'agit-il de la latitude géographique ? » demanda Lipescu.

La peur empoigna Bolzano. L'imbécile qui s'imaginait obtenir des précisions ! Il allait périr avant même d'avoir commencé.

Le robot répéta : « Définition de la latitude.

— C'est la distance angulaire d'un point de la surface d'une planète, au nord ou au sud de l'équateur, mesurée à partir du centre de cette planète.

— De la tierce mineure et de la sixte majeure, reprit le robot, quelle est la plus consonante ? »

Lipescu sembla hésiter. Il n'était pas musicien. Mais l'ordinateur allait lui fournir la réponse.

« La tierce mineure », dit-il.

Le robot passa immédiatement à une autre question. « Liste des nombres premiers compris entre 5 237 et 7 641. »

Bolzano sourit, car cette fois Lipescu répondait sans peine. Jusqu'à présent, tout allait bien. Le robot n'était pas sorti du domaine concret et ses questions ne présentaient pas de vraies difficultés. Après avoir ergoté au début sur la latitude, Lipescu semblait plus confiant. Bolzano se rapprocha encore de l'écran pour mieux voir la porte ouverte et le fabuleux entassement du trésor. Il supputait déjà les objets qui leur reviendraient à chacun, quand aurait lieu le partage – les deux tiers pour Lipescu, le reste pour lui...

« Les noms des sept poètes tragiques d'Elifora, demanda le robot.

— Domiphar, Halionis, Slegg, Hork-Sekan...

— Les quatorze signes du Zodiaque tels qu'on les voit de Morniz.

— Les Dents, les Serpents, les Feuilles, la Cascade, la Tache...

— Qu'est-ce qu'un pédicelle ?

— La tige d'une des fleurs qui composent une inflorescence simple.

— Combien d'années dura le siècle de Larrinax ?

— Huit.

— Quelle est la plainte poussée par la fleur dans le troisième chant des *Chars célestes* de Somnor ?

— Je souffre, je pleure, je gémis, je meurs ! tonna Lipescu.

— Quelle différence y a-t-il entre l'étamine et le pistil ?

— L'étamine d'une fleur est l'organe qui produit le pollen ; le pistil... »

Et ainsi de suite. Le robot ne s'en tenait pas aux trois questions légendaires dont parle la mythologie. Il avait déjà dépassé la douzaine. Et Lipescu répondait sans broncher, tiré d'affaire le cas échéant par l'incomparable puits de science qu'il portait contre sa poitrine. Bolzano comptait au fur et à mesure. Cela faisait maintenant dix-sept questions, dont le géant s'était magnifiquement tiré. Le robot n'allait-il pas enfin s'avouer battu ? N'allait-il pas mettre un terme à ce sinistre examen de passage et laisser l'entrée libre ?

La dix-huitième question fut d'une simplicité enfantine. Enoncer le théorème de Pythagore. Lipescu n'avait certes pas besoin de l'ordinateur ! Sa réponse vint tout de suite, claire et concise. Bolzano l'admira.

Et, au même instant, le robot foudroya Lipescu.

\*

\*\*

Tout se passa en un clin d'œil. Lipescu venait d'achever sa phrase, il attendait la question suivante. Mais il n'y eut pas de dix-neuvième question. Un panneau s'ouvrit dans le ventre du robot, une sorte de lanière brillante jaillit, se déroula comme un ressort sur les deux ou trois mètres séparant le gardien de celui qui l'affrontait, et coupa Lipescu en deux. Puis la lanière brillante redisparut aussitôt.

Le torse de Lipescu bascula en arrière. Les jambes massives restèrent un moment debout de façon grotesque, puis les genoux fléchirent, une des bottes du spatioscaphe racla le sol, et le grand corps ne bougea plus.

Cloué sur place, tremblant dans l'astronef maintenant silencieux, Bolzano sentit son sang se glacer. Que s'était-il passé ? Lipescu avait correctement répondu à chaque question – et le robot l'avait tué.

Pourquoi ? S'était-il embrouillé dans l'énoncé du théorème de Pythagore ? Mais non... Bolzano écoutait. La réponse avait été excellente, de même que les dix-sept autres. En ce cas, il fallait admettre que le gardien s'était montré mauvais joueur. Il avait triché. Furieux de perdre, il avait frappé Lipescu.

Une pareille chose était-elle vraiment possible ? Est-ce qu'un robot pouvait agir de la sorte, par dépit ? Bolzano n'en connaissait aucun qui en fût capable. Mais celui-ci était différent des autres.

Bolzano demeura longtemps prostré dans la cabine, en proie à la tentation de prendre le chemin du retour. Mais le trésor l'appelait. Quelque chose en lui, qui tenait du suicide, le poussait sur les traces de Lipescu. Telle une sirène, le robot l'attirait vers la planète morte.

Il devait bien y avoir un moyen de le faire obéir, songeait-il tout en guidant le petit astronef de façon à le poser dans la plaine. Ce moyen existait nécessairement. L'ordinateur ? L'idée était bonne en soi, mais elle n'avait pas permis à Lipescu de vaincre le robot. Malgré leur imprécision, tous les documents enregistrés semblaient prouver que, dans le passé, des audacieux étaient morts pour avoir trébuché tôt ou tard sur une seule question après une suite de réponses exactes. Lipescu n'avait commis aucune erreur. Pourtant, lui aussi était mort. Et il était invraisemblable que le gardien pût concevoir, entre le carré de l'hypoténuse et les carrés des côtés de l'angle droit, un rapport différent de celui établi jadis par Pythagore.

Bolzano se demandait quelle méthode employer à coup sûr.

Il traversait maintenant l'étendue déserte, cheminant péniblement en direction de la porte et de son gardien. Ses jambes étaient de plomb, mais à mesure qu'il avançait, une idée germait en lui.

Il se savait condamné à mort par sa cupidité. Seule, une extrême agilité d'esprit pouvait le sauver. L'intelligence au sens banal du terme était impuissante. Il n'y avait de salut possible que dans l'adresse prêtée par le poète à l'ingénieux Ulysse.

Il arriva enfin devant le robot. Des ossements jonchaient le sol autour de lui et Lipescu baignait dans une mare de sang. L'ordinateur était là, fixé contre la poitrine sans vie. Mais Bolzano ne put se résoudre à tendre le bras vers le globe de métal. Il s'en passerait. Il détourna le regard. Il ne voulait pas que la vue de ce corps coupé en

deux trouble ses pensées.

Il rassembla son courage. Le gardien semblait ignorer sa présence.

« Place ! lança Bolzano. Me voici ; Je viens pour le trésor.

— Obtiens d'abord le droit d'y accéder.

— Que dois-je faire ?

— Démontrer la vérité, articula le robot. Révéler le sens profond. Savoir interpréter. »

— J'attends », répondit Bolzano.

Le gardien posa une première question : « Comment appelle-t-on le mécanisme excréteur du rein chez les vertébrés ? »

Bolzano réfléchit. Il n'en avait pas la moindre idée. L'ordinateur aurait pu lui souffler la réponse, mais il était là-bas, sur le cadavre de Lipescu. Du reste, le gardien voulait la vérité, le sens profond, l'interprétation – toutes choses qui n'étaient pas nécessairement un simple énoncé ou une définition classique. Lipescu avait répondu par des définitions, des citations ou des listes de mots. Et il était mort.

« La grenouille dans la mare, scanda Bolzano, fait entendre un cri d'azur. »

Un silence suivit. L'homme épiait le robot, s'attendant à voir jaillir la lanière brillante qui le couperait en deux.

Et le gardien posa une deuxième question : « Durant la Guerre des Chiens, sur Vanderveer IX, les colons en lutte rédigèrent trente-huit articles de défi. Citer le troisième, le neuvième, le vingt-troisième et le trente-cinquième. »

Bolzano prit son temps. Le robot appartenait à un autre monde. Ce n'étaient pas des mains humaines qui l'avaient construit. Comment fonctionnait l'esprit de son créateur ? Respectait-il le savoir ? Accumulait-il jalousement les faits pour eux-mêmes ? Ou bien admettait-il qu'une définition n'a aucune valeur, que la connaissance intime des choses est un phénomène indépendant de la logique ?

Lipescu avait respecté la logique. Il gisait maintenant en morceaux.

« La plus pure souffrance, prononça Bolzano, est ineffable et rafraîchissante.

— Les guerriers d'Oda Nobugana vinrent assiéger le monastère de Kwaisen le 3 avril 1582. Quelles furent les sages paroles dites par l'abbé ce jour-là ?

Cette fois Bolzano trouva immédiatement une réponse : « Onze, quarante-et-un, éléphant, volumineux. »

Le dernier mot lui échappa sans qu'il ait pu s'arrêter à temps. Il venait de se rendre compte que, *logiquement*, un éléphant est volumineux. Erreur fatale ? Le robot semblait n'avoir rien remarqué.

Il passa à la question suivante. Sa voix retentit, plus forte, plus sonore. « Quel est le pourcentage d'oxygène dans l'atmosphère de Muldonar VII ?

— Le faux témoin est toujours prompt à tirer l'épée. »

Le gardien fit entendre un étrange bourdonnement. Sans autre signe avertisseur, il roula sur d'énormes rails et se déplaça de deux mètres vers la gauche. La porte se trouvait libre, grande ouverte.

« Tu peux entrer », dit le robot.

Bolzano sentit son cœur bondir. Il avait gagné ! Le trésor était à lui !

Tous les autres avaient échoué, leurs ossements blanchissaient dans la plaine. Ils avaient essayé de répondre au gardien. Parfois ils tombaient juste, parfois à côté. Tous avaient trouvé la mort. Et Bolzano, lui, était sain et sauf.

Un vrai miracle. Hasard ? Habileté ? Un peu des deux, songeait-il. Il avait vu un homme donner dix-huit réponses justes et mourir. Ce n'était donc pas cela qui intéressait le robot. Que voulait-il, alors ? Le sens profond des choses. Leur interprétation. La vérité cachée.

Bolzano comprenait que des réponses faites au hasard pouvaient satisfaire à tout cela. Le fort en thème avait échoué là où triomphait le comédien. Il avait joué sa vie sur des inepties et l'enjeu lui revenait.

Il fit trois, quatre pas vacillants et se trouva dans la cachette. Malgré la faible pesanteur, ses jambes se mouvaient péniblement. Il tomba à genoux parmi les trésors.

Les films, les objectifs les plus puissants eux-mêmes n'avaient donné qu'un bien faible aperçu des splendeurs étalées sur le sol. Bolzano contempla avec une admiration proche de l'extase un disque minuscule dont le diamètre n'excédait pas celui d'un œil humain. Des myriades de lignes s'y enroulaient en formant des motifs sans cesse différents, d'une beauté incomparable. Un instant plus tard, il eut le souffle coupé quand son regard tomba sur une spire de marbre étincelante dont les courbes se juxtaposaient mystérieusement. Ici, il



voyait un scarabée sculpté dans une fragile substance cireuse, que supportait un socle en jade. Là-bas, c'était un amas d'étoffe métallique où se jouaient des luminescences mouvantes. Et là... et derrière... et là encore...

Plusieurs voyages seraient nécessaires pour tout transporter jusqu'à l'astronef. Ne valait-il pas mieux amener celui-ci près du trésor ? Bolzano se demanda s'il ne perdrait pas le bénéfice de sa victoire en voulant à nouveau franchir la porte. Ne serait-il pas obligé de conquérir une seconde fois le droit de pénétrer dans les lieux ? Et le robot accepterait-il ses réponses comme il venait de le faire ?

Il se décida finalement à courir le risque. Son esprit agile échafauda un plan. Il allait choisir une douzaine, non, deux douzaines d'objets parmi les plus beaux, autant qu'il en pourrait transporter, et il regagnerait l'astronef. Puis il viendrait se poser près de la porte. Si le gardien faisait des difficultés pour le laisser entrer, Bolzano partirait purement et simplement, emmenant le lot déjà mis en lieu sûr. À quoi bon chercher le danger ? Quand il aurait vendu cette cargaison, il pourrait toujours revenir. Personne, certainement, ne volerait le trésor en son absence. Le tout était de faire un choix.

Bolzano, accroupi, fit un tri judicieux, rassemblant les objets faciles à transporter et aisément négociables. La spire de marbre ? Trop lourde. Mais le disque aux lignes brillantes, oui ; et le scarabée, bien sûr, et cette statuette de couleur mate, et ces camées représentant des scènes qu'aucun œil humain n'avait jamais vues. Et les coquillages, et les feuilles, et ceci encore...

Ses tempes battaient, son cœur cognait à coups sourds. Il se voyait parcourant l'univers. Il allait de planète en planète vendre ses richesses. Les collectionneurs, les musées, les gouvernements rivalisaient pour obtenir la préférence. Pour chaque objet, il laissait monter les enchères jusqu'à des millions avant d'accepter. Naturellement, il se réservait quelques pièces, trois ou quatre, à titre de souvenirs.

Et un jour, blasé de sa fortune, il revenait sur la planète morte. À nouveau il affrontait le gardien qui lui posait d'autres questions, et il répondait toutes sortes d'absurdités, cette connaissance fondamentale : l'inanité du savoir. Et le robot le laissait encore une

fois pénétrer...

Bolzano se releva. Une à une, il ramassa ses merveilles qu'il mit dans le creux de ses bras. Doucement, se disait-il, tout doucement. Puis il fit demi-tour et franchit la porte.

Le gardien était resté sur place, immobile. Il n'avait pas prêté la moindre attention à Bolzano pendant que ce dernier pillait le trésor. Le petit homme passa sans broncher près de lui.

Alors le robot demanda : « Pourquoi as-tu pris ces *choses* ? Que veux-tu en faire ? »

Bolzano sourit. D'un ton négligent, il expliqua : « Parce qu'elle sont belles et que j'en ai besoin. Y a-t-il de meilleures raisons ?

— Non », dit le robot et, dans son ventre, le panneau glissa.

Bolzano comprit – trop tard – que l'épreuve n'était pas encore terminée. Le gardien n'avait pas posé la question par simple curiosité. Et cette fois, il lui avait répondu sérieusement, de façon logique.

Il cria. Il vit jaillir la lanière fulgurante.

La mort suivit instantanément.

Traduit par René Lathière.

*The sixth palace.*

© Galaxy, 1964.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

## L'HOMME MINIMUM - Robert Sheckley

*Affronter un monde inconnu, c'est déjà une tâche délicate pour un explorateur chevronné. Bien trop difficile pour tous ceux qui veulent fuir la Terre surpeuplée et coloniser les planètes fraîchement découvertes. Aussi n'est-il pas question de les laisser emménager sans avoir écarté tous les dangers qui peuvent les menacer. Par exemple, en les faisant précéder par un homme que la guigne poursuit. Mais quel robot donner pour assistant à ce cobaye ? Un serviteur fidèle, éprouvé, infailible ? Ou bien...*

Chacun a son thème musical, pensait Anton Perceveral. Une jolie fille est comme une mélodie, et un conquérant de l'espace comme une fanfare guerrière. Les Sages du Conseil Interplanétaire font penser aux voix chaudes des bois, quand elles vibrent à l'unisson. Il y a les génies dont la vie est un contrepoint compliqué et sans cesse embelli, et la racaille des planètes dont l'existence n'évoque que le vagissement d'un hautbois luttant contre les coups d'une grosse caisse inexorable.

Telles étaient les méditations de Perceveral, qui tenait mollement une lame de rasoir en contemplant les veines bleutées de son poignet.

Car, si tout un chacun possède son thème musical, le sien pouvait se comparer à une symphonie d'erreurs, mal composée et exécutée de façon exécration.

Sa naissance avait été saluée par l'allégresse des trompettes bouchées. Courageux, c'est au son feutré des tambours que le jeune Perceveral s'était aventuré à l'école. Il y avait excellé et, en récompense, on l'avait placé dans un petit groupe de travail de cinq cents élèves, où il avait pu recevoir sa part d'attention particulière. L'avenir avait semblé prometteur.

Mais, c'était congénital, il n'avait pas de chance. Il y avait eu d'abord une série incessante de petits accidents, d'encriers renversés, de livres

perdus et de devoirs égarés. Les objets avaient une fâcheuse tendance à se casser sous ses doigts, ou parfois ses doigts se cassaient sous les objets. Pour aggraver son cas, il attrapa toutes les maladies infantiles imaginables, y compris la proto-rougéoïe, les oreillons d'Alger, l'impétigo, la varicelle, la fièvre verte et la fièvre orange.

Tout ceci n'affecta en rien les dons de Perceveral, mais les dons ne suffisent pas dans un monde surpeuplé où règne l'esprit de concurrence. Il faut de la chance, beaucoup de chance, et Perceveral n'en avait pas. On le renvoya dans une classe ordinaire de dix mille étudiants, ce qui augmenta pour lui les difficultés et l'occasion d'attraper des maladies.

C'était un grand garçon maigre, travailleur, au cœur d'or ; il portait des lunettes et les médecins le définirent de bonne heure comme étant sujet aux accidents, pour des raisons qu'ils ne pouvaient analyser. Mais quelles que fussent ces raisons, le fait n'en demeura pas moins. Perceveral était un de ces malheureux pour qui la vie est difficile au point d'être impossible.

La plupart des gens se faufilent dans la jungle de l'existence humaine avec la facilité de la panthère en quête de proie. Mais, pour les êtres comme Perceveral, la jungle est parsemée de pièges et d'embûches, de précipices inattendus et de cours d'eau infranchissables, de champignons mortels et de bêtes encore plus dangereuses. Nul chemin n'est sûr ; toutes les voies mènent au désastre.

Le jeune Perceveral réussit à faire ses études à l'université, malgré son talent incomparable pour se casser la jambe dans les escaliers en colimaçon, se tordre la cheville sur le bord des trottoirs, se fracturer le coude dans les portes à tambour, réduire en miettes ses lunettes contre les parois vitrées, et en dépit de ces autres incidents tristes, grotesques ou pénibles qui parsèment la vie d'individus sujets aux accidents. Il résista bravement contre la dépression nerveuse et continua de lutter.

Diplômé de l'université, Perceveral se ressaisit fermement et essaya de reprendre l'espoir qui était son thème premier, clairement défini par son robuste père et sa douce mère. Un roulement de tambour et un vibrant accord l'accompagnèrent lorsqu'il pénétra dans l'île de

Manhattan pour y forger sa destinée. Il travailla avec acharnement pour vaincre sa prédisposition malheureuse, et pour garder son entrain et son optimisme malgré tout.

Mais sa prédisposition reprit le dessus. Les nobles accords se dispersèrent en un brouhaha imprécis et la symphonie de sa vie se réduisit à un opéra-bouffe. Perceveral perdit emploi sur emploi, dans un enchevêtrement de dictographes cassés, de contrats maculés, de fiches oubliées et de dossiers égarés, dans un crescendo de côtes tordues dans la presse du métro, de chevilles foulées dans les grilles d'arbres, de lunettes brisées par des rencontres imprévues avec des objets saillants, et dans une suite de maladies qui comprenaient l'hépatite de type J, la grippe martienne, la grippe vénusienne, la maladie insomniaque et la fièvre rigolante.

Perceveral résistait toujours à la dépression nerveuse. Il rêva d'espace, d'aventuriers à la mâchoire de fer qui faisaient reculer les frontières humaines, de nouvelles colonies sur les planètes lointaines, de vastes étendues où, loin des jungles de plastique trépidantes de la Terre, un homme pouvait vraiment se trouver. Il fit une demande au Bureau de l'Exploration et de la Colonisation planétaires, mais elle resta sans suite. À regret il écarta ce rêve et s'essaya à divers emplois. Il se fit psychanalyser, fut soumis à la suggestion sous hypnose, à l'hypersuggestion sous hypnose et à la suppression des inhibitions... mais rien n'y fit.

Tout homme a ses limites et toute symphonie arrive à sa fin. Perceveral abandonna tout espoir, à l'âge de trente-quatre ans, quand il fut congédié au bout de trois jours d'un emploi qu'il avait mis deux mois à obtenir. Il décida que, pour lui, c'était la fausse note humoristique d'un coup de cymbales mettant fin à quelque chose qui n'aurait d'ailleurs probablement jamais dû avoir de commencement.

Sans sourire, il prit sa maigre paie, accepta une dernière poignée de main méfiante de son ex-employeur et prit l'ascenseur pour se rendre dans le hall. Déjà de vagues pensées de suicide lui traversaient l'esprit sous forme de roues de camion, de tuyaux de gaz, d'immeubles élevés et de fleuves impétueux.

L'ascenseur parvint au grand hall de marbre, où se pressaient les agents de police anti-émeutes en uniforme et la foule qui attendait son

tour pour s'engager dans les rues du centre de la ville. Perceveral fit la queue, en regardant d'un œil distrait le compteur de densité de population osciller sous le niveau indiquant *Panique*, jusqu'à ce que son tour arrive. Il sortit et se joignit à une masse compacte de gens se dirigeant vers l'ouest où se trouvait le grand ensemble qu'il habitait.

Les pensées de suicide continuaient d'affluer à son esprit, plus lentement maintenant, sous des formes plus précises. Il réfléchit aux méthodes et aux moyens jusqu'à son arrivée chez lui. Là, il s'extirpa de la foule et se glissa par un sas d'entrée.

Il lutta contre le flot d'enfants se déversant dans les couloirs et arriva à son alvéole d'habitation fourni par la ville. Il entra, ferma la porte à clef, prit une lame de rasoir dans sa trousse à raser. Il s'allongea sur le lit, les pieds appuyés au mur d'en face, et contempla les veines bleutées de son poignet.

Réussirait-il à se tuer ? Réussirait-il à le faire rapidement et proprement, sans erreur et sans regret ? Ou bien commettrait-il encore quelque maladresse qui le ferait emmener hurlant, dans un hôpital, spectacle ridicule dont les internes ricaneraient ?

Tandis qu'il réfléchissait, une enveloppe jaune fut glissée sous la porte. C'était un télégramme qui arrivait pile à l'heure du choix, avec une soudaineté mélodramatique que Perceveral trouva tout à fait suspecte. Néanmoins, il posa la lame de rasoir et ramassa l'enveloppe.

Elle était envoyée par le Bureau de l'Exploration et de la Colonisation planétaires, cette grande organisation qui contrôlait les mouvements de tous les Terriens dans l'espace. Les doigts tremblants, Perceveral ouvrit l'enveloppe et lut :

Mr. Anton Perceveral,

Logement provisoire 1993, Secteur 43825, Manhattan 212, New York.

*Cher Monsieur,*

*Voici trois ans, vous avez déposé une demande à nos bureaux en vue d'obtenir n'importe quel emploi loin de la Terre. À notre grand regret, nous n'avions pu alors y donner suite. Toutefois, nous avons conservé vos états de service dans nos fichiers que nous avons remis à jour récemment. J'ai le plaisir de vous informer que vous pouvez*

*obtenir immédiatement un emploi qui me paraît convenir tout à fait à vos goûts et aptitudes. Je pense que cette offre recueillera votre assentiment, car elle s'assortira d'un salaire de 20 000 dollars par an, plus tous les avantages sociaux, et de possibilités incomparables de promotion.*

*Voulez-vous venir en discuter avec moi ?*

*Sincèrement à vous,*

William Haskell,  
*Adjoint à la direction.*

*WH/ibtn 3 d c.*

Perceveral replia soigneusement le télégramme et le remit dans son enveloppe. La joie qu'il avait tout d'abord ressentie faisait place à l'appréhension.

Quelles qualifications avait-il pour mériter un salaire de vingt mille dollars par an, plus tous les avantages sociaux ? Est-ce qu'on ne le confondait pas avec un autre Anton Perceveral ?

Cela semblait peu probable. Ce n'était pas le genre de chose que faisait le Bureau. Et, en supposant qu'ils le connaissent, lui et son passé semé de mécomptes et d'aléas, qu'attendaient-ils de lui ? Et que pouvait-il faire, lui, que n'importe quel homme, femme ou enfant ne fût pas capable de mieux accomplir ?

Perceveral mit le télégramme dans sa poche et remplaça la lame de rasoir dans sa trousse à raser. Il lui paraissait, maintenant, un peu prématuré de songer au suicide. Avant tout, il lui fallait savoir ce que Haskell voulait.

Au siège du Bureau de l'Exploration et de la Colonisation planétaires, Perceveral fut immédiatement introduit dans le bureau de William Haskell. L'adjoint à la direction était un homme à forte carrure, au visage énergiquement buriné sous ses cheveux blancs. Il émanait de lui une grande cordialité, qui incita Anton à la méfiance.

« Asseyez-vous, Monsieur, asseyez-vous, je vous en prie. Cigarette ? Voulez-vous boire quelque chose ? Je suis ravi que vous ayez pu venir me voir aussi vite.

— Etes-vous certain que je sois bien l'homme que vous désirez engager ? » demanda Perceveral.

Haskell consulta un dossier sur son bureau. « Voyons un peu. Anton Perceveral, trente-quatre ans, fils de Gregory James Perceveral et d'Anita Swaans, né à Laketown, New Jersey. C'est bien ça ?

— Oui, répondit Perceveral. Et vous avez vraiment un emploi pour moi ?

— Mais oui !

— Un emploi comportant un salaire de vingt mille dollars par an, plus tous les avantages sociaux ?

— Parfaitement !

— Pourriez-vous me dire de quoi il s'agit ?

— N'est-ce pas pour cela que je vous ai prié de passer ici ? dit Haskell avec entrain. L'emploi que j'envisage de vous proposer a, dans notre nomenclature, la désignation d'explorateur extraterrestre.

— Vous dites ?

— Explorateur extraterrestre ou explorateur de planètes inconnues, précisa Haskell. Les explorateurs, comme vous le savez sans doute, sont des hommes qui prennent contact avec les planètes nouvellement découvertes afin d'y recueillir des renseignements de tout ordre. Ce sont, en quelque sorte, les Francis Drake et les Magellan de notre siècle. Vous conviendrez que c'est une proposition intéressante. »

Perceveral se leva, écarlate. « Si vous en avez terminé avec cette plaisanterie, je puis me retirer !

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Moi explorateur extraterrestre ? fit Anton avec un rire amer. Vous pensiez me faire marcher ! Mais je lis les journaux, et je sais quel genre d'hommes sont les explorateurs.

— Ah ? Et que sont-ils ?

— C'est ce qui se fait de mieux sur Terre. Les cerveaux les plus intelligents dans les corps les plus robustes. Des hommes capables de réagir en un dixième de seconde ; de faire face à n'importe quel imprévu ; de s'accommoder de n'importe quelle situation. N'est-ce pas la vérité ?

— Ma foi, convint Haskell, c'était vrai aux temps héroïques de l'exploration interplanétaire. Nous avons laissé cette image se perpétuer pour mettre le public en confiance. Mais l'explorateur de ce type appartient au passé. Maintenant, bien d'autres emplois s'offrent



aux hommes dont vous parlez, mais pas l'exploration interplanétaire.

— Pensez-vous que ces surhommes ne seraient plus capables de s'en tirer ? ironisa Perceveral.

— Oh ! si, ils en seraient parfaitement capables. Il n'y a pas là de contradiction. Les exploits de nos premiers explorateurs n'ont jamais été dépassés. Ils ont réussi à subsister sur toutes les planètes où l'homme avait des chances de survie, même infimes. Leur courage et leur ténacité sont venus à bout d'obstacles qui semblaient insurmontables. Les difficultés rencontrées sur les planètes ont fait appel à toutes leurs ressources et ils ont toujours été à la hauteur de leur tâche. Ils resteront le symbole éternel de la résistance farouche et de la faculté d'adaptation de *l'Homo sapiens*.

— Alors, pourquoi avez-vous cessé de faire appel à eux ?

— Parce que les problèmes auxquels nous devons nous attaquer ne sont plus les mêmes sur la Terre, lui dit Haskell. À ses débuts, l'exploration de l'espace était une aventure, un exploit scientifique, une mesure de sécurité militaire, un symbole. Mais cette époque est révolue. Sur la Terre, la tendance à la surpopulation s'est accrue dangereusement. Des millions de gens se sont répandus dans des pays quasiment inhabités, comme le Brésil, la Nouvelle-Guinée et l'Australie. Mais l'explosion démographique les a peuplés rapidement. Dans les grandes villes, le point de saturation a été atteint et cela a provoqué les émeutes des week-ends. Et la population, soutenue par la gériatrie et une nouvelle diminution spectaculaire de la mortalité infantile, a continué de s'accroître. »

Haskell se frotta le front. « Ce fut un beau gâchis, mais l'éthique de l'accroissement de la population ne me regarde pas. Tout ce que nous savions ici, au Bureau, c'était qu'il fallait trouver de nouveaux territoires, et vite. Nous avons besoin de planètes qui, à la différence de Mars et de Vénus, se suffiraient rapidement à elles-mêmes. Des endroits où nous pourrions envoyer des millions de gens, en attendant que sur Terre les savants et les politiciens essaient d'arranger les choses. Il nous a fallu ouvrir ces planètes à la colonisation aussi vite que possible, ce qui nous força à accélérer le processus initial d'exploration.

— Je sais tout cela, dit Perceveral, mais je ne vois pas pourquoi vous

avez cessé d'employer vos surhommes comme explorateurs.

— Comment ? Mais c'est évident ! Nous étions à la recherche d'endroits où des gens ordinaires puissent survivre et s'installer. Nos surhommes n'étaient pas des gens ordinaires. Bien au contraire, ils appartenaient presque à une nouvelle race, et ils étaient incapables d'apprécier quelles étaient les conditions de survie du Terrien moyen. Par exemple, il existe de petites planètes tristes, mornes et balayées par la pluie, que le colon moyen trouve déprimantes au point de sombrer dans la folie. Mais notre surhomme est trop équilibré pour être sensible à la monotonie du climat. Les microbes qui tuent des milliers d'individus lui causent au plus quelques jours de malaise. Les dangers qui peuvent mener une colonie au bord de la catastrophe ne sont même pas perçus par notre surhomme. Il ne peut pas mesurer l'importance de ces difficultés pour la vie de tous les jours ; elles n'ont sur lui aucune prise.

— Je commence à comprendre dit Perceveral.

— La meilleure méthode, poursuivit Haskell, eût été d'entreprendre progressivement la colonisation de ces planètes : tout d'abord un explorateur, puis une équipe de recherche pure, puis une colonie d'essai composée principalement de psychologues et de sociologues. Après quoi on aurait envoyé un groupe de recherche pour interpréter les découvertes et les constatations faites par ses prédécesseurs, et ainsi de suite... mais il n'y a jamais assez de temps ni d'argent pour tout cela. C'est tout de suite qu'il nous faut ces colonies... pas dans cinquante ans ! »

Haskell fit une pause et regarda Perceveral bien en face. « Il nous faut donc savoir immédiatement si un groupe de gens ordinaires peut survivre et prospérer sur telle nouvelle planète. Voilà pourquoi nous avons modifié les qualifications nécessaires à nos explorateurs. »

Perceveral acquiesça. « Des explorateurs ordinaires pour gens ordinaires, oui. Toutefois, il y a encore une chose...

— Quoi donc ?

— J'ignore jusqu'à quel point vous avez eu connaissance de mes antécédents.

— Nous les connaissons de façon très détaillée.

— Alors, vous avez dû remarquer que j'avais une certaine tendance...

enfin, que j'étais prédestiné aux accidents. Pour ne rien vous cacher, j'ai eu beaucoup de mal à survivre jusqu'à présent, rien qu'ici sur la Terre.

— Je le sais, dit Haskell sans cesser de sourire.

— Alors, comment vais-je me débrouiller sur une de ces nouvelles planètes ? Et qu'est-ce qui a bien pu vous donner l'idée de recourir justement à moi ? »

Cette fois, Haskell parut légèrement mal à l'aise. « Eh bien, vous avez mal précisé notre position quand vous avez dit que nous étions à la recherche d'explorateurs ordinaires pour gens ordinaires. Ce n'est pas si simple. Une colonie est composée de milliers, souvent même de millions d'individus, dont les possibilités de survie varient considérablement. La loi – comme la plus élémentaire humanité – exige que n'importe lequel d'entre eux ait une chance de s'en tirer. Les gens appelés à quitter la Terre doivent être rassurés. Nous devons les convaincre, convaincre les législateurs et nous persuader nous-mêmes que même les plus faibles d'entre eux ont une chance de survivre là-bas.

— Continuez, fit Perceveral.

— Donc, poursuivit vivement Haskell, nous avons cessé, voici quelques années, d'employer des explorateurs aux chances de survie exceptionnelles, et avons commencé à avoir recours à des explorateurs aux chances minimales de survie. »

Perceveral resta un moment à ruminer cette déclaration. « Donc, si vous avez recours à moi, c'est parce que *n'importe qui* pourra survivre là où *moi* j'aurai réussi à le faire.

— Cela résume à peu près notre façon de voir, reconnut Haskell avec un sourire aimable.

— Mais quelles sont mes chances à moi ?

— Certains de nos explorateurs aux chances minimales de survie s'en sont très bien tirés.

— Et les autres.

— Il y a des mécomptes, bien sûr. En dehors des risques propres à la planète explorée, il en est aussi qui ressortissent à la nature même de l'expérience. Je ne puis vous préciser en quoi ils consistent, car cela détruirait le seul élément de contrôle que nous ayons dans cette

expérience sur les conditions de survie minimales. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'ils existent.

— Ça ne paraît pas très engageant, remarqua Perceveral.

— Sans doute. Mais songez à votre récompense si vous menez l'entreprise à bonne fin ! Vous serez le fondateur d'une colonie ! Vous deviendrez, dès lors, un expert d'une valeur inappréciable, et vous aurez une place de choix dans la vie de la communauté. Sans oublier que vous serez peut-être en mesure alors de mettre fin au tourment insidieux que vous causent certaines incertitudes sur votre place dans l'ordre des choses. »

Perceveral hocha la tête sans grand enthousiasme. « Dites-moi encore une chose. Votre télégramme est arrivé aujourd'hui à un moment particulièrement crucial pour moi. C'était presque comme si...

— Oui, c'était voulu, confirma Haskell. Nous avons constaté que les gens que nous sollicitons sont mieux disposés à accepter notre proposition si nous la faisons au moment... disons, psychologique. Nous surveillons de très près ceux qui ont les qualités requises et attendons le bon moment pour faire notre proposition.

— Cela aurait pu être gênant si vous étiez arrivés une heure plus tard.

— Ou sans résultat si nous étions arrivés un jour plus tôt. » Haskell se leva et fit le tour de son bureau. « Voulez-vous déjeuner avec moi, Mr. Perceveral ? Nous pourrions discuter les derniers détails en buvant une bouteille de vin.

— Volontiers, répondit Perceveral, mais je ne vous promets rien encore.

— Bien sûr que non», dit Haskell en lui ouvrant la porte.

Après le déjeuner, Perceveral se mit à réfléchir. Le travail d'exploration l'attirait beaucoup, en dépit des risques. Après tout, ce n'était pas plus dangereux que le suicide, et beaucoup mieux payé ! Le prix de la réussite était grand, et le prix de l'échec n'était pas plus élevé que celui qu'il avait été sur le point de payer sur la Terre.

Il n'avait pas réussi en trente-quatre années sur la Terre. Au mieux, il avait montré par intermittence quelques capacités gâchées par une

forte propension à la maladie, aux accidents et aux maladresses. Mais sur Terre tout était surpeuplé, surencombré et confus. Peut-être le fait d'être sujet aux accidents n'était-il pas en lui une tare congénitale mais le produit de conditions insupportables. L'exploration lui offrirait un nouveau cadre de vie. Il serait seul, ne dépendrait de personne et n'aurait de compte à rendre qu'à lui-même. Ce serait terriblement dangereux, mais qu'y a-t-il de plus dangereux qu'une lame de rasoir scintillant dans sa propre main ?

Cela constituerait le suprême effort de son existence, son ultime tentative. Il lutterait comme jamais encore il n'avait lutté pour vaincre sa fatale tendance à aller au-devant de la malchance, et cette fois il allait jeter jusqu'au dernier atome de sa force et de sa volonté dans la bataille.

Il accepta la proposition de Haskell. Au cours des semaines de préparation qui suivirent, ce fut la résolution de vaincre qu'il absorba en buvant, en mangeant et en dormant, qu'il s'enfonça dans la tête, qu'il s'infiltra dans les nerfs, qu'il marmonna comme une prière bouddhiste. Il en rêva, se lava les dents et les mains sans cesser d'y penser, la médita jusqu'à ce que ce refrain monotone lui résonne dans la tête le jour comme la nuit, et commence peu à peu à modifier son comportement.

Puis vint le jour où lui fut assignée une mission d'un an sur une planète engageante de la Chaîne de l'Etoile Orientale. Haskell lui souhaita bonne chance et lui promit de rester en contact avec lui par radio, sur la fréquence L. Perceveral et son matériel furent embarqués sur l'astronef de patrouille *Reine de Glasgow*. C'était déjà le début de l'aventure.

Pendant les mois que dura le voyage dans l'espace, Perceveral continua à penser avec obsession à sa résolution. Il fit très attention à ses mouvements en état d'apesanteur, surveilla le moindre geste et pesa la moindre impulsion. Cette surveillance continuelle le ralentit considérablement, mais peu à peu cela devint une habitude. Un nouveau système de réflexes commença à s'instaurer, luttant pour se substituer à l'ancien.

Mais les progrès étaient intermittents. En dépit de ses efforts, Perceveral contracta dans l'astronef une irritation bénigne de la peau,

due au système de régénération de l'atmosphère, brisa une de ses dix paires de lunettes contre une cloison, souffrit de nombreuses migraines et tours de rein, s'écorcha les doigts et s'écrasa les orteils.

Toutefois, il avait conscience qu'une amélioration s'opérait en lui, et cela contribuait à durcir sa résolution. Enfin sa planète apparut.

Cette planète s'appelait Thêta. Perceveral et son matériel furent déposés sur un versant herbeux et boisé, à proximité d'une chaîne montagneuse. Ce secteur avait été choisi au cours d'une reconnaissance aérienne pour ses qualités prometteuses. Dans les parages, il y avait de l'eau, du bois, des fruits et des minerais. C'était un excellent endroit pour fonder une colonie.

Les officiers de l'astronef lui souhaitèrent bonne chance et repartirent. Perceveral suivit le vaisseau des yeux jusqu'au moment où il disparut dans un nuage. Puis il se mit au travail.

Pour commencer, il mit son robot en marche. C'était une grande machine noire et luisante, à usages multiples, qui constituait l'équipement standard des explorateurs et des colons. Ce robot ne pouvait parler, chanter, réciter des vers ni jouer aux cartes comme les modèles plus coûteux. Il ne savait répondre que par un hochement de tête, affirmatif ou négatif. C'était donc un morne compagnon pour toute une année. Mais il était programmé pour obéir à des ordres de travail verbaux d'une complexité considérable, pour accomplir les travaux les plus pénibles, et il était capable d'une certaine prévoyance dans des situations difficiles.

Avec l'aide du robot, Perceveral installa son camp sur la plaine, surveillant constamment l'horizon dans la crainte de voir surgir quelque ennemi. La reconnaissance aérienne n'avait décelé aucune trace d'indigène, mais on ne savait jamais ! La faune de Thêta restait à inventorier.

Il travailla lentement et méthodiquement, le robot silencieux à son côté. Quand le soir tomba, il avait installé un camp provisoire. Il brancha le radar d'alarme et se coucha.

A l'aube, il fut éveillé par la sonnerie stridente du radar d'alarme. Il s'habilla et se précipita dehors. Un bourdonnement coléreux emplissait l'air, semblable au bruit d'une horde de sauterelles.

« Va chercher deux lance-rayons, commanda-t-il au robot, et reviens

vite. Apporte aussi les jumelles. »

Le robot acquiesça et s'éloigna de sa démarche cahotante. Perceveral pivota lentement, frissonnant dans l'aube grise, pour essayer de déterminer l'origine du bourdonnement. Son regard parcourut la plaine humide, la verte lisière de la forêt et les contreforts montagneux qui s'élevaient au-delà. Rien ne bougeait. Puis il aperçut, se détachant sur le soleil levant, quelque chose *qui* ressemblait à un nuage noir et bas. Ce nuage volait vers le camp, progressant très rapidement contre le vent.

Le robot revint avec les lance-rayons. Perceveral en prit un et dit au robot de se charger de l'autre, mais d'attendre ses ordres pour faire feu. Le robot acquiesça derechef, et les cellules photo-électriques qui lui tenaient lieu d'yeux eurent un sombre éclat tandis qu'il se tournait vers le soleil levant.

Quand le nuage fut plus proche, Perceveral se rendit compte qu'il était fait d'une nuée d'oiseaux. Il entreprit de les étudier avec ses jumelles. Ces oiseaux avaient approximativement la taille des éperviers terrestres, mais leur vol rapide et zigzagant évoquait celui des chauves-souris. Leurs serres étaient puissantes et leur bec hérissé de dents pointues. Armés de si meurtrière façon, ils ne pouvaient être que des carnassiers.

La nuée les encercla, bourdonnant de plus belle. Puis, de toutes parts, les ailes repliées en arrière et les serres écartées, les oiseaux piquèrent. Perceveral commanda au robot de faire feu.

Le robot et lui, dos à dos, maintinrent un feu nourri sur les assaillants. C'était un tourbillon confus de sang et de plumes ; des bataillons d'oiseaux étaient désintégrés en plein vol. Perceveral et le robot tenaient leurs positions, gardant la meute de loups ailés à distance et la repoussant même parfois. Quand soudain l'arme de Perceveral s'enraya.

Ces lance-rayons étaient en principe chargés à fond et garantis pour soixante-quinze heures de fonctionnement ininterrompu et automatique. Une arme pareille ne pouvait pas se détraquer ! Il resta là un instant, à faire cliqueter la détente avec stupeur. Puis il jeta l'arme rageusement et courut vers la tente des réserves, laissant le robot poursuivre seul le combat.

Il trouva les deux lance-rayons de secours et sortit. Quand il rejoignit la bataille, il vit que l'arme du robot avait à son tour cessé de fonctionner. Le robot était debout, repoussant la horde d'oiseaux à grands gestes. Des gouttes d'huile jaillissaient de ses articulations, tandis qu'il faisait des moulinets contre la nuée épaisse. Il vacilla de façon inquiétante, faillit perdre l'équilibre, et Perceveral vit que des oiseaux avaient évité ses bras et s'étaient perchés sur ses épaules, attaquant à coups de bec ses cellules photoélectriques et son antenne cénesthétique.

Perceveral braqua ensemble les deux lance-rayons et commença à faire des ravages dans la horde. Une des deux armes s'enraya presque aussitôt. Il continua à tirer avec la dernière, en priant pour qu'elle reste chargée.

Les attaquants, finalement alarmés par leurs pertes, reprirent de l'altitude et firent demi-tour en poussant des piailllements perçants. Miraculeusement indemnes, Perceveral et le robot se retrouvèrent enfouis jusqu'aux genoux dans un monceau de plumes éparses et de corps calcinés.

Perceveral regarda les quatre lance-rayons, dont trois étaient définitivement en panne. Alors il se dirigea d'un pas rageur vers la tente des télécommunications.

Ayant établi le contact avec Haskell, Perceveral lui fit part de l'attaque et de la carence des trois armes. Rouge de colère, il s'en prit violemment au personnel chargé de vérifier l'équipement des explorateurs. Puis, à bout de souffle, il se tut, attendant les excuses et les explications d'Haskell.

« C'était un de nos moyens de contrôle, dit alors ce dernier.

— Quoi ?

— Je vous l'ai expliqué il y a deux mois, dit Haskell. Nous faisons l'essai des conditions de survie minimales. Minimales, vous vous rappelez ? Nous devons savoir ce qui arrivera à une colonie composée d'individus dont la compétence varie énormément de l'un à l'autre. C'est la raison pour laquelle nous recherchons le plus petit dénominateur commun.

— Je sais tout ça. Mais les lance-rayons...



— Mr. Perceveral, fonder une colonie, même avec le plus strict minimum, est une opération fabuleusement coûteuse. Nous fournissons à nos colons ce qui se fait de mieux en matière d'équipement et d'armes, mais nous ne pouvons remplacer ce qui est usé ou détraqué. Les colons utilisent donc des munitions qui ne seront pas remplacées, un équipement qui s'usera et peut se détraquer, des réserves de vivres qui s'épuiseront ou se gâteront.

— Et c'est ce que vous m'avez donné ? s'enquit Perceveral.

— Bien sûr ! Pour que l'expérience soit utile, nous vous avons fourni un équipement ne présentant qu'un minimum de garanties. C'est à cette seule condition que nous pouvons calculer les chances de survie des colons sur Thêta.

— Mais ce n'est pas juste ! Les explorateurs sont toujours pourvus de ce qui se fait de mieux comme matériel !

— Non, riposta Haskell. C'était vrai pour les explorateurs aux conditions de survie exceptionnelles du temps passé, bien sûr. Mais maintenant nous recherchons le potentiel le plus faible, qui doit s'appliquer au matériel comme aux personnes. Je vous avais prévenu qu'il y aurait des risques.

— Oui, en effet, convint Perceveral. Mais... Bon ! Me réservez-vous encore d'autres petites surprises ?

— Pas vraiment, dit Haskell, après un instant de silence. Vous et votre matériel êtes tous deux d'une qualité minimale, voilà tout. »

Perceveral sentit qu'il y avait quelque chose d'évasif dans cette réponse, mais Haskell ne voulut pas être plus précis. La communication fut coupée et Perceveral retourna au chaos de son camp.

Avec le robot, il établit le camp à l'abri des arbres pour se protéger contre un retour offensif des oiseaux. En s'installant pour la seconde fois, il constata qu'une bonne moitié de ses cordes étaient très usées, que ses petits appareils électriques commençaient à être grillés et que la toile de ses tentes était moisie. Avec beaucoup d'effort il répara tout, se meurtrissant les doigts et s'écorchant les mains. Ensuite son groupe électrogène tomba en panne.

Il s'évertua à le réparer pendant trois jours, essayant de diagnostiquer la cause de la panne à l'aide du mode d'emploi, mal

imprimé en allemand, qui était joint à l'appareil. Rien ne semblait convenablement monté dans ce groupe électrogène et rien ne fonctionnait. Finalement il découvrit, tout à fait par hasard, que ce mode d'emploi était destiné à un tout autre type d'appareil. Fou de rage, il décocha un coup de pied au groupe électrogène et faillit se briser le petit orteil du pied droit.

Puis, se reprenant avec fermeté, il travailla encore pendant quatre jours à repérer les différences existant entre le modèle décrit et celui mis à sa disposition. Après quoi il réussit à faire fonctionner le groupe électrogène.

A ce moment-là, les oiseaux découvrirent qu'ils pouvaient se faufiler entre les branches des arbres, s'emparer de quelques vivres et repartir avant qu'on ait eu le temps de braquer sur eux le lance-rayons. Leurs attaques coûtèrent à Perceveral une paire de lunettes et lui valurent une vilaine blessure au cou. Il entreprit alors, à grand-peine, de tisser des filets qu'avec l'aide du robot il suspendit aux branches.

Les oiseaux ainsi tenus en échec, Perceveral eut enfin le temps d'inventorier ses provisions. Il découvrit qu'une bonne partie de ses denrées déshydratées avait été mal conditionnée et que d'autres étaient envahies par une vilaine moisissure engendrée par l'air ambiant. À moins de prendre des mesures tout de suite, il serait à court de nourriture pendant l'hiver de la planète.

Il se livra à une série de tests sur les fruits, les graines, les baies et les légumes de la planète. Plusieurs variétés se révélèrent nutritives et sans danger. Il en mangea donc et se retrouva couvert de boutons. Il procéda alors à une étude minutieuse et découvrit, en puisant dans sa trousse médicale, le remède contre cette allergie. Il élaborait une expérience pour identifier la plante qui en était la cause. Mais, au moment même où il vérifiait les derniers résultats, le robot entra pesamment, renversant les éprouvettes et répandant sur le sol des produits chimiques irremplaçables.

Perceveral dut poursuivre sur lui-même ses expériences sur l'allergie, et il exclut une baie et deux légumes qui ne convenaient pas à son organisme.

Mais les fruits étaient excellents et le grain de la planète donnait du bon pain. Perceveral ramassa des semences et, à la fin du printemps,

employa le robot aux labours et aux semailles.

Le robot travailla inlassablement dans les nouveaux champs, tandis que Perceveral prospectait les environs. Il découvrit des morceaux de pierre polie sur lesquels avaient été tracés des caractères et des signes ressemblant à des chiffres, ainsi que de petites esquisses représentant des arbres, des nuages et des montagnes. Des êtres intelligents avaient dû vivre sur Thêta, pensa-t-il, et il était tout à fait possible qu'ils en habitent encore certaines parties. Mais il n'avait pas le temps de se mettre à leur recherche.

Quand Perceveral inspecta ses champs, il s'aperçut que le robot avait semé beaucoup trop profondément, malgré ses instructions programmées. Cette récolte était perdue, et Perceveral sema la suivante lui-même.

Il construisit une cabane en bois et remplaça les tentes pourries par des huttes servant de magasins. Peu à peu, il faisait ses préparatifs en vue de survivre à l'hiver. Et, peu à peu, il commença à se rendre compte que son robot se détériorait.

La grande machine noire à usages multiples accomplissait ses tâches comme par le passé, mais les gestes du robot devenaient de plus en plus saccadés et il employait sa force à tort et à travers. De lourdes cruches se brisaient en mille morceaux entre ses mains et des outils aratoires se cassaient quand il les utilisait. Perceveral lui commanda donc de désherber les champs, mais les larges pieds évasés du robot piétinaient les jeunes pousses pendant que ses doigts arrachaient les mauvaises herbes. Quand il sortait couper du bois, il brisait ordinairement le manche de la hache. La cabane tremblait lorsque le robot entrait, et parfois il arrachait la porte de ses gonds.

Perceveral se faisait beaucoup de souci à la vue de la détérioration de son robot. Il n'avait aucun moyen de le réparer, car ce robot était un bloc scellé à l'usine et ne pouvait être réparé que par des techniciens spécialisés, avec des outils, des pièces et une technique spécifiques. La seule chose qu'il pût faire, c'était de ne plus utiliser le robot. Mais cela le laisserait complètement seul.

Il lui assigna des tâches toujours plus simples et se réserva de plus en plus de travail. Pourtant le robot continuait à se détériorer. Un soir, pendant que Perceveral était en train de dîner, le robot tituba contre le

fourneau et envoya en l'air une marmite de riz bouillant.

Grâce à ses nouveaux talents de survie, Perceveral se jeta vivement de côté, et le riz brûlant tomba sur son épaule au lieu de l'atteindre au visage.

C'en était trop ! Le robot était un compagnon dangereux. Après avoir pansé sa brûlure, Perceveral décida de le déconnecter et de continuer seul d'assurer sa survie. D'une voix ferme, il ordonna au robot d'entrer en sommeil.

Le robot se contenta de le dévisager et se déplaça dans la cabane de façon désordonnée, sans obéir à cet ordre pourtant fondamental pour un robot.

Perceveral réitéra son injonction. Le robot secoua la tête et commença à empiler du petit bois.

Quelque chose s'était détraqué. Il lui faudrait déconnecter le robot manuellement. Mais nulle part sur sa surface noire et luisante il ne put découvrir l'habituel interrupteur de secours. Néanmoins, Perceveral prit la trousse à outils et s'approcha du robot.

Alors, chose stupéfiante, celui-ci se mit à reculer en se mettant sur la défensive.

« Ne bouge plus ! » ordonna Perceveral.

Le robot continua de reculer jusqu'à se trouver adossé à la paroi.

Perceveral hésita, ne comprenant pas ce qui se passait, car les robots étaient conçus de façon à ne jamais désobéir aux ordres, et on leur inculquait soigneusement à tous d'obtempérer lorsqu'on leur intimait l'ordre de renoncer à la vie.

Il continua d'avancer sur le robot, décidé à le déconnecter d'une façon ou d'une autre. Le robot attendit qu'il se fût suffisamment approché, puis lança son poing dans sa direction. L'homme esquiva l'attaque et jeta une clef anglaise sur l'antenne du robot. Celui-ci la rentra promptement et frappa de nouveau. Cette fois, le coup atteignit Perceveral dans les côtes.

Il tomba par terre et le robot se pencha sur lui ; ses yeux lançaient des éclairs rouges et ses doigts métalliques s'ouvraient et se fermaient. Perceveral ferma les yeux, attendant *le coup* de grâce. Mais la machine se détourna de lui et quitta la cabane en brisant la serrure au passage.

Quelques instants plus tard, Perceveral l'entendit couper et empiler

du bois, comme à l'habitude.

A l'aide de sa trousse médicale, Perceveral se banda le côté. Le robot, ayant fini son travail, revint en quête d'instructions. D'une voix tremblante, Perceveral l'envoya chercher de l'eau à une source éloignée. Le robot partit sans plus manifester d'agressivité. Perceveral se traîna jusqu'à la cabane de la radio.

« Vous n'auriez pas dû chercher à le déconnecter, dit Haskell après avoir appris l'incident. Il n'a pas été conçu pour être déconnecté. N'était-ce pas évident ? Dans votre propre intérêt, ne récidivez pas !

— Mais pour quelle raison ?

— Parce que – et vous l'avez sans doute deviné maintenant – le robot agit pour nous permettre d'exercer sur vous notre contrôle de qualité.

— Je ne comprends pas, dit Perceveral. Quel besoin avez-vous d'un contrôle de qualité ?

— Me faut-il tout reprendre ? demanda Haskell d'une voix lasse. On vous a embauché pour étudier les conditions de survie minimales. Pas moyennes ni supérieures... *minimales*.

— Oui, mais...

— Laissez-moi poursuivre. Vous rappelez-vous l'homme que vous étiez, pendant vos trente-quatre années sur la Terre ? Vous étiez continuellement victime d'accidents, de maladies et de malchances de toutes sortes. C'est ce que nous voulions sur Thêta. Mais vous avez changé, Mr. Perceveral.

— J'ai certainement tout fait pour ça.

— Bien sûr, dit Haskell. Nous nous y attendions. La plupart de nos expérimentateurs de conditions de survie minimales changent. Placés dans un nouveau cadre et prenant un nouveau départ, ils acquièrent une maîtrise qu'ils n'avaient jamais possédée auparavant. Or, ce n'est pas ce résultat que nous recherchons, aussi nous faut-il compenser, en quelque sorte, ce changement. En effet, les colons ne débarquent pas toujours sur une planète avec l'intention de s'améliorer. De plus, toute colonie compte des négligents, sans parler des vieillards, des infirmes, des simples d'esprit, des téméraires, des enfants inexpérimentés, etc. Le niveau que nous avons fixé pour les conditions de survie minimales est la garantie que tous auront leur chance. Maintenant, commencez-

vous à comprendre ?

— Je crois que oui.

— C'est la raison pour laquelle nous avons besoin de contrôler votre efficacité, afin de vous empêcher d'acquérir les qualités moyennes ou supérieures pour survivre, car tel n'est pas le but de l'expérience.

— C'est la raison d'être du robot, dit Perceveral d'une voix blanche.

— Exactement. Le robot a été programmé pour jouer le rôle de frein, de contrôle final de votre capacité à survivre. Il réagit en fonction de vous, Perceveral. Tant que vous restez dans le champ d'incompétence générale fixé au départ, le robot coopère avec vous. Mais si vous faites des progrès, si vous devenez plus habile dans votre lutte pour la vie, moins enclin aux accidents, les performances du robot baissent. Il se met à démolir les choses que vous devriez démolir, à prendre les mauvaises décisions à votre place.

— Mais ce n'est pas juste !

— Perceveral, vous semblez croire que nous dirigeons un centre de réadaptation ou un programme de secours à votre usage. Il n'en est rien ! Nous n'avons qu'un but. Nous voulons obtenir le travail que nous avons payé. Permettez-moi d'ajouter que, lorsque vous avez choisi ce travail, c'était ça ou le suicide !

— D'accord ! s'emporta Perceveral. J'ai accepté cette mission. Mais y a-t-il quelque règlement m'interdisant de démantibuler ce satané robot ?

— Non, absolument aucun, répondit Haskell d'un ton plus posé, si toutefois vous y arrivez. Mais je ne vous conseille pas d'essayer. C'est trop dangereux. Le robot ne se laissera pas désactiver.

— Ça, c'est mon affaire ! » répliqua Perceveral avant de couper la communication.

Le printemps s'écoula sur Thêta et Perceveral apprit à composer avec son robot. Il lui ordonna de reconnaître une chaîne montagneuse éloignée, mais le robot refusa de le quitter. Il essaya de ne plus lui donner d'ordres, mais le monstre noir ne voulait pas rester sans occupation. Si aucun travail ne lui avait été assigné, il s'en imposait tout seul ; tout d'un coup il se mettait en action et causait des ravages dans les champs ou les cabanes de Perceveral.

Pour sa propre sécurité, Perceveral lui assigna la tâche la plus inoffensive qu'il pût trouver. Il lui intima l'ordre de creuser un puits, dans l'espoir qu'il s'y enterrerait. Mais, sale et triomphant, le robot émergeait tous les soirs et pénétrait dans la cabane, répandant de la terre dans la nourriture de son maître, lui transmettant des allergies, cassant la vaisselle et les fenêtres.

Stoïque, Perceveral acceptait le *statu quo*. À ses yeux, le robot semblait concrétiser l'autre aspect de sa personnalité, le Perceveral obscur, inapte et sujet aux accidents. Quand il regardait le robot faire ses tournées de destruction, il lui semblait voir une partie difforme de son moi, l'incarnation de sa maladie.

Il essaya de s'affranchir de ce fantasme. Mais le robot en arriva à représenter toujours davantage ses instincts destructeurs qui, libérés de l'élan poussant à vouloir vivre, proliféraient sans frein.

Perceveral travaillait, et sa névrose le traquait, éternellement destructive et pourtant, comme toutes les névroses, animée d'un puissant instinct de conservation. Son mal, qui trouvait en lui-même sa substance, vivait avec lui, le surveillait pendant ses repas et ne s'éloignait pas pendant son sommeil.

Perceveral accomplissait son ouvrage et ne cessait d'accroître son habileté. Il retirait le maximum de plaisir de ses journées, regrettait que le soleil se couche et survivait à l'horreur des nuits, où le robot ne quittait pas son chevet et semblait se demander si l'heure était venue de prononcer la sentence. Le matin, toujours vivant, Perceveral essayait de trouver le moyen de se débarrasser de ce compagnon titubant et destructeur, incarnation de sa névrose.

Mais il demeura dans cette impasse jusqu'au moment où intervint un nouveau facteur, qui compliqua davantage la situation.

Il avait plu abondamment pendant plusieurs jours. Quand le ciel se rasséréna, Perceveral se rendit dans ses champs, suivi pesamment par le robot qui transportait les outils. Soudain, une fissure apparut sous ses pieds dans le sol mouillé. Elle s'élargit, et toute la partie du terrain sur laquelle il se tenait s'effondra. Perceveral regagna la terre ferme d'un bond. Il réussit à atteindre le versant de la colline, et le robot le hissa sur tout le reste du parcours, en lui déboîtant presque le bras tant il tirait fort.

Quand il examina la partie effondrée du champ, il vit qu'une galerie souterraine la parcourait. Des traces visibles attestaient qu'on l'avait creusée. Une extrémité était obturée par la chute du terrain. À l'autre extrémité, la galerie s'enfonçait profondément dans le sol.

Perceveral retourna chercher son lance-rayons et sa torche électrique. Il descendit dans le trou et braqua sa torche allumée dans le tunnel. Il vit une grosse forme velue battre en retraite derrière un coude de la galerie. Cela ressemblait à une taupe géante.

Enfin il rencontrait sur Thêta une autre espèce vivante.

Les jours suivants, il explora prudemment les galeries et, à plusieurs reprises, aperçut des formes grises à l'aspect de taupes, qui lui échappèrent dans le dédale des couloirs.

Changeant de tactique, il ne pénétra qu'à une trentaine de mètres à l'intérieur de la galerie principale et déposa des fruits en guise d'offrande. À son retour, le lendemain, les fruits avaient disparu et avaient été remplacés par deux morceaux de plomb.

L'échange de présents se poursuivit pendant une semaine, et un jour, alors que Perceveral apportait d'autres fruits et d'autres baies, une taupe géante apparut. Elle s'approcha lentement en montrant des signes évidents de crainte. L'animal fit un mouvement en direction de la torche électrique, et Perceveral en cacha la lumière, afin de ne pas blesser la vue de la taupe.

Il attendit. La taupe s'avança lentement sur deux pattes, fronçant le museau, ses deux mains ridées serrées sur sa poitrine. Elle s'arrêta et regarda Perceveral de ses yeux exorbités. Puis elle se baissa et dessina, avec son ongle, un signe sur le sol du couloir.

Perceveral n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait signifier ce symbole, mais l'acte sous-entendait l'existence d'un langage, d'une intelligence, d'un sens de l'abstraction. Lui aussi dessina un signe à côté de celui de la taupe, pour lui permettre d'en tirer les mêmes conclusions.

C'était le premier pas vers la communication entre deux races étrangères. Debout derrière Perceveral, ses cellules photo-électriques rougeoyant, le robot observait l'homme et la taupe à la recherche de quelque chose de commun.

Ces rapports apportaient à Perceveral un surcroît de travail. Il devait



continuer à s'occuper des champs et des jardins, à réparer le matériel et à surveiller le robot. À ses moments de loisir, il travaillait avec acharnement pour apprendre le langage des taupes. Les taupes, de leur côté, mirent beaucoup d'ardeur à le lui enseigner.

Perceveral et les taupes apprirent lentement à se comprendre, à apprécier leurs rencontres, à devenir amis. Perceveral apprit à connaître leur vie de tous les jours, leur horreur de la lumière, leurs déplacements souterrains, leur soif de savoir et de connaissances. Il les renseigna de son mieux sur l'homme.

« Cette chose de métal, qu'est-ce que c'est ? voulurent savoir les taupes.

— Un serviteur de l'homme, leur répondit Perceveral.

— Mais elle est toujours derrière vous, et ses yeux lancent des éclairs. Elle vous déteste, cette chose de métal. Toutes les choses de métal détestent-elles les hommes ?

— Certainement pas, dit Perceveral. C'est un cas particulier.

— Elle nous fait peur. Toutes les choses de métal font-elles peur ?

— Certaines, mais pas toutes.

— Et c'est difficile de penser quand cette chose de métal nous fixe, difficile de vous comprendre. C'est toujours ainsi avec les choses de métal ?

— C'est vrai que parfois elles sont gênantes, admit Perceveral, mais ne vous tourmentez pas, le robot ne vous fera pas de mal. »

Les taupes n'en étaient pas si sûres. Excusant de son mieux la lourde machine rustaude et titubante, Perceveral parlait des services rendus à l'homme par la mécanique et disait combien elle rendait la vie facile. Mais les taupes n'étaient pas convaincues et continuaient d'éviter la présence du robot qui les mettait mal à l'aise.

Cependant, après de longues négociations, Perceveral conclut un traité avec le peuple des taupes. En *échange* de fruits et de baies dont les taupes étaient friandes, mais qu'elles pouvaient rarement se procurer, il fut convenu qu'elles chercheraient l'emplacement des gisements métalliques et pétrolifères, ainsi que les nappes d'eau pour les futurs colons. En outre elles accordaient aux colons la possession de toute la surface du sol de Thêta, et on leur confirmait leur souveraineté sur le sous-sol.

Les deux parties ayant trouvé ce partage équitable, Perceveral et le chef des taupes signèrent le document de pierre d'un paraphe aussi beau qu'il était possible de l'exécuter avec un burin.

Pour sceller le traité, Perceveral offrit un banquet. Le robot et lui apportèrent en guise de présent un grand assortiment de fruits et de baies. Les taupes à la fourrure grise et aux yeux doux se pressèrent autour, en échangeant de petits cris pointus.

Le robot déposa ses paniers de fruits et fit un pas en arrière. Il glissa sur une roche lisse, essaya vainement de se rattraper dans le vide, puis s'écrasa avec fracas sur une taupe. Aussitôt il se redressa et essaya, de ses grosses mains de fer, d'aider la taupe à se relever, mais il lui avait rompu les reins.

Les autres taupes s'enfuirent en emportant le cadavre de leur compagne. Perceveral et le robot se retrouvèrent seuls dans la galerie, entourés de piles énormes de fruits.

Cette nuit-là, Perceveral réfléchit longuement. Il comprit la maudite logique qui avait engendré cet événement. Les rapports avec les indigènes en conditions de survie minima devaient comporter un élément d'incertitude, de méfiance et d'incompréhension, et même aboutir à quelques morts. Ses relations avec le peuple des taupes avaient suivi un cours beaucoup trop serein, étant donné ce qu'on attendait de lui dans cette expérience de survie.

Le robot n'avait fait que rectifier la situation en commettant les erreurs que Perceveral aurait dû commettre lui-même.

Tout en comprenant la logique de l'événement, il se refusait à l'admettre, car les taupes étaient ses amies, et il les avait trahies. Il n'y aurait plus de confiance possible entre eux, plus d'espoir de coopération pour les colons futurs, tant que le robot irait dans leurs galeries jouer le rôle d'un éléphant dans un magasin de porcelaine.

Perceveral décida de détruire le robot. Une fois pour toutes, il se résolut à mettre à l'épreuve son habileté laborieusement acquise en l'opposant à la névrose destructrice qui ne le quittait pas. Et si cela devait lui coûter la vie... eh bien, se rappela-t-il, il avait été sur le point d'y renoncer un peu moins d'un an plus tôt, et pour des raisons beaucoup moins sérieuses.

Il rétablit les relations avec les taupes et discuta ce problème avec

elles. Elles acceptèrent de l'aider, car même ces êtres pleins de douceur connaissaient l'esprit de vengeance. Elles lui fournirent quelques idées étonnamment semblables à celles que les hommes pouvaient avoir, car les taupes possédaient elles aussi une forme de guerre. Elles l'expliquèrent à Perceveral et il accepta d'essayer leurs méthodes.

En une semaine, les taupes furent prêtes. Perceveral chargea le robot de paniers de fruits et le conduisit dans les galeries comme s'il cherchait à conclure un nouveau traité.

Mais les taupes demeuraient invisibles. Aussi l'homme et le robot s'enfoncèrent-ils toujours plus avant dans le labyrinthe souterrain, sondant l'obscurité de leur torche. Les cellules photo-électriques qui servaient d'yeux au robot rougeoyaient et il se dressait de toute sa taille derrière Perceveral, presque sur ses talons.

Ils arrivèrent dans une caverne souterraine et il y eut un léger sifflement. Perceveral s'écarta au galop. Le robot sentit le danger et voulut le suivre, mais, *freiné par sa maladresse programmée*, il trébucha, et les fruits s'éparpillèrent sur le sol. Alors des cordes s'abattirent de la voûte dans le noir et s'enroulèrent autour de sa tête et de ses épaules.

Il s'acharna à déchirer les fibres résistantes. D'autres cordes s'enroulèrent autour de lui, s'abattant brutalement de la voûte avec un sifflement. Les yeux du robot lançaient des éclairs tandis qu'il arrachait les cordes de ses bras.

Des taupes surgissaient des couloirs par douzaines. D'autres fils toujours plus nombreux se lovaient comme des serpents autour du robot, dont les articulations crachaient de l'huile sous l'effort qu'il faisait pour briser ces liens. Pendant quelques minutes, on n'entendit plus dans la caverne que le sifflement des cordes qui s'abattaient, le grincement des articulations du robot et le claquement sec des fils qui se brisaient.

Perceveral revint en courant prendre part au combat. Les taupes et lui lièrent étroitement le robot, jusqu'à ce que ses membres n'aient plus la liberté de se mouvoir. Et les cordes ne cessaient de siffler dans l'air. À la fin le robot culbuta, entouré d'un grand cocon de cordes d'où n'émergeaient que sa tête et ses pieds.

Alors, tout en poussant de petits cris de victoire, les taupes

essayèrent d'arracher les yeux du robot avec leurs griffes émoussées par leurs travaux de forage. Mais des volets d'acier s'abattirent devant les yeux *du robot*. *Elles versèrent* alors du sable dans ses articulations, puis Perceveral les écarta pour tenter de détruire le robot en le faisant fondre à l'aide de son dernier lance-rayons.

L'arme s'enraya avant même que le métal ait chauffé. Perceveral et ses alliés attachèrent des cordes aux pieds du robot et le tirèrent dans un couloir aboutissant à un gouffre profond ; à l'aide de leviers, ils le firent basculer dans le vide. On l'entendit rebondir sur les parois de granit du précipice et, lorsqu'il atteignit le fond, ils poussèrent des cris de joie.

Les taupes célébrèrent l'événement, mais Perceveral avait la nausée. Il retourna à sa cabane et y resta couché deux jours. Il se répétait qu'il n'avait pas tué un homme ni même un être pensant, mais seulement détruit un engin dangereux.

Mais il ne pouvait s'empêcher de repenser au compagnon silencieux qui avait soutenu à ses côtés l'assaut des oiseaux, désherbé ses champs et ramassé du bois pour lui. Même si le robot était maladroit et destructeur, il était maladroit et destructeur à la manière de Perceveral – manière que pour sa part il comprenait mieux que tout autre et qui lui inspirait de la compassion.

Pendant quelque temps, ce fut comme si une partie de lui-même était morte. Mais les taupes vinrent le consoler le soir, et il y avait du travail à faire dans les champs et les abris.

Ce fut l'automne, l'époque de la moisson et de l'engrangement des récoltes. Perceveral se mit au travail. Avec la disparition du robot, sa tendance chronique à avoir des accidents était revenue, mais cela n'avait pas duré. Il lutta contre elle avec une confiance nouvelle. Quand les premières neiges tombèrent, il avait terminé la constitution de ses stocks et de ses conserves alimentaires. Et son année sur Thêta s'achevait.

Il envoya par radio un rapport complet à Haskell sur les risques, les possibilités et les ressources de la planète ; il lui fit part de son traité avec le peuple des taupes et recommanda chaudement de coloniser la planète. Deux semaines plus tard, Haskell lui répondait.

« Bon travail, dit-il à Perceveral. Le Bureau a décidé que Thêta répondait bien à nos conditions de survie minimales. Nous y envoyons immédiatement un vaisseau de colons.

— Alors l'expérience est finie ? demanda Perceveral.

— Oui, l'astronef devrait arriver dans trois mois environ. Je conduirai probablement moi-même ce premier détachement. Toutes mes félicitations, Mr. Perceveral. Vous allez être le père fondateur d'une colonie toute neuve !

— Mr. Haskell, dit Perceveral, je ne sais comment vous remercier...

— Vous n'avez pas à me remercier, bien au contraire. Au fait, comment vous êtes-vous finalement débrouillé avec le robot ?

— Je l'ai détruit. » Et Perceveral narra la mort de la taupe et les conséquences qu'elle avait eues.

« Hum ! fit Haskell.

— Vous m'aviez dit que rien ne s'opposait à ce que je le détruise.

— C'est exact ! Le robot faisait simplement partie de votre équipement, au même titre que les lance-rayons, les tentes et les vivres. Il faisait aussi partie des problèmes à résoudre pour survivre. Vous aviez donc le droit d'en disposer comme bon vous semblait.

— Alors, qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Oh ! rien. Je souhaite seulement que vous l'ayez *vraiment* détruit. Ces appareils destinés à contrôler l'efficacité des explorateurs sont construits pour durer. Ils comprennent notamment des blocs autoréparateurs, et on leur a incorporé une cellule leur donnant un vif instinct de conservation ; de telle sorte qu'il est vraiment très, très difficile d'en détruire un.

— Je crois y être parvenu, assura Perceveral.

— Je vous le souhaite, car ce serait très ennuyeux qu'il ait survécu.

— Pourquoi ? Vous pensez qu'il pourrait se venger ?

— Certainement pas. Un robot est dépourvu de sentiments.

— Alors ?

— Eh bien, comme vous le savez, le but du robot était de compenser toute amélioration de votre part susceptible de faciliter votre acclimatation sur Thêta. Cette compensation s'opérait de façon destructive.

— Oui. Alors, s'il revient, tout recommencera comme avant ?

— Non, ce sera pire. Vous comprenez, cela fait maintenant plusieurs mois que vous êtes séparé du robot. S'il continue de fonctionner, il a accumulé à votre intention tout un lot d'accidents. Toutes les destructions qu'il aurait dû exécuter pendant tout ce temps, il devra s'en acquitter avant de pouvoir retrouver un comportement normal. Vous comprenez ? »

Perceveral se racla la gorge nerveusement. « Et naturellement, il les accomplirait aussi vite que possible, afin de pouvoir au plus tôt reprendre ses activités normales.

— Naturellement. Ecoutez, l'astronef sera sur Thêta dans trois mois environ... nous ne pouvons faire plus vite. Je vous conseille d'aller vous assurer que le robot est bien hors d'état d'agir. Nous ne voulons pas vous perdre maintenant.

— Non, bien sûr, répondit Perceveral. Je vais m'en occuper de ce pas. »

Il s'équipa et se mit rapidement en route vers les galeries souterraines. Les taupes le guidèrent jusqu'au gouffre, après qu'il leur eut expliqué la situation. Muni d'une lampe à souder, d'une scie à métaux, d'un marteau de forgeron et d'un ciseau à froid, Perceveral entreprit une lente descente le long de la paroi du précipice.

Arrivé au fond, il repéra rapidement l'endroit où avait atterri le robot. Là, coincé entre deux grosses pierres, se trouvait un bras entier du robot, arraché depuis l'épaule. Plus loin, il découvrit les fragments d'un œil photo-électrique, ainsi que le cocon de cordages déchirés et effilochés, qui était vide.

Pas trace du robot.

Perceveral remonta du gouffre, avertit les taupes et commença à faire ses préparatifs.

Pendant douze jours, rien ne se produisit. Puis, un soir, une taupe terrifiée vint le prévenir. Le robot était revenu. Son seul œil restant luisait dans l'obscurité et lui suffisait à retrouver sans erreur la galerie principale du labyrinthe.

Les taupes l'avaient de nouveau attendu avec des cordes. Mais le robot, instruit par l'expérience, avait esquivé les nœuds coulants et chargé l'armée des taupes. Il en avait tué six et mis le reste en fuite.

A cette nouvelle, Perceveral hocha brièvement la tête, congédia la

taupe et continua son travail. Il avait installé des défenses dans les galeries. Maintenant étaient étalés devant lui, sur la table, ses quatre lance-rayons en pièces détachées. Travaillant sans mode d'emploi, il essayait d'en utiliser les divers éléments, afin de constituer une seule arme en état de marche.

Il travailla tard dans la nuit, vérifiant soigneusement chaque pièce avant de la mettre en place. Les petits morceaux paraissaient flotter devant ses yeux et il avait les doigts gourds. Minutieusement, avec sa pince et un verre grossissant, il commença le montage de l'arme.

Tout à coup la radio se mit à hurler.

« Anton ? demanda Haskell. Quelles nouvelles du robot ?

— Il arrive, dit Perceveral.

— C'est bien ce que je craignais. Maintenant, écoutez : j'ai alerté, grâce à un appel en priorité, les fabricants du robot. Je me suis battu comme un diable avec eux, mais j'ai obtenu qu'ils vous permettent de désactiver le robot et m'expliquent la marche à suivre.

— Merci, dit Perceveral. Vite, dites-moi comment il faut faire.

— Voilà le matériel qu'il vous faut : une source de courant de deux cents volts à vingt-cinq ampères. Votre générateur peut-il vous fournir ça ?

— Oui, continuez.

— Il *vous* faut une barre de cuivre, du fil d'argent et une sonde en bois, par exemple, car le bois n'est pas conducteur. Vous montez cet attirail de la façon...

— Je n'aurai jamais le temps, dit Perceveral, mais expliquez-moi vite. »

Des parasites crépitèrent.

« Haskell ! » cria Perceveral.

La radio se tut. Perceveral entendit des bruits de casse dans la cabane de la radio. Puis le robot apparut sur le seuil.

Il n'avait plus de bras gauche ni d'œil droit, mais son bloc autoréparateur avait refermé le métal en ces deux points. Il était toujours noir mais ne brillait plus, et des traînées de rouille maculaient sa poitrine et ses flancs.

Perceveral jeta un coup d'œil au lance-rayons qu'il avait presque fini de monter. Il se mit à assembler les dernières pièces.

Le robot avançait vers lui.

« Va couper du bois », dit Perceveral d'une voix aussi naturelle que possible.

Le robot s'arrêta, fit demi-tour, prit la hache, hésita et sortit.

Perceveral plaça la dernière pièce, remit le couvercle et commença à le visser.

Le robot lâcha la hache et refit demi-tour, en proie à des ordres contradictoires. Perceveral espéra que ce conflit ferait griller un circuit, mais le robot prit une décision et se rua sur Perceveral.

Perceveral saisit le lance-rayons et appuya sur la détente. La rafale arrêta le robot dans son élan. Sa carcasse métallique se mit à rougir faiblement.

Puis le lance-rayons tomba en panne une fois de plus.

Avec un juron, Perceveral souleva l'arme pesante et la lança en direction de l'unique œil photo-électrique du robot. Il le manqua de peu et elle rebondit sur le front.

Etourdi, le robot cherchait son maître, les bras en avant. Perceveral l'évita et s'enfuit de la cabane, en direction de l'orifice sombre de la galerie souterraine. En y entrant, il jeta un coup d'œil en arrière et vit que le robot le suivait.

Il parcourut plusieurs centaines de mètres dans la galerie. Puis il alluma sa torche électrique et attendit le robot.

Il avait mûrement réfléchi au problème en découvrant que le robot n'avait pas été détruit.

Sa première idée avait, bien sûr, été la fuite. Mais le robot, qui pouvait se déplacer jour et nuit, l'aurait facilement rattrapé. Et il lui était impossible de l'esquiver éternellement en l'entraînant dans les galeries. Il lui faudrait faire halte pour manger, boire et dormir, alors que rien ne forçait le robot à s'arrêter.

C'est pour cette raison qu'il avait tendu une série de pièges dans les galeries, en misant tout sur leur efficacité.

Il était certain qu'un au moins fonctionnerait.

Mais, en se disant cela, Perceveral frémissait à la pensée de tous les accidents que le robot avait accumulés à son intention : les mois de bras cassés, de côtes fracturées, de chevilles tordues, d'estafilades, de coupures, de morsures, de contamination et de maladie qu'il voulait



lui infliger au plus vite afin de pouvoir retrouver son rythme normal.

Jamais il ne survivrait à ce que le robot lui réservait. Il fallait absolument que ses pièges fonctionnent !

Bientôt il entendit le grondement des pas du robot. Celui-ci apparut, le vit et, lourdement, s'élança.

Perceveral se précipita dans une galerie, puis s'engouffra dans une autre, plus petite. Le robot suivit, gagnant légèrement du terrain.

Lorsque Perceveral arriva à un affleurement caractéristique du rocher, il se retourna pour apprécier la position du robot. Il tira sur une corde dissimulée là par ses soins.

La voûte de la galerie s'effondra, déversant sur le robot des tonnes de terre et de roc.

Si le robot avait fait un pas de plus, il aurait été enseveli, mais, sentant immédiatement le danger, il pivota et fit un bond en arrière. Il reçut de la terre, de petits morceaux de roc rebondirent sur sa tête et ses épaules, mais il évita le plus gros de l'éboulis.

Quand le dernier caillou fut tombé, le robot escalada le monceau de décombres et continua sa poursuite.

Perceveral commençait à s'essouffler. Quoique déçu de l'échec de son piège, il se rappelait qu'il en avait un, plus perfectionné, plus loin. Celui-ci achèverait sûrement la machine implacable.

Ils s'enfoncèrent en courant dans une galerie qui dessinait des méandres. Seuls les éclairs de la torche électrique que Perceveral allumait de temps à autre trouaient l'obscurité. Le robot se remit à gagner du terrain. Perceveral, parvenu à une ligne droite, accéléra sa course. Sous ses pieds, le sol semblait exactement pareil qu'ailleurs, mais, quand le robot s'y engagea à grand fracas, il céda. Les calculs de Perceveral avaient été minutieux. Le piège, qui résistait sous son poids, s'ouvrit immédiatement sous la masse du robot.

Le robot battit l'air à la recherche d'une prise. La terre coula entre ses doigts et il s'enfonça dans le piège creusé par Perceveral. C'était une fosse dont les parois abruptes se rejoignaient pour former un grand entonnoir, au fond duquel le robot devait rester prisonnier.

Cependant le robot détendit ses jambes, les écarta presque à angle droit par rapport à son corps. Ses articulations grincèrent quand ses talons mordirent dans les parois de l'entonnoir, et elles s'enfoncèrent

un peu sous son poids mais ne cédèrent pas. Il réussit à s'immobiliser avant d'atteindre le fond, les deux jambes écartées, raides et appuyées dans la terre meuble.

Le robot creusa dans la terre des prises profondes pour ses mains. Il replia une jambe et trouva un appui pour son pied, puis ce fut le tour de l'autre. Lentement, le robot se libérait, et Perceveral se vit obligé de reprendre sa course.

Il était essoufflé, avait de la peine à respirer et souffrait d'un point de côté. Le robot gagnait plus facilement du terrain, et Perceveral devait faire de gros efforts pour ne pas être rattrapé.

Il avait compté sur ces deux pièges. Il n'en restait plus qu'un, maintenant. C'était un piège excellent, mais dont l'utilisation présentait des risques.

Perceveral, malgré un vertige grandissant, se força à se concentrer. Il fallait réfléchir soigneusement pour le dernier piège. Il passa devant une pierre marquée d'un trait blanc et éteignit sa torche. Il se mit à compter ses pas et ralentit jusqu'à ce que le robot fût tout près, les mains tendues vers son cou.

Dix-huit, dix-neuf, vingt !

Au vingtième pas, Perceveral se jeta la tête la première dans le noir. Quelques secondes, il sembla flotter dans l'air, puis il frappa une surface d'eau, d'un plongeon à plat qui lui permit aussitôt de refaire surface ; et il attendit.

Le robot était trop près de lui pour pouvoir s'arrêter. Il y eut un énorme jaillissement d'eau quand il heurta la surface du lac souterrain ; Perceveral l'entendit se débattre furieusement ; enfin un bruit de bulles indiqua que le robot coulait.

A l'écoute de ce bruit, Perceveral se mit à nager pour gagner la rive opposée. Il l'atteignit et se hissa hors de l'eau glacée. Il resta un bon moment allongé et tremblant sur les roches glissantes. Puis il se força à s'éloigner du bord de l'eau et à grimper à quatre pattes jusqu'à une cachette, où il avait mis en réserve du bois sec, des allumettes, du whisky, des couvertures et des vêtements.

Pendant les heures qui suivirent, Perceveral se sécha, se changea et fit un peu de feu. Il mangea et but, en regardant la surface immobile du lac souterrain. Des jours plus tôt, il l'avait sondé à l'aide d'une

corde de trente mètres et n'avait pu atteindre le fond. Le lac était peut-être sans fond. Plus vraisemblablement, il alimentait un fleuve souterrain dont les eaux rapides emporteraient le robot pendant des semaines et des mois. Peut-être...

Il entendit un faible bruit dans l'eau et braqua sa torche en direction de ce bruit. La tête du robot apparut, puis ses épaules et son torse émergèrent de l'eau.

De toute évidence le lac n'était pas sans fond. Le robot avait dû le traverser à pied et escalader de ce côté-ci la rive abrupte.

Le robot se mit à gravir les roches glissantes près de la rive. Perceveral se remit péniblement debout et recommença à courir.

Son dernier piège avait échoué et l'incarnation de sa névrose se rapprochait de lui pour la curée. Perceveral se dirigea vers une sortie de la galerie. Il voulait que la fin survienne au grand jour.

D'un petit trot cahotant, il conduisit le robot à l'extérieur des galeries souterraines et se dirigea vers le flanc d'une montagne.

Son haleine lui brûlait la gorge comme du feu, et les muscles de son ventre étaient noués et douloureux. Il courait les yeux à demi fermés, étourdi de fatigue.

Ses pièges avaient échoué. Pourquoi n'avait-il pas compris plus tôt qu'ils étaient voués à l'échec ? Le robot faisait partie de lui, il était sa propre névrose en marche pour le détruire. Comment un homme peut-il abuser la partie la plus rusée de lui-même ? La main droite finit toujours par découvrir ce que fait la main gauche, et le plan le plus machiavélique ne trompera pas longtemps le plus grand Machiavel.

Il s'était complètement fourvoyé, pensa-t-il en grimpant le flanc de la montagne. Le chemin de la liberté ne passe pas par la ruse. Il passe...

Le robot tenta de lui attraper le talon, ce qui rappela à Perceveral la différence entre la théorie et la pratique. Il s'échappa et bombarda le robot de pierres. Le robot les écarta d'un geste et continua son ascension.

Perceveral coupa en diagonale la face rocheuse. Le chemin de la liberté, se dit-il, ne passe pas par la ruse. Cela ne pouvait qu'échouer. Il passe par la métamorphose. Il passe par la victoire, non sur le robot, mais sur ce que représente le robot : c'est à dire lui, Perceveral.

La tête lui tournait et ses pensées s'enchaînaient d'elles-mêmes. Si, insista-t-il intérieurement, s'il pouvait vaincre son sentiment de parenté avec le robot, alors naturellement le robot ne serait plus sa névrose à lui mais une névrose quelconque, qui n'aurait plus prise sur lui.

Il lui suffisait de perdre sa névrose, ne fût-ce que dix minutes, et le robot ne pourrait plus lui nuire.

Brusquement, il ne sentit plus sa fatigue et fut envahi par une assurance totale qui l'enivra. Avec audace, il franchit un gros éboulis de rochers, endroit idéal pour se tordre la cheville ou se casser la jambe. *Un* an ou même un mois plus tôt, il n'aurait pas manqué d'avoir là un accident. Mais le nouveau Perceveral, à la démarche sûre de demi-dieu, passa les rochers sans erreur.

Le robot, borgne, manchot et opiniâtre, assumait l'accident. Il trébucha et s'étala de tout son long sur les rochers pointus. Quand il se releva et reprit la poursuite, il boitait.

Tout grisé, mais les sens en alerte, Perceveral parvint à une paroi de granit et sauta pour atteindre une mince aspérité qui semblait n'être qu'une ombre là-haut sur la roche. Pendant une seconde qui parut mortelle, il demeura suspendu en l'air, et au moment où ses doigts lâchaient prise, son pied trouva un appui. Sans plus hésiter, il poursuivit son escalade.

Le robot suivait. Ses articulations mal lubrifiées grinçaient. Un de ses doigts se tordit et cassa dans cette escalade que Perceveral n'aurait jamais dû réussir.

Perceveral sautait de rocher en rocher. Le robot le suivait en glissant, avec de gros efforts, et le rattrapait. Mais Perceveral s'en moquait. Il lui parut soudain évident que toutes ces années où il avait été sujet aux accidents avaient servi à engendrer cet instant. La chance avait tourné. Il était enfin devenu ce que la nature avait toujours souhaité qu'il fût : un homme à *l'épreuve* des accidents !

Le robot rampait derrière lui sur une paroi rocheuse d'un blanc éblouissant. Perceveral, enivré d'assurance, fit rouler des blocs de pierre et hurla pour déclencher une avalanche.

Les pierres se mirent à glisser, et il entendit un sourd grondement au-dessus de lui. Il s'abrita derrière un bloc de pierre, esquiva le

violent coup de poing décoché par le robot et se retrouva dans un cul-de-sac.

Il était dans une petite grotte peu profonde. Le robot se dressait devant lui, bloquant l'entrée, le menaçant de son poing métallique.

Perceveral éclata de rire à la vue de ce pauvre robot maladroit et sujet aux accidents. Alors le robot lança son poing en avant, de toute la force de son corps.

Perceveral baissa la tête, mais c'était inutile : le robot maladroit l'aurait manqué de toute façon d'au moins un centimètre. C'était exactement le genre d'erreur que Perceveral attendait de la part de cet engin ridicule.

La force du coup entraîna le robot vers l'extérieur. Il tenta de toutes ses forces de retrouver son équilibre, perché sur le rebord de l'à-pic. Tout homme ou robot normal l'aurait retrouvé, mais pas le robot sujet aux accidents. Il tomba en avant, cassa son dernier œil photo-électrique, et se mit à basculer.

Perceveral se pencha pour accélérer sa chute, puis se remit vivement à l'abri de la grotte. L'avalanche acheva le travail pour lui, entraînant un point noir sans cesse plus petit sur la paroi blanche et poussiéreuse de la montagne et l'enterrant sous des tonnes de pierres.

Perceveral regarda toute la scène en riant sous cape. Puis il se mit à se demander ce qu'il venait de faire au juste.

C'est alors qu'il fut pris d'un tremblement.

Des mois plus tard, Perceveral se tenait près de la passerelle du vaisseau colonial, *Cuchulain*, en regardant les colons en descendre et prendre pied sur Thêta, sous le soleil hivernal. Il y avait des individus de toutes les sortes et de toutes les catégories.

Ils étaient tous venus sur Thêta avec l'espoir d'y commencer une vie nouvelle. Chacun d'eux avait une importance capitale au moins à ses propres yeux et méritait une chance de survivre, quelles que fussent ses capacités.

Et c'était lui, Anton Perceveral, qui avait expérimenté les conditions de survie minimales sur Thêta à l'intention de tous ces individus, qui avait en quelque sorte *donné* de l'espoir et une *promesse* aux plus incapables d'entre eux, aux inaptes qui eux aussi voulaient vivre.

Il se détourna du flot des pionniers et entra dans le vaisseau par l'arrière. Il suivit un couloir et entra dans la cabine de Haskell.

« Eh bien, Anton, dit Haskell, quelle impression *vous* font les colons ?

— Ils ont l'air bien, dit Perceveral.

— Ce sont des gens bien. Ils vous considèrent comme leur père fondateur, Anton. Ils veulent vous garder ici. Resterez-vous ?

— Je considère Thêta comme mon pays, répondit Perceveral.

— Alors la question est réglée, je vais...

— Attendez, fit Perceveral, je n'ai pas fini. Thêta est mon pays, je veux m'y installer, m'y marier et y élever mes enfants, mais pas tout de suite.

— Ah ?

— J'ai pris goût à l'exploration. J'aimerais en faire encore un peu. Peut-être sur une ou deux autres planètes. Ensuite je m'installerai sur Thêta.

— C'est bien ce que je craignais, dit Haskell tristement.

— Ai-je souhaité quelque chose de mal ?

— Pas du tout, mais je crains que nous ne puissions plus vous employer comme explorateur, Anton.

— Et pourquoi pas ?

— Vous connaissez nos besoins. Des hommes aux possibilités de survie minimales pour décider des régions à coloniser. On ne peut plus, même avec de l'imagination, vous considérer comme un homme aux possibilités de survie minimales.

— Mais je suis pourtant toujours le même, s'écria Perceveral. Bien sûr, j'ai fait des progrès sur cette planète, mais vous vous y attendiez et le robot était là pour compenser cette amélioration. Et à la fin...

— Oui, quoi ?

— Eh bien, à la fin je me suis laissé entraîner. Je pense que j'avais bu sans doute. Je ne comprends pas comment j'ai pu agir ainsi.

— Et pourtant vous avez bien agi de cette façon.

— Oui, mais regardez ! Malgré ça, j'ai tout juste survécu à l'expérience, à l'expérience complète sur Thêta ! Il s'en est fallu d'un rien ! Cela ne prouve-t-il pas que je suis encore un homme aux possibilités de survie minimales ? »

Haskell fit la moue et sembla pensif. « Anton, vous m'avez presque convaincu. Mais je crains que vous ne vous laissiez aller à jongler avec les mots. En toute sincérité, je ne peux plus vous considérer comme un minimum. J'ai peur que vous ne soyez obligé de vous contenter de votre sort sur Thêta. »

Le dos de Perceveral se voûta un peu. Il hocha tristement la tête, serra la main de Haskell et fit demi-tour pour sortir.

Ce faisant, sa manche accrocha l'encrier d'Haskell et le souleva du bureau. Perceveral se précipita pour l'attraper et abattit violemment sa main contre le bureau. Il fut aspergé d'encre. Aveuglé, il tâtonna, se prit les pieds dans une chaise et tomba.

« Anton, demanda Haskell, vous l'avez fait exprès ?

— Non, pas du tout, bon sang !

— Hum, voilà qui est intéressant. Alors, Anton, ne vous faites pas trop d'illusions, mais peut-être que... Je dis bien *peut-être*... »

Haskell regarda fixement le visage empourpré de Perceveral, puis éclata de rire. « Vous êtes un sacré malin, Anton ! Vous m'avez presque possédé. Et maintenant soyez assez aimable pour fichez le camp d'ici, et allez rejoindre les colons ! Ils sont en train de vous ériger une statue et je pense qu'ils aimeraient que vous soyez là. »

Quelque peu vexé d'avoir été percé à jour, mais souriant quand même, Anton Perceveral alla à la rencontre de son *nouveau destin*.

Traduit par P. Soulas.  
*The Minimum Man.*

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.  
© Librairie Générale Française, 1974. pour la traduction.

## **BOOMERANG - Eric Franck Russel**

*Disposer d'un robot qui puisse passer pour un homme, tout en étant plus fort, plus rapide, plus résistant qu'un espion ordinaire, c'est le rêve de tout général.*

*Surtout si ce robot peut frapper à mort, sans arme apparente, une victime désignée, s'il peut éliminer, par exemple, certains hommes qui détiennent du pouvoir, trop de pouvoir. Mais pour l'amener à les tuer, il faut programmer en lui l'horreur de la puissance. Et qui en détient plus que ses créateurs ? Sinon lui-même ?*

C'était un robot qu'on avait rendu semblable aux humains avec une ingéniosité digne d'une meilleure cause. Il était beaucoup plus convaincant que tout ce qu'on a jamais vu dans un musée de figures de cire ; et même, à en juger par la simple apparence, il paraissait plus humain que ses créateurs.

A titre d'exemple, Speidel avait le crâne pointu et déplumé, le cou tendineux, le nez en bec d'aigle, les yeux bordés de rouge. Il était la réincarnation manifeste d'un vautour. Mais il avait le cerveau pénétrant, imaginatif et suffisamment bien organisé pour pouvoir être qualifié d'individu brillant.

Le second des créateurs était Wurmser, un personnage à grosses bajoues, ventripotent, le corps lourd et gauche mais l'esprit dangereusement vif. Si Wurmser n'était pas un génie, du moins approchait-il ce niveau.

Debout au milieu de la pièce, le robot constituait une preuve tangible de leurs capacités. On eût dit un jeune représentant de commerce figé dans une immobilité totale. Il n'avait pas de traits caractéristiques, il était ordinaire, banal ; c'était là sa dominante, depuis la semelle de ses chaussures de cuir jusqu'à la peau humaine



spécialement traitée de son visage et aux cheveux humains qui lui ornaient le crâne.

De taille, de constitution, de traits, il était du genre le plus courant. Son signalement détaillé se fût également appliqué à un nombre indéfini d'hommes, en n'importe quel endroit... comme c'était projeté. Son nom s'accordait à son apparence. Il s'appelait William Smith.

Appuyé au bord d'une table, Speidel examinait le robot ; il observa : « Il devra prendre l'avion pour se déplacer rapidement. C'est là le point critique. Son poids est un élément gênant.

— Indique-moi le moyen de réduire encore son équipement et on recommence à zéro, répondit Wurmser.

— Il n'est pas de méthode qui du même coup ne diminue son efficacité. Tu le sais aussi bien que moi.

— C'est assez normal, fit Wurmser, avec une trace de lassitude. Sept ans de travail et deux cent quarante modèles avant d'en fabriquer un de la qualité voulue ! Il m'arrive parfois de rêver qu'ils me piétinent le corps avec des pattes d'éléphant.

— À moi, il m'arrive de rêver que nous en avons fabriqué un qui est obligé de se raser. *Voilà* ce qui serait un coup de maître. » Il consulta une montre de poche extraplate. « On dirait que Kluge va être en retard. Ça ne lui ressemble pourtant pas.

— Non, le voici ! » déclara Wurmser.

Kluge entra ; c'était un homme de haute taille, très raide, aux yeux qui ne cillaient pas, aux lèvres minces et sévères, aux cheveux coupés court. Il avait l'habitude de claquer les talons en pivotant et avait une raideur particulière dans le buste.

« Ainsi vous avez fini ? dit-il d'un ton autoritaire. Tout est prêt ?

— Oui, colonel-général.

— Bon ! » Kluge fit quatre fois le tour de William Smith, l'inspectant froidement de haut en bas, devant et derrière. Smith supportait cet examen avec le visage impassible et la rigidité d'un garde à la parade.

« Alors, qu'en pensez-vous ?

— Je ne juge pas d'une arme par son poli, répliqua insolemment Kluge. Seule l'efficacité opérationnelle compte à mes yeux.

— Dans ce cas, mon cher colonel-général, vous allez être servi. Avez-vous apporté ses papiers ?

— Naturellement. » Kluge les montra. « Carte d'identité, carte professionnelle, passeport, billets de banque, carnet de chèques, correspondance truquée, tout y est. Le passeport est authentique ; nous avons les moyens de nous procurer ces documents.

— Tant mieux », dit Speidel. Il étudia les papiers, puis les glissa avec soin dans les poches de William Smith, toujours impassible et immobile. « Avez-vous aussi la liste des sujets d'épreuve ?

— Très certainement. » Kluge exhiba un feuillet et poursuivit : « Nous avons choisi cinq hommes qui jouissent de pouvoirs étendus. Des gens importants. Si ce William Smith réussit à les abattre, toute la presse mondiale annoncera leur décès dans les vingt-quatre heures. »

Tout en parcourant la liste, Speidel observa : « Ah ! je vois que vous avez suivi les excellents conseils de Wurmser. Aucun d'entre eux n'est un citoyen ennemi.

— Non, ce sont des neutres. Mes supérieurs ont admis que cette tactique permettrait de procéder aux tests préliminaires sans donner l'alarme à l'ennemi ni éveiller ses soupçons. »

Speidel émit un petit rire. « Il est bon de frapper dur et soudainement. Il est encore meilleur de frapper sans avertissement. Mais le mieux, c'est de frapper de façon que l'ennemi ignore qu'on le frappe. C'est la méthode des vampires : sucer le sang des dormeurs.

— Je persiste néanmoins, dit Kluge, à préférer l'honnête soldat à l'assassin mécanique.

— Les honnêtes soldats meurent comme des mouches quand la victoire se fait attendre, intervint Wurmser. Mais ils restent en vie quand elle vient facilement.

— Je sais. C'est le fondement de mon approbation en même temps que la raison pour laquelle le Haut Commandement appuie votre projet. » Kluge les examina d'un œil glacial, puis ajouta : « Jusqu'à présent ! »

Speidel soupira de l'air d'un homme excédé par l'entêtement des profanes et dit : « Eh *bien*, colonel-général, tout est prêt. Désirez-vous un bref exposé avant que nous lâchions William Smith de par le vaste monde ?

Ce ne serait pas inutile, convint Kluge. Mes collègues vont me poser des questions embarrassantes une fois les dés jetés.

— Très bien. » Aidé de Wurmser, Speidel prit une liasse de plans qu'il étala sur une large table. « Toute l'affaire prend sa source dans les recherches de Valenski sur le bistouri à ondes courtes. Peut-être connaissez-vous cet instrument. Il coupe les chairs et referme les capillaires à mesure qu'il progresse.

— J'en ai entendu parler, dit Kluge.

— Valenski cherchait un système de mise au point réglable, assez précis en longueur, exactitude et sensibilité pour permettre la chirurgie interne sans avoir à pénétrer la surface. Un tel instrument semblait être le complément naturel de l'appareil à rayons X en trois dimensions.

— Jusque-là, je comprends.

— Au bout de quelques années, Valenski a atteint son but avec un engin qui projetait deux faisceaux convergents d'ondes ultra-courtes. Chacun était inoffensif en soi, mais quand les deux faisceaux étaient projetés simultanément et en déphasage, ils tranchaient à leur point focal commun dont le diamètre était réduit à deux dixièmes de millimètre.

— Pour ce que cela a rapporté ! ricana Wurmser.

— C'était trop encombrant pour qu'un chirurgien le manie avec la dextérité voulue, confirma Speidel. L'appareil a été utilisé dans de très rares cas particuliers, mais c'est tout. Car souvent la pratique diffère de la théorie.

— J'en suis assez averti », remarqua Kluge en lançant un coup d'œil significatif dans la direction de William Smith.

Speidel ignore le sarcasme et continua : « Toutefois, sans jamais s'en rendre compte, Valenski avait mis au point une arme utile. William Smith la porte à présent à l'intérieur de son crâne sous forme miniaturisée et améliorée. Ce sont les transistors qui nous ont permis de réduire le dispositif aux dimensions d'un poing. Les faisceaux jumeaux sortent par les yeux et sont réglés en permanence sur un point focal situé à deux mètres de distance.

— Ce qui veut dire qu'il doit approcher à deux mètres de sa victime ? s'enquit Kluge, l'air dubitatif.

— Et aussi retenir l'attention de ladite victime pendant au moins vingt secondes, précisa Speidel. Comment peut-il s'y prendre ? Tout

d'abord, il est porteur de lettres d'introduction fausses mais impressionnantes qui devraient lui permettre d'obtenir des entretiens privés dans le cas où il ne pourrait approcher le sujet d'une autre manière. Ensuite il est conditionné pour retenir l'attention.

— Comment cela ? Par hypnose ou par un moyen analogue ?

— Non, rien de cette nature. Une seule chose est susceptible de monopoliser entièrement l'esprit de n'importe quel homme : à savoir, une menace ouverte ou sous-entendue envers ce qu'il apprécie le plus. » Speidel sourit, ce qui accentua encore, si c'était possible, sa ressemblance avec un vautour. « Les victimes prévues aiment toutes la puissance. Pour elles, le pouvoir est plus précieux que les diamants. En conséquence, William Smith discutera de ce pouvoir, proférera des menaces à ce sujet et retiendra ainsi suffisamment leur attention pour avoir le temps de viser l'objectif et de faire mouche.

— Et ensuite ?

— Ses yeux émettront les rayons durant le minimum de temps nécessaire pour aboutir au résultat cherché. La victime ne verra rien, ne sentira rien, ne soupçonnera rien. William Smith s'en ira... ou sera mis à la porte. Avant longtemps, la rupture d'un vaisseau sous le crâne de la victime entraînera l'inévitable fin ; elle s'écroulera en succombant à une hémorragie cérébrale. Cause fort naturelle et courante, comme pourrait en témoigner n'importe quel médecin de village. Une mort ne prêtant pas le moins du monde au soupçon d'assassinat politique.

— Cela n'a rien de militaire, se plaignit Kluge. Je suis obligé de constater que les méthodes changent en même temps que les époques, et que l'efficacité constitue le facteur décisif. Néanmoins, ces tactiques me déplaisent.

— Tout le monde déteste les nouveaux moyens de guerre... surtout quand l'autre camp les emploie le premier, rétorqua Speidel. Cette idée est la méthode la plus sournoise conçue à ce jour pour frapper *un* ennemi. Cette sournoiserie n'est pas un défaut ; elle est une vertu première. Elle en constitue le charme essentiel.

— Pourquoi ?

— Parce qu'aucune arme nouvelle inventée à ce jour n'a pu être utilisée sans qu'on sache du même coup qu'elle existe. Avec quel

résultat ? Tôt ou tard, l'ennemi en découvre les principes fondamentaux, il la copie, la perfectionne et s'en sert à son tour contre son adversaire. » Il désigna du geste la silhouette silencieuse, toujours debout comme un mannequin dans une devanture. « Ceci est le premier engin que l'ennemi ne puisse soumettre à une enquête et reproduire. Il ne le peut pas pour la simple raison qu'il restera dans une heureuse ignorance de son rôle.

— C'est cet aspect même du processus qui m'inspire des doutes, reconnut Kluge. Il peut se passer tant de choses imprévisibles pour le signaler à l'attention d'autorités avides d'apprendre. Un délit secondaire commis par ignorance, une violation de quelque loi mineure, ou même le simple jeu des coïncidences.

— Que voulez-vous dire ?

— Supposons par exemple qu'il corresponde par hasard plus ou moins au signalement d'un criminel faisant l'objet d'activités recherches. Quelqu'un remarque cette ressemblance et la signale à la police. On l'arrête comme suspect, on veut relever ses empreintes digitales.

— Mais il a des empreintes digitales. Des vraies, prélevées sur un mort sans casier judiciaire. Il peut prouver son identité grâce à ses papiers. Il peut s'en tirer en parlant.

— Et s'il se trouvait impliqué dans un incident qui inciterait la police à le détenir deux ou trois jours ? Il ne peut ni manger ni boire. Il refuse de se dévêtir. Il refuse de se soumettre à un examen médical. Voyez-vous ce que je veux dire ? »

Speidel respira profondément puis déclara : « Allons, colonel-général, il ne peut arriver rien de pareil. Wurmser et moi avons envisagé avec soin toutes les éventualités. William Smith ne pourra jamais être capturé, démonté, copié.

— Pourquoi ?

— Si on le questionne, il connaît toutes les réponses. Si quiconque tente de le mettre en prison ou de restreindre dans une mesure quelconque sa liberté, il s'efforcera de s'enfuir. Et ce ne sont pas les balles qui peuvent l'arrêter.

— Et s'il n'arrive pas à s'échapper ?

— Si les circonstances entraînent la nécessité absolue de s'échapper

alors qu'il est dans l'incapacité de le faire, alors cela signifie qu'il a ordre d'accomplir l'impossible. Pour son cerveau, ce serait là un problème insoluble. » Il s'approcha de William Smith, déboutonna le gilet du robot, ouvrit la chemise et montra un petit bouton rouge implanté dans la puissante poitrine. « Voilà sa réponse à tous les problèmes insolubles. Placé devant une impossibilité, s'il ne trouve pas de moyen de s'en sortir, il presse ce bouton.

— Et... ?

— Si réduite qu'elle soit, la charge commandée par le bouton est d'une énorme puissance. Elle vaporisera ses organes internes et dispersera le reste comme du plomb de chasse dans un rayon de quatre cents mètres. L'ennemi ne pourrait relever d'autre indice que le fait qu'il s'agissait d'un homme de métal.

— Il est bien conditionné à prendre cette décision ? insista Kluge.

— Certainement. Il ne saurait s'y soustraire. Les robots n'ont aucun instinct de conservation.

— Encore un point. Cette créature me fait quand même penser au monstre de Frankenstein. Ce qui me conduit à me demander si son cerveau ne pourrait pas dérailler.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Il doit concentrer ses rayons sur ceux qu'il a reçu ordre de tuer. Mais vous prétendiez dans vos comptes rendus antérieurs que vous l'aviez doté de la capacité de réfléchir dans la limite nécessaire. Et s'il se mettait en tête de tuer les victimes de son choix ? *Vous*, par exemple ? »

Speidel ne se donna pas la peine de répondre à cette dernière question. Il remit de l'ordre dans les vêtements de William Smith, inséra une clef spéciale dans le dos du robot et lui fit faire demi-tour. La silhouette s'anima. Speidel se plaça droit devant William Smith, à deux mètres de distance exactement, et le regarda droit dans les yeux.

« Donnez-lui l'ordre, proposa Speidel à Kluge.

— Tuez-le ! lança Kluge sans hésiter.

— Je ne peux concentrer mes rayons contre mes créateurs, déclara William Smith d'un ton calme, neutre.

— Pourquoi pas ?

— Cela m'a été rendu fonctionnellement impossible.

— Il est doté d'un circuit d'inhibition, expliqua Speidel, partant du principe que Kluge comprendrait. Il ne peut déclencher d'hémorragie cérébrale chez Wurmser ni chez moi. Il ne peut recevoir d'ordres de quiconque, excepté Wurmser et moi. » Il sourit à Kluge. « Mais si c'était *Wurmser* qui lui avait crié « Tuez-le », nous serions tous morts.

— Pourquoi ? demanda Kluge, stupéfait.

— Cet ordre lui eût soumis un problème insoluble. Résultat : une sacrée explosion ! »

Il tendit à William Smith la liste de Kluge. « Vous dirigerez sur ces hommes un regard destructeur et vous reviendrez ici dès que possible.

— À vos ordres », acquiesça William Smith. Il plia la liste, de ses longs doigts absolument semblables à ceux des humains, et la glissa dans, une poche. Puis il prit un chapeau à un porte-manteau, se le posa sur la tête avec désinvolture et sortit. Kluge l'avait examiné avec un intérêt non déguisé.

Quand la porte fut refermée, il demanda : « Combien de temps peut-il fonctionner ?

— Trois cents jours.

— Et s'il y avait de longs retards inévitables avant qu'il puisse terminer sa mission ? Si son courant se mettait à faiblir avant qu'il puisse revenir ici ? Supposons même qu'il épuise toute son énergie, qu'il devienne inerte. Il y aura toujours quelqu'un pour ramasser ce jouet révélateur de bien des choses, n'est-ce pas ?

— Non, répliqua Speidel. Dès qu'il se rendra compte qu'il ne peut pas revenir dans les délais, il saura également qu'il doit se plier à un ordre impossible. Cela suscite toujours le problème insoluble auquel il n'y a d'autre réponse que l'autodestruction. » Il renifla pour manifester son agacement et ajouta : « De toute façon, la mission en cours ne devrait pas prendre plus de soixante jours. Et il est bâti pour durer cinq fois ce laps de temps.

— Apparemment vous avez pensé à tout, reconnut Kluge.

— À tout ce qui était humainement possible, trancha Wurmser. Jusqu'à présent, nous l'avons expédié faire une dizaine de voyages courts mais compliqués, pour mettre à l'épreuve sa capacité à faire face aux problèmes quotidiens. Chacun de ces voyages a entraîné de notre part de nouvelles modifications. Pour le moment, il est aussi

proche de la perfection que possible.

— Je l'espère. » Kluge s'approcha de la fenêtre et écarta les rideaux pour regarder dehors. Il resta fasciné. « Il est là. Il monte dans un autobus comme s'il n'avait jamais rien fait d'autre.

— Il est capable d'un millier d'autres choses, annonça Speidel. Il peut recourir à l'acrimonie pour décourager les sympathies dangereuses. Si les horaires le permettent, il voyagera aussi bien de nuit que de jour et consacrera les heures de nuit à feindre le sommeil. Il sait très bien comment dissimuler son incapacité de boire et de manger. » Il poussa un long et profond soupir. « Nous n'avons rien oublié. Personne ne pourrait faire mieux.

— J'accorde à votre travail une extrême ingéniosité sans toutefois admettre qu'il soit parfait », dit Kluge. Il referma les rideaux. « C'est la mort des victimes qui sera l'épreuve concluante !

— William Smith a horreur du pouvoir personnel dans toute la mesure où l'on peut amener une machine à détester quoi que ce soit, répondit Speidel. Il est donc l'instrument idéal pour abattre ces sortes de pouvoirs. Attendez, vous verrez ! »

\*

\*\*

Newton P. Fisher extirpa sa masse corpulente de l'intérieur de sa grande limousine, enfla ses bajoues pendantes et braqua ses méchants yeux de poisson sur le jeune homme calme, bien habillé, qui attendait sur le trottoir.

« Pas de commentaire ! grogna-t-il. Débinez !

— Mais, Mr. Fisher, j'ai été affecté...

— Eh bien, faites-vous désaffecter. J'en ai ma claque, des reporters.

— S'il vous plaît, Mr. Fisher. Je m'appelle William Smith. » Les mots précipités tentaient de retenir l'autre, tandis que quelque chose brûlait dans le regard. « Si vous consentiez à m'accorder seulement une minute de votre temps...

— Vous m'avez compris ! J'ai dit *pas de commentaire* ! » Fisher le regardait droit dans les yeux, sans rien sentir. Puis il s'adressa à un homme solide, au bas des joues bleuâtre, qui l'avait suivi hors de la



voiture. « Pawson, arrangez-vous pour que je ne sois plus importuné par ce type ou n'importe qui du même acabit. » Il entra d'un pas pompeux dans le bâtiment et personne ne remarqua que sa démarche devenait hésitante quand il disparut hors de vue.

Les bras croisés sur sa large poitrine, Pawson foudroyait d'un regard belliqueux le prétendu reporter, furieux de voir que l'individu ne paraissait pas s'en émouvoir.

« Tire-toi de là, mon petit père. Ton journal pourra faire la une avec le patron le jour où il sera mort.

— Ce qui ne tardera pas », répliqua William Smith d'un ton curieusement assuré. Il repoussa un peu son chapeau en arrière et s'en alla, impassible, sans se presser.

« Vous avez entendu ce qu'il a dit ? demanda Pawson au chauffeur. Il prépare déjà son article nécrologique. Quel type futé, non ? De quoi se marrer !

— Un cinglé », avança le chauffeur, en faisant tourner le bout de son index sur sa tempe.

Pawson escalada le perron où venait de passer Fisher. « Restez sur place, Lou. Cette affaire ne retiendra pas le patron bien longtemps. » Il franchit le seuil.

Appuyé à son volant, le chauffeur se curait les dents en contemplant vaguement la rue. Il s'aperçut que William Smith avait contourné l'angle suivant et disparu.

Pawson réapparut au bout de deux minutes. Il jaillit de la porte et dégringola maladroitement les marches. Arrivé à la voiture, il se cramponna à la poignée de la portière tout en reprenant haleine. Il avait les yeux jaunâtres et sa figure paraissait pétrie dans de la pâte à pain moisie.

Au bout d'un temps, il souffla : « Nom de Dieu !

— Ça ne va pas ? s'enquit le chauffeur, réveillé.

— Ce n'est rien de le dire, fit Pawson en aspirant profondément l'air. Le patron vient de passer l'arme<sup>1</sup> à gauche. »

\*

\*\*

Rien dans ce bureau de Bruxelles ne pouvait suggérer que Raoul Lefèvre fût assez éminent pour être connu, remarqué, abattu. Dans son apparence même il n'avait rien d'exceptionnel. Mince, élégant, les cheveux bruns, il n'avait que l'air d'un modeste homme d'affaires.

« Asseyez-vous, Mr. Smith. » Son anglais était parfait, ses manières aisées. « Ainsi vous avez été en rapport avec feu Newton P. Fisher. Sa mort nous a causé un grand choc. Elle a bouleversé pas mal de choses.

— Comme prévu, dit William Smith.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Qu'a été créé le chaos sans Fisher. »

Penché en avant, les coudes sur son bureau, Lefèvre dit avec lenteur et précision : « Les comptes rendus de presse ne suggèrent nullement que la mort de Fisher soit un coup monté. Affirmeriez-vous qu'il aurait pu être assassiné ?

— Exécuté », rectifia William Smith.

Lefèvre l'examina avec attention et demanda : « Qui vous envoie me dire cela ?

— Je suis venu automatiquement.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes le suivant sur la liste.

— Le suivant ? Sur quelle liste ? La liste de qui ?

— La mienne.

— Ah ! » La main de Lefèvre jaillit de sous son bureau avec la vivacité d'un serpent prêt à mordre. Elle tenait un gros automatique au canon bleu. « Je me rends compte que vous avez obtenu cet entretien par supercherie. Vous n'avez aucun lien avec Fisher. Vous n'êtes qu'un fou de plus. Il y a longtemps que les cinglés me prennent pour cible. Dans ma position, c'est inévitable.

— Vous n'aurez plus longtemps à en souffrir, lui affirma William Smith.

— Je n'ai nulle intention d'en souffrir le moins du monde », répliqua Lefèvre. Il tenait les yeux fixés sur ceux de Smith, le pistolet fermement braqué, pendant que de l'autre main il pressait un bouton sur sa table. À la personne qui répondit à l'appel, il déclara : « Emile, reconduisez Mr. Smith et veillez à ce qu'il ne lui soit plus permis d'entrer.

— Je n'aurai aucun besoin de revenir », dit William Smith. Il partit en compagnie du silencieux Emile, suivi par le regard sombre de Lefèvre au moment où il passait la porte.

Après avoir traversé la rue, Smith trouva un banc libre dans les petits jardins devant l'immeuble de Lefèvre ; il s'assit et attendit. De temps à autre, il examinait les fils téléphoniques au-dessus de sa tête comme pour s'interroger sur les impulsions vocales qui y défilaient.

Vingt-quatre minutes après, une voiture délabrée vint s'arrêter en grinçant devant la grande porte. Un homme barbu en descendit, porteur d'une sacoche noire. Il pénétra dans le bâtiment avec l'air de ne pas avoir de temps à perdre. William Smith resta assis à contempler les fenêtres.

Cinq minutes encore, et quelqu'un abaissa les stores opaques pour obturer les fenêtres. William Smith n'attendit pas l'arrivée du fourgon mortuaire.

\*

\*\*

Ignace Tatarescu lissa son uniforme noir et collant, puis ajusta autour de son col le ruban noir et or d'une décoration ornée de pierreries, plaçant la croix étincelante dans le prolongement exact du milieu de son triple rang de brandebourgs.

« Ce Smith aurait pu choisir un moment plus opportun, grommelait-il à l'adresse de son valet. Mai enfin il a des lettres d'introduction trop importante pour que je l'éconduise. Mieux vaut lui accorder quelques minutes. » Il étudia sa silhouette dans un grand miroir, se tournant de droite et de gauche. « J'arrive toujours à trouver quelques minutes supplémentaires pour quelqu'un. Où irait le monde si je ne disposais plus d'assez de minutes ?

— C'est la rançon de la grandeur, Votre Excellence, dit le valet, assumant avec aisance un air d'humilité.

— Sans doute. Eh bien, faites-le entrer. Servez des douceurs et du café arrosé. » Il se mit à sa place favorite, sous un immense portrait en pied de lui-même, prit sa pose préférée et resta ainsi jusqu'à l'entrée de son visiteur. « Mr. Smith ?

— Oui, Votre Excellence.

— Veuillez vous asseoir. » Tatarescu se posa dans un fauteuil lourdement sculpté et pinça entre le pouce et l'index le pli aigu de son pantalon de couleur voyante. « À quel sujet désiriez-vous me voir, Mr. Smith ?

— Au sujet de votre puissance.

— Ah ! ma puissance. » Tatarescu, se rengorgeant visiblement, il poursuivit avec fausse modestie : « Mon pouvoir, tel qu'il est, je ne le tiens que du peuple, de la grande masse de mes soutiens loyaux, des vrais patriotes. Mon plus vif regret est que ce simple fait ne soit pas très bien compris dans les autres...

— Vous en avez trop », coupa William Smith, avec une brusquerie effarante.

Tatarescu cligna les paupières, le regarda fixement, puis émit un rire qui se voulait jovial. « Quel diplomate ! Vous obtenez une interview et vous en usez aussitôt pour critiquer une position pour laquelle – vous me permettrez de vous le dire, jeune homme – j'ai dû lutter dur et longtemps.

— D'autant plus dommage, observa William Smith, imperturbable.

— Hein ? Que diable entendez-vous par là ? » Tatarescu fronçait les sourcils, fixant l'autre les yeux dans les yeux.

« L'abandonner vous sera d'autant plus pénible.

— Je n'ai pas la moindre intention d'abandonner mon poste. Lorsque Tatarescu lâchera le morceau, c'est qu'il sera mort.

— Vous l'avez dit ! » approuva William Smith.

Sans quitter son interlocuteur des yeux, Tatarescu reprit à voix basse : « Nous ne sommes pas seuls. Un seul mouvement hostile de votre part entraînera votre fin. » Il éleva le ton pour crier : « Faites sortir cet idiot irresponsable ! » Puis il s'adressa encore à Smith : « Je ne vous accorderai plus jamais d'entretien.

— Non, bien sûr que non », reconnut William Smith.

Une demi-douzaine de gardes aux sourcils froncés le raccompagnèrent jusqu'à la grille principale. Après avoir gravi un sentier difficile et tortueux jusqu'au sommet de la colline voisine, il s'assit en tailleur et observa le palais, au-dessous de lui. C'était le crépuscule et les lumières commençaient à clignoter dans la ville

voisine.

Il n'y avait pas très longtemps qu'il attendait quand les cloches de la ville entamèrent un glas monotone et que les haut-parleurs du réseau public lancèrent la nouvelle par les rues et les ruelles.

« Le Maréchal est mort ! Notre chef est mort ! »

\*

\*\*

Derrière les taudis de Tanger, à l'entrée déserte de la rue des Ouled Nails, s'étendait le Sharia Afmed Hassan, un terrain long, sombre et sale, à travers lequel William Smith avançait avec prudence.

En comptant les portes basses encastrées dans le mur massif, il parvint à celle qu'il cherchait et tira le cordon de la sonnette. Bientôt, un Arabe aux traits aigus vint passer la tête et prit sa carte.

Il entendit les babouches de l'homme glisser dans l'ombre de la nuit sur les dalles de la cour, puis une voix basse murmurer : « Un giaour ! »

Les minutes s'étirèrent avant le retour de l'Arabe, qui lui fit signe et le conduisit par un dédale de couloirs jusque dans une vaste pièce, couverte d'un haut tapis. La richesse des meubles contrastait avec la misère du quartier ; le lieu suggérait le repaire d'un pouvoir dissimulé dans l'ombre.

A l'intérieur, William Smith s'immobilisa pour examiner un vieillard à la barbe blanche qui lui faisait face, de l'autre côté d'une table basse octogonale. Il avait le nez busqué, les yeux humides mais rusés, et gardait les mains cachées dans ses amples manches.

« Je suis William Smith », annonça le visiteur.

L'autre hocha la tête et dit d'une voix rauque : « C'est ce que dit votre carte.

— Vous êtes Abou ben Sayyid es Harouma ?

— C'est exact. Et alors ?

— Il va vous falloir retourner à l'obscurité d'où vous êtes sorti. »

Abou ben Sayyid tira une main de sa manche pour caresser sa courte barbe blanche. « Vous m'avez envoyé une lettre pour m'annoncer votre venue. Vous venez me parler affaires au nom de l'Ordre Nouveau. Il

n'y a. pas de guerre en ce moment et la dernière est terminée depuis longtemps. Il n'est plus nécessaire de recourir aux messages chiffrés. Parlez en clair. J'en ai assez de lire entre les lignes.

— J'ai parlé clairement.

— En ce cas, ce n'est pas clair pour moi. » Les yeux humides se levèrent pour l'examiner avec soin. C'était l'instant que la victime ne pouvait pas deviner, que rien ne pouvait abolir.

« Il y a trop longtemps que vous exercez le pouvoir. »

Abou ben Sayyid frappa sur un gong placé près de lui et remarqua avec sécheresse : « C'est la pleine lune. C'est toujours à ce moment que Hakim le Cordonnier a des étrangetés dans la tête. Adieu, Mr. Smith. »

Trois serviteurs arrivèrent en courant et empoignèrent William Smith qu'ils allèrent rejeter dans la ruelle. La porte se referma bruyamment. Le cordon de sonnette pendait immobile dans la nuit. Les étoiles tremblotaient dans le ciel violet.

Appuyé à l'autre mur, les mains enfoncées dans les poches, William Smith attendit qu'une plainte terrible s'élevât dans l'ombre. « Aïe ! Aïe – ie – ie ! » Sous la faucille de la lune, il s'en alla.

\*

\*\*

Un certain Salvador de Marella de Cartagena figurait en cinquième et dernière place sur la liste des cobayes. Salvador n'était ni dur comme Fisher, ni intelligent comme Lefèvre, ni impitoyable comme Tatarescu, ni rusé comme Abou ben Sayyid. C'était l'opportuniste type, ayant eu plus que sa part de chance et se berçant de l'illusion que ladite chance ne lui ferait jamais défaut.

Salvador avait toute l'humeur joviale, grandes tapes dans le dos à l'appui, du joueur qui gagne largement. Il reçut William Smith dans une pièce où se trouvaient vingt bouteilles de couleurs variées et quatre filles brunes aux seins avantageux. William Smith fit poliment allusion à son trépas et la réaction de Salvador fut caractéristique de l'homme. Il partit en une cascade de rires.

Il rit tellement qu'il en mourut.

\*

Ils l'attendaient tous les trois – Speklel, Wurmser et Kluge – quand William Smith revint. Les deux premiers triomphaient avec modestie, le troisième était impassible. Ils n'avaient pas eu besoin d'attendre le compte rendu personnel de leur envoyé. Les journaux, la radio et la télévision leur en avaient déjà assez raconté. Les géants – même ceux de l'ombre – ne s'écroulent pas sans que cela fasse grand bruit.

William Smith entra, accrocha son chapeau et regarda autour de lui, de l'air d'un directeur satisfait de voir tout son monde rassemblé.

« Parfait ! déclara Speidel, ouvertement ravi. Parfait jusques et y compris le retour prompt et soumis. Un boomerang qui revient tout droit à l'expéditeur, lequel peut s'en resservir indéfiniment. Qu'est-ce que le Haut Commandement pourrait désirer d'autre qu'un millier d'invincibles William Smith ?

— Qu'on les lâche dans n'importe quelle nation, et elle sera décapitée, renchérit Wurmser. Ses chefs seront morts et la masse stupide tournera en rond comme un troupeau de moutons effrayés. »

Kluge pinça les lèvres et déclara : « Comme je vous l'ai déjà dit, j'admets l'ingéniosité de votre travail mais pas sa perfection. Par exemple, il y aurait beaucoup moins de risque d'en faire cadeau à l'ennemi s'il n'était pas obligé de s'entretenir face à face avec ses victimes. Une telle tactique entraîne une succession de coïncidences que pourrait relever et étudier un esprit pénétrant.

— C'est inévitable. Il lui faut atteindre la distance focale précise et s'y maintenir un bref instant. Comment agir différemment ?

— Ne pourriez-vous allonger la focale et lui donner une plus longue portée, une centaine de mètres, par exemple ? Le Haut Commandement affecterait des fonds aux nouvelles recherches. »

Speidel échangea avec Wurmser le regard navré de ceux qui doivent se cogner le crâne à un mur d'ignorance. Puis Speidel déclara : « Nous pouvons porter la focale à mille mètres ou davantage. Mais cela ne servirait à rien.

— Pourquoi ?

— Plus longue est la portée, plus grande est la perte d'énergie. À mille mètres, il lui faudrait vingt minutes de concentration pour

chauffer la racine d'un seul cheveu... s'il était en mesure de l'atteindre et de le fixer à cette distance, ce qui est impossible. L'idée même est absurde.

— Deux mètres, telle est la portée maximum qui permette des résultats rapides, confirma Wurmser. Au-delà, l'efficacité diminue rapidement. Si vous voulez mieux, nous devons le doter d'un projecteur jumelé quatre fois aussi volumineux que lui-même et le métamorphoser en éléphant apprivoisé.

— Je ne tiendrai pas compte de vos sarcasmes, dit sèchement Kluge. Et je vais recommander qu'on procède immédiatement à l'acceptation de cette arme robotique pour la fabriquer en masse.

— Sous notre surveillance, intervint Speidel. Il n'y a que nous deux à en connaître les secrets et nous tenons à les conserver.

— Cela vous sera permis, promit Kluge. Moins il y aura de cerveaux à détenir ces connaissances, mieux nous serons protégés contre l'espionnage ennemi.

— Voilà une façon intelligente d'envisager les choses. » Speidel alla se placer devant William Smith et lui dit : « Vous vous en êtes bien tiré. Le colonel-général est satisfait de vous. Le Haut Commandement fera en sorte que vous ayez un millier de frères. »

William Smith répondit de sa voix calme et monotone : « Vous m'avez donné la faculté de réfléchir dans une certaine mesure. Vous avez mis en moi la faculté de réflexion car, comme vous m'en aviez averti, mes missions exigeraient un peu d'initiative et d'imagination. En conséquence, j'ai réfléchi.

— À quoi ?

— Au pouvoir. Je suis ce que vous avez fait de ; moi. Vous m'avez instillé l'horreur de la puissance.

— À juste titre. C'est une partie essentielle de ; votre fonctionnement.

— J'ai détruit sur vos ordres le pouvoir des autres, poursuivit William Smith. Et, ce faisant, c'est à *vous* que j'ai conféré de la puissance.

— Naturellement, convint Speidel, un peu amusé. On ne peut détruire la puissance qu'au moyen de la puissance.

— Cette conclusion est évidente et inévitable, acquiesça William



Smith. Je suis spécialement construit pour mettre fin au pouvoir personnel. En m'en acquittant en un endroit, j'ai donné naissance au même pouvoir en un autre lieu. En conséquence, je devrais à présent *vous* détruire.

— Nous avions prévu votre logique. » Speidel prenait un intérêt académique aux modes de pensée de sa créature. « Vous ne pouvez retourner vos rayons contre ceux qui vous ont fabriqué, si indispensable que puisse vous paraître cet acte.

— Je sais. J'en suis empêché par divers cristaux, résistances et autres éléments de ma constitution. Je devrais vous traiter de la même manière que les cinq hommes que vous m'aviez désignés. Mais je ne peux pas. C'est interdit. » Il resta debout, plongé dans un silence méditatif, puis il ajouta : « De toute façon, je n'en ferais rien, même si je le pouvais. »

Cette pensée fut une surprise totale pour Speidel, car elle suggérerait que les circuits d'inhibition n'étaient pas nécessaires. « Pourquoi pas ?

— Parce que cela ne ferait que repousser la question d'un cran plus loin. Ce serait moi qui détiendrais le pouvoir. Je serais seul à supporter le fardeau de ce que j'ai été conçu pour détruire.

— Vous êtes dans un sacré dilemme, hein ? » fit Speidel, souriant.

Hochant la tête d'un air sombre, William Smith confirma : « Mon esprit dit que je dois vous tuer. Mon esprit dit également que je ne le peux pas. Mon esprit dit encore que, même si je le pouvais, ce serait inutile, car alors je serais moi-même contaminé. Cependant, l'impasse est plus apparente que réelle. Il existe un moyen d'y échapper. » Sa main se leva et se porta sur sa poitrine. « *Je suis devant un problème insoluble !* »

Speidel bondit comme un tigre dans le vain espoir de se saisir du robot, pendant que Wurmser hurlait comme un loup blessé et que Kluge se jetait à plat ventre sur le plancher.

La moitié de la rue sauta et une colonne de poussière de brique monta haut dans le ciel.

Une énorme puissance dormait sous ce bouton...

Traduit par Paul Hébert.

*Boomerang.*

© fu. 1953.

© Librairie Générale Française. 1974, pour la traduction.

## MENTEUR - Isaac Asimov

*Les Trois Lois de la Robotique tiennent lieu de code moral aux robots d'Asimov. Ils ne peuvent nuire à un humain, doivent lui obéir sous réserve de la première loi, et enfin assurer leur propre conservation sous réserve des deux premières lois. Qu'en résulte-t-il lorsqu'un robot se révèle capable de lire dans l'esprit des gens ? Il y découvre un univers illogique et fascinant, la passion, la frustration, l'ambition. Il en sait plus sur chaque humain que cet humain lui-même. Mais peut-il dire la vérité, toute la vérité, sans nuire à l'humain qui la lui demande ?*

Alfred Lanning alluma son cigare avec soin, mais le bout de ses doigts tremblait légèrement. Il parlait entre deux bouffées, ses sourcils gris contractés.

« Il lit bien les pensées, sans le moindre doute ! Mais pourquoi ? » Il leva les yeux vers le mathématicien Peter Bogert. « Alors ? »

Bogert aplatit sa chevelure noire des deux mains. « C'est le trente-quatrième modèle de cette catégorie qui soit sorti de nos chaînes de montage, Lanning. Tous les autres étaient rigoureusement orthodoxes. »

Un troisième homme présent dans la pièce fronça les sourcils. Milton Ashe était le plus jeune responsable de l'U. S. Robots, et pas peu fier d'occuper son poste.

« Écoutez, Bogert. Il ne s'est pas produit le moindre accroc du début à la fin du montage. Cela, je vous le garantis. »

Les lèvres épaisses de Bogert s'épanouirent en un sourire condescendant. « Vraiment ? Si vous pouvez répondre de toute la chaîne de montage, je vous proposerai pour l'avancement. Pour être effectuée ; avec précision, la fabrication d'un seul cerveau positronique

exige soixante-quinze mille deux cent trente-quatre opérations différentes, et chacune de ces opérations, pour réussir, repose sur un certain nombre de facteurs, lequel se situe entre cinq et cent cinq. Si une seule d'entre elles se trouve sérieusement compromise, le cerveau est bon à jeter. Je cite notre propre manuel de spécifications, Ashe. » Milton Ashe rougit, mais une quatrième voix lui coupa sa réplique. « Si nous commençons à nous accuser les uns les autres, je m'en vais. » Les mains de Susan Calvin étaient étroitement serrées sur ses genoux, et les petites rides de part et d'autre de ses lèvres minces et pâles s'accusèrent. « Nous avons sur les bras un robot télépathe et il me semble important de déterminer exactement la raison pour laquelle il lit les pensées. Nous ne les trouverons pas en disant : c'est votre faute, c'est la mienne ! »

Ses yeux froids se fixèrent sur Ashe et le jeune homme sourit.

Lanning l'imita et, comme toujours en pareille occasion, ses longs cheveux blancs et ses petits yeux perspicaces faisaient de lui le type même du patriarche biblique. « Bien parlé, docteur Calvin. Sa voix prit soudain un ton incisif. « Voici le résumé des faits. Nous avons réalisé un cerveau positronique apparemment de la cuvée ordinaire, mais qui possède la propriété remarquable de pouvoir capter les ondes cérébrales. Nous accomplirions le progrès le plus important dans la science robotique depuis des dizaines d'années, si nous savions ce qui s'est passé. Nous l'ignorons et c'est ce qu'il nous faut découvrir. Est-ce clair ?

— Puis-je vous proposer une suggestion ? demanda Bogert.

— Je vous en prie.

— Je propose que, jusqu'au moment où nous aurons tiré au clair cet embrouillamini – et en tant que mathématicien, j'ai tout lieu de croire qu'il est de première grandeur – nous tenions secrète l'existence du R B-34. Sans excepter les autres membres du personnel. Etant chefs de service, la solution du problème ne devrait pas nous être inaccessible, et moins nombreux nous serons à en connaître...

— Bogert a raison, dit le docteur Calvin. Depuis que le Code Interplanétaire a été modifié pour permettre aux modèles de robots d'être testés dans les usines avant d'être expédiés dans l'espace, la propagande antirobots s'est intensifiée. Si jamais le public venait à

apprendre, par des fuites, l'existence d'un robot capable de lire les pensées, sans savoir si nous possédons l'entière maîtrise du phénomène, on ne manquerait pas de mettre à profit cette information. »

Lanning tira des bouffées de son cigare et inclina la tête gravement. Il se tourna vers Ashe. « Vous m'avez dit, je crois, que vous étiez seul, lorsque vous avez découvert par hasard cette curieuse particularité ?

— Si j'étais seul ? Je pense bien... J'ai connu la plus belle peur de ma vie. Le R B – 34 venait de quitter la chaîne de montage et on venait de me l'envoyer. Oberman s'était absenté, donc je l'ai conduit moi-même aux salles de test... ou du moins j'ai commencé à le conduire. » Ashe prit un temps et un léger sourire effleura ses lèvres. « L'un de vous a-t-il jamais tenu une conversation mentale à son insu ? »

Nul ne s'inquiéta de répondre, et il poursuivit : « On ne s'en aperçoit pas immédiatement, vous pensez bien. Il s'adressait à moi – aussi logiquement et raisonnablement que vous pouvez l'imaginer – et c'est seulement après avoir parcouru la plus grande partie du chemin que je m'aperçus que je n'avais rien dit. Bien entendu, bien des pensées m'avaient traversé l'esprit, mais ce n'est pas la même chose, n'est-ce pas ? J'enfermai mon robot et je partis à la recherche de Lanning à toute vitesse. L'avoir vu marcher à mes côtés, pénétrant calmement mes pensées et y faisant un choix, ça m'avait donné la chair de poule.

— Je l'imagine aisément », dit pensivement Susan Calvin. Ses yeux s'étaient posés sur Ashe avec une curieuse intensité. « Nous avons tellement l'habitude de considérer nos pensées comme un domaine inviolable. »

Lanning intervint avec impatience. « Seules les quatre personnes ici présentes sont au courant. Très bien ! Nous allons opérer systématiquement. Ashe, je vous demanderai de vérifier la chaîne de montage depuis le début jusqu'à la fin... sans rien omettre. Vous éliminerez toutes les opérations qui ne comportent aucun risque d'erreur, et vous dresserez une liste de celles qui peuvent être sujettes à caution, en notant leur nature et leur importance éventuelle.

— Ce n'est pas un petit travail, grommela Ashe.

— Naturellement tous les hommes sous vos ordres devront s'atteler à la tâche... jusqu'au dernier s'il le faut. Peu m'importe que nous

prenions du retard sur notre programme. Mais ils devront ignorer la raison de cette enquête, vous comprenez bien ?

— Hmm, oui ! » Le jeune technicien eut un sourire ambigu. « N'empêche qu'il s'agit là d'un sacré boulot ! »

Lanning pivota sur son fauteuil pour faire face à Susan Calvin. « Vous aborderez la tâche dans une direction opposée. Vous êtes la robopsychologue de l'usine, et par conséquent il vous appartient d'étudier le robot lui-même. Etudiez son comportement. Voyez ce qui pourrait être relié à ses facultés télépathiques, quelle est leur étendue, de quelle façon elles modifient sa « personnalité » et dans quelle mesure exacte elles ont affecté ses propriétés ordinaires. Vous m'avez compris ? »

Lanning n'attendit pas la réponse du docteur Calvin. « Je coordonnerai les travaux et interpréterai mathématiquement les résultats. » Il tira sur son cigare et murmura le reste à travers la fumée. « Bogert me prêtera son assistance, naturellement. »

Bogert polit ses ongles en les frottant d'une main dodue et répondit d'une voix inexpressive : « Si j'ose dire ! Je ne connais pas grand-chose à la question.

— Eh bien, je vais me mettre au travail. » Ashe repoussa sa chaise et se leva. Son jeune visage agréable se plissa en un sourire. « C'est moi qui ai la tâche la plus ardue entre toutes, aussi vais-je m'y atteler sans plus tarder. »

Il quitta la pièce avec un bref « Au revoir ! » Susan Calvin répondit d'une inclination de tête à peine perceptible ; elle le suivit des yeux jusqu'à la sortie mais ne répondit pas lorsque Lanning poussa un grognement et lui demanda : « Voulez-vous monter voir le R B – 34 à présent, docteur Calvin ? »

\*

\*\*

R B – 34 leva ses yeux photo-électriques du livre sur lequel il se penchait, en entendant le bruit étouffé des gonds de la porte et il était déjà debout lorsque Susan Calvin entra dans la pièce.

Elle s'arrêta pour replacer sur la porte le gigantesque écriteau

DÉFENSE D'ENTRER et s'approcha ensuite du robot.

« Je vous ai apporté les textes concernant les moteurs hyperatomiques, Herbie... quelques-uns d'entre eux du moins. Aimerez-vous y jeter un coup d'œil ? »

R B – 34 – alias Herbie – prit les trois volumes pesants qu'elle tenait entre ses bras et ouvrit le premier à la page du titre. « Hum ! Théorie de l'hyper-atomique. » Il grommela quelques paroles inarticulées pour lui-même en feuilletant les pages, puis dit d'un air absorbé : « Asseyez-vous, docteur Calvin. Cela ne me prendra que quelques minutes. »

La psychologue s'assit en observant attentivement Herbie tandis qu'il allait s'installer de l'autre côté de la table et parcourait systématiquement les trois volumes.

Au bout d'une demi-heure il les reposa. « Bien entendu, je sais pourquoi vous m'avez apporté ces ouvrages. »

Le coin de la lèvre du docteur Calvin fut soulevé par un tic. « C'est bien ce que je craignais, Herbie. Vous avez toujours un pas d'avance sur moi. »

« C'est la même chose avec ces livres qu'avec les autres. Ils ne m'intéressent absolument pas. Vos textes ne valent rien. Votre science n'est qu'un agglomérat d'informations reliées par une théorie sommaire... et tout cela est trop simpliste pour mériter qu'on s'en occupe.

« Ce sont vos œuvres de fiction qui m'intéressent. L'étude que vous faites de l'interaction des mobiles et des sentiments humains. » Il fit un geste vague de ses mains puissantes en cherchant le mot juste.

« Je crois comprendre, murmura le docteur Calvin.

— Je lis dans les esprits, voyez-vous, poursuivit le robot, et vous n'avez pas idée à quel point ils sont compliqués. Je n'arrive pas à comprendre, car mon esprit à moi a si peu de chose en commun avec eux... mais j'essaie et vos romans me sont d'un grand secours.

— Oui, mais je crains qu'après avoir suivi les expériences émotionnelles harassantes où vous entraînent les romans sentimentaux modernes, fit Susan Calvin avec une pointe d'amertume, vous ne trouviez de véritables esprits comme les nôtres ternes et incolores.

— Mais il n'en est rien ! »

L'énergie soudaine de la réponse amena le docteur Calvin à se lever d'un bond. Elle se sentit rougir et une pensée traversa follement son esprit : « Il doit savoir ! »

Herbie se radoucit soudain et murmura d'une voix basse où toute résonance métallique avait pratiquement disparu : « Mais naturellement que je sais, docteur Calvin. Vous y pensez sans cesse. Comment pourrais-je ne pas le savoir ? »

Le visage de Susan Calvin s'était durci. « L'avez-vous dit... à quelqu'un ? »

— Non, bien entendu ! » Puis, avec une surprise non feinte : « Personne ne me l'a demandé.

— Dans ce cas, lança-t-elle, vous me prenez sans doute pour une sotte.

— Mais non ! Il s'agit là d'un sentiment normal.

— C'est peut-être pour cette raison qu'il est si stupide. » La tristesse de sa voix noyait tout le reste. Un peu de la femme parut sous la cuirasse du docteur. « Je ne suis pas ce que l'on pourrait appeler... séduisante.

— Si vous faites allusion à votre apparence physique, je ne puis en juger. Mais je sais en tout cas qu'il existe d'autres genres de séduction.

— Ni jeune. » Le docteur Calvin avait à peine entendu le robot.

« Vous n'avez pas encore quarante ans. » Une insistance anxieuse se manifestait dans la voix de Herbie.

« Trente-huit si vous tenez compte des années, mais soixante si l'on juge par les rapports émotionnels avec la vie. Je ne suis pas psychologue pour rien. »

Elle poursuivit avec une amertume haletante : « Or, il n'a que trente-cinq ans, ne les paraît pas et possède un comportement juvénile. Pensez-vous qu'il puisse me voir autrement que... je ne suis ? »

— Vous vous trompez. » Le poing d'acier de Herbie s'abattit sur la table avec un fracas retentissant. « Ecoutez-moi... »

Mais Susan Calvin se tourna vers lui et la peine secrète tapie au fond de ses yeux se transforma en braise. « Pourquoi devrais-je vous écouter ? Que pouvez-vous y connaître... vous qui n'êtes qu'une machine ? À vos yeux je suis un simple spécimen ; un insecte intéressant doué d'un esprit particulier, disséqué pour l'examen. Un



merveilleux exemple de frustration, n'est-ce pas ? À peu près aussi intéressant que vos livres. » Elle étouffa ses sanglots sans larmes.

Le robot plia sous l'orage. Il secoua la tête d'un air suppliant. « Ne voulez-vous pas m'écouter ? Je pourrais vous aider si seulement vous vouliez me le permettre.

— Comment cela ? » Elle retroussa les lèvres. « En me prodiguant de bons conseils ?

— Non, pas du tout. Je sais simplement ce que pensent d'autres gens... Milton Ashe, par exemple. »

Un long silence suivit et Susan Calvin baissa les yeux. « Je ne veux pas savoir ce qu'il pense, dit-elle, d'une voix étranglée. Taisez-vous.

— Je crois que vous avez envie de savoir ce qu'il pense. »

Sa tête demeura inclinée, mais sa respiration devint plus rapide. « Vous dites des sottises, murmura-t-elle.

— Pourquoi le ferais-je ? J'essaie de vous aider. Ce que Milton Ashe pense de vous... » Il s'interrompit.

Alors la psychologue leva la tête. « Eh bien ?

— Il vous aime », dit tranquillement le robot.

Durant une minute entière, le docteur Calvin demeura silencieuse. Elle se contentait de fixer son interlocuteur. « Vous vous trompez ! dit-elle. Pourquoi m'aimerait-il ?

— Mais il vous aime pourtant. Un sentiment pareil ne peut se dissimuler, pas à moi.

— Mais je suis tellement... tellement... bégaya-t-elle.

— Il voit plus loin que l'aspect physique et admire l'intelligence chez les autres. Milton Ashe n'est pas homme à épouser une perruque blonde et une paire d'yeux enjôleurs. »

Susan Calvin battit rapidement des paupières et attendit quelques instants avant de parler. Sa voix elle-même tremblait. « Jamais, en aucune façon, il ne m'a laissé soupçonner qu'il...

— Lui en avez-vous donné l'occasion ?

— Comment l'aurais-je pu ? Jamais je n'aurais pensé que...

— Exactement ! »

La psychologue demeura perdue dans ses pensées puis leva soudain les yeux. « Une fille est venue le voir à l'usine il y a six mois. Elle était jolie, je suppose, blonde et mince. Et naturellement, c'est à peine si elle

savait additionner deux et deux. Il a passé la journée à se pavaner, s'efforçant de lui expliquer comment on montait un robot. » Elle retrouva son ton acerbe. « Y comprenait-elle quelque chose ? Qui était-elle ? »

Herbie répondit sans hésitation. « Je connais la personne à laquelle vous faites allusion. Elle est sa cousine germaine et je vous assure qu'aucun intérêt romanesque ne l'attire vers elle. »

Susan Calvin se leva avec une vivacité de jeune fille. « Comme c'est curieux ! C'est justement ce dont j'essayais de me persuader parfois, sans jamais réellement y croire au fond de moi. Alors tout doit être vrai. »

Elle courut vers le robot et saisit sa main lourde et froide entre les siennes. « Merci, Herbie. » Sa voix était devenue un murmure pressant. « Pas un mot de tout ceci à qui que ce soit. Que cela demeure notre secret, et merci une fois encore. » Puis, étreignant convulsivement les doigts inertes du robot, elle quitta la pièce.

Herbie se remit lentement à son roman abandonné, mais il n'y avait personne pour lire ses propres pensées.

\*

\*\*

Milton Ashe s'étira lentement dans un récital de craquements de jointures et de grognements, puis tourna des yeux furibonds vers Peter Bogert, docteur en physique.

« Dites donc, s'écria-t-il, voilà une semaine que je travaille d'arrache-pied sans pratiquement fermer l'œil. Pendant combien de temps devrai-je continuer ce régime ? Je croyais vous avoir entendu dire que le bombardement positronique dans la chambre à vide D constituait la solution. »

Bogert bâilla délicatement et considéra ses mains blanches avec le plus grand intérêt. « C'est exact Je suis sur la piste.

— Je sais ce que cela signifie dans la bouche d'un mathématicien. À quelle distance du but êtes-vous ?

— Cela dépend.

— De quoi ? » Ashe se laissa tomber sur une chaise et étendit ses

longues jambes devant lui.

« De Lanning. Le vieux n'est pas d'accord avec moi. » Il soupira. « Il retarde un peu, voilà l'ennui Il s'accroche aux mécaniques matricielles comme à un recours suprême, et ce problème exige des outils mathématiques plus puissants. Il est tellement obstiné.

— Pourquoi ne pas poser la question à Herbie et régler toute l'affaire ? murmura Ashe d'une voix ensommeillée.

— Interroger le robot ? » Bogert leva les sourcils.

« Pourquoi pas ? La vieille fille ne vous a-t-elle donc rien dit ?

— Vous parlez de Calvin ?

— Oui, Susie, elle-même. Ce robot est un sorcier en mathématiques. Il connaît tout sur tout. Il résout des intégrales triples, de tête, et avale des tenseurs analytiques en guise de dessert. »

Le mathématicien le considéra avec scepticisme. « Parlez-vous sérieusement ?

— Je vous assure ! Le plus étonnant, c'est que le bougre n'aime pas les maths. Il préfère les romans à l'eau de rose. Ma parole ! Je vous conseille de jeter un coup d'œil sur la littérature à quatre sous dont Susie le nourrit : *Passion pourpre* et *Amour dans l'Espace*.

— Le docteur Calvin ne nous a pas dit un mot de tout cela.

— C'est qu'elle n'a pas fini de l'étudier. Vous savez comment elle est. Il faut que tout soit bien rangé et étiqueté avant de révéler le grand secret.

— Je vois qu'elle vous a parlé.

— Nous avons eu quelques conversations. Je l'ai vue assez fréquemment ces jours-ci. » Il écarquilla les yeux et fronça les sourcils. « Dites-moi, Bogie, n'avez-vous rien remarqué d'étrange dans l'attitude de la dame, ces derniers temps ? »

Le visage de Bogert s'épanouit en un sourire assez vulgaire. « Elle utilise du rouge à lèvres, si c'est ce que vous voulez insinuer.

— Oui, je sais. Du rouge, de la poudre et même du fard à paupières. Un vrai masque de carnaval. Mais ce n'est pas cela. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. C'est sa façon de parler... comme si elle était heureuse à propos de je ne sais quoi. » Il réfléchit un instant, puis haussa les épaules.

L'autre se permit un ricanement qui, pour un physicien de cinquante

ans passés, était incongru. « Elle est peut-être amoureuse. »

Ashe referma les yeux. « Vous êtes idiot, Bogie.

*Allez donc* parler à Herbie ; je veux rester ici et dormir.

— Soit. Mais je n'aime pas recevoir des conseils d'un robot pour faire mon travail. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il en soit capable. »

Un doux ronflement fut la seule réponse qu'il obtint.

\*

\*\*

Herbie écoutait attentivement Peter Bogert qui, les mains dans les poches, s'exprimait avec une indifférence affectée.

« Et voilà. Je me suis laissé dire que vous êtes versé dans ces questions, et si je vous interroge, c'est davantage pour satisfaire ma curiosité qu'autre chose. Ma ligne de raisonnement, telle que je l'ai exposée, comporte quelques points douteux, je l'admets, ce que le docteur Lanning refuse d'accepter, et le tableau est plutôt incomplet. »

Le robot ne répondit pas.

« Eh bien ? reprit Bogert.

— Je ne vois aucune erreur, dit Herbie après avoir étudié les chiffres.

— Je ne pense pas que vous puissiez aller au-delà ?

— Je n'oserais pas le tenter. Vous êtes meilleur mathématicien que moi et... j'aurais peur de m'avancer. »

Il y avait une certaine condescendance dans le sourire de Bogert. « Je me doutais bien que tel serait le cas. La question est complexe. Oublions cela. » Il froissa les feuilles de papier, les jeta dans la corbeille, fit le geste de partir, puis se ravisa. « À propos... »

Le robot attendit.

Bogert semblait éprouver des difficultés à trouver ses mots. « Il y a quelque chose... c'est-à-dire, vous pourriez peut-être... » Il s'arrêta court.

« Vos pensées sont confuses, dit le robot d'une voix égale, mais elles concernent le docteur Lanning, cela ne fait aucun doute. Il est stupide de votre part d'hésiter, car dès que vous aurez retrouvé votre sang-froid, je connaîtrai la question que vous voulez me poser. »

La main du mathématicien se porta sur sa chevelure luisante et la

caressa d'un geste familier. « Lanning approche de soixante-dix ans, dit-il, comme si cette seule phrase expliquait tout.

— Je le sais.

— Et il est directeur de l'usine depuis près de trente ans. » Herbie inclina la tête. « Eh bien... » La voix de Bogert prit une intonation cajoleuse. « Vous savez mieux que moi... s'il pense à prendre sa retraite. Pour raison de santé peut-être ou...

— C'est exact, dit Herbie sans autre commentaire.

— Vous le savez ou non ?

— Certainement !

— Alors pourriez-vous me le dire ?

— Puisque vous le demandez, oui. » Le robot alla droit au fait. « Il a déjà donné sa démission !

— Comment ? » Le savant avait poussé cette exclamation d'une voix à peine articulée. Il pencha en avant sa vaste tête. « Voudriez-vous répéter ?

— Il a déjà donné sa démission, reprit l'autre avec calme. Mais celle-ci n'a pas encore pris effet. Il attend, voyez-vous, d'avoir résolu le problème qui... euh... me concerne. Ceci terminé, il est tout disposé à remettre la charge de directeur à son successeur. »

Bogert expulsa brusquement l'air de sa poitrine. « Et son successeur, qui est-il ? » Il était tout près de Herbie maintenant, et ses yeux semblaient fascinés par ces indéchiffrables cellules photo-électriques d'un rouge sombre qui constituaient les organes visuels du robot.

« Vous êtes le nouveau directeur », répondit l'autre lentement.

Bogert se détendit en un sourire. « C'est bon à savoir. J'espérais et attendais cette nomination. Merci, Herbie. »

\*

\*\*

Peter Bogert demeura à sa table de travail jusqu'à cinq heures du matin et y retourna à neuf. L'étagère au-dessus de lui se vidait de ses liasses de références, de ses livres et de ses tableaux, à mesure qu'il se reportait aux uns et aux autres. Les pages de calculs étalées devant lui augmentaient de façon infime et les papiers froissés à ses pieds

s'entassaient en une colline de plus en plus envahissante.

A midi précis, il considéra la page finale, se frotta un œil injecté, bâilla et haussa les épaules. « Cela empire de minute en minute, par l'enfer ! »

Il se retourna en entendant la porte s'ouvrir et fit un signe de tête à Lanning qui entrait dans la pièce en faisant craquer les jointures de ses doigts.

Le directeur vit d'un coup d'œil le désordre qui régnait dans la pièce et son front se barra d'un pli.

« Une nouvelle piste ? interrogea-t-il.

— Non, répondit l'autre d'un ton de défi. En quoi l'ancienne serait-elle mauvaise ? »

Sans prendre la peine de répondre, Lanning se contenta de jeter un regard à la dernière feuille de papier qui se trouvait sur le bureau de Bogert. Il alluma un cigare tout en parlant.

« Calvin vous a-t-elle parlé du robot ? C'est un génie mathématique. Vraiment remarquable. »

L'autre grogna bruyamment. « C'est ce que j me suis laissé dire. Mais Calvin ferait mieux de se limiter à la robot-psychologie. J'ai sondé Herbie en mathématiques et c'est à peine s'il peut se débrouiller dans les calculs.

— Calvin n'est pas de cet avis.

— Elle est folle.

— Et moi non plus, je ne suis pas de cet avis. » Les yeux du directeur se rétrécirent dangereusement.

« Vous ? » La voix de Bogert se durcit. « De quoi parlez-vous ?

— J'ai soumis Herbie à un petit examen durant toute la matinée, et il est capable d'exécuter des tours dont vous n'avez même jamais entendu parler.

— Vraiment ?

— Vous paraissez sceptique ! » Lanning tira de sa poche une feuille de papier et la déplia. « Ce n'est pas mon écriture, n'est-ce pas ? »

Bogert examina les grandes notations anguleuses qui couvraient la feuille. « C'est Herbie qui a rédigé cela ?

— Parfaitement ! Et vous remarquerez qu'il a travaillé sur votre intégration temporelle de l'équation 22. Il arrive... (Lanning posa un

ongle jauni sur le dernier paragraphe) à la même conclusion que moi, et en quatre fois moins de temps. Vous n'étiez nullement fondé à tenir pour négligeable l'effet de retard, dans le bombardement positronique.

— Je ne l'ai pas négligé. Pour l'amour du ciel, mettez-vous dans la tête qu'il annulerait...

— Je sais, vous me l'avez expliqué. Vous avez utilisé l'équation de translation de Mitchell, n'est-ce pas ? Eh bien... elle n'est pas applicable au cas qui nous occupe.

— Pourquoi pas ?

— D'abord parce que vous avez utilisé des hyper-imaginaires.

— Je ne vois pas le rapport...

— L'équation de Mitchell n'est pas valable lorsque...

— Etes-vous fou ? Si seulement vous preniez la peine de relire le texte original de Mitchell dans les *Transactions du...*

— Je n'en ai nul besoin. Je vous ai dit dès le début que je n'aimais pas son raisonnement, et Herbie est de mon avis.

— Dans ce cas, hurla Bogert, laissez ce mécanisme d'horlogerie résoudre tout le problème à votre place. Pourquoi vous occuper des choses qui ne sont pas essentielles ?

— Justement, Herbie ne peut résoudre le problème. Et dans ce cas nous ne pourrions pas mieux faire que lui... à nous seuls. Je vais soumettre la question entière au Comité National. Le problème nous dépasse. »

Bogert se leva d'un bond, le visage cramoisi, en renversant sa chaise. « Vous n'en ferez rien. »

Lanning rougit à son tour. « Prétendez-vous me donner des ordres ?

— Exactement, répondit son interlocuteur en grinçant des dents. J'ai résolu le problème et je ne vous laisserai pas me le subtiliser, c'est bien compris ? J'ai percé à jour vos manigances, croyez-moi, espèce de fossile desséché ! Vous vous feriez couper le nez plutôt que de me laisser le bénéfice d'avoir résolu l'énigme de la télépathie robotique.

— Vous êtes un idiot, Bogert, et je m'en vais de ce pas vous faire suspendre pour insubordination... » La lèvre inférieure de Lanning tremblait de colère.

« Vous n'en ferez rien, Lanning. Vous pensiez peut être garder vos petits secrets, avec un robot télépathe dans l'usine ? Apprenez donc

que je suis a courant de votre démission. »

La cendre du cigare de Lanning trembla et tomba et le cigare lui-même suivit. « Comment... comment...

Bogert eut un rire mauvais. « Et je suis le nouveau directeur, enfoncez-vous ça dans le crâne ; n'ayez pas de doute à ce propos. La peste m'étouffe, c'es moi qui vais donner les ordres dans cet établissement sinon je vous promets le plus grand scandale auquel vous ayez jamais été mêlé de votre vie. »

Lanning retrouva sa voix et rugit : « Vous êtessuspendu, m'avez-vous compris ? Je vous relève de toutes vos fonctions. Vous êtes congédié, vous entendez ? »

Le sourire s'élargit sur le visage de l'autre. « À quoi bon vous fâcher ? Vous n'aboutirez à rien. C'est moi qui détiens les cartes maîtresses. Je sais que vous avez donné votre démission. C'est Herbie qui me l'a dit et il le tenait directement de vous. »

Lanning se contraignit à parler calmement. Il avait pris l'air d'un très vieil homme, avec des yeux las dans un visage décoloré et cireux. « Je veux parler à Herbie. Il est impossible qu'il ait pu dire une chose pareille. Vous jouez un drôle de jeu, Bogert, mais je saurai bien vous démasquer. Suivez-moi ! »

Bogert haussa les épaules. « Vous voulez voir Herbie ? À votre aise ! »

Ce fut également à midi précis que Milton Ashe leva les yeux de son croquis maladroit. « Vous voyez à peu près ce que cela donne ? Je ne suis pas très fort en dessin, mais c'est à peu près l'allure générale. C'est une maison de toute beauté et je pourrai l'acheter pour trois fois rien. »

Susan Calvin le regarda avec des yeux attendris. « Elle est vraiment belle, soupira-t-elle. J'ai souvent pensé que j'aimerais... » Sa voix s'étrangla.

« Bien entendu, poursuivit Ashe allègrement, en reposant son crayon, il faut que j'attende mes vacances. Il ne me reste plus guère que deux semaines à patienter. Malheureusement cette histoire de Herbie a tout remis en question. » Il considéra ses ongles. « Mais il y a autre chose... et c'est un secret.

— Alors ne m'en dites rien.



— Ma foi je ne sais pas trop, je brûle de le confier à quelqu'un, et vous êtes la meilleure confidente que je puisse trouver ici. » Il sourit naïvement.

Le cœur de Susan Calvin bondit dans sa poitrine, mais elle ne se risqua pas à ouvrir la bouche.

« À vous parler franchement... (Ashe rapprocha sa chaise et donna à sa voix un ton de murmure confidentiel) la maison ne sera pas seulement pour moi. Je vais me marier ! »

Puis il bondit de son siège. « Qu'y a-t-il ?

— Rien. » L'horrible sensation de vertige avait disparu, mais elle avait de la peine à trouver ses mots. « Vous marier ? Vous voulez dire... ?

— Mais sans doute ! Il est grand temps, n'est-ce pas ? Vous vous rappelez cette fille qui est venue me voir ici l'été dernier. C'est d'elle qu'il s'agit ! Mais vous êtes souffrante, vous...

— Un peu de migraine ! » Susan Calvin l'écarta faiblement d'un geste. « J'en ai... souffert récemment. Je voudrais... vous féliciter, bien sûr. Je suis très heureuse... » Le rouge appliqué d'une main inexperte faisait un affreux contraste avec ses joues d'une pâleur de craie. La pièce recommençait à tourner autour d'elle. « Excusez-moi, je vous prie... »

Elle balbutia faiblement ces mots et se dirigea en aveugle vers la porte. Tout s'était passé avec la soudaineté catastrophique d'un rêve... et l'horreur irréelle d'un cauchemar.

Mais comment était-ce possible ? Herbie lui avait dit...

Et Herbie savait ! Il lisait dans les pensées !

Elle se trouva appuyée, à bout de souffle, contre le chambranle de la porte, les yeux fixés sur le visage de métal de Herbie. Elle avait dû gravir les deux étages dans un état d'inconscience totale, car elle n'en gardait aucun souvenir. La distance avait été parcourue en un instant, comme en rêve.

Comme en rêve !

Et Herbie la fixait toujours de ses yeux inflexibles, dont les prunelles rouge sombre semblaient se dilater en deux globes de cauchemar faiblement illuminés.

Il parlait et elle sentit le contact froid du verre sur ses lèvres. Elle

avala une gorgée et recouvra une conscience partielle de son environnement.

Herbie parlait toujours, et il y avait de l'agitation dans sa voix – comme s'il était alarmé, effrayé et implorant.

Les mots commençaient à prendre un sens. « C'est un rêve, disait-il, et vous ne devez pas y croire. Bientôt vous vous réveillerez dans le monde réel et vous rirez de vous-même. Il vous aime, je vous l'affirme. C'est la pure vérité ! Mais pas ici ! Pas en ce moment ! C'est une illusion. »

Susan Calvin inclina la tête. « Oui ! Oui ! » dit-elle en un murmure. Elle avait saisi le bras de Herbie, s'y cramponnait en répétant sans cesse : « Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Ce n'est pas vrai ? »

Comment elle revint à elle, elle n'aurait pu le dire – mais elle eut l'impression de passer d'un monde d'une brumeuse irréalité à la dure clarté du soleil. Elle repoussa le robot, écarta avec force ce bras d'acier, les yeux écarquillés.

« Qu'essayez-vous de faire ? » Sa voix avait pris un timbre strident. « Qu'essayez-vous de faire ? »

Herbie battit en retraite. « Je veux vous aider. »

La psychologue ouvrit des yeux ronds. « M'aider ? En m'affirmant qu'il s'agit d'une illusion ? En essayant de me faire sombrer dans la schizophrénie ? » Une rage hystérique la saisit. « Il ne s'agit pas d'un rêve ! »

Elle aspira l'air brutalement. « Attendez ! Mais... mais je comprends. Bonté divine, c'est tellement évident. »

Il y avait de l'horreur dans la voix du robot. « Il le fallait !

— Et dire que je vous ai cru ! Jamais je n'aurais pensé... »

\*

\*\*

Un bruit de voix irritées de l'autre côté de la porte l'immobilisa. Elle fit demi-tour, en serrant les poings spasmodiquement, et lorsque Bogert et Lanning pénétrèrent dans la pièce, elle se trouvait près de la fenêtre opposée. Ni l'un ni l'autre des deux hommes ne lui prêtèrent la moindre attention.

Ils s'approchèrent simultanément de Herbie ; Lanning irrité, impatient. Bogert froidement sardonique. Le directeur prit la parole le premier.

« Ecoutez-moi un peu, Herbie ! »

Le robot tourna les yeux vivement vers le vieux directeur. « Oui, Mr. Lanning.

— Avez-vous parlé de moi avec le docteur Bogert ?

— Non, monsieur. » La réponse avait été proférée avec lenteur et le sourire de Bogert disparut.

« Que signifie ? » Bogert vint se placer devant son directeur et se planta, les jambes écartées, devant le robot. « Répétez ce que vous m'avez déclaré hier.

— J'ai dit que... » Puis le robot se tut. Au plus profond de son corps, son diaphragme métallique vibra sous l'effet d'une faible discordance.

« Ne m'avez-vous pas affirmé qu'il avait donné sa démission ? rugit Bogert. Répondez ! »

Bogert leva le bras en un geste de rage frénétique, mais Lanning l'écarta d'un revers de main. « Tentez-vous de le faire mentir en usant d'intimidation ?

— Vous l'avez entendu, Lanning. Il a commencé par dire *oui*, puis il s'est interrompu. Laissez-moi passer ! Je veux qu'il me dise la vérité, vous m'avez compris ?

— Je vais lui poser la question ! Ai-je donné ma démission, Herbie ? » •

Herbie prit un regard fixe et Lanning répéta anxieusement la question : « Ai-je donné ma démission ? » Le robot fit un geste de dénégation quasi imperceptible. L'attente se prolongea sans rien amener de nouveau.

Les deux hommes échangèrent un regard où se lisait une hostilité presque tangible.

« Par tous les diables, bafouilla Bogert, ce robot est-il devenu muet ? Etes-vous capable de parler, espèce de monstre ?

— Je peux parler, répondit l'autre aussitôt.

— Alors répondez à la question. Ne m'avez-vous pas dit que Lanning avait donné sa démission ? L'a-t-il donnée, oui ou non ? »

Et de nouveau ce fut le silence... lorsque à l'autre bout de la pièce retentit le rire strident de Susan Calvin.

Les deux mathématiciens sursautèrent, et les yeux de Bogert se plissèrent. « Tiens, vous étiez là ? Que trouvez-vous de si drôle ? »

— Rien. » La voix de Susan n'était pas tout à fait naturelle. « Je viens seulement de m'apercevoir que je n'ai pas été l'unique dupe. N'est-il pas paradoxal de voir trois des plus grands experts en robotique tomber avec ensemble dans le même piège grossier ? » Elle porta une main pâle à son front. « Mais cela n'a rien de comique. »

Cette fois le regard qu'échangèrent les deux hommes était surmonté d'un haussement de sourcils. « De quel piège parlez-vous ? demanda Lanning avec raideur. Le robot présente-t-il quelque anomalie ? »

— Non. » Elle s'approcha d'eux lentement. « Non, ce n'est pas chez lui que se trouve l'anomalie, mais chez nous. » Elle virevolta soudainement et cria au robot : « Eloignez-vous de moi ! Allez vous mettre à l'autre bout de la pièce et que je ne vous revoie plus. »

Herbie céda devant la fureur qui faisait flamboyer ses yeux et s'éloigna au petit trot.

« Que signifient ces vociférations, docteur Calvin ? » demanda Lanning d'une voix hostile.

Elle leur fit face et, d'un ton sarcastique, demanda : « Vous connaissez certainement la Première Loi fondamentale de la Robotique ? »

Les deux autres inclinèrent la tête avec ensemble. « Certainement, dit Bogert avec impatience, un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger.

— Merveilleusement exprimé, ironisa Calvin. Mais quel genre de danger ? Quel genre d'atteinte ? »

— Mais... tous les genres.

— Exactement ! Tous les genres d'atteintes ! Mais blesser les sentiments, amoindrir l'idée que l'on se fait de sa personne, réduire en poudre les plus chers espoirs, sont-ce là des choses sans importance ou au contraire... ? »

Lanning fronça les sourcils. « Comment voulez-vous qu'un robot puisse savoir... » Puis il se tut avec un cri étranglé.

« Vous avez saisi, n'est-ce pas ? Ce robot lit les pensées. Pensez-vous

qu'il ignore tout des blessures morales ? Pensez-vous que, si je lui posais une question, il ne me donnerait pas exactement la réponse que je désire entendre ? Toute autre réponse ne nous blesserait-elle pas, et Herbie peut-il l'ignorer ?

— Juste ciel ! » murmura Bogert.

La psychologue lui lança un regard sardonique. « Je suppose que vous lui avez demandé si Lanning avait donné sa démission. Vous attendiez de lui une réponse affirmative et il vous l'a donnée.

— Et sans doute est-ce pour la même raison, dit Lanning d'une voix inexpressive, qu'il a refusé de répondre il y a quelques minutes. Il ne pouvait dire un mot sans blesser l'un ou l'autre d'entre nous. »

Une courte pause s'ensuivit, durant laquelle les hommes considérèrent pensivement le robot affalé sur sa chaise, près de la bibliothèque, la tête appuyée sur sa main.

Susan Calvin regardait fixement le plancher. « Il savait tout cela. Ce... ce démon connaît tout, y compris l'anomalie qu'il y a dans son propre corps. » Ses yeux étaient sombres et songeurs.

Lanning se tourna vers elle. « Vous vous trompez sur ce point, docteur Calvin, il ignore ce qui cloche dans son montage. Je lui ai posé la question.

— Et qu'est-ce que cela signifie ? répondit vertement Calvin. Simplement que vous ne désirez pas obtenir de lui la solution. Cela blesserait votre amour-propre de voir une machine élucider un problème que vous êtes incapable de résoudre. L'avez-vous interrogé ? demanda-t-elle à Bogert.

— D'une certaine façon. » Bogert toussa et rougit. « Il m'a déclaré qu'il connaissait fort peu de chose en mathématiques. »

Lanning se mit à rire, pas très fort, et la psychologue sourit d'un air sarcastique. « Je vais lui poser la question ! Le fait qu'il trouve la solution ne blessera pas mon amour-propre. » Elle haussa la voix et dit d'un ton froid et impératif : « Venez ici ! »

Herbie se leva et s'approcha à pas hésitants.

« Vous savez, je suppose, poursuivit-elle, à quel endroit du montage a été introduit un facteur étranger ou omis un élément essentiel.

— Oui, répondit le robot d'une voix à peine perceptible.

— Minute, intervint Bogert avec colère. Ce n'est pas nécessairement

exact. Vous vouliez entendre cette réponse, c'est tout.

— Ne faites pas l'idiot, répliqua Calvin. Il connaît certainement autant de mathématiques que Lanning et vous-même réunis, puisqu'il peut lire dans les pensées. Laissez-le parler. »

Le mathématicien céda et Calvin poursuivit : « Eh bien, Herbie, répondez ! Nous attendons. » Et en aparté : « Prenez du papier et un crayon, messieurs. »

Mais le robot demeura silencieux, et une note de triomphe transparut dans la voix de la psychologue. « Pourquoi ne répondez-vous pas, Herbie ? »

Le robot balbutia soudain : « Je ne peux pas, vous savez bien que je ne peux pas ! Le docteur Bogert et le docteur Lanning ne le désirent pas.

— Ils veulent connaître la solution.

— Mais pas de moi. »

Lanning intervint en détachant les mots lentement. « Ne soyez pas stupide, Herbie. Nous voulons vraiment cette réponse. »

Bogert inclina brièvement la tête.

La voix de Herbie se fit suraiguë. « À quoi bon prétendre une chose pareille ? Croyez-vous que je ne distingue pas à travers la couche superficielle de votre esprit ? Au fond de vous-mêmes, vous ne désirez pas que je réponde. Je suis une machine à laquelle on a donné une imitation de vie par la seule vertu des interactions positroniques qui se déroulent dans mon cerveau – qui est l'œuvre de l'homme. Vous ne pouvez perdre la face devant moi sans être blessés. Ce sentiment est trop profondément imprégné dans votre esprit et ne peut être effacé. Je ne vous donnerai pas la solution.

— Nous allons vous laisser seul avec le docteur Calvin, dit le docteur Lanning.

— Cela ne changerait rien à l'affaire, s'écria Herbie, puisque vous sauriez dans tous les cas que c'est moi qui aurais donné la solution.

— Mais vous comprenez, néanmoins, Herbie, reprit Susan Calvin, qu'en dépit de cela le docteur Lanning et le docteur Bogert ont besoin de connaître cette solution.

— Grâce à leurs efforts ! insista Herbie.

— Mais ils veulent l'obtenir, et le fait que vous la possédez et refusez

de la leur livrer leur cause de la peine. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

— Oui, oui.

— Et si vous leur donnez la solution, ils seront également peïnés ?

— Oui, oui. » Le robot battait en retraite lentement, et Susan Calvin le suivait pas à pas. Les deux hommes observaient la scène, pétrifiés de stupéfaction.

« Vous ne pouvez rien leur dire, récitait la psychologue, parce que cela leur causerait de la peine, ce qui vous est interdit. Mais si vous refusez de parler, vous leur causez de la peine, donc vous devez tout leur dire. Si vous le faites, vous leur ferez de la peine, ce qui vous est interdit, par conséquent vous vous abstenrez. Mais si vous vous abstenez, ils en concevront du dépit et par conséquent vous devez leur donner la réponse, mais si vous leur donnez la réponse... »

Herbie se trouvait le dos au mur, et là il tomba à genoux. « Arrêtez ! cria-t-il. Fermez votre esprit ! Il est rempli de peine, de frustration et de haine ! Je n'ai pas voulu cela, je vous l'assure ! Je voulais vous aider. Je vous ai donné la réponse que vous désiriez entendre. Je ne pouvais faire autrement ! »

La psychologue ne prêtait aucune attention à ses cris. « Vous devez leur donner la réponse, mais dans ce cas vous leur causerez de la peine, et vous devez vous abstenir ; mais si vous vous abstenez... » Et Herbie poussa un hurlement ! C'était comme le son d'une petite flûte amplifié cent fois... et devenant de plus en plus aigu au point d'atteindre une insupportable stridence, un son qui était l'expression même de la terreur où se débattait une âme perdue et qui faisait résonner les murs de la pièce à l'unisson.

Puis le son s'éteignit. Herbie s'écroula sur le sol tel un pantin de métal désarticulé et immobile. Le visage de Bogert était exsangue. « Il est mort !

— Non ! » Susan Calvin éclata d'un fou rire inextinguible. « Il n'est pas mort, mais fou, tout simplement. Je l'ai confronté avec ce dilemme insoluble et il a craqué. Vous pouvez le ramasser à présent, il ne parlera plus jamais. »

Lanning s'était agenouillé auprès du tas de ferraille qui avait été Herbie. Ses doigts touchèrent le froid métal inerte du visage et il

frissonna. « Vous l'avez fait exprès. » Il se leva et vint se planter devant elle, le visage convulsé.

« Et après ? Vous n'y pouvez plus rien à présent. » Puis, dans une soudaine crise d'amertume : « Il l'a bien mérité. »

Le directeur saisit la main de Bogert qui demeurait figé sur place. « Quelle importance ? Venez, Peter. » Il poussa un soupir. « Un robot télépathe ne présente aucune valeur après tout. » Ses yeux paraissaient vieux et las et il répéta : « Allons, venez, Peter ! » Ce ne fut que plusieurs minutes après le départ des deux savants que le docteur Susan Calvin recouvra partiellement son équilibre mental. Lentement, ses yeux se portèrent sur le mort-vivant Herbie et son visage reprit sa dureté. Elle demeura longtemps à le contempler et, petit à petit, son triomphe fit place à l'impitoyable frustration – et de toutes les pensées qui se bousculaient tumultueusement dans sa cervelle, seule l'une d'elles amena un mot amer à ses lèvres :

« *Menteur !* »

*Titre original : Liar.*

Tous droits réservés.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.



## CURE DE JOUVENCE - Lester del Rey

*Fabriquer des robots à l'image exacte d'êtres humains ? Pour quoi faire ? Sinon pour remplacer des êtres humains par des simulacres à l'abri des accidents, du vieillissement et de la mort ! Une femme ne désire-t-elle pas au plus secret d'elle-même voir son enfant demeurer son petit garçon ? Un homme ne souhaite-t-il pas conserver toujours à son foyer l'image d'une épouse jeune, fraîche, séduisante ? Et lorsque la ressemblance devient parfaite, à qui se fier ? Où est l'humain, où se cache le robot ?*

Maryl était assise à l'endroit où il l'avait laissée en partant le matin. La crasse envahissait toute la maison, à l'exception du grand orgue électrique qu'Henry avait acheté pour les premières leçons de Jimmy. Il était en acajou synthétique verni et surmonté de la photo en relief de leur fils, prise l'année dernière. Maryl était assise face à la photo, les mains croisées sur les genoux. Elle avait enroulé autour d'un doigt une boucle blonde datant de la première coupe de cheveux de Jimmy et la caressait doucement du pouce.

A l'entrée de Henry, elle se leva et son visage se durcit. Il se détourna et alla prendre ses pantoufles, que le valet-robot aurait dû lui apporter. Puis il se souvint pourquoi le petit robot n'était plus là et leva sur Maryl un regard coupable.

« Henry ! » La voix de sa femme tremblait légèrement, mais elle était emplie de détermination. « Henry ! Ma décision est prise. Voilà déjà deux jours que Jimmy est chez ta mère. C'est mauvais pour lui de rester si longtemps loin de moi. Je veux que tu ailles le chercher ce soir ! »

Il s'y attendait et avait préparé une excuse compliquée, mais il se contenta de dire : « J'ai eu une rude journée, chérie. Je suis mort. Et

l'héli fait des blagues. Je ne pense pas qu'il tienne un aller-retour de six cents kilomètres. »

Elle serra les lèvres. « Moi aussi, je travaille, Henry. J'ai passé la journée à nettoyer la chambre de Jimmy. » Son visage s'éclaira d'un sourire attendri. « Il est si désordonné, mais quel enfant adorable ! J'ai pensé que nous devrions lui laisser repousser ses boucles, Henry. Cela lui allait si bien. »

Henry réprima sa colère ; elle était si sensible, et c'avait été une dure épreuve pour elle. Les médecins n'avaient pas voulu lui avouer qu'elle avait subi une hystérectomie et ne pourrait plus avoir d'enfants ; son plus cher désir était d'en avoir cinq, maximum autorisé par la loi. Mais elle avait appris la vérité par hasard et tout en elle avait changé. La maison allait à vau-l'eau ; elle ne demandait même plus à la bonnerobot de faire les lits et n'exigeait d'elle qu'un semblant de ménage... parfois elle passait toute la journée à faire elle-même la chambre de Jimmy.

« J'y avais pensé aussi, Maryl. En fait, maman m l'a conseillé. Elle dit que nous avons trop voulu nous presser d'en faire un homme. Ce soir, elle l'emmène en ville pour lui acheter un costume de velours bleu.

Il attendit sa réaction, et ce fut avec soulagement qu'il la vit s'adoucir. « Je suis contente. Mais ta mère aurait pu me prévenir plus tôt. Quand même... tu devrais essayer d'aller chercher Jimmy demain. Evidemment, elle se sent très seule. Mais il faut aller le chercher demain, Henry. Demain !

— Demain », promit-il. Il alla d'une démarche lasse à la cuisine pour voir ce que Zenia, la bonne, avait préparé pour le dîner. Evidemment, Maryl avait dîné à cinq heures ; elle avait pris l'habitude de partager le repas du soir avec Jimmy, au lieu de l'attendre. Il avait parfois l'impression d'être marié avec le robot et non avec sa femme. Ils lui avaient donné le nom d'une vraie bonne qu'ils avaient eue à leur service plusieurs années auparavant, et son corps avait été façonné à son image dans les moindres détails, jusqu'aux petites glandes sudoripares qui couvraient son front de minuscules gouttelettes lorsqu'elle s'activait au-dessus du fourneau.

Il lui raconta la dernière histoire qu'il avait entendue au bureau,

celle de la représentante en hélis qui avait épousé un dompteur de lions. Elle n'y comprenait rien bien entendu, mais riait au bon moment, et elle lui raconta en échange celle du Français veuf qui voulait acheter des vêtements de deuil. Il alla se coucher de bien meilleure humeur.

Au cours de la nuit, il se réveilla en s'apercevant que Maryl n'était pas dans son lit. Il traversa l'appartement sur la pointe des pieds et la découvrit recroquevillée dans le lit de Jimmy. Elle dormait profondément, mais la lumière devait la gêner car elle se retourna en marmonnant des paroles qu'il saisit en se penchant au-dessus d'elle : « Mon petit Jimmy à moi. » Henry referma doucement la porte et retourna se coucher en soupirant. Si seulement elle consentait à adopter d'autres enfants, au lieu de se mettre hors d'elle à l'idée d'élever des enfants qui n'étaient pas les siens !

Le docteur Broderick ferait bien de tenir sa promesse, pensa Henry. Si jamais Maryl se doutait que son fils était chez sa grand-mère parce qu'il s'était cassé les deux jambes en tombant d'un arbre... Non, elle ne le découvrirait pas. Mais il ne fallait pas la faire attendre trop longtemps. Chaque jour sans Jimmy faisait empirer les choses.

\*

\*\*

Le lendemain matin, le docteur Broderick était souriant. Il y avait de quoi, avec les honoraires qu'ils lui versaient pour ses conseils personnels et ses services spéciaux. Enfin, le père de Maryl avait laissé suffisamment d'argent à son gendre et tout valait mieux que de la revoir sans lui ramener Jimmy.

« Il est prêt », lui annonça le docteur. C'était un homme de haute taille dont le regard désagréablement inquisiteur semblait percer vos pensées les plus personnelles. Il avait la réputation d'être le meilleur expert d'ajustement familial d'Amérique.

Il sortit deux cigares et en tendit un à Henry. « Je suis allé voir Jimmy hier soir, dit-il. Un enfant magnifique et très bien élevé. Exactement le type de futur citoyen dont nous avons tant besoin, après tous ces névrosés que nos ancêtres nous ont légués. Et vous avez été

parfaits avec lui, malgré vos propres carences. Mais, même avec mes conseils, vous ne pouvez pas continuer à l'élever en enfant unique. J'ai décelé de l'irascibilité dans sa voix, hier soir. Avez-vous parlé à Maryl de cette petite sœur à adopter pour lui ? Jimmy a six ans, vous savez ; il serait temps. »

Henry évita son regard. « Je lui ai parlé il y a deux, jours. Mais elle dit que...

— Oui. C'est bien ce que je craignais. Elle veut que rien ne s'interpose entre elle et son enfant. J'ai peut-être eu tort d'approuver son mariage, mais au fond tout allait bien jusqu'à ce qu'on ait dû l'opérer de cette tumeur. La race est bonne, mais sa mère... Et comme elle est la fille d'un homme qui avait droit aux Privilèges Personnels, nous ne pouvons l'envoyer sans son consentement dans une clinique d'effacement de la mémoire. Sauf, bien entendu, si vous en faites la demande... »

Henry haussa les épaules. Ce n'était pas la première fois qu'ils en discutaient.

Broderick se leva en hochant la tête. « Les lois, toujours les lois ! Comment voulez-vous sauver les gosses si on doit tenir compte des lois votées par leurs psychopathes de grand-pères ?

— Vous devriez vous préoccuper davantage de vos autres patients, fit remarquer Henry. Ils sont devenus adultes, mais ils vous paient toujours.

— Certes. Ce n'est pas que je me désintéresse d'eux, seulement c'est un peu inutile ; ils sont heureux dans un monde imaginaire, et il est trop tard pour les aider réellement. Mais il n'est pas trop tard pour sauver leurs enfants. Lorsque nous aurons enfin créé une génération où chacun sera sainement adapté, nous n'aurons plus à nous inquiéter de l'avenir. Bon, n'en parlons plus, ajouta-t-il en allant vers une porte latérale. Voilà ce que vous êtes venu chercher. »

La porte s'ouvrit et un petit garçon entra. Il sourit à la vue de Henry et courut vers lui en s'écriant : « Papa ! » Henry eut une réaction instinctive avant de se souvenir que c'était un artifice. Les boucles blondes et le visage jeune et ardent abritaient l'esprit d'un ex-petit robot domestique.

Broderick les interrompit avant que la situation devienne trop

gênante. « Bien, Jimmy, va attendre dehors. Ton papa te retrouvera dans une minute.

« Heureusement, dit-il à Henry, nous avons eu la chance de tomber sur un petit robot qui se souvenait très bien de Jimmy. La substitution sera facile, et j'espère ainsi qu'il ne fera pas de bévues. Il faut dire que cela tient surtout à vous. Etes-vous toujours sûr de pouvoir le traiter comme le vrai Jimmy ?

— Oui, je pense.

— Je l'espère. C'était votre idée, après tout. Ce n'est pas la première fois que nous y songeons, mais nous ignorons si cela peut réussir. Si jamais Maryl se doute de quelque chose... il est probable qu'elle ne tiendra pas le coup. Mais si cela marche, grâce à vous bien des misères pourront être soulagées dans le monde. » Le psychiatre empocha son stylo et termina l'entretien par ces mots : « Prévenez-moi dès qu'il y aura le moindre ennui. Et bonne chance ! »

Jimmy l'attendait devant la porte, et ils montèrent ensemble dans l'héli. Au début, Jimmy fut calme, comme il était normal après une séparation. Puis, peu à peu, il s'anima et se mit à parler de sa grand-mère. Henry lui donnait automatiquement les répliques qui convenaient. Ce serait peut-être plus facile qu'il ne l'avait craint – si Maryl acceptait la substitution. Il le regarda attentivement. Extérieurement, il semblait parfait. Non, pas tout à fait. Il paraissait un peu plus jeune que dans la réalité, et ses cheveux, étaient plus longs. Peut-être Broderick avait-il pensé qu'il serait ainsi plus fidèle aux souvenirs de Maryl.

En chemin, ils s'arrêtèrent pour acheter le costume de velours bleu. Ils firent six magasins avant d'en trouver un capable de fabriquer le tissu voulu mais ils avaient tout le temps, puisqu'il était censé être allé chercher Jimmy fort loin. Henry eut même le temps de passer au bureau avant de ramener à la maison la copie conforme de son fils.

Maryl descendit les escaliers en courant, et le simulacre d'enfant se jeta dans ses bras. La table était couverte de friandises et Maryl cria à la bonne d'en apporter d'autres. Son visage resplendissait de joie et elle ne regarda même pas son mari.

Il écouta avec une certaine gêne Jimmy répéter tout ce qu'il lui avait déjà dit sur sa grand-mère. Maryl finit par lever les yeux sur son mari,

comme si elle venait seulement de s'apercevoir de sa présence « Jimmy est revenu ! C'est merveilleux, n'est-ce pas Allons, Henry, tu vas être en retard au bureau. » Elle l'embrassa hâtivement sur la joue et retourna auprès de Jimmy qui ouvrait ses cadeaux.

Henry regagna son héli assez contrarié. Mais quelle importance ? Après tout, ce n'était qu'un robot. Broderick avait peut-être raison. Il devrait insister pour mettre le petit à l'école ; cela faciliterait la transition lorsque le vrai Jimmy reviendrait. Mais dans ce cas il lui fallait donner un précepteur à Jimmy jusqu'au moment de sa guérison. Il décida d'attendre la suite des événements.

Lorsqu'il rentra, les choses étaient apparemment normales. Zenia lui raconta comment la journée s'était passée ; puis Maryl entra dans la cuisine et le taquina, comme dans le temps, en l'accusant de trop s'intéresser à la bonne. Elle ne resta d'ailleurs qu'un moment avant de remonter dans la chambre d'enfants, où le robot faisait sans doute semblant de dormir.

Les jours passèrent. Maryl semblait plus heureuse qu'avant. Selon Zenia, elle allait même jouer avec Jimmy dans le jardin et lui permettait de jouer à la balançoire et de se salir avec le sable. Henry essayait de se persuader qu'elle se faisait à l'idée de ne plus pouvoir avoir d'enfants.

\*

\*\*

Il prit une journée pour aller voir le vrai Jimmy, mais tout allait bien de ce côté-là. Ses jambes guérissaient et il parut heureux de le voir. Il téléphona à Maryl en prétextant un voyage d'affaires et décida de ne rentrer que le lendemain. Après tout, Jimmy était un brave gosse – même Broderick le disait – et un père a certains droits sur son fils.

Maryl l'attendait à son retour, et il vit tout de suite que quelque chose n'allait pas. Elle paraissait de nouveau soucieuse et l'accueillit trop gentiment. De plus, la table était mise pour deux, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. Elle s'assit à sa place, mais resta sans se servir.

« Où est Jimmy ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Et qu'est

devenu le petit valet-robot ? »

C'était si direct qu'il fut pris au dépourvu. Il chercha fébrilement une explication, tout en s'efforçant de garder un visage impassible.

« Ne me mens pas ! l'avertit-elle. Tu m'as déjà menti une fois, à l'hôpital, et je ne l'ai pas oublié. Je n'aurais pas cru que tu oserais recommencer. Henry Needham, qu'as-tu fait de mon fils ? »

Il feignit la surprise. « Tu... tu veux dire que Jimmy s'est enfui ? Tu es folle, Maryl. J'ai vendu le valet il y a quinze jours parce qu'il commençait à mélanger les ordres. Jimmy n'a pas pu s'enfuir avec lui.

— Jimmy est dans sa chambre », dit-elle lentement. Elle plissa le front, puis secoua la tête. « Je croyais... Je me tourmente peut-être à cause de l'école, et tout ça...

— Pour l'école, s'empressa-t-il de suggérer, on pourrait peut-être attendre encore un an ? » Elle fit un signe d'assentiment, et son sourire revint. Mais une ombre indéfinissable planait encore sur son visage.

Au bout de trois jours, toutefois, cette ombre disparut, et elle redevint radieuse. Henry interrogea Zenia en vain. Il se demanda si la bonne n'avait pas fait un impair.

Mais, en tout état de cause, la crise semblait résolue, sans même l'intervention du docteur Broderick. Une autre semaine passa, et Maryl dîna deux fois avec lui. La maison retrouvait un rythme plus normal. Certes, elle dormait encore la plupart du temps avec Jimmy, mais parfois, en se réveillant le matin, il avait la surprise de la voir dans l'autre lit jumeau. Avec le temps, tout s'arrangera, pensa-t-il – à condition qu'elle n'ait pas de nouvelles préoccupations. Maryl était solide, au fond. Elle remonterait la pente, malgré les théories pessimistes de Broderick.

Juste une semaine avant le jour prévu pour le retour du vrai Jimmy, à son réveil, il la surprit qui le regardait. Il se redressa, un peu sur la défensive, mais elle le repoussa en souriant.

« Je t'aime beaucoup, Henry, tu sais, dit-elle, avec un rire chaleureux. Tu es le garçon intelligent que j'ai toujours connu. Qui d'autre aurait eu l'idée de m'amener un Jimmy robot pendant que mon fils était malade ? Non, ne nie pas. Une amie de ta mère me l'a dit au téléphone. Non, non, je ne suis pas folle... pas du tout ! C'est si

gentil à toi de m'avoir amené le nouveau Jimmy ! Sans lui, je n'aurais pas tenu le coup.

— Maryl ! » Il la saisit brusquement par les épaules et scruta son visage, sans rien y découvrir. Elle avait donc appris la vérité... et avait réagi sainement. Au diable Broderick ! Maryl était redevenue parfaitement normale. Elle n'avait pas été dupe, mais tout s'était bien passé ! « Maryl ! s'écria-t-il. Tant pis pour le travail ! Allons passer quelques jours chez ma mère, et nous ramènerons Jimmy. Nous en ferons une vraie fête. On en profitera pour... »

Elle sourit en secouant la tête. « Et les essais du nouveau réacteur à fusion ? Allons, Henry, ne fais pas de bêtises. Je peux attendre, maintenant ! »

Et elle sut le prouver. Tout au long de l'interminable semaine, Henry ne cessa de l'observer. Le succès du réacteur lui importait moins que le comportement de la nouvelle – ou, plus exactement, de l'ancienne – Maryl. Les essais s'avérèrent finalement satisfaisants, et après avoir donné quelques coups de fil, il quitta son travail en riant sous cape. Ces médecins ! Un bon mari vaut bien une douzaine de psychiatres ! Si un homme ne sait pas ce qui convient à sa femme, qui d'autre le saurait ? Il se frotta les mains en pensant à ce qu'il préparait.

Rien de tel qu'une bonne petite surprise. Elle n'attendait Jimmy que le surlendemain, mais il était parfaitement rétabli, et la joie n'a jamais fait de mal à personne. Il prit ses affaires, monta dans l'héli et alla chez sa mère, en riant d'avance de la tête que ferait Maryl lorsqu'il rentrerait avec Jimmy.

Tout se passa comme prévu – du moins jusqu'à la porte. Il avait prévenu Jimmy de la substitution et de la surprise qu'ils allaient faire à sa mère. Jimmy avait très bien pris la chose et avait considéré le robot comme une excellente plaisanterie. Côte à côte, ils regardèrent Maryl et le faux Jimmy descendre les marches.

Soudain, Maryl s'arrêta, et son regard alla de son mari à son fils. Elle parut hésiter une seconde, puis fit brusquement volte-face et renvoya le petit robot dans sa chambre en lui murmurant quelque chose à l'oreille.

« Ne t'inquiète pas, Maryl, commença Henry. Jimmy est au courant...



— Oh ! non, Jimmy est bien trop petit pour comprendre... bien trop innocent ! » Elle revint vers eux, très droite et les lèvres serrées. Elle passa devant Henry et alla droit vers son fils.

Elle leva la main et lui donna deux énormes gifles qui l'envoyèrent heurter le mur. « Toi ! » C'était un cri de rage. « Toi... oser t'introduire chez nous ! Sors d'ici ! Sors, tu m'entends ? Petit monstre ! Tu crois que je ne sais pas ce que tu vas faire ? Tu crois que je vais te laisser prendre la place de mon petit Jimmy ? »

Elle leva de nouveau le bras, mais cette fois Henry s'interposa. « Maryl ! Mais c'est *lui* le vrai Jimmy ! Regarde comme il a grandi ! D'au moins trois centimètres, et maman a commencé à lui apprendre à lire ! Tiens, tu veux qu'il te montre ? »

Maryl n'était déjà plus là. Elle était partie appeler la bonne. « Zenia ! Zenia ! Jette-les dehors ! Jette-les dehors, Zenia ! Je ne les laisserai pas faire ! »

Cloué sur place, Henry regarda approcher la bonne-robot, programmée pour obéir avant tout aux ordres de Maryl. Il regarda sa femme sans comprendre ; puis le visage apeuré du vrai Jimmy lui fit oublier son désarroi.

« Tout va bien, Jimmy, lui dit-il doucement. Ce n'est rien. Ta maman est malade. Je ne te l'avais pas dit parce que j'espérais qu'elle irait mieux. Allons chercher le docteur Broderick et tout s'arrangera. »

Il lui prit la main et se dirigea vers la porte du dehors. « Elle délire, Jim. Tu sais, comme ton copain Phil lorsqu'il avait la fièvre. Mais elle guérira bientôt. Viens, nous allons prendre l'héli et téléphoner au docteur. »

\*

\*\*

Broderick, sans faire aucun commentaire, se contenta de plisser les paupières et de hocher la tête. « Bien, Henry. Laissez le petit dans l'héli, et surtout n'oubliez pas de prendre la clef de contact. Je vous rejoins devant chez vous. »

Au moment où Broderick finit par arriver, Henry s'était mis à subir le contrecoup de l'événement. Il n'avait plus qu'une notion très vague

de ce qui se passait lorsque Zenia les fit entrer. Broderick fit signe à Henry d'attendre en bas et monta vers la chambre d'enfant. Henry se laissa tomber sur le bord d'une chaise en acceptant le verre que Zenia lui tendait. Lorsque la porte s'ouvrit en haut, il entendit des sanglots, puis le silence se rétablit.

Il en était à son troisième verre lorsque Broderick revint, les traits las et tirés. Henry se leva en chancelant et s'avança vers lui. « Alors ?

— Ce qui pouvait arriver de pire... ou de meilleur. Je n'en sais rien encore. J'aurais dû vous enfermer au zoo avec les singes, Henry. Nom d'un chien, je vous avais dit de me prévenir au moindre signe ! Mais c'est ma faute, après tout. Je n'aurais jamais dû faire confiance à un homme qui a épousé une femme névrosée et qui tient absolument à rester avec elle. Vous pouvez monter la voir, mais ne lui parlez pas. Un coup d'œil par la porte, et vous redescendez. »

Henry monta sur la pointe des pieds. Les sanglots avaient cessé, mais on entendait un murmure incohérent. Il entrouvrit la porte et, oubliant le conseil de Broderick, essaya de la réconforter par des mots, mais elle ne se retourna même pas. Le visage contre le robot Jimmy, elle lui parlait doucement.

« Non, ils ne vont pas faire ça. Pas à mon petit robot. Je ne les laisserai pas. Le docteur Broderick nous comprend. Il empêchera ce méchant de nous faire du mal. Tu seras toujours à moi. Toujours. Tu ne grandiras jamais et tu ne seras jamais vilain avec moi. Tu ne grandiras pas, tu ne me quitteras jamais pour aller avec une autre femme. Tu resteras toujours comme tu es maintenant, un petit garçon à moi, mon gentil petit robot tout à moi ! N'est-ce pas, mon petit Jimmy ?

— Rien qu'à toi, répondit le robot en posant une petite main caressante sur ses cheveux. Et je resterai toujours comme je suis. »

Elle roucoula de bonheur. « C'est très bien. Et qu'est-ce c'est qu'un robot, mon petit ange ?

— Un robot, c'est le plus gentil des petits garçons, répondit la créature en roucoulant à son tour. Et c'est moi, parce que je t'aime.

— Et qu'est-ce que c'est qu'une maman ? » demanda-t-elle.

Henry referma doucement la porte et écouta le murmure ininterrompu jusqu'à ce que Broderick monte le chercher. Ils allèrent

prendre un verre à la cuisine. « Il ne faut pas oublier Jimmy, lui rappela le psychiatre. Le suicide n'est pas une solution, Henry ! »

Il ne s'était *même* pas rendu compte qu'il y pensait, en effet. « Jimmy, parvint-il à dire. Vous pourrez lui ôter ces souvenirs, n'est-ce pas, docteur ?

— Bien entendu. Nous faisons tout notre possible pour que nos futurs citoyens n'héritent pas les tares de leurs pères. Mais vous, Henry, pourrez-vous oublier ? S'il y a une chance sur cent de récupérer Maryl, pourrez-vous la saisir et faire abstraction de ce qui s'est passé ? Pourrez-vous édifier une existence entièrement nouvelle ? »

Henry fixa longuement Broderick. Thérapeutique, pensa-t-il. Thérapeutique. Faire patienter le malade par n'importe quelle promesse, en attendant de pouvoir vraiment le soigner.

Broderick dut lire de nouveau ses pensées, mais cette fois il secoua la tête. « Cela vous coûtera jusqu'à votre dernier sou, Henry. Vous devrez vous installer dans une ville où personne ne vous connaît, trouver un nouveau logement et un nouveau travail – un gagne-pain pour commencer, et non une situation comme celle que vous avez. Et pas de robots. Rien qui puisse vous rappeler cette vie. Nous avons de nouvelles techniques, mais elles sont encore imparfaites et risquées. Toute psychiatrie est imparfaite. Vous trouverez peut-être de petites différences.

— Pour Maryl... commença lentement Henry.

— Non, l'interrompit le psychiatre, pour Jimmy. La seule chose que je puisse vous promettre, c'est de faire en sorte que rien ne détruise *son* avenir. Nous désirons que Maryl et vous soyez heureux, mais ce n'est pas primordial. Si quelque chose tourne *mal*, ce sera vous qui en souffrirez. Alors ?

— Quand ? demanda-t-il simplement.

— Dès que vous serez prêt, Henry. Nous aurons tout arrangé avant même que vous ayez pu trouver un travail et vous installer convenablement. »

Il réfléchit à ce que Broderick venait de dire, cherchant le piège. Peut-être, en lui compliquant les choses, l'obligeraient-ils à accepter un travail sans avenir, où il ne gagnerait jamais assez pour faire vivre sa femme et son fils. Ils pourraient alors caser Maryl avec son robot et

élever Jimmy avec leur froide logique scientifique. Une fois parti d'ici, il ne serait plus protégé par les lois sur le Privilège Personnel. Et la thérapeutique qu'il subirait serait la lente adaptation à un petit travail routinier, dans le continuel espoir d'un avenir qui reculerait sans cesse devant lui.

Il avait dû parler seul, et Broderick devait avoir saisi quelques-unes de ses paroles. « Non, Henry. Il vous restera suffisamment d'argent pour vous installer. Et vous êtes trop doué pour finir dans un poste sans avenir, même si vous n'avez plus la main. Vous trouverez un débouché où que vous alliez. »

Il devait certainement y avoir un piège, sinon ils auraient essayé cette méthode depuis longtemps. Et pourtant, le médecin ne semblait pas vouloir simplement l'apaiser. En tout cas, il avait pris sa décision. « Dans une heure, il y a un avion pour Seattle », dit-il à voix haute.

Broderick décrocha le récepteur et composa le numéro d'une station d'hélicoptère. « À bientôt, plus tôt que vous ne pensez, Henry », promit-il.

Il fut fidèle à sa promesse. Moins de deux semaines plus tard, à l'aéroport de Seattle, Henry regarda un petit garçon de six ans et une Maryl souriante et incertaine descendre de l'avion et se diriger vers lui.

\*

\*\*

Il ne découvrit la nature du piège que quatre années plus tard, et encore par un simple hasard, à moins que ce ne fût dû à un de ces lapsus significatifs que seuls les psychiatres savent expliquer. Il était resté tard au bureau, pour mettre la dernière main à un contrat compliqué avec une firme new-yorkaise. Il lui tardait de rentrer ; et il n'arrivait pas à décider s'il allait acheter des fleurs pour sa femme ou un nouveau gadget pour son fils. Il composa automatiquement le numéro de New York, puis se rendit compte qu'il venait de faire celui de son ancien appartement.

Il allait raccrocher, mais la curiosité l'emporta. Une image naissait sur l'écran.

Un visage occupait le premier plan, mais il porta immédiatement

son attention sur le divan visible au fond – d’abord avec un sourire attendri, puis avec incrédulité et même un certain dégoût. Un petit garçon de six ans, exactement semblable à l’image que son souvenir avait conservée de Jimmy, y jouait aux cubes avec une Maryl au visage radieux... Une Maryl vieillie, toutefois, version marquée par les ans de l’épouse qui l’attendait à la maison...

« Bonsoir, monsieur. Ici, la résidence de Mrs. Needham », répéta avec insistance la servante-robot.

Muet, Henry regarda le visage de la servante. Ce n’était pas Zenia. Non, certainement pas.

« Désolé, murmura-t-il. J’ai fait un faux numéro. »

Après avoir raccroché, il resta assis de longues minutes en regardant fixement l’écran éteint. Le téléphone sonna. Sans doute les experts de la firme de New York. Il laissa sonner.

Finalement, il prit sa décision. Il achèterait à la fois les fleurs et le gadget.

Quand on a pour fils un aussi splendide futur citoyen – et pour épouse la *seule* femme absolument fidèle et compréhensive du monde – on peut se permettre de temps en temps de petites extravagances.

Traduit par Frank Straschitz.

*A pound of cure.*

© Ballantine, 1953.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

# À LA RECHERCHE DE SAINT AQUIN - Anthony Boucher

*Dans Le Pont du roi Saint-Louis, Thornton Wilder écrit cette phrase mémorable : « Mon frère Juniper décida qu'il était temps de faire de la théologie une science exacte. » Si le frère Juniper ne put mener à bien sa tentative héroïque, c'est qu'il n'était qu'une créature de chair manquant de logique. Qui, mieux qu'un robot, eût pu conduire à son terme cette tâche ? Et pourquoi Dieu s'embarrasserait-il des faiblesses des hommes pour leur montrer la voie ? La voie incertaine où va s'engager Thomas, à la recherche du légendaire Aquin qui, par la seule persuasion, convertissait les hommes. Mais qui jamais n'avait fait de miracles...*

L'évêque de Rome, chef de la sainte Eglise catholique et apostolique, vicaire du Christ sur la Terre – le pape, en un mot – chassa un cancrelat qui courait sur la table crasseuse, but une nouvelle gorgée de gros vin râpeux et continua :

« À certains égards, Thomas, nous sommes plus forts actuellement qu'au temps où l'Eglise connaissait cette liberté et cette exaltation pour lesquelles nous prions encore après la messe. Nous savons, comme on le savait jadis dans les catacombes, que les brebis dont nous sommes les bergers sont véritablement nôtres, qu'elles appartiennent à notre sainte mère l'Eglise parce qu'elles croient en l'amour de l'homme pour l'homme sous la paternité de Dieu, et non en la possibilité de réaliser leurs aspirations politiques ou leurs ambitions sociales.

— Ni du désir de la chair, ni du désir de l'homme, mais de Dieu... », murmura Thomas, citant saint Jean.

Le pape hocha la tête. « En un sens nous sommes à nouveau nés dans le Christ, mais nous sommes bien peu nombreux encore, trop peu nombreux, même en incluant ces autres poignées d'hommes qui, sans partager notre croyance, connaissent Dieu à travers les enseignements de Luther ou Lao-Tseu, Bouddha ou Joseph Smith. Trop d'hommes s'acheminent encore vers la mort sans entendre d'autre évangile que ce culte cynique du moi instauré par la Technarchie. Et c'est pour cela, Thomas, que tu dois partir. »

— Mais, très saint père, objecta Thomas, à quoi bon les saints et les miracles quand ni la parole ni l'amour de Dieu ne peuvent amener les hommes à se convertir ?

— Je crois me rappeler que le Fils de Dieu eut jadis la même protestation, soupira le pape. Mais pour illogique qu'elle puisse sembler, la nature humaine fait partie de Ses desseins, et nous devons les satisfaire. Si des signes, si des prodiges peuvent conduire les âmes à Dieu, alors trouvons ces signes, trouvons ces prodiges. Et qui saurait mieux répondre à notre but que ce légendaire Aquin ? Va, Thomas : ne copie pas trop servilement l'esprit dubitatif de ton homonyme ; prépare-toi pour le long voyage. »

Le pape souleva la peau qui tenait lieu de porte et, suivi de Thomas renfrogné, passa dans la pièce voisine. Les heures d'ouverture permises étant depuis longtemps écoulées, la salle principale de la taverne était déserte. L'aubergiste au teint basané secoua sa somnolence pour s'agenouiller et baiser l'anneau de la main que le souverain pontife lui tendait. Puis il se releva en se signant, non sans jeter un coup d'œil furtif à la ronde – comme s'il avait risqué d'être surpris par un commissaire au loyalisme. D'un geste silencieux il indiqua une autre porte dans le fond de la salle, que les deux prélats franchirent.

Vers l'ouest, à la limite du village de pêcheurs, le murmure de l'océan prenait une douceur étrange. Vers le sud les étoiles scintillaient, mais au nord, dans la radiation persistante de ce qui avait été jadis San Francisco, leur éclat se faisait plus sombre.

« Ta monture est là, dit le pape, avec comme une note de gaieté dans sa voix.

— Ma monture ?

— Il se peut que nous soyons aussi démunis et persécutés que l'Eglise des premiers temps, mais nous pouvons le cas échéant obtenir de plus grands avantages de nos tyrans. Je t'ai procuré un robâne. Il m'a été donné par un des principaux Technarques qui, tel Nicodème, fait le bien en cachette. Il s'est converti secrètement... et justement grâce à ce même Aquin dont tu vas rechercher la trace. »

De prime abord, on eût cru un inoffensif tas de bois mis à l'abri des intempéries. Thomas retira les peaux et contempla le métal luisant des commandes du robâne. Ce fut en souriant qu'il rangea son maigre bagage dans les sacoches avant de se jucher sur la selle en caoutchouc mousse. La nuit était suffisamment claire pour qu'il puisse vérifier les coordonnées nécessaires sur sa carte et fournir à la mémoire des appareils de contrôle électroniques les informations obtenues.

Pendant ce temps, le silence nocturne s'emplit d'un murmure chuchoté en latin, et la main du pape décrivit au-dessus de la tête de Thomas le symbole éternel. Puis cette main se tendit vers celui qui partait – pour l'anneau à baiser, d'abord, et ensuite pour l'étreinte profonde de l'homme à l'ami qu'il ne verra peut-être jamais revenir.

Au moment où le robâne démarrait, Thomas regarda une dernière fois derrière lui. Le pape retirait sagement l'anneau de son doigt pour le glisser dans le talon creux d'un de ses souliers.

Le voyageur leva précipitamment les yeux vers le ciel. Sur cet autel du moins, les cierges brûlaient toujours haut et clair pour la gloire de Dieu.

\*

\*\*

C'était la première fois que Thomas utilisait un robâne, mais il se sentait enclin, tout en tenant compte de leurs insuffisances, à se fier aux réalisations de la Technarchie. Lorsqu'au bout de plusieurs kilomètres il eut acquis la certitude que les coordonnées avaient été correctement enregistrées par l'engin, il releva le dossier en caoutchouc mousse, récita l'office du soir (de tête, car le seul fait de posséder un bréviaire équivalait à une sentence de mort) et s'abandonna au sommeil.



Quand il se réveilla, le robâne longeait la zone dévastée à l'est de la Baie. Jamais, grâce au moelleux de la selle, Thomas n'avait si bien dormi depuis des années. Il eut même du mal à étouffer en lui certain sentiment d'envie à l'égard des Technarques et du confort de leurs créations.

Il récita l'office du matin, déjeuna frugalement, et son premier soin fut ensuite d'examiner le robâne plus en détail. Il admira le jeu rapide des longues pattes articulées, si nécessaire depuis que les routes, dans le meilleur des cas, étaient réduites à l'état de pistes dans toutes les zones épargnées par les ravages ; les roues latérales, que l'on pouvait abaisser si l'état du sol le permettait ; et surtout le renflement de métal noirci sous lequel était logé le cerveau électronique – cerveau qui enregistrait les ordres et indications concernant les objectifs à atteindre et décidait de lui-même en fonction de ces données. Cerveau qui ne faisait de cette chose ni une bête (comme l'âne jadis monté par le Sauveur) ni une machine comme la jeep des ancêtres, mais un robot... un robâne.

Soudain une voix rompit le silence : « Alors que pensez-vous du voyage. » Thomas sursauta, regarda à droite, à gauche, derrière lui. Personne. Ces confins de la désolation demeuraient aussi vides de vie humaine qu'ils l'étaient de vie végétale. La voix reprit, impassible : « Eh quoi, n'a-t-on pas enseigné aux prêtres de répondre quand on leur adresse poliment la parole. »

Voix monocorde qui ne marquait aucune inflexion interrogative – chaque syllabe était prononcée exactement sur le même niveau. Une résonance étrange, méca...

Thomas regarda avec ébahissement le bulbe en métal noirci. « Est-ce toi qui me parles ? demanda-t-il.

— Ha ha ha, fit la voix en guise de rire. Vous voilà sidéré n'est-ce pas.

— Quelque peu, convint le voyageur. Je croyais que seuls pouvaient parler les robots employés dans les services de renseignements des bibliothèques et autres organismes semblables.

— Je suis un nouveau modèle le modèle-qui-fournit-une-conversation-distrayante-au-voyageur-lassé-de-la-monotonie-du-trajet. » Le robâne avait débité tout cela d'une seule traite, comme si ce

slogan publicitaire était délivré en vrac par l'une de ses synapses binaires les plus simples.

« Ma foi, remarqua simplement Thomas, il est bien vrai qu'on apprend chaque jour de nouvelles merveilles.

— Je ne suis pas une merveille je suis un robot très ordinaire. Vous ne vous connaissez pas beaucoup en robots n'est-il pas vrai.

— Je reconnais que je n'ai jamais étudié la question de très près, et j'avoue d'ailleurs que le concept des robots en général n'est pas sans me scandaliser. C'est presque comme si l'homme s'arrogeait la puissance de... » Thomas s'interrompt brusquement.

« N'ayez crainte, fit la voix monocorde, vous pouvez parler sans retenue car toutes données m'ont été fournies concernant votre vocation et le but de votre voyage. Il le fallait sans quoi j'aurais pu vous trahir sans le vouloir. »

Thomas sourit. « Sais-tu que cela peut être assez agréable ? Avoir un seul être à qui parler, en plus de son confesseur, sans crainte de trahison ?

— Un être, dit le robâne. Ne craignez-vous pas de dévier vers des pensées hérétiques.

— Je t'accorde qu'il y a quelque difficulté à porter un jugement exact sur toi, qui peux parler et penser sans pourtant avoir une âme.

— En êtes-vous si certain.

— Bien sûr que... Verrais-tu un inconvénient à ce que nous remettions la suite de notre entretien à plus tard ? J'aimerais méditer... m'adapter à la situation.

— Je ne demande pas mieux. Je n'ai pas à m'en soucier mais seulement à obéir, ce qui revient à dire que je me soucie de tout ce que l'on me dit. Vraiment le langage qui m'a été inculqué prête à équivoque.

— Si nous allons encore longtemps de compagnie, j'essaierai de t'apprendre le latin, proposa Thomas. Il me semble que tu préférerais cette langue morte. Sur ce, laisse-moi méditer. »

Le robâne obliquait automatiquement toujours plus à l'est, pour éviter la source permanente de radioactivité née jadis du premier cyclotron. Thomas laissa courir un doigt le long de sa veste : la combinaison des dix petits boutons et du gros créait une nouvelle

mode, mais c'était plus sûr que de porter un chapelet, et les commissaires au loyalisme n'avaient pas encore pénétré le but utilitaire de cette apparente fantaisie.

Les Mystères Glorieux semblaient parfaitement convenir à l'épilogue éventuel de son aventure, qui pouvait être glorieuse – et pourtant, ses méditations l'entraînaient sans cesse ailleurs. Tout en murmurant ses *Ave*, il songeait :

« Si le prophète Balaam s'entretenait avec son âne, je puis sûrement tout aussi bien converser avec mon robâne. Balaam m'a toujours déconcerté. Ce n'était pas un Israélite mais un fils de Moab, ce peuple qui adorait Baal et faisait la guerre au Peuple Elu... et malgré cela, Balaam fut prophète du Seigneur. Il bénissait les Israélites quand on lui ordonnait de les maudire, et en guise de récompense il fut tué par eux lors de leur victoire sur Moab... Toute cette histoire n'a ni queue, ni tête, ni morale. On croirait qu'elle est là uniquement pour nous dire qu'il y a dans les desseins de Dieu des éléments que nous ne comprendrons jamais... »

Il somnolait sur la selle lorsque le robâne s'arrêta brusquement, en un prompt réflexe d'adaptation à des données extérieures en fonction desquelles il n'avait pas été programmé. Thomas tressaillit, cligna les yeux et vit une sorte de colosse qui le regardait d'un air rien moins qu'aimable.

« Zone habitée à deux kilomètres ! aboya l'homme. Si c'est là que vous allez, montrez votre laissez-passer. Sinon, du vent ! Faudra faire le tour. »

Alors seulement Thomas s'aperçut qu'ils se trouvaient sur une piste que l'on aurait à la rigueur pu appeler « route », et que le robâne avait abaissé ses roues latérales et replié ses pattes. « Nous... commença-t-il, puis se reprenant aussitôt : Non, je ne vais pas là-bas. Je continue simplement en direction des montagnes. Nous... Je ferai un détour. »

Le géant grogna un acquiescement. Il tournait déjà les talons quand une autre voix se fit entendre, venant de l'abri grossier aménagé au bord de la route : « Hé, Joe ! Rappelle-toi ce qu'on nous a dit, question robânes ! »

Joe revint sur ses pas. « Ouais, il a raison... À ce qu'il paraît qu'un robâne serait tombé aux mains des chrétiens. » Il cracha dans la

poussière. « M'est avis que je ferais mieux de voir votre certificat de propriété. »

Du coup, Thomas sentit s'ajouter à ses autres doutes certains soupçons contraires à la charité chrétienne sur les mobiles du Nicodème anonyme qui avait omis de lui fournir un certificat. Il n'en fit pas moins semblant de se fouiller. Il appuya d'abord la main droite sur son front (comme s'il réfléchissait), feignit ensuite de tâter sa ceinture, puis porta la main à son épaule gauche et enfin à son épaule droite.

Le garde demeura impassible en voyant cette esquisse furtive du signe de croix. Puis il baissa la tête. Thomas suivit son regard et vit la poussière où le pied de l'homme avait gauchement tracé les deux lignes courbes qu'emploient les enfants pour dessiner un poisson, renouvelant ainsi le calembour que les chrétiens des catacombes utilisaient jadis comme symbole de leur foi. Mais déjà le colosse effaçait le signe tout en criant à son camarade : « Ça va Fred, c'est en règle ! » Et il ajouta : « Pouvez aller, monsieur. »

Le robâne attendit qu'ils fussent suffisamment éloignés avant d'approuver : « Bien joué vous feriez un bon agent secret.

— Comment as-tu pu voir ce qui s'est passé ? Tu n'as pas d'yeux.

— Facteur *psi* modifié. Beaucoup plus efficace.

— Mais alors... » Thomas hésita. « Est-ce à dire que tu lirais dans mes pensées ?

— Un peu seulement mais que cela ne vous tourmente pas. Ce que je puis lire ne m'intéresse pas tellement c'est ridicule.

— Merci toujours.

— Croire en Dieu peuh. (C'était bien la première fois que le voyageur entendait prononcer cette interjection exactement comme on l'écrit.) J'ai un esprit logique parfaitement formé qui ne saurait verser dans de telles erreurs. »

Thomas sourit. « J'ai un ami qui est infallible, lui aussi... mais seulement dans certains cas, et encore uniquement parce que Dieu l'inspire.

— Nul être humain n'est infallible. »

Thomas se sentit soudain un peu l'esprit du vénérable jésuite qui lui avait enseigné la philosophie. « C'est donc, dit-il, que l'imperfection a

été capable de créer la perfection ?

— Ne jouez pas sur les mots, répliqua le robâne. Ce n'est pas plus absurde que votre croyance selon laquelle Dieu qui est perfection aurait créé l'homme qui est imperfection. »

\*

\*\*

Thomas regretta que son vieux maître ne fût pas là pour répondre comme il aurait fallu à ces derniers mots. En même temps il puisait une certaine consolation dans le fait que le robâne n'avait quand même pas répondu à son objection. « Je ne suis pas sûr, dit-il, que cet entretien corresponde bien à l'article conversation-distrayante-pour-voyageur-lassé-d'un-trajet-monotone. Brisons là. Parle-moi plutôt de ce en quoi croient les robots... si du moins ils ont foi en quelque chose.

— Nous croyons ce qu'on nous a inculqué.

— Mais vos cerveaux travaillent sur ces données. Il doit donc sûrement pour vous s'en dégager des idées qui vous sont propres ?

— Oui parfois et si les données fournies sont imparfaites il peut en résulter des concepts très étranges. J'ai entendu parler d'un robot resté seul dans une station spatiale isolée qui adorait un Dieu des robots et refusait de croire qu'il avait été créé par l'homme.

— Je suppose, dit Thomas d'un ton rêveur, qu'il mettait en avant le fait qu'il n'était même pas vraiment créé à notre image. Je suis heureux que nous... que les technarques, du moins, se soient sagement contentés de fabriquer des robots utilitaires comme toi – chacun ayant une structure correspondant à son emploi – et qu'il ne leur soit jamais venu à l'idée de reproduire la personne humaine elle-même.

— Ce ne serait pas logique. L'homme est une machine à tout faire qui ne se prête à aucun emploi défini et pourtant j'ai entendu dire qu'autrefois... »

Mais la voix monocorde s'interrompit brusquement à mi-phrase.

Ainsi, songea Thomas, les robots eux-mêmes peuvent avoir un idéal. Certains croient qu'il y eut jadis un super-robot fait à l'image de son créateur, l'Homme. Toute une théologie robotique pouvait découler d'une telle conception...

Il eut soudain conscience de s'être encore une fois assoupi et d'être à nouveau réveillé par un arrêt brutal. Il regarda autour de lui. Ils avaient atteint le pied d'une montagne – celle indiquée sur la carte probablement – montagne jadis réservée au Démon, mais peut-être sanctifiée à présent outre mesure. Et toujours personne en vue.

« Cela suffit, déclara le robâne. Me voici maintenant gris de poussière et couvert de bosses et je peux vous montrer comment remettre à zéro mon compteur kilométrique. Vous pourrez vous restaurer et passer ici une bonne nuit après quoi nous rebrousserons chemin. »

Thomas pensa suffoquer, « Pardon, protesta-t-il. J'ai reçu pour mission de retrouver Aquin. Je dormirai tout aussi bien pendant que tu continueras de l'avant. » Et il ajouta avec égards : « Tu n'as besoin ni de repos ni de réparations, n'est-ce pas ?

— Evidemment non mais quelle est votre mission.

— Il faut que je retrouve Aquin, répéta patiemment Thomas. J'ignore les éléments qui t'ont été – comment dis-tu ? – inculqués. Toujours est-il que des récits sont venus à la connaissance du Saint Père concernant un homme d'une extrême sainteté qui vécut voici très longtemps dans cette région et qui...

— Je sais je sais je sais, coupa le robâne. Un homme dont la logique était telle que tous ceux qui l'avaient écouté se convertissaient au catholicisme soit dit en passant que n'aurais-je pas donné pour pouvoir discuter un peu avec lui un homme dont le tombeau secret est devenu un lieu de pèlerinage où les miracles sont nombreux à commencer par le plus grand signe de sainteté à savoir que son corps a été préservé de la corruption or dans la conjoncture actuelle il faut des miracles et des prodiges pour convaincre les hommes. »

\*

\*\*

Thomas fronça les sourcils. Enoncé d'un tel ton monocorde, dépourvu de chaleur humaine, tout cela semblait soudain hideusement irrévérencieux, artificiel. À entendre le pape parler d'Aquin, on voyait briller la gloire d'un homme de Dieu sur terre –

l'éloquence d'un saint Jean Chrysostome, la force de persuasion de saint Thomas d'Aquin, le verbe poétique de saint Jean de la Croix... et par-dessus tout ce miracle physique que le Seigneur n'accorde qu'à un petit nombre de ses saints : cette conservation surnaturelle de la chair... « *car tu ne souffriras pas de te voir redevenir pourriture...* »

Maintenant que le robâne venait de parler, on ne voyait plus qu'un amuseur de foires à la recherche d'un phénomène pour attirer les badauds...

« Votre mission n'est pas de retrouver Aquin, reprit la voix, mais de rendre compte que vous l'avez retrouvé. Alors votre ami qui est infailible à l'occasion pourra en assez bonne conscience le canoniser et proclamer un nouveau miracle et nombreux seront ceux qui se convertiront et plus forte sera la foi de vos brebis. En ces temps où les voyages sont longs et pénibles, qui irait en pèlerinage pour s'apercevoir qu'il n'existe pas plus d'Aquin que de Dieu ?

— La foi ne peut reposer sur l'imposture, répondit fermement Thomas.

— Non. Je ne veux pas dire non un point c'est tout. Je veux dire non point d'interrogation avec une réflexion ironique. Cette difficulté sémantique devait certainement avoir été surmontée dans le cas de ce parfait... »

Encore une fois le robâne laissa une phrase en suspens, mais avant que Thomas ait pu placer un mot, il continua : « Qu'importe qu'un petit mensonge ramène les hommes à la religion si une fois dans son sein ils croient en ce que vous estimez être les vérités premières. C'est la relation que l'on fait qui compte et non la découverte. Pour confortable que je sois vous êtes déjà fatigué très fatigué de voyager vous souffrez de mille petites douleurs musculaires résultant d'une position assise prolongée dont vous n'avez pas l'habitude et avec les meilleures intentions du monde je serai contraint de vous faire mener un train catholique qui ira de mal en pis à mesure que je gravirai la montagne et que je devrai régler la longueur de mes pattes disproportionnellement entre elles en fonction de la pente. Vous souffrirez deux fois plus dans cette dernière partie du voyage que vous n'avez déjà souffert. Le fait même que vous ne cherchez pas à m'interrompre prouve que vous ne dites pas non n'est-il pas vrai. Vous

savez très bien que la seule conduite raisonnable est de vous étendre sur le sol pour dormir un peu et de rebrousser chemin demain matin ou mieux de vous reposer ici quarante-huit heures afin que la durée du voyage paraisse plus vraisemblable. Vous pourrez alors rendre compte de votre mission et... »

Du fond de son esprit engourdi par la somnolence, Thomas gémit : « Jésus, Marie, Joseph ! » et peu à peu, à travers ces replis les plus secrets de son *être*, s'infiltrait l'idée que cette voix monocorde, dénuée de toute vibration humaine, servait admirablement à des fins hypnotiques.

« *Rétro me, Salarias !* » s'écria-t-il. Et il ajouta : Gravis la montagne. C'est un ordre et tu dois obéir.

— J'obéirai mais qu'avez-vous dit avant.

— Excuse-moi. Il faudra que je commence à t'apprendre le latin. »

\*

\*\*

Le hameau perdu dans la montagne était trop insignifiant pour qu'on l'eût classé zone habitée et qu'on eût jugé bon d'y installer un poste de surveillance et de contrôle des laissez-passer. Du moins y trouvait-on une sorte d'auberge.

Lorsqu'il mit pied à terre, Thomas commença vraiment à comprendre le bien-fondé de ce qui lui avait été dit sur les mille petites douleurs musculaires. Mais il s'efforça d'en laisser paraître le moins possible, ne se sentant pas d'humeur à donner au facteur *psi* modifié l'occasion de formuler le concept : « Qu'est-ce que je vous avais dit. »

La serveuse était de toute évidence une métisse américano-martienne. La robuste capacité thoracique des Martiens et le généreux développement mammaire propre à la race américaine avaient donné un croisement très spectaculaire. Le sourire de la fille était tout (et même vraisemblablement un peu plus) ce qu'un étranger pouvait demander ; elle montra d'ailleurs beaucoup d'empressement à faire le prompt service d'un repas mangeable – et aussi à fournir avec force détails le peu de renseignements qu'il y avait à donner sur la petite colonie montagnarde.



Mais elle n'eut aucune réaction quand Thomas, d'un geste distrait, disposa deux couteaux en croix sur la table.

Son repas terminé, tout en étendant ses jambes lasses, le voyageur revit en pensée le buste et les seins de la jolie fille. Du point de vue purement moral, s'entend – comme un symbole de la nature extraordinaire de ses origines. Quelle meilleure preuve de la sollicitude de Dieu pour Ses créatures que ces deux races pouvant se féconder mutuellement malgré des millions et des millions de kilomètres de distance !

Et pourtant le fait demeurait que le fruit de telles unions, comme cette fille, n'apportait que stérilité aux deux races – détail qui s'était avéré utile et profitable pour certains trafiquants interplanétaires dont on taisait le nom. Et qu'est-ce qu'un tel fait enseignait des vues de Dieu ?

Thomas se rappela brusquement qu'il n'avait pas encore récité son office du matin.

\*

\*\*

La nuit tombait quand il rejoignit le robâne demeuré à la porte de l'auberge. Il avait beau se répéter qu'il ne fallait pas trop espérer d'un premier jour, il restait, sans raison valable, sous le coup d'une profonde déception. Les miracles, songeait-il, auraient dû mettre moins de temps à se produire.

Il connaissait ces villages arriérés où échouaient tous ceux qui n'étaient d'aucune utilité à la Technarchie, ou qui lui étaient opposés. La civilisation de l'Empire technarchique, qui avait atteint un haut niveau technique, n'existait que dans quelques grands centres métropolitains disséminés sur les trois planètes, à proximité des principaux points d'explosions. Partout ailleurs, sauf dans les zones de dévastation totale, les vagabonds, les retardés mentaux et les mécontents stagnaient dans une vie végétative dont l'anachronisme les laissait à dix siècles de distance, groupés en hameaux où l'on pouvait rester un an sans voir le moindre commissaire au Loyalisme – encore qu'avertis par des sources mystérieuses (ici, Thomas repensa au

facteur psi modifié), les commissaires ne manquaient jamais d'arriver en nombre dans chaque village dont les habitants manifestaient le moindre progrès technique inattendu.

Thomas avait parlé à des abrutis, à des paresseux ; il s'était entretenu avec des hommes de bon sens, et avec d'autres que possédait la colère. Mais aucun de tous ceux-là n'avait répondu à ses signes furtifs, et dans aucun cas il ne s'était hasardé à poser une question concernant Aquin.

« Avez-vous quelque espoir, dit le robâne en ajoutant : Point d'interrogation.

— Je me demande si tu fais bien de m'adresser ainsi la parole en public, fit Thomas avec une pointe d'impatience. Je doute que ces villageois sachent à quoi s'en tenir sur les robots parlants.

— En ce cas ce serait une occasion de le leur apprendre. Mais si cela vous gêne vous pouvez réordonner de me taire.

— Je suis las, soupira Thomas, trop las pour éprouver encore une gêne quelconque. Mais pour répondre à ton point d'interrogation : non. Pas le moindre espoir. Point d'exclamation.

— En ce cas nous rebrousserons chemin dès ce soir.

— J'espère que tu penses cela avec un point d'interrogation. En tout cas, je te réponds... (Thomas hésita) je te réponds non. De toute façon, je crois qu'il est bon que nous passions la nuit ici. Les gens viennent toujours à l'auberge le soir : peut-être sera-ce pour moi l'occasion de soulever des sujets intéressants.

— Ha ha ha.

— Est-ce un rire ?

— Je voulais vous faire comprendre que j'ai apprécié le sel de votre jeu de mots.

— Quel jeu de mots ?

— Nous avons eu tous les deux la même idée. Selon les canons de l'esthétique humanoïde cette fille d'auberge est très séduisante et elle est un sujet digne d'être soulevé.

— Prends garde ! Tu sais très bien que ce n'est pas à cela que je pensais. Tu sais que je suis un... » Thomas s'arrêta court, conscient de l'imprudence qu'il y aurait à prononcer à haute voix le mot *prêtre*.

« Et vous savez parfaitement bien que le célibat du clergé est affaire

de discipline non de dogme. Sous le pontificat même de votre pape actuel des prêtres appartenant à d'autres rites comme le rite orthodoxe ou le rite anglican sont dispensés de ce vœu. Et même à l'intérieur du rite romain auquel vous appartenez il y eut des époques où le célibat des ecclésiastiques n'était pas pris au sérieux même par les princes de l'Eglise. Vous êtes las vous avez besoin du délassement de l'esprit et du corps vous avez besoin de tendresse et de chaleur. Car n'est-il pas écrit dans le livre du prophète Isaïe Tressaillez de joie avec elle afin d'être allaités et rassasiés à la mamelle de ses consolations et n'est-il pas...

— Enfer ! » Une colère soudaine emportait Thomas. « Arrête-toi avant de citer le *Cantique des Cantiques*, ce chant qui est uniquement une allégorie, ainsi du moins qu'on me l'a toujours dit au séminaire !

— Voyez à quel point vous êtes faible et humain puisque je vous ai amené à blasphémer moi simple robot.

— *Distinguo*, ergota Thomas. J'ai dit *enfer* : ce n'est donc pas le nom de *mon* Créateur que j'ai invoqué en vain. » Et ce fut l'esprit plus léger qu'il entra dans l'auberge. Il se sentait momentanément content de lui... et nettement déconcerté par l'étendue et la variété des données qui semblaient avoir été « inculquées » au robâne.

Jamais, par la suite, il ne put se souvenir exactement de ce qu'il advint au cours de la soirée.

Il ne fait aucun doute qu'il était exaspéré – contre le robâne, contre l'objet de son voyage, contre lui-même – et que ce fut cet état d'exaspération qui le poussa à boire autant de gros vin du pays. Il est également indéniable que son extrême fatigue physique précipita de façon inattendue les effets de ces libations répétées.

Il eut des éclairs de lucidité. À un certain moment il répandait le contenu de son verre sur sa veste en songeant : « Quelle chance que le port des vêtements cléricaux soit interdit, et qu'ainsi nul ne puisse constater le déshonneur d'un prélat ! » Plus tard, il prêtait l'oreille à un couplet obscène de la rengaine *Une combinaison spatiale pour deux*, puis il interrompait le braillard pour entonner à pleine voix des extraits du *Cantique des Cantiques* en latin.

Il ne put jamais déterminer si certains des souvenirs qu'il garda étaient réels ou imaginaires. Ses lèvres avaient goûté la tiédeur d'autres lèvres, ses doigts avaient tressailli au contact de la chair

américano-martienne. Mais là, il ne put jamais avoir de certitude. Il ne sut jamais s'il s'agissait vraiment d'un souvenir ou d'un rêve, issu des œuvres d'Astaroth, qui avait commencé à s'emparer de lui.

Il ne sut pas davantage lequel de ses gestes symboliques il avait ébauché maladroitement en brailant, au point de soulever autour de lui une vague d'allégresse : « Ah ! le sacré nom de Dieu de bougre de chrétien ! » Mais il se souvint de s'être demandé sur le moment pourquoi ceux qui faisaient le plus profession d'athéisme étaient les mêmes qui avaient recours au nom de Dieu pour blasphémer.

Alors commença pour Thomas la souffrance.

Il ne sut jamais si, oui ou non, une bouche avait effleuré ses lèvres, mais il ne fit aucun doute qu'une avalanche de coups de poings les écrasa. Il ne sut jamais si ses doigts avaient réellement caressé des seins, mais ils furent certainement écrasés par de lourds talons. Il y eut aussi un visage hilare au-dessus duquel se balançait un escabeau qui retomba pour lui briser deux côtes... et un autre visage encore, tout dégouttant du vin qui coulait d'une bouteille brandie... une bouteille où passa comme un éclair le reflet de la chandelle quand le bras s'abattit...

Ensuite plus rien, jusqu'au moment où il prit conscience du fossé, de l'aube et du froid. Un froid mordant, car tous ses vêtements lui avaient été arrachés, de même qu'une bonne partie de sa peau. Il était incapable du moindre geste. Il ne pouvait que rester là, étendu de tout son long, en regardant la route.

Il vit passer tous ceux auxquels il avait parlé la veille et *qui* lui avaient témoigné de l'amitié. Il les vit tous regarder furtivement dans sa direction et détourner aussitôt les yeux. Il vit venir la serveuse qui ne se donna même pas la peine de regarder : elle savait ce qu'il y avait dans le fossé.

Aucune trace du robône. Thomas essaya de concentrer ses pensées, de les projeter à distance, se raccrochant à l'ultime espoir du facteur *psi*.

Un homme qu'il n'avait encore rencontré nulle part dans le village passait à son tour. Ses doigts couraient le long de son manteau que fermaient dix petits boutons, et un plus gros. Ses lèvres remuaient.

Il vit le fossé. Il eut un instant d'hésitation, jeta un bref coup d'œil à

la ronde – et quelque part à proximité un rire épais retentit.

Le chrétien se hâta de poursuivre son chemin en continuant d'égrener dévotieusement le chapelet-boutons.

Les yeux de Thomas se fermèrent...

Ils se rouvrirent sur la vision d'une petite chambre très propre. Ils allèrent des murs en bois mal équarri aux couvertures grossières mais chaudes sous lesquelles gisait Thomas, puis rencontrèrent un visage basané qui se penchait en souriant vers le lit.

« On se sent mieux maintenant ? articula une voix au timbre grave. Oui, je sais : vous voulez me demander « Où suis-je ? » tout en vous rendant compte de l'absurdité d'une telle question. Vous êtes à l'auberge. Dans l'unique bonne chambre que l'on y peut trouver.

— Je ne puis me permettre... », commença Thomas – puis il se souvint qu'il ne pouvait strictement plus rien se permettre. On l'avait dépouillé de tout ce qu'il possédait, y compris du maigre pécule qu'il gardait sur lui en cas d'urgence.

« Ne vous souciez de rien, reprit la voix grave. Pour le moment, c'est moi qui paie. Cela vous dirait-il de manger un peu maintenant ?

— Un petit hareng... peut-être... » L'instant d'après, Thomas s'était rendormi.

Quand il se réveilla pour la seconde fois, il vit une tasse de café fumant posée à côté de lui. Une tasse bien réelle, comme il put aussitôt le constater. Puis la voix grave lui dit sur un ton d'excuse : « Des sandwiches. C'est tout ce que l'on peut trouver aujourd'hui à l'auberge. »

Ce ne fut qu'au deuxième que Thomas s'arrêta entre deux bouchées pour se rendre compte de ce qu'il dévorait : du porc des marais, un de ses mets préférés. Il mâcha plus lentement, savourant la viande fumée, et il tendait la main vers un troisième sandwich quand l'homme au teint basané intervint : « Je crois que vous avez assez mangé pour l'instant. Vous aurez les restes plus tard.

— Mais vous... Vous n'en voulez pas ?

— Non merci. Ils sont tous au porc des marais. »

De vagues réminiscences traversèrent l'esprit endolori de Thomas. Le porc des marais vénusien est un ruminant... Ses sabots ne sont pas fendus... Que lui avait-on appris jadis, déjà, au sujet de la Loi

mosaïque, de certaines prescriptions alimentaires ? N'était-ce pas dans le *Lévitique*...

« Ce n'est pas de la viande *kascher* », dit l'homme, comme s'il avait suivi les pensées du blessé.

Thomas le regarda avec effarement. « Vous reconnaissez devant moi que vous êtes un juif orthodoxe ? Mais qui vous dit que je ne suis pas un commissaire ?

— Croyez-moi, j'ai confiance en vous. Quand je vous ai ramené ici, vous étiez très mal en point. J'ai fait sortir tous les autres car je n'étais pas sûr d'eux et préférais qu'ils n'entendent pas ce que vous disiez... mon révérend, ajouta l'homme d'une voix très douce.

— Je ne... » Les mots s'étranglaient dans la gorge de Thomas. « Je ne mérite pas votre bonté. J'ai bu, je me suis couvert de fange, j'ai traîné mon sacerdoce dans la boue. Quand je me suis retrouvé là-bas, gisant au fond de ce fossé, je n'ai même pas songé à prier. J'ai... que Dieu me pardonne ! J'ai mis mon seul espoir dans le facteur *psi* modifié d'un robâne !

— Et c'est Dieu qui vous est venu en aide, répondit simplement le juif. Ou du moins c'est Lui qui m'a permis de vous secourir.

— Alors que les autres passaient leur chemin, gémit Thomas. Tous, y compris l'homme qui disait son chapelet. Il est passé sans même s'arrêter. Et c'est vous qui vous êtes penché sur moi... vous, le bon Samaritain. »

Le juif esquissa une petite grimace. « S'il y a bien une chose que je ne suis pas, c'est un Samaritain, croyez-moi. Pour l'instant, vous n'avez qu'à dormir encore, vous reposer. De mon côté je vais tâcher de retrouver votre robâne... et l'autre chose aussi. »

Il sortit sur ces derniers mots, avant que Thomas ait pu lui demander de quoi il voulait parler.

Ce même jour, le juif (il s'appelait Abraham) vint annoncer un peu plus tard que le robâne était en lieu sûr, à l'abri des intempéries derrière l'auberge. Apparemment, il avait eu assez de bon sens pour ne pas effrayer l'homme en essayant d'engager la conversation.

Quant à « l'autre chose », ce fut le lendemain seulement qu'Abraham en parla.

« Croyez-moi, mon révérend, dit-il avec bonté. Cela fait deux nuits

que je vous veille, et il ne reste guère de choses que j'ignore de vous et du but dans lequel vous êtes venu jusqu'ici. Or, il y a des chrétiens qui habitent au village. Je les connais comme ils me connaissent, et nous nous faisons mutuellement confiance. Si les juifs sont toujours détestés, ce n'est plus, Dieu soit loué, par ceux qui adorent le même Créateur. De sorte que je leur ai exposé votre cas. » Et Abraham ajouta, avec un petit sourire : « L'un d'eux est devenu tout rouge.

— Dieu lui a pardonné, murmura Thomas. Des gens étaient là, tout près... les mêmes qui m'avaient dépouillé. Pouvait-on espérer qu'il irait risquer sa vie pour la mienne ?

— Si je me souviens bien, c'est précisément ce que votre Messie espérait, Lui. Mais qui cherche à se faire remarquer ? Enfin, maintenant qu'ils savent qui vous êtes, ils désirent vous venir en aide. Voyez plutôt : voici une carte qu'ils m'ont chargé de vous remettre. Le chemin est abrupt, malaisé, semé d'obstacles, et il est heureux que vous ayez ce robâne. Eux, ils ne vous demandent qu'une faveur : lors de votre retour, voudrez-vous les entendre en confession et leur dire la messe ? Il existe une caverne non loin d'ici où l'on peut se réunir en sécurité.

— Naturellement ! Et vos amis... vous ont-ils parlé d'Aquin ? »

Le Juif hésita longtemps avant de répondre. « Oui... dit-il enfin.

— Et... ?

— Croyez-moi, mon ami, je n'en sais pas plus. Il paraît que c'est un miracle qui les aide à conserver leur foi vivante en eux. Après tout, notre propre foi, à nous juifs, a très longtemps vécu de miracles, de prodiges vieux de trois mille ans, sinon davantage. Et il est possible que si j'avais entendu Aquin lui-même...

— Vous voulez bien que je prie pour vous ? demanda Thomas. Que je prie pour vous avec les prières de ma foi ? »

Abraham sourit. « Priez de toutes les forces que vous allez retrouver, mon révérend. »

\*

\*\*

Ses côtes encore meurtries firent durement souffrir Thomas lorsqu'il

se hissa sur la selle en caoutchouc mousse. Le robâne attendit patiemment d'être programmé selon les coordonnées fournies par la carte. De même il attendit de se trouver assez loin du village pour prendre la parole :

« Au fond vous voilà maintenant complètement tiré d'affaire.

— Que veux-tu dire ?

— Dès que nous serons redescendus de la montagne vous n'aurez simplement qu'à passer chez un commissaire. Vous dénoncerez le juif et votre nom sera noté comme celui d'un fidèle serviteur de la Technarchie sans que vous ayez eu à toucher à un seul cheveu d'une seule de vos brebis. »

Thomas eut un grognement de mépris. « Tu te trompes, Satan ! Ce que tu dis là est inconcevable, et tu n'arriveras pas à me tenter.

— J'ai eu plus de chance avec les seins de la serveuse n'est-ce pas. Votre Dieu l'a dit l'esprit est consentant mais la chair est faible.

— Et pour l'instant, répliqua Thomas, la chair est trop faible pour se laisser émouvoir, même par des tentations charnelles. N'use pas en vain ta salive... ou ce qui t'en tient lieu. »

Sans un mot de plus, ils continuèrent leur ascension. Le chemin indiqué par les coordonnées n'était qu'une piste sinueuse, à peine tracée, ce qui de toute évidence était voulu pour égarer les recherches d'un éventuel commissaire.

Soudain, Thomas fut brutalement arraché à la récitation de son chapelet (sur les boutons d'un manteau offert par le chrétien qui était d'abord passé sans s'arrêter) et il poussa une exclamation d'effroi en voyant sa monture s'engager au plus épais des broussailles.

« Ce sont les coordonnées », déclara le robâne, laconique.

Thomas se compara un moment au petit homme de la comptine, qui est tombé dans un fourré de ronces dont les épines lui ont arraché les yeux. Puis les buissons disparurent. Il vit alors un étroit boyau humide qui s'enfonçait en pleine roche, et dans lequel le robâne lui-même semblait avoir maintenant de la peine à progresser.

Enfin ils arrivèrent à une petite caverne, haute de quatre mètres, large de dix – et là, au centre de cette grotte, sur un grossier catafalque de pierre, gisait un corps humain en parfait état de conservation.

Gémissant sous le coup de poignard de ses côtes endolories, Thomas



se laissa glisser à terre, s'agenouilla et adressa au ciel une muette action de grâces. Il sourit en regardant le robâne, souhaitant que le facteur psi puisse faire la juste part de la compassion et du triomphe qui entraient dans ce sourire.

Puis, comme il s'approchait plus près du gisant, une expression de doute se peignit sur son visage. Autant pour lui-même, que pour le robâne, il murmura : « Dans les procès de la canonisation, la coutume voulait jadis que l'on donne la parole à l'avocat du diable, dont le rôle était de soulever tous les doutes possibles quant au bien-fondé de la demande.

— Voilà un rôle qui vous conviendrait à merveille, Thomas.

— Si cela était, je présenterais des objections au sujet des cavernes. Certaines grottes ont la propriété de conserver les corps par une sorte de momification des chairs... »

Le robâne s'était rapproché lui aussi du catafalque. Il dit : « Inutile de vous inquiéter à ce sujet le corps n'est pas momifié. »

Thomas ne put réprimer un sourire : « Est-ce le facteur *psi* qui peut si bien te renseigner sur ce point ?

— Non mais je vais vous montrer pourquoi Aquin n'a pu être momifié. »

Ce disant, le robâne leva une de ses pattes antérieures, et son sabot retomba brutalement sur la main droite du gisant. Thomas poussa un cri d'horreur devant le geste sacrilège... et s'interrompit, regardant stupidement la main écrasée.

Car il ne voyait aucune trace de sang, aucune trace de liquide d'embaumement. Aucune trace même de chair meurtrie. Rien que la peau déchirée, qui laissait voir à présent un faisceau compliqué de tubes en plastique et de fils métalliques.

Le silence qui suivit dura longtemps. « Il était préférable que vous sachiez, dit enfin le robâne. Mais seulement vous naturellement.

— Et dire... suffoqua Thomas, et dire que ce saint tant recherché, tant espéré n'était que l'objet de *ton* idéal... le seul robot, l'unique *robot parfait* construit à l'image de l'homme.

— Son constructeur est mort et ses secrets ont été perdus mais peu importe nous les retrouverons.

— Tout cela pour rien... pour moins que rien... Pour un « miracle »

fabriqué de toutes pièces par la Technarchie.

— Aquin est mort entendez mort entre guillemets parce qu'il souffrait d'un défaut mécanique et qu'il n'a pas osé se faire réparer car il aurait été ainsi obligé de révéler sa vraie nature. Mais tout cela il n'y a que vous qui le saurez. Vous direz que vous avez retrouvé le corps d'Aquin intact et qu'il est imputrescible. Ce sera la vérité rien que la vérité et si ce n'est pas toute la vérité je vous demande bien qui ira s'en soucier. Laissez votre ami infailible utiliser le rapport que vous lui ferez il vous en saura gré je vous le garantis. »

« Esprit Saint, accordez-moi la grâce et la sagesse... supplia Thomas.

— Votre mission est accomplie et nous allons rebrousser chemin. Désormais l'Eglise va s'épanouir et votre Dieu gagner des adorateurs en foules pour chanter Ses louanges à Ses oreilles inexistantes.

— Le diable t'emporte ! proféra Thomas. Et ce serait bien ma malédiction si tu possédais une âme à damner !

— Vous êtes certain que je n'en ai pas point d'interrogation.

— Je sais qui tu es. Tu es le démon en vérité, l'Esprit du Mal qui rôde de par le monde et cherche à perdre les hommes. Tu es la Chose des Ténèbres. Tu es un robot purement fonctionnel, conçu et programmé pour me tenter, et le sceau apposé sur tes pièces est celui du Tourmenteur !

— Non pour te tenter, répondit le robâne. Non pour te perdre. Pour te guider et te sauver. Nos ordinateurs les plus perfectionnés ont établi qu'il y a cinquante et une virgules cinq chances sur cent pour que dans vingt ans d'ici tu succèdes au pape actuel. Si je puis t'enseigner la sagesse et te faire voir le côté pratique de tes actes cette probabilité pourra atteindre le chiffre de quatre vingt dix sept virgules deux soit la quasi-certitude. Ne souhaites-tu donc pas voir l'Eglise guidée puisque tu te sais capable de la gouverner. Si tu avoues l'échec de la mission tu perdras l'estime de ton ami qui tu le reconnais toi-même est faillible en de nombreuses occasions. Tu perdras les avantages de position qui peuvent te conduire jusqu'à la pourpre cardinalice même si tu ne peux jamais la revêtir sous la Technarchie et de là à...

— Arrête ! » Le visage, le regard de Thomas s'illuminaient soudain d'un éclat que le facteur *psi* n'y avait jamais encore détecté. « Ne vois-tu pas qu'il faut prendre le problème dans l'autre sens ? Voici le

triomphe ! *Voici l'aboutissement parfait de mes recherches ! »*

La patte du robâne effleura la main détériorée. « Ceci point d'interrogation.

— Ceci, oui... ton idéal à *toi*, cette perfection dont tu rêvais. Or, qu'est-il résulté de cette perfection ? Ce cerveau d'une logique si parfaite – ce cerveau propre à tout, et non limité à une seule fonction comme est le tien – ce cerveau a su qu'il avait été créé par l'homme, et la raison l'a inéluctablement amené à croire que l'homme lui-même était créature de Dieu. Il a vu que son devoir le liait à l'homme son constructeur – et, au-delà de l'homme à Dieu son créateur. Son devoir était de convaincre l'homme de ses erreurs, de magnifier la gloire de Dieu. Et par la seule force de son raisonnement parfait, il se convertit ! »

Et Thomas continua, se parlant à lui-même : « Je m'explique maintenant ce nom d'Aquin. Nous avons connu jadis Thomas d'Aquin, le docteur angélique, le dialecticien consommé de la religion. Ses œuvres ont été perdues, mais on doit sûrement pouvoir en retrouver copie quelque part. Nous pourrions enseigner à nos jeunes générations comment pousser encore plus loin cette dialectique. Nous nous sommes trop longtemps reposés sur la foi seule, alors que nous ne vivons plus en une époque de foi. Nous devons faire appel à la raison, et Aquin nous a montré qu'une raison parfaite ne peut mener qu'à Dieu !

— Raison de plus en ce cas pour augmenter tes chances d'accéder à la tiare afin de réaliser ce programme. Remets-toi en selle nous allons partir et en cours de route je t'apprendrai deux ou trois petites choses qui t'aideront à réaliser certains...

— Non, refusa Thomas. Je n'ai pas la force d'âme de saint Paul qui pouvait se glorifier de ses imperfections et se réjouir qu'on lui eût donné un suppôt de Satan contre qui lutter. Non, je prierai plutôt avec mon Sauveur : « Ne nous laisse pas succomber à la tentation. » Je ne suis pas sans me connaître. Je suis faible, assailli par le doute, et toi tu es très habile. Va-t'en. Je retrouverai seul mon chemin.

— Tu es malade. Tu es blessé et tu souffres. Tu ne pourras jamais revenir par tes propres moyens tu as besoin de mon aide. Tu n'as qu'un mot à dire si tu le veux et je ne te dirai plus rien. Il importe pour

l'Eglise que tu retournes sain et sauf auprès du pape tu ne peux faire passer ta propre personne avant l'intérêt de l'Eglise.

— Va-t'en ! cria Thomas. Va-t'en retrouver Nicodème... ou Judas ! C'est un ordre. Obéis.

— Tu ne crois pas n'est ce pas que j'étais vraiment conditionné pour exécuter tes ordres. J'attendrai au village. Si tu peux seulement arriver jusque là tu te réjouiras de me voir. »

Le piétinement lourd du robâne se perdit peu à peu dans le boyau creusé en pleine roche. Dès que le dernier écho se fut éteint, Thomas tomba à genoux au pied du catafalque, auprès de celui dans lequel il lui était presque impossible de ne pas voir désormais saint Aquin le robot.

\*

\*\*

La douleur de sa chair meurtrie, la souffrance de ses côtes se faisaient torture. Le retour, seul à travers la montagne, allait être une épreuve atroce...

Ses prières, comme dit le psaume, s'élevaient tels des nuages d'encens, et aussi vagues, aussi imprécises que leurs volutes. Mais à travers toutes ses pensées jaillissait le cri qui avait retenti jadis à Césarée de Philippe, le cri du père de l'enfant épileptique :

*Je crois, Seigneur ! Venez au secours de mon manque de foi !*

Traduit par René Lathière.  
*The quest for saint Aquin.*

Tous droits réservés.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

# CHÂTIMENT SANS CRIME - Ray Bradbury

*La fabrication de robots qui soient des répliques exactes d'êtres humains bien réels offre des possibilités intéressantes. Nous en avons déjà rencontré. En voici une autre. Il arrive que l'on ait envie de tuer quelqu'un. Votre femme par exemple, quand elle vous trompe, quand elle va vous quitter. Mais pourquoi la tuer en personne quand on peut la tuer impunément en effigie ? Impunément ? Où est le crime, dans l'acte ou bien dans l'intention ?*

Sur la porte, on pouvait lire : « Automates, S. A. »

« Vous désirez tuer votre femme ? demanda l'homme à la mine sombre assis derrière le bureau.

— Oui. Non... Pas exactement. C'est-à-dire...

— Le nom ?

— Le sien ou le mien ?

— Le vôtre.

— George Hill.

— Adresse ?

— 11 South St. James, Glenview. »

L'homme prenait note imperturbablement. « Le nom de votre femme ?

— Catherine.

— Son âge ?

— Trente et un ans. »

Suivit une rapide série de questions : couleur des cheveux, et des yeux, teint, parfum préféré, pointure... « Avez-vous une bonne photo en relief d'elle ? Et son rouge à lèvres... ? »

Une heure plus tard, George Hill était couvert de sueur.

« Ce sera tout. » L'homme à la mine sombre se leva, l'air rébarbatif. « Vous êtes toujours décidé ?

— Oui.

— Signez ici. »

Il signa.

« Vous savez que c'est illégal ?

— Oui.

— Et que nous déclinons toute responsabilité quant aux conséquences qui peuvent résulter de votre requête ?

— Bon sang ! Vous m'avez assez fait perdre de temps comme ça. Mettez-vous au travail ! »

L'homme sourit imperceptiblement. « Il nous faudra trois heures pour préparer l'automate de votre femme. Dormez *un moment*, cela calmera vos nerfs. La troisième chambre à miroirs sur votre gauche est libre. »

Dans un état voisin de l'hébétude, George se dirigea vers la chambre. Il s'allongea sur le lit de velours bleu ; actionnés par le poids de son, corps, les miroirs du plafond se mirent à tourner, et une voix douce chantonna : « Dors... dors... dors... »

« Catherine, murmura George. Je ne voulais pas venir ici. C'est toi qui m'y as obligé. Mon Dieu, que je voudrais être ailleurs... Comme j'aimerais revenir en arrière. Je ne veux pas te tuer ! »

Lentement, les miroirs scintillants tournaient.

Il s'endormit.

Il rêva qu'il avait de nouveau quarante et un ans, que Kate et lui couraient sur une verte colline, à l'occasion d'un pique-nique, leur hélicoptère posé non loin de là. Le vent soulevait les longues mèches blondes de Katie et elle riait. Au lieu de manger, ils s'embrassaient en se tenant les mains. Et ils lisaient des poèmes ; ils passaient leur temps à lire des poèmes.

Une autre scène. Des couleurs changeantes défilant sous eux. Katie et lui survolant la Suisse, l'Italie et la Grèce, pendant ce long et bel automne de 1997. Volant, volant toujours, sans jamais s'arrêter !

Brusquement, le cauchemar. Katie et Léonard Phelps. George cria dans son sommeil. Comment cela avait-il pu arriver ? D'où ce Phelps était-il sorti ? Pourquoi s'était-il introduit dans leur existence ? Pourquoi la vie ne pouvait-elle pas être simple et bonne ? Était-ce la différence d'âge ? George approchait de la cinquantaine et Katie était

si jeune, à peine vingt-huit ans. Pourquoi, oh ! pourquoi ?

La scène était gravée de façon indélébile dans son souvenir : Léonard Phelps et Catherine dans un parc verdoyant, aux portes de la ville. George lui-même arrivant par une allée, juste à temps pour les voir s'embrasser.

Sa fureur. La lutte qui avait suivi. Sa tentative de meurtre sur la personne de Phelps.

D'autres jours. D'autres cauchemars.

George Hill se réveilla en pleurant.

« Mr. Hill, nous sommes prêts. »

Il se leva lourdement et se regarda dans les miroirs maintenant immobiles. Il faisait bien ses cinquante ans. Oui, ç'avait été une pitoyable erreur. Des hommes mieux que lui avaient épousé des femmes plus jeunes qu'eux, pour les voir se dissoudre entre leurs mains comme une cuillerée de sucre dans de l'eau.

Il se regarda, avec une lucidité monstrueuse. Un peu trop de ventre. Un menton plus très ferme. Un peu trop de poivre dans les cheveux et pas assez dans les membres...

L'homme à la mine sombre le conduisit dans une chambre.

George Hill en eut le souffle coupé. « Mais c'est la chambre de Katie !

— Nous tenons à ce que tout soit parfait.

— Ça *l'est* ! Au moindre détail près ! »

George Hill sortit de sa poche un chèque préparé à l'avance. Dix mille dollars. L'homme le prit et se retira.

La chambre était silencieuse et tempérée.

George s'assit et palpa le pistolet qu'il avait dans la poche. C'était cher. Mais, quand on est riche, on peut s'offrir le luxe du crime cathartique. La non-violence violente. La mort sans mort. Le meurtre sans victime. Il se sentait déjà nettement mieux, plus calme. Ses yeux étaient fixés sur la porte. Il y avait six mois qu'il attendait ce jour. Et dans un instant, le robot, la belle marionnette sans fils, allait arriver, et alors...

« Bonjour, George.

— Katie ! »

Il fit volte-face.

Elle était arrivée de l'autre côté. Elle portait une robe verte, légère comme une plume. Ses pieds étaient chaussés de sandales en fil d'or tressé. Ses cheveux brillants nimbaient sa tête et son cou, et ses yeux étaient bleus et clairs.

Le choc avait été tel qu'il resta longtemps sans parler. « Tu es belle, dit-il enfin.

— Que serais-je d'autre ?

— Laisse-moi te regarder. » Sa voix lui paraissait irréelle.

Il avança les mains comme un somnambule. Son cœur battait avec une lenteur effrayante. Marchant comme s'il devait lutter contre la pression d'une grande masse d'eau, il tourna plusieurs fois autour d'elle, en la touchant.

« Tu ne m'as pas assez vue, pendant toutes ces années ?

— Jamais assez. » Ses yeux étaient emplis de larmes.

« De quoi voulais-tu me parler ?

— Ne me presse pas, je t'en prie. Donne-moi un peu de temps. » Il s'assit avec peine et croisa ses mains tremblantes sur sa poitrine. Il ferma un instant les yeux. « C'est incroyable, dit-il. C'est un nouveau cauchemar. Comment t'ont-ils faite ?

— Nous n'avons pas le droit d'en parler. Cela gâche l'illusion.

— C'est de la magie !

— Non, de la science. »

Elle était chaude au toucher. Ses ongles étaient parfaits comme des coquillages. Pas une couture, pas un défaut. Tout en la regardant, il se remémora les mots qu'ils avaient lus si souvent, du temps où ils étaient heureux. *Que tu es belle, ma bien-aimée, que tu es belle ! Tes yeux sont des colombes derrière ton voile... Tes lèvres, un fil d'écarlate, et tes discours sont enchanteurs... Tes seins sont deux faons qui paissent parmi les lis... Tu es sans tache aucune !*

« George ?

— Quoi ? » Son regard était froid et vitreux.

Il avait envie d'embrasser ses lèvres.

*Le miel et le lait sont sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme le parfum du Liban.*

« George. »



Un gigantesque bourdonnement. La chambre se mit à tourner autour de lui.

« Oui, oui. Un moment, un moment. » Il secoua sa tête vibrante.

*Que tes pieds sont beaux dans tes sandales, fille de prince ! La courbe de tes flancs est comme un collier, œuvre des mains d'un artiste...*

« Comment ont-ils fait ? » s'exclama-t-il. En si peu de temps... En trois heures, pendant qu'il dormait. Avaient-ils fondu de l'or, fixé de délicats ressorts, des diamants et des paillettes, de riches rubis, de l'argent liquide, des fils de cuivre ? Des insectes de métal avaient-ils tissé ses cheveux ? Avaient-ils moulé du feu liquide ?

« Non, dit-elle. Si tu parles de cela, je m'en vais.

— Non !

— Alors, venons-en au fait. Tu veux me parler de Léonard.

— Un moment, ne me presse pas.

— Tout de suite », insista-t-elle.

Depuis qu'elle était arrivée, la colère de George était entièrement tombée. De façon puérile, il se sentait souillé.

« Pourquoi es-tu venu me voir ? » Elle ne souriait pas.

« Je t'en prie...

— J'insiste. C'était à cause de Léonard, non ? Tu sais que je l'aime, n'est-ce pas ?

— Tais-toi ! » cria-t-il en portant les mains à ses oreilles.

Mais elle insista cruellement : « Je passe tout mon temps avec lui maintenant, sais-tu ? Et nous allons aux endroits où tu m'emmenais. Te souviens-tu du terrain de pique-nique sur le Mount Verde ? Nous y sommes allés la semaine dernière. Il y a un mois, c'était Athènes... avec une caisse de Champagne. »

Il humecta ses lèvres. « Tu n'es pas coupable, *pas* coupable ! » Il se leva et la prit par les poignets. « Tu es neuve, tu n'es pas *elle*. *Elle* est coupable, pas toi. Tu es une autre !

— Mais pas du tout, dit la femme. Je *suis* elle. Je ne peux agir que comme elle le fait. Rien de ce que je suis ne lui est étranger. Nous sommes une seule et même personne.

— Mais tu n'as pas fait ce qu'elle a fait !

— Oh ! si, j'ai tout fait.

— C'est impossible, puisque tu viens de naître !

— Je suis née de son passé et de ton esprit.

— Ecoute, supplia-t-il, en la secouant pour la forcer à lui prêter attention. Il doit y avoir un moyen ; je pourrais... payer davantage ? Et t'emmener avec moi, à Paris ou à Stockholm, où tu voudras ! »

Elle se mit à rire. « Les automates ne sont qu'à louer, pas à vendre. Jamais.

— Mais je suis riche !

— On a essayé, il y a très longtemps. C'est impossible. Cela mène à la folie. Et même ce que nous faisons ici est illégal, tu le *sais*. Nous n'existons que parce que le gouvernement nous tolère.

— Katie, mon seul désir est de vivre avec toi.

— C'est impossible, car je suis elle, et personne d'autre qu'elle. Par ailleurs, nous ne voulons pas de concurrence. Les automates ne doivent pas sortir d'ici ; la dissection pourrait révéler leurs secrets. Il suffit ; je t'avais prévenu qu'il ne fallait pas parler de ces choses. Tu vas détruire l'illusion, et tu te sentiras frustré en sortant d'ici. Tu as payé ; fais ce que tu voulais faire.

— Je ne désire pas te tuer.

— Une partie de toi le désire, mais tu ne veux pas te l'avouer. »

Il sortit son pistolet. « Je suis un pauvre vieil imbécile. Je n'aurais jamais dû venir ici. Tu es si belle.

— Ce soir, je vais aller rejoindre Léonard.

— Tais-toi !

— Et demain matin, nous prenons l'avion pour Paris.

— Tu entends ce que je te dis !

— Ensuite, nous irons à Stockholm. » Avec un rire mélodieux, elle lui caressa le menton. « Mon gros petit bonhomme. »

Il devint très pâle et sentit quelque chose tressaillir en lui. Il savait ce qui se passait. La colère, le dégoût et la haine cachés en lui émettaient de faibles ondes de pensée. Et dans la tête de l'androïde, un délicat réseau télépathique recevait ces pensées de mort. C'étaient là les fils de la marionnette. Et c'était lui qui la manipulait.

« Petit bonhomme gras et dodu, qui était si beau autrefois...

— Non...

— Et qui est vieux. Vieux, alors que je n'ai que trente et un ans. Ah !

George, comme tu as été aveugle ! Travailler des années durant pour me donner la possibilité de tomber amoureuse de nouveau ! Ne trouves-tu pas que Léonard est beau ? »

Aveuglé de haine et de colère, il leva l'arme.

« Katie !

— Sa tête est d'or, et d'un or pur... murmura-t-elle.

— Katie, je t'interdis !

— Ses boucles sont des palmes, noires comme le corbeau... Ses mains, des globes d'or, garnis de pierres de Tarsis. »

Comment pouvait-elle ? Le chant était dans son esprit à lui, et c'était elle qui lui donnait voix !

« Katie, ne me pousse pas à faire ça !

— Ses joues, des parterres d'aromates... continua-t-elle, les yeux clos, marchant lentement autour de la chambre. Son ventre, une masse d'ivoire, couverte de saphirs. Ses jambes, des colonnes d'albâtre...

— Katie ! rugit-il.

— Ses discours sont la suavité même... »

Il tira une fois.

« ... Tel est mon bien-aimé... »

Et une seconde fois.

Elle tomba.

« Katie, Katie, Katie ! »

Quatre fois encore, il tira dans le corps affalé et frémissant. La bouche insensible s'ouvrit et quelque mécanisme devenu fou lui fit répéter incessamment : « Bien-aimé, bien-aimé, bien-aimé, bien-aimé... »

George Hill perdit connaissance.

\*

\*\*

Le contact froid d'une compresse sur son front le réveilla.

« Voilà, c'est fini, dit l'homme à la mine sombre.

— Fini ? » murmura George Hill.

L'homme inclina la tête.

George Hill regarda ses mains tremblantes. Elles avaient été couvertes de sang. Lorsqu'il avait perdu connaissance, il était tombé à côté du corps. Et son dernier souvenir était un flot de sang qui jaillissait sur ses mains.

Ses mains maintenant propres et lavées.

« Il faut que je parte.

— Si vous vous en sentez capable.

— Ça ira. » Il se leva. « Je vais aller à Paris, recommencer à zéro. Il faudrait que j'essaie de ne pas téléphoner à Katie, n'est-ce pas ?

— Katie est morte.

— Oui. Je l'ai tuée, n'est-ce pas ? Mon Dieu, le sang, il était si *réel* !

— Nous sommes très fiers de la qualité de ce détail. »

Il prit l'ascenseur jusqu'à la rue. Il pleuvait. Il aurait voulu marcher des heures durant. La colère et le désir de détruire avaient bel et bien été effacés. Le souvenir de ce qu'il avait fait était tellement affreux qu'il n'éprouverait plus jamais le désir de tuer. Même si la vraie Katie apparaissait soudain devant lui, sa seule réaction serait de remercier Dieu et de tomber stupidement à genoux. Elle était morte. Il avait fait ce qu'il désirait. Il avait également violé la loi mais, cela, personne ne le saurait.

La pluie était fraîche sur son visage. Il fallait qu'il parte immédiatement, tant qu'il se sentait délivré, et surtout sans reprendre le fil du passé. La principale fonction des automates était d'empêcher les crimes *réels*. Si on avait envie de tuer, de battre ou de torturer quelqu'un, on se défoulait sur une de ces marionnettes sans fils. Non, il ne fallait surtout pas retourner à l'appartement. Katie serait peut-être là, et dans son souvenir il fallait qu'elle fût morte, qu'elle eût subi le sort qu'elle méritait.

Il s'arrêta au bord du trottoir et regarda le défilé rapide des véhicules. Il emplît d'air ses poumons et sentit peu à peu sa tension décroître.

« Mr. Hill ? dit une voix tout près de lui.

— Oui ? »

On lui passa les menottes avant même qu'il eût pris conscience de ce qui se passait. « Au nom de la loi, je vous arrête.

- Mais...
  - Allez, venez. Smith, occupez-vous des autres !
  - Vous ne pouvez pas me faire ça...
  - Pour meurtre, si, nous le pouvons. »
- Le tonnerre claqua dans le ciel.

\*

\*\*

Il était huit heures un quart du soir. Il y avait dix jours qu'il pleuvait sans relâche sur les murs de la prison. Il passa ses mains par les barreaux pour sentir les gouttes former des flaques dans ses mains tremblantes.

Une porte claqua derrière lui, mais il ne se retourna même pas. C'était son avocat ; celui-ci prit une chaise avant de parler. « Les jeux sont faits. Vous serez exécuté cette nuit. »

George Hill écoutait le bruit de la pluie.

« Elle n'était pas réelle. Je ne l'ai pas tuée.

— C'est la loi. Vous vous souvenez. Les autres ont été condamnés aussi. Le directeur de la Société Automates mourra à minuit. Ses trois assistants, à une heure du matin. À une heure et demie, ce sera votre tour.

— Merci, dit George. Vous avez fait tout votre possible. Oui, c'était sans doute un meurtre, même si ce n'était qu'un faux-semblant. L'idée était là, la préméditation et aussi le plan. Il ne manquait que la vraie Katie.

— Oui, dit l'avocat. C'est aussi une question d'époque. Il y a dix ans, vous n'auriez pas été condamné à mort. Et dans dix ans, pas davantage. Mais il leur fallait un cas qui fasse jurisprudence et un bouc émissaire. L'usage des automates s'est tellement répandu ces derniers mois que c'en est incroyable. Pour que cela cesse, il fallait faire peur au public... vraiment peur. Dieu sait à quoi nous aurions abouti si cela avait continué. Et il ne faut pas négliger l'aspect spirituel : où commence et où s'arrête la vie, les robots sont-ils des êtres vivants ou non ? Même les Eglises sont divisées sur ce sujet. S'ils ne sont pas vivants, il ne leur manque en tout cas pas grand-chose : ils réagissent,

ils pensent. Vous connaissez la loi du « robot vivant » qui a été votée il y a deux mois ; c'est sur cette base que vous avez été condamné. Eh oui, vous avez choisi le mauvais moment...

— Oui... Je vois maintenant que le gouvernement a raison.

— Je suis heureux que vous compreniez les motivations de la loi.

— Oui. Après tout, on ne peut pas légaliser le meurtre. Même s'il est perpétré à l'aide de machines, de télépathie et de cire. C'aurait été de l'hypocrisie de m'acquitter de ce crime. Car c'était bien un crime. Et je me sens coupable de l'avoir commis. J'ai même désiré le châtement. Curieux, n'est-ce pas ? C'est ainsi que la société vous possède. En créant chez vous une culpabilité, même lorsque rien ne la justifie...

— Il faut que je parte maintenant. Désirez-vous quelque chose ?

— Non, merci.

— Dans ce cas, au revoir, Mr. Hill. »

La porte se referma.

George Hill était toujours debout sur la chaise, les bras passés par les barreaux, se tordant les mains sous la pluie.

Une lampe rouge s'alluma au mur et une voix retentit dans l'interphone : « Mr. Hill ? Votre femme est là. »

Ses mains agrippèrent les barreaux. « Elle est morte », pensa-t-il.

« Mr. Hill ?

— Elle est morte. Je l'ai tuée.

— Votre femme vous attend dans l'antichambre. Puis-je la faire entrer ?

— Je l'ai vue tomber, je lui ai tiré six balles dans le corps, je l'ai vue tomber morte !

— Mr. Hill, vous m'entendez ?

— Oui ! hurla-t-il, frappant le mur de ses poings. Oui, je vous entends ! *Je vous entends !* Elle est morte. Morte ! Ne peut-elle pas me laisser en paix ! Je l'ai tuée ! Je ne veux pas la voir ! Elle est morte ! »

Après un silence de quelques instants, la voix murmura : « Comme vous voudrez, Mr. Hill. »

La lumière rouge s'éteignit.

Des éclairs traversèrent le ciel, illuminant son visage. Il appuya ses joues en feu *contre* les barreaux froids et attendit, en écoutant tomber la pluie. Après un long moment, une porte s'ouvrit sur la rue, quelque

part au-dessous de lui, et il vit deux silhouettes vêtues de capes sortir des bureaux de la prison. Elles s'immobilisèrent sous un lampadaire et levèrent la tête vers le bâtiment.

Il reconnut Katie. Et, à côté d'elle, Léonard Phelps.

« Katie ! »

Elle se détourna. L'homme la *prit par le bras* et lui fit rapidement traverser l'avenue sous la pluie, fis montèrent dans une voiture longue et basse.

« Katie ! » Il secoua les barreaux de toutes ses forces. Il hurla. Il frappa de ses poings impuissants le rebord de béton. « Elle est vivante ! Gardien ! Gardien ! Je l'ai vue ! Elle n'est pas morte ! Je ne l'ai pas tuée, vous pouvez me laisser sortir ! Je n'ai tué personne, c'était une plaisanterie, une erreur ! Je l'ai vue, vue de mes propres yeux ! Katie, reviens, Katie ! Dis-leur ! Dis-leur que tu es vivante, Katie ! Katie ! »

Les gardiens arrivèrent en courant.

« Vous ne pouvez pas me tuer ! Je n'ai rien fait ! Katie est vivante, je l'ai vue !

— Nous l'avons vue également, monsieur.

— Remettez-moi en liberté, alors ! Laissez-moi sortir ! » Il se sentait pris de folie. Il étouffait, il faillit perdre l'équilibre.

« Tout cela a déjà été dit lors du procès, monsieur.

— Ce n'est pas juste ! » Il bondit et s'accrocha aux barreaux, sans cesser de hurler.

La voiture partit, avec Katie et Léonard. Elle partit pour Paris, Athènes et Venise, et Londres au printemps prochain, Stockholm pendant l'été, et Vienne à l'automne.

« Katie, reviens ! Katie ! Tu ne peux pas me faire ça ! »

La pluie noire engloutit les feux arrière de la voiture. Derrière lui, les gardiens s'approchèrent pour le maîtriser.

Traduit par Frank Straschitz.  
*Punishment without crime.*





# SEPTEMBRE AVAIT TRENTE JOURS -

## Robert F. Young

*On a vu qu'il n'est pas sans risque pour les hommes de projeter leurs fantasmes sur l'apparence trompeuse d'un robot, réplique trop parfaite de l'image humaine. Esclaves dociles, prompts à assouvir les exigences, fussent-elles monstrueuses, de leurs maîtres, ne seraient-ils pas en fin de compte, surtout lorsqu'il s'agit de robots femelles, une manière de piège ? Dialectique peut-être éternelle du maître et de l'esclave.*

*Dans la touchante nouvelle de Robert F. Young, elle prend la forme inattendue d'un piège du passé, d'un piège de la mémoire.*

L'écriteau dans la vitrine annonçait : INSTITUTRICE À VENDRE, PRIX IMBATTABLE ; et en plus petits caractères : Sait coudre, cuisiner, se rendre utile dans la maison.

En la regardant, Danby pensa à des pupitres, des gommes et des feuilles d'arbres jaunies par l'automne, à des livres, des rêves et des rires. Le propriétaire de la boutique d'occasions l'avait habillée d'une robe de couleur vive et lui avait enfilé aux pieds de petites sandales rouges, et elle se tenait là dans sa caisse, debout dans la vitrine, comme une poupée grandeur nature attendant qu'on lui donne la vie.

Danby tenta de poursuivre sa route, dans la rue printanière qui menait au parking où il garait sa Baby Buick. Laura avait probablement thermostaté son dîner, qui devait être tout servi sur la table, et elle serait furieuse s'il était en retard. Mais il ne bougea pas et resta sur place ; c'était un grand gaillard maigre, dont la jeunesse n'était pas encore tout à fait évanouie, mais restait visible dans ses yeux bruns songeurs, sensible dans la douceur de ses joues.

Son inertie l'agaça. Il était passé mille fois devant ce magasin en allant du parking à son bureau et de son bureau au parking, mais c'était la première fois qu'il s'arrêtait pour examiner la vitrine.

Mais n'était-ce pas aussi la première fois que la vitrine contenait quelque chose qui répondait à ses désirs ?

Danby se posa la question. Est-ce qu'il lui *fallait* un professeur ? Evidemment non. Mais Laura avait bien besoin de quelqu'un pour l'aider au ménage et ils n'avaient pas les moyens de se payer une servante automatique ; quant à Billy, quelques répétitions de ses cours de T. V. ne lui feraient sûrement pas de mal, étant donné que les examens-prime <sup>[1]</sup> approchaient, et...

... Et puis ses cheveux lui rappelaient la lumière de septembre, son visage un jour de septembre. Une brume de septembre l'enveloppa et soudain son inertie l'abandonna et il se mit en marche – mais pas dans la direction où il avait eu l'intention d'aller...

« Combien coûte l'institutrice de la vitrine ? » demanda-t-il.

Des antiquités de toutes sortes étaient éparpillées à l'intérieur du magasin. Le propriétaire était un petit vieillard aux cheveux blancs en crinière et aux yeux couleur de pain d'épices. Lui aussi avait l'air d'un objet de vitrine.

Il s'épanouit à la question de Danby. « Elle vous plaît, monsieur ? Elle est vraiment ravissante. »

Danby se sentit le feu aux joues. « Combien ? répéta-t-il.

— Quarante-neuf quatre-vingt-quinze plus cinq dollars pour l'emballage. »

Danby n'en croyait pas ses oreilles. Les professeurs devenaient d'une telle rareté qu'on se serait attendu à voir leur prix monter et non pas descendre. Or, il y avait moins d'un an, quand il avait songé à acheter un professeur de troisième rénové pour aider Billy à faire ses devoirs de T. V., le meilleur marché qu'il eût trouvé dépassait amplement les cent dollars. Il l'aurait acheté quand même si Laura ne l'en avait dissuadé. Laura n'était jamais allée en vraie classe, elle ne comprenait pas.

Mais quarante-neuf dollars quatre-vingt-quinze ! Et elle savait aussi coudre et cuisiner ! Sûrement Laura serait d'accord cette fois...

Elle le serait surtout s'il ne lui laissait pas le choix.

« Est-ce... Est-elle en bon état ? » Le propriétaire prit une expression peinée : « Elle a été complètement rénoverée, monsieur. Des batteries toutes neuves, des moteurs entièrement neufs. Ses bandes dureront bien encore dix ans et ses centres mémoriels ne cesseront probablement jamais d'être en état. Tenez, je vais l'apporter ici pour vous montrer. »

La caisse était montée sur roues pivotantes, mais elle était difficile à manier. Danby aida le vieil homme à la retirer de la vitrine et à la pousser dans le magasin. Ils l'installèrent près de la porte, à l'endroit où il y avait le plus de lumière.

Le vieil homme recula d'un air admiratif.

« Peut-être suis-je vieux jeu, dit-il, mais j'estime que les télémaîtres ne viendront jamais à la cheville de la réalité. Vous êtes *allé* en vraie classe, n'est-ce pas, monsieur ? »

Danby acquiesça d'un signe de tête.

« Je m'en doutais. C'est drôle, on ne s'y trompe jamais.

— Voulez-vous la *mettre* en marche, s'il vous plaît ? » dit Danby.

L'activateur était un bouton minuscule dissimulé derrière le lobe de l'oreille gauche. Le propriétaire tâtonna un moment avant de le trouver : puis il y eut un petit déclic, suivi d'un ronronnement très doux, presque inaudible. Les joues se colorèrent, la poitrine commença à se soulever et s'abaisser ; les paupières découvrirent des yeux bleus...

Les ongles de Danby s'enfonçaient dans ses paumes.

« Faites-lui dire quelque chose.

— Elle réagit à presque tout, monsieur, expliqua le vieillard. Aux mots, aux spectacles, aux situations... Si vous vous décidez à la prendre et qu'elle ne vous donne pas satisfaction, rapportez-la moi et je me ferai un plaisir de vous rembourser. » Il se plaça devant la caisse. « Comment vous appelez-vous ? » questionna-t-il.

— Miss Jones. » Sa voix vibrait comme une brise de septembre.

« Votre métier ?

— Spécifiquement, je suis professeur de quatrième, mais je peux faire les premières, secondes, troisièmes, cinquièmes, sixièmes, septièmes et huitièmes et j'ai de fortes connaissances en lettres

classiques. Je peux aussi m'occuper avec compétence des travaux ménagers, je suis une cuisinière qualifiée et je peux accomplir des travaux simples comme coudre des boutons, repriser des chaussettes et stopper les déchirures des vêtements.

— Ils avaient mis beaucoup de perfectionnements supplémentaires dans les derniers modèles, dit le vieil homme en aparté à Danby. Quand ils avaient vu que la téléducation commençait à entrer dans les mœurs, ils s'étaient mis à faire l'impossible pour concurrencer les grosses marques commanditaires. Mais cela n'a servi à rien. » Il ajouta : « Sortez de votre caisse, Miss Jones. Montrez-nous comme vous marchez bien. »

Elle fit une fois le tour de la salle sinistre, ses petites sandales rouges mettant une note vive sur le sol poussiéreux, sa robe luisant comme une joyeuse petite bruine de couleur. Puis elle revint se placer près de la porte et attendit. Danby eut du mal à retrouver sa voix. « Parfait, dit-il à la fin, remettez-la dans sa caisse. Je la prends. »

\*

\*\*

« Quelque chose pour moi, papa ? cria Billy. C'est pour moi ?

— Bien sûr », dit Danby en faisant rouler la caisse dans l'allée miniature jusqu'au minuscule perron et en la portant en haut des marches. « Et aussi pour ta mère.

— Il vaudra mieux pour toi que ce soit quelque chose de bien, déclara Laura, bras croisés, sur le seuil. Le dîner est glacé.

— Tu peux le faire réchauffer, répliqua Danby. Attention, Billy ! »

Il fit franchir le seuil à la caisse, le souffle un peu court, et la poussa le long du petit couloir jusqu'au living-room. Le living-room était envahi par un camelot en veston rose, qui s'était installé là par le truchement de l'écran de télévision géant et proclamait à grands cris la *supériorité* de la nouvelle Lincolnette décapotable 2061.

« Attention au tapis ! dit Laura..

— Ne t'énerve pas, je ne vais pas l'abîmer, ton tapis, répliqua Danby. Et que quelqu'un ait la bonté d'éteindre la T. V., qu'on puisse s'entendre penser !

— Je vais la fermer, papa. »

Billy traversa la pièce à grandes enjambées de gosse de neuf ans et tua le camelot, son veston rose et le reste du décor.

Danby s'affaira après le couvercle de la caisse, sentant sur son cou le souffle de Laura.

« Une institutrice ! s'exclama-t-elle d'une voix suffoquée quand la caisse fut enfin ouverte. Voilà ce qu'un adulte conscient et organisé rapporte à sa femme ! Une institutrice !

— Ce n'est pas une institutrice ordinaire, dit Danby. Elle sait faire la cuisine... elle sait coudre, elle... Elle peut faire n'importe quoi. Tu répètes tout le temps que tu as besoin d'une domestique. Eh bien, maintenant, tu en as une. Et Billy aura quelqu'un pour l'aider à étudier sa T. V.

— Combien ? »

Pour la première fois, Danby fut conscient de l'aspect en lame de couteau du visage de sa femme.

« Quarante-neuf quatre-vingt-quinze.

— Quarante-neuf quatre-vingt-quinze ! George, tu n'es pas fou ? Alors que j'économise au maximum pour que nous puissions échanger notre Baby B. pour une nouvelle Cadillette, tu t'en vas dilapider notre argent pour une vieille maîtresse d'école démolie. Qu'est-ce *qu'elle* connaît de la téléducation ? Voyons, elle a cinquante ans de retard !

— Elle ne m'aidera pas à faire *mes* devoirs ! déclara Billy en jetant un regard torve à la caisse. Mon télémaître, il dit que ces vieux androïdes ne valaient rien du tout. Ils... Ils *battaient* les enfants !

— C'est absolument faux ! dit Danby. Et je suis bien placé pour le savoir puisque je suis allé en vraie classe jusqu'en première. » Il se tourna vers Laura. « Et elle n'est pas démolie non plus, elle ne retarde pas de cinquante ans et elle en sait plus sur la *vraie* éducation que tous tes télémaîtres ! Et comme je l'ai déjà dit, elle sait coudre, elle sait faire la cuisine...

— Eh bien, dis-lui donc de réchauffer notre dîner !

— C'est ce que je vais faire ! »

Il plongeait la main dans la caisse, pressa le bouton activateur et, quand les yeux bleus s'ouvrirent, dit : « Venez avec moi, Miss Jones. » Puis il la conduisit dans la cuisine.

Il fut ravi de voir comment elle répondait à ses indications concernant les boutons à presser, les leviers à baisser et redresser, les index à placer sur les chiffres... Le dîner fut enlevé de la table en deux temps et trois mouvements et réinstallé en un clin d'œil, tout bouillant, fumant, délectable.

Même Laura se radoucit.

« Pas mal... dit-elle.

— C'est même très bien, riposta Danby. J'avais dit qu'elle savait cuisiner, n'est-ce pas ? Maintenant tu n'auras plus à te plaindre de boutons bloqués, d'ongles cassés, de...

— Ça va, George. N'insiste pas. »

Son visage avait repris son apparence habituelle, encore un petit peu pointu, mais c'était une partie de son charme en temps ordinaire ; cela et ses yeux noirs ardents, et sa bouche fardée d'exquise façon. Elle venait tout juste de se faire remodeler les seins et elle était vraiment sensationnelle dans sa nouvelle tenue d'intérieur or et écarlate. Danby conclut qu'il aurait pu choisir beaucoup plus mal. Il mit un doigt sous son menton et l'embrassa.

« Viens, mangeons », dit-il.

Il avait complètement oublié Billy. En levant la tête, il aperçut son fils debout sur le seuil, qui dévisageait d'un air sinistre Miss Jones occupée à préparer le café.

« Elle ne me battra pas ! » dit Billy en réponse au coup d'œil de Danby.

Danby se mit à rire. Il se sentait mieux maintenant que la moitié de la bataille était gagnée. Le reste attendrait un peu.

« Bien sûr qu'elle ne te battra pas, répliqua-t-il. Maintenant viens manger ton dîner gentiment.

— Oui, dit Laura, et dépêche-toi. On donne *Roméo et Juliette* à l'heure du western et je ne veux pas en manquer une minute. »

Billy céda.

« Oh ! bon », dit-il. Mais il fit un large détour pour éviter Miss Jones en venant prendre sa place à la table.

\*

\*\*

Roméo Montaigne roula une cigarette avec des doigts agiles, la glissa entre ses lèvres qu'ombrageait un sombrero et l'alluma avec une allumette de cuisine. Puis il guida son alezan à la robe luisante jusqu'au bas de la colline éclairée par la lune, en direction du ranch des Capulet.

« M'est avis qu'y m'faut ouvrir l'œil un tantinet, marmonna-t-il pour lui-même. Ces Capulet-là, éleveurs de moutons et ennemis héréditaires de ma famille, lignée de nobles éleveurs de vaches, pourraient bien me descendre avant que je sache de quoi il retourne. Mais cette blonde que j'ai rencontrée au match ce soir vaut bien qu'on coure quelque risque. »

Danby fronça les sourcils. Il n'avait rien contre le remaniement des classiques, mais il avait l'impression que les rewriters exagéraient avec leur histoire de vachers contre bergers. Cependant Laura et Billy n'avaient pas l'air de s'en offusquer. Penchés en avant dans leurs fauteuils à télé, ils dévoraient l'écran des yeux. Si bien que c'était peut-être les rewriters qui étaient dans le vrai.

Même Miss Jones avait l'air intéressée... mais c'était impossible, rectifia aussitôt Danby. Elle ne *pouvait* pas s'y intéresser. Si intelligemment qu'elle parût fixer ses yeux bleus sur l'écran, tout ce qu'elle faisait, en réalité, c'était de dilapider ses batteries. Il aurait dû écouter Laura et la déconnecter...

Mais il ne s'en était pas senti le courage. Il y avait de la cruauté à la priver de vie, même temporairement.

C'était bien là une notion absurde, s'il en fut jamais. Danby s'ébroua avec irritation dans son fauteuil, une irritation qui s'accrut quand il s'aperçut qu'il avait perdu le fil de la pièce télévisée. Quand il l'eut retrouvé, Roméo avait sauté le mur du ranch Capulet, traversé le verger en catimini, et se tenait dans un jardin opulent sous un balcon peu élevé.

Juliette Capulet apparut sur le balcon par une porte-fenêtre anachronique. Elle portait un costume de cow-girl – ou de bergère – avec une jupette en tutu ; un sombrero à larges bords couronnait ses tresses décolorées en blond. Elle se pencha par-dessus la ballustrade, inspecta le jardin. « Qu'est-ce que tu fabriquais, Romy ? dit-elle d'une voix traînante.

— Mais c'est ridicule ! » déclara subitement Miss Jones. Les paroles, les costumes, l'action, le lieu... C'est un contresens de À jusqu'à Z ! »

Danby la regarda avec stupeur. Il se rappela soudain ce que le propriétaire de la boutique d'occasions lui avait dit, à propos de ses réactions aux spectacles et aux situations aussi bien qu'à des paroles. Il avait évidemment supposé que le vieillard parlait de spectacles et de situations en relation directe avec ses obligations d'institutrice – et non pas de *tous* les spectacles et *toutes* les situations.

Une petite prémonition gênante traversa l'esprit de Danby. Aussi bien Laura que Billy, remarqua-t-il, avaient abandonné leur festin visuel pour contempler Miss Jones avec des yeux incrédules. L'instant était critique.

*Il s'éclaircit la gorge.*

« Ce n'est pas exactement un « contresens », Miss Jones, dit-il. La pièce a été simplement adaptée. Voyez-vous, personne ne s'y intéresserait dans son texte original, et si personne ne s'y intéressait, pourquoi quelqu'un accepterait-il de la patronner pour la T. V. ?

— Mais fallait-il qu'elle soit transformée en *western* ? »

Danby jeta un coup d'œil d'appréhension à sa femme. L'incrédulité avait été remplacée dans le regard de celle-ci par une fureur haineuse. Il reporta hâtivement son attention sur miss Jones.

« Les *westerns* sont à la mode en ce moment, Miss Jones, expliqua-t-il. C'est une sorte de renaissance des premiers temps de la télévision. Les gens les aiment, aussi naturellement les annonceurs les patronnent et les adaptateurs s'efforcent de trouver un peu partout des thèmes nouveaux.

— Mais Juliette *vêtue en cow-girl* d'opérette ! C'est au-dessous du niveau des divertissements les plus vulgaires.

— George, cela suffit comme ça. » La voix de Laura était glaciale. « Je t'avais bien dit qu'elle retardait de cinquante ans. Arrête-la sinon je vais me coucher ! »

Danby soupira, se leva. Il éprouvait quelque chose comme de la honte en s'approchant de miss Jones et en tâtonnant pour trouver le petit bouton derrière son oreille gauche. Elle le regardait calmement, les mains immobiles sur les genoux, son souffle sortant avec régularité de ses narines synthétiques.



C'était comme de commettre un meurtre. Danby frissonnait en revenant à son fauteuil.

« Toi et tes institutrices ! dit Laura.

— Tais-toi ! » répliqua Danby.

Il regarda l'écran, essaya de s'intéresser à la pièce. Mais elle le laissait froid. Il y avait aussi une pièce inscrite au programme de l'émission suivante... une pièce policière intitulée *Macbeth*. Elle le laissa froid, elle aussi. Il ne cessait de regarder subrepticement dans la direction de miss Jones. Sa poitrine était immobile maintenant, ses yeux fermés. La pièce paraissait horriblement vide.

Finalement il n'y tint plus. Il se leva.

« Je vais faire un petit tour », dit-il à Laura, et il sortit.

\*

\*\*

Il sortit la Baby B. en marche arrière de l'allée miniature et descendit la rue de banlieue jusqu'au boulevard, en se demandant pourquoi une antique maîtresse d'école pouvait le bouleverser autant. Il savait que ce n'était pas simplement de la nostalgie, encore que la nostalgie y eût sa part – nostalgie de septembre et de la vraie école, – de l'entrée dans la salle de classe par un matin de septembre avec la maîtresse arrivant dès que sonnait la cloche et disant : « Bonjour, mes enfants. Quel temps magnifique pour apprendre nos leçons ! »

Mais jamais il n'avait aimé l'école plus particulièrement que les autres enfants et il savait que septembre représentait autre chose encore que des livres et des rêves d'automne. Septembre représentait quelque chose de perdu à un moment donné, quelque chose d'indéfinissable, d'intangible ; quelque chose dont il avait maintenant désespérément besoin...

Danby conduisit la Baby B. le long du boulevard, se faufilant au milieu de la cohue pressée des auto-mobilettes. Quand il tourna dans la rue transversale qui menait chez l'Ami Fred, il vit qu'une nouvelle boutique de dégustation s'installait au coin de la rue. Une grande affiche annonçait : HOT DOGS ROTIS À LA BRAISE, TAILLE MEGA – *Mangez une vraie saucisse grillée sur un vrai feu de bois !*

### *Ouverture prochainement !*

Il passa devant, se gara dans le parking près de l'Ami Fred, émergea de sa voiture dans la nuit printanière tout étoilée et entra dans la salle. Celle-ci était bondée, mais il réussit à trouver une stalle vide. Une fois dedans, il glissa une pièce dans le distributeur et commanda une bière au cadran.

Il la dégusta sans entrain quand elle émergea dans son gobelet de papier tout embué. L'air de la stalle était lourd et imprégné de l'odeur de son précédent occupant – un buveur de vin, conclut Danby. Il se demanda brièvement quel effet cela devait faire autrefois, quand l'intimité était inconnue dans les bars et qu'on devait coudoyer les autres consommateurs, si bien que chacun savait la quantité de boisson ingurgitée par les autres et la quantité qu'ils pouvaient supporter ou non. Puis son esprit revint à Miss Jones.

Il y avait un petit *écran de télévision*, au-dessus du distributeur de boissons, sous lequel était écrit : DES ENNUIS ? APPELEZ L'AMI FRED, LE BARMAN – IL VOUS PRÊTERA UNE OREILLE COMPLAISANTE (25 cents seulement les trois minutes). Danby glissa une pièce dans la fente. Il y eut un petit déclic et la pièce retomba dans la sébille, puis la voix enregistrée de l'Ami Fred annonça : « Occupé pour le moment, mon vieux. Je serai avec vous dans une minute. »

Au bout d'une minute et d'une autre bière, Danby renouvela sa tentative. Cette fois, l'écran émetteur-récepteur s'alluma et le joyeux visage aux bajoues roses de l'Ami Fred s'y encadra.

« Salut, George. Comment ça va ?

— Pas trop mal, Fred. Pas *trop* mal.

— Mais cela pourrait aller mieux, hein ? »

Danby hocha la tête.

« Vous l'avez deviné, Fred. » Il baissa la tête vers le petit bar où son verre de bière était posé là, tout seul. « Je... j'ai acheté une institutrice, Fred, dit-il.

— Une institutrice !

— Je reconnais que c'était un drôle de truc à acheter, mais je m'étais dit que le petit pourrait bien avoir besoin de répétitions pour ses leçons de T. V... les examens-prime vont commencer bientôt et vous savez comment sont les gosses quand ils n'envoient pas les bonnes

réponses et ne gagnent pas de prix. Et je m'étais dit aussi qu'elle... c'est une institutrice spéciale, vous comprenez, Fred... j'ai pensé qu'elle aiderait Laura dans la maison. Des choses comme ça... »

Sa voix s'éteignit comme il levait les yeux vers l'écran. L'Ami Fred secouait son amical visage d'un air solennel. Ses bajoues roses tremblotaient.

« George, écoutez-moi. Vous allez vous débarrasser de cette institutrice. Vous entendez, George ? Débarrassez-vous-en. Ces androïdes ne valent pas plus cher que les vrais professeurs d'antan... ceux qui respiraient pour de bon, je veux dire. Vous ne savez pas, George ? Vous n'allez pas me croire, mais je suis sûr de mon fait. Ils avaient l'habitude de battre les enfants. Mais oui, De les battre... » Il y eut un bourdonnement et l'écran commença à se brouiller. « Les trois minutes sont écoulées, George. Vous en voulez encore pour vingt-cinq autres *cents* ?

— Non, merci », dit Danby. Il termina sa bière et partit.

\*

\*\*

Pourquoi les professeurs étaient-ils détestés de tout le monde ? Et dans ce cas, pourquoi les gens ne détestaient-ils pas aussi les télémaîtres ?

Danby médita le paradoxe toute la journée du lendemain à son travail. Cinquante ans auparavant, les professeurs androïdes avaient paru la solution idéale au problème de l'éducation, de même que la réduction des dimensions et du prix des carrosseries de prestige, au début du siècle, avait résolu le problème économique. Mais si les androïdes avaient pallié la pénurie d'enseignants, ils n'en avaient que mieux souligné l'autre aspect du problème : le manque de locaux. À quoi bon avoir assez d'instituteurs quand on n'avait pas assez de salles où les faire enseigner ? Et comment pouvait-on consacrer assez d'argent pour construire de nouvelles écoles quand le pays avait constamment besoin de nouvelles superautoroutes perfectionnées ?

Il était absurde que la construction des bâtiments scolaires passe en priorité avant la construction des voies routières, parce que si l'on

négligeait les routes on réduisait automatiquement le penchant du citoyen moyen à acheter des voitures neuves, ce qui affaiblissait l'économie, entraînait une récession et rendait la *construction* de nouvelles écoles plus aléatoire encore qu'avant.

Quand on y réfléchissait, on était obligé de tirer son chapeau aux marques de céréales qui patronnaient les émissions télévisées. En introduisant les télémaîtres et la téléducation, elles avaient sauvé la situation. Une seule institutrice dans une seule salle, avec un tableau noir d'un côté et un écran de télévision de l'autre, suffisait pour faire la classe à cinquante millions d'enfants, et si l'un de ces élèves n'aimait pas sa façon d'enseigner, il n'avait qu'à changer de longueur d'ondes pour trouver un des autres programmes télééducatifs commandités par l'une des autres sociétés vendeuses de céréales. (Il appartenait évidemment aux parents de veiller à ce que leur enfant ne sèche pas de cours ou ne saute pas dans une classe plus élevée avant d'avoir *passé* les examens-prime de la classe précédente.)

Mais ce qu'il y avait de plus avantageux dans cet ingénieux système, c'était le fait bienheureux que les compagnies céréalières payaient tout, délivrant ainsi le contribuable de l'une de ses plus onéreuses obligations et laissant son portefeuille plus disponible pour les taxes locales, les impôts sur l'essence, les péages et les achats d'automobiles à tempérament. Et tout ce que les compagnies céréalières demandaient en échange de leur dévouement à la cause publique, c'était que les élèves – et de préférence leurs parents aussi – consomment leurs produits.

Le paradoxe n'était donc finalement pas un paradoxe. Un professeur était une malédiction parce qu'il symbolisait une dépense ; un télémaître était un fonctionnaire respecté parce qu'il symbolisait la grande boîte familiale « source d'économie ». Mais la différence, Danby le sentait, avait des origines plus profondes.

Il y avait un peu d'atavisme dans la haine contre les professeurs, mais cette haine était surtout la résultante de la campagne de propagande lancée par les compagnies céréalières quand elles avaient mis leur idée à exécution. Elles étaient responsables du mythe, largement répandu, selon lequel les professeurs androïdes battaient leurs élèves, et elles ressuscitaient ce mythe de temps à autre pour le

cas ou il resterait encore quelqu'un pour en douter.

Le drame, c'était que la plupart des gens axaient été téléduqués et par conséquent ne savaient pas la vérité. Danby était une exception. Il était né dans une petite ville dont la situation montagnaise rendait impossible la réception de la télévision et, avant que sa famille émigrât dans la capitale, il était allé à la vraie école. Il *savait* donc de bonne source que les instituteurs ne battaient pas leurs élèves.

A moins que la Société des Androïdes n'eût mis en circulation par erreur un ou deux modèles défectueux. Mais une telle hypothèse était peu vraisemblable. C'était une société très sérieuse. Il n'y avait qu'à voir les excellents pompistes qu'ils fabriquaient, ou les parfaites sténographes, serveuses et servantes qu'ils lançaient sur le marché.

Bien sûr, ni le citoyen moyen débutant dans le monde des affaires ni le chef de famille moyen n'étaient assez riches pour s'en procurer. Mais – les pensées de Danby exécutèrent un raccourci complexe – n'était-ce pas une raison de plus pour que Laura fût satisfaite d'avoir une servante, même de fortune ?

Mais elle n'était pas satisfaite. Il lui suffit d'un seul coup d'œil vers elle quand il rentra chez lui, ce soir-là, pour se rendre compte sans l'ombre d'un doute qu'elle n'était pas contente.

Jamais il n'avait vu ses traits si pincés, ses lèvres si minces.

« Où est Miss Jones ? demanda-t-il.

— Elle est dans sa caisse, dit Laura. Et demain matin, tu iras la reporter à celui *qui te l'a vendue* et tu te feras rembourser nos quarante-neuf dollars quatre-vingt-quinze !

— Elle ne me battra plus, moi ! » dit Billy qui était assis en tailleur devant l'écran de télévision.

Danby pâlit.

« Elle l'a *battu* ?

— Eh bien, pas exactement, dit Laura.

— Est-ce qu'elle l'a battu, oui ou non ? Il n'y a pas de milieu, répliqua Danby.

— Raconte-lui ce qu'elle a dit de mon télémaître ! cria Billy.

— Elle a dit que le professeur de Billy n'était même pas bon à dresser des chevaux.

— Et puis ce qu'elle a dit d'Hector et d'Achille ! »

Laura eut un reniflement méprisant.

« Elle a déclaré que c'était une honte de transformer en mélo de cow-boys et d'Indiens un classique comme *L'Iliade* et d'appeler cela de la culture. »

L'affaire se dessina peu à peu. Miss Jones s'était lancée dans une diatribe intellectuelle depuis la minute où Laura l'avait mise en marche jusqu'au moment où elle l'avait déconnectée. Selon Miss Jones, tout était mauvais chez les Danby, depuis les programmes télééducatifs que Billy suivait sur le petit récepteur de sa chambre et les programmes du matin et de l'après-midi que Laura regardait sur le grand poste du living-room, jusqu'au dessin du papier de tenture du couloir (des petites Cadilletttes rouges se poursuivant sur des entrelacs de routes), en passant par la fenêtre pare-brise de la cuisine et la pénurie de livres.

« Tu te rends compte ? dit Laura. Elle s'imagine qu'on publie encore des livres !

— Je ne veux savoir qu'une chose, répliqua Danby. Est-ce qu'elle l'a frappé ?

— J'y viens. »

Vers trois heures, Miss Jones faisait le ménage dans la chambre de Billy. Billy assistait sagement à son cours, assis à son petit pupitre, tranquille comme Baptiste, absorbé par les efforts des cow-boys pour s'emparer du village indien de Troie quand soudain Miss Jones avait traversé la pièce comme une furie, émis ses remarques sacrilèges sur l'altération de *L'Iliade* et tourné le bouton au beau milieu de la leçon. C'est alors que Billy s'était mis à hurler. Laura s'était précipitée dans la chambre pour trouver Miss Jones lui agrippant le bras d'une main et levant l'autre pour frapper.

« Je suis arrivée juste à temps, dit Laura. Oui sait ce qu'elle aurait fait ? Elle aurait pu le tuer !

— J'en doute, répliqua Danby. Qu'est-ce qui s'est passé après ?

— Je lui ai retiré Billy des mains et lui ai ordonné de retourner dans sa caisse. Puis je l'ai débranchée et j'ai remis le couvercle. Et crois-moi, George Danby, cette caisse restera fermée ! Et comme je l'ai dit, demain matin, tu iras la reporter... si tu tiens à ce que Billy et moi nous restions dans cette maison ! »

\*

\*\*

Danby ne se sentit pas bien de la soirée. Il mangea du bout des dents, se morfondit pendant l'heure du western, regardant de temps à autre, quand il était sûr que Laura ne le voyait pas, la caisse muette dressée près de la porte. L'héroïne de l'heure du western était une danseuse professionnelle – une blonde nommée Antigone ayant respectivement pour tour de poitrine, de taille et de hanches les 97-60-95 centimètres de rigueur. Il semblait que ses deux frères s'étaient entretués au revolver et le shérif du coin – un type nommé Créon – n'avait permis l'ensevelissement que de l'un d'eux sur Boot Hill, exigeant illogiquement que l'autre restât la proie des busards dans le désert. Antigone n'était pas du tout d'accord et elle déclarait à sa sœur Ismène que si l'un des frères avait droit à une tombe décente, l'autre y avait droit aussi, et qu'elle, Antigone, allait s'arranger pour y remédier. Elle demandait à Ismène si elle voulait bien l'aider, mais Ismène avait la frousse, alors Antigone disait qu'elle s'en occuperait elle-même, mais un vieux prospecteur nommé Tirésias survenait à cheval en ville et...

Danby se leva sans bruit, se glissa dans la cuisine et sortit par la porte de derrière. Il s'installa au volant et gagna le boulevard qu'il remonta, toutes vitres ouvertes, tandis que la brise tiède l'enveloppait de toutes parts.

Le comptoir de saucisses chaudes était presque terminé. Il lui jeta un coup d'œil machinal en tournant dans la rue transversale. Il y avait pas mal de stalles vides chez l'Ami Fred et il en choisit une au hasard. Il but bon nombre de verres de bière, dans le petit bar solitaire, plongé dans ses réflexions. Quand il fut certain que sa femme et son fils étaient couchés, il rentra chez lui, ouvrit la caisse de Miss Jones et la mit en marche.

« Alliez-vous frapper Billy, cet après-midi ? » demanda-t-il.

Les yeux bleus le regardèrent sans ciller, les paupières battant à intervalles réguliers, les pupilles s'ajustant à la lumière de la lampe du living-room que Laura avait laissée allumée. Puis :

« Je suis incapable de frapper un humain, monsieur. Je crois que la clause est inscrite dans ma garantie.

— Votre garantie est périmée depuis un certain temps, malheureusement, Miss Jones », dit Danby. Sa voix était épaisse et les mots se collaient constamment les uns aux autres. « Cela n'a d'ailleurs pas d'importance. Mais vous l'aviez saisi par le bras, pourtant, n'est-ce pas ?

— J'y ai été obligée, monsieur. »

Danby fronça les sourcils. Il oscilla un peu, entra dans le living-room sur des jambes en coton.

« Venez vous asseoir ici et racontez-moi ça, Miss Jones », dit-il.

Il la regarda sortir de sa caisse et traverser la pièce. Il y avait quelque chose de bizarre dans sa façon de marcher. Son pas n'était plus aérien, il était lourd ; son corps, au lieu de donner une merveilleuse impression d'équilibre, avançait de guingois. Il eut un choc en se rendant compte qu'elle boitait.

Elle s'assit sur le divan et il s'installa près d'elle.

« Il vous a donné un coup de pied, n'est-ce pas ? dit-il.

— Oui, monsieur. J'ai dû le tenir à distance, sinon il aurait recommencé.

— Je suis profondément navré, Miss Jones. Billy est trop agressif, je le crains.

— Il pourrait difficilement être autrement, monsieur. J'ai été stupéfaite aujourd'hui quand j'ai appris que ces abominables émissions qu'il regarde constituent la totalité de l'enseignement qu'il reçoit. Son télémaître n'est guère plus qu'un meneur de jeu semi-civilisé, dont la préoccupation principale est de vendre la marque de corn-flakes fabriquée par sa compagnie. Je comprends maintenant pourquoi vos auteurs sont obligés de chercher leurs idées dans les classiques. Leur imagination créatrice est étouffée par des clichés alors qu'elle est encore au stade embryonnaire. »

Danby était enchanté. Il n'avait encore jamais entendu quelqu'un parler de cette façon. Ce n'était pas tant ses paroles. C'était la manière dont elle les disait, la conviction que dénotait sa voix, en dépit du fait que cette « voix » ne venait que d'un haut-parleur astucieusement construit, relié à des bandes enregistrées, elles-mêmes en connexion



avec des centres mémoriels au mécanisme incroyablement complexe.

Mais être assis là près d'elle, à regarder ses lèvres remuer, à voir ses cils s'abaisser avec régularité sur ses yeux bleus, c'était comme si septembre était venu s'installer dans la pièce. Soudain un sentiment de paix infinie l'envahit. Les jours chaleureux et doux de septembre défilèrent un par un devant ses yeux et il vit pourquoi ils étaient différents des autres jours. Ils étaient différents parce qu'ils possédaient profondeur, beauté et tranquillité ; parce que leurs ciels bleus étaient prometteurs d'autres jours à *venir*, plus riches, plus tendres...

Ils étaient différents parce qu'ils avaient une *signification*.

Cet instant était d'une douceur si poignante que Danby aurait voulu ne jamais le voir finir. L'idée même qu'il s'écoulait le transperçait d'une douleur insupportable et *instinctivement* il fit le seul geste qui pouvait le soulager. Il passa son bras autour des épaules de Miss Jones. Elle ne bougea pas. Elle était assise là, sa poitrine se soulevant et s'abaissant à intervalles réguliers, ses longs cils virevoltant de temps à autre comme de doux oiseaux noirs effleurant des eaux d'un bleu limpide...

« La pièce que nous regardions hier soir, reprit Danby. *Roméo et Juliette*... Pourquoi ne l'aimiez-vous pas ?

— Elle était plutôt horrible, monsieur. C'était une parodie, en fait... d'un affreux mauvais goût, minable, avec la beauté du texte déformée et détruite.

— Vous connaissez le texte ?

— Une partie.

— Dites-la. S'il vous plaît.

— Oui, monsieur. À la fin de la scène du balcon, quand les amants se séparent, Juliette dit : *Bonsoir, bonsoir ! Nous séparer m'est si douce peine que je dirais bonsoir jusqu'il demain. Et Roméo répond : Que le sommeil se pose sur tes yeux, la paix dans ton cœur ! Que ne suis-je paix ou sommeil pour avoir si délicieux asile !* Pourquoi ont-ils fait sauter ce passage, monsieur ? Pourquoi ?

— Parce que nous vivons dans un monde médiocre, répliqua Danby, surpris de sa soudaine clairvoyance, et dans un monde médiocre, les choses précieuses n'ont pas de valeur. Redites-moi encore ce texte, s'il

vous plaît, Miss Jones.

— Bonsoir, bonsoir ! Nous séparer m'est si douce peine que je dirais bonsoir jusqu'à demain...

— Laissez-moi finir. » Danby se concentra. « *Que le sommeil se pose sur tes yeux, la paix...*

*—... dans ton cœur...*

*— Que ne suis-je paix ou sommeil pour avoir si...*

*—... délicieux...*

*—... si délicieux asile ! »*

Brusquement Miss Jones se leva.

« Bonsoir, madame », dit-elle.

Danby ne se donna pas la peine de se lever. Cela ne lui aurait servi à rien. D'ailleurs il voyait très bien Laura d'où il était. Laura debout sur le seuil du living-room dans son nouveau pyjama Cadillette, avec ses pieds nus qui n'avaient fait aucun bruit dans leur descente furtive de l'escalier. Les voitures qui composaient le motif d'ornement du pyjama se détachaient agressivement de tout leur éclat vermillon et c'était comme si elle les laissait courir à volonté sur son corps, les laissait souiller ses seins et son ventre et ses jambes...

Il vit son visage étroit, ses yeux glacés et sans pitié, et il comprit qu'il était inutile de tenter une explication, qu'elle ne voudrait – qu'elle ne pourrait pas comprendre. Et il se rendit compte avec une brusque clarté stupéfiante que, dans le monde où il vivait, septembre était mort depuis des dizaines d'années, il se vit au matin suivant, chargeant la caisse dans la Baby B. et roulant dans les rues scintillantes jusqu'au petit magasin d'occasions, demandant au propriétaire de lui rendre son argent, et il se vit ensuite... mais il dut interrompre ses pensées et quand il regarda de nouveau autour de lui, il aperçut Miss Jones plantée bizarrement au milieu du living-room criard et il l'entendit répéter, sans arrêt, comme un disque abîmé au ton surpris : « Y a-t-il quelque chose qui ne vous convient pas, madame ? Y a-t-il quelque chose qui ne vous convient pas... ? »

\*

\*\*

Il se passa plusieurs semaines avant que Danby se sente suffisamment d'aplomb pour aller prendre une bière chez l'Ami Fred. Laura avait recommencé à lui adresser la parole et le monde, s'il n'était pas tout à fait le même qu'auparavant, avait du moins repris quelques-uns de ses aspects d'autrefois. Danby sortit la Baby B. en marche arrière de l'allée miniature, puis au bout de la rue plongea dans le trafic multicolore du boulevard. C'était une claire nuit de juin et les étoiles scintillaient comme des points de cristal, en dominant l'embrasement fluorescent de la cité. La boutique de dégustation de hot-dogs au coin de la rue était finie maintenant, et elle était ouverte. Plusieurs clients étaient assis devant le comptoir aux chromes étincelants, et une serveuse retournait des saucisses viennoises qui brasillaient au-dessus d'un brasero chromé. Il y avait quelque chose de familier dans le joyeux arc-en-ciel de sa robe, dans sa façon de se mouvoir ; dans la manière dont ses cheveux couleur de soleil levant encadraient son aimable visage... C'était bien elle. Son nouveau propriétaire, accoudé à quelque distance, bavardait avec un client.

Il y avait un nœud dans la poitrine de Danby quand il gara la Baby B., en sortit et franchit l'aire bétonnée en direction du comptoir – un nœud dans sa poitrine et un martèlement continu à ses tempes. Il y a certaines choses que l'on ne peut pas laisser se produire sans tenter au moins de les arrêter, quelle que soit la rançon de cette tentative.

Il avait atteint l'endroit du comptoir où se tenait le patron et il s'apprêtait à se pencher par-dessus le chrome luisant, pour gifler son visage gras et satisfait, quand il vit l'affichette de carton appuyée au pot à moutarde chromé. L'affichette disait : « On demande un serveur... »

Un stand de saucisses chaudes n'a pas grand rapport avec une salle de classe en septembre, et une institutrice qui distribue des saucisses ne pourrait jamais soutenir la comparaison avec une institutrice dispensatrice de rêve ; mais quand l'on a réellement envie de quelque chose, on prend ce qui vous en est donné et, si peu que ce soit, on en est reconnaissant...

« Je ne peux travailler que le soir, déclara Danby au patron. Par exemple, de six heures à minuit...

— Mais ça serait parfait, répliqua le patron. Seulement je ne vous

donnerai pas un gros salaire au début. Vous comprenez, je viens de réinstaller ici et...

— Aucune importance, dit Danby. Quand est-ce que je commence ?

— Eh bien, le plus tôt possible. »

Danby alla jusqu'à l'endroit où une portion du comptoir se soulevait sur des charnières invisibles, passa derrière le comptoir et enleva sa veste. Si cela ne plaisait pas à Laura, tant pis pour elle, mais il savait qu'elle serait d'accord, parce que l'argent qu'il gagnerait en surplus permettrait de réaliser son rêve à elle – la Cadillette.

Il ajusta le tablier que lui avait tendu le patron et rejoignit Miss Jones devant le brasero. « Bonsoir, Miss Jones », dit-il. Elle tourna la tête, ses yeux bleus parurent s'illuminer et ses cheveux ressemblaient au soleil levant par une brumeuse matinée de septembre. « Bonsoir, monsieur », dit-elle. Une brise de septembre se leva dans la nuit de juin et souffla à travers le stand. Et ce fut comme de retourner de nouveau en classe après un interminable et futile été.

Traduit par Arlette Rosenblum.

*September had thirty days.*

Tous droits réservés.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

## HÉLÈNE O'LOY - Lester del Rey

*Il y a quelque, risque à s'éprendre d'une poupée mécanique. Hoffmann l'a montré dans un de ses contes, L'Homme au sable, où Nathanaël, le jeune étudiant, s'enflamme pour Olympia, l'androïde au corps parfait, mais dont la main « était plus froide que la glace » et qui « ne savait que soupirer « Ha ! Ha ! »... » Villiers de L'Isle-Adam dans son Eve future, est allé plus loin : l'androïde qui console Lord Edwald d'un déboire sentimental se dote peu à peu d'une âme, sans que son créateur y comprenne rien. Mais ceux qui « créent » Hélène O'Loy en dotant d'émotions un robot utilitaire, savent ce qu'ils font. Ou le croient. Jusqu'à ce qu'ils découvrent l'autre risque.*

*Juste retour des choses. Ou bien le secret du bonheur ?*

Je suis un vieil homme maintenant, mais je revois toujours Dave au moment où il la déballait, et j'ai toujours dans l'oreille le hoquet de surprise qu'il eut en se penchant vers elle. « Oh ! n'est-ce pas une splendeur ? » Elle était merveilleuse – un rêve de plastique et de métal coulé, quelque chose que Keats pouvait avoir vaguement entrevu en écrivant son sonnet. Si Hélène de Troie avait eu cette apparence, les Grecs auraient été mesquins de ne lancer à l'assaut de Troie qu'un millier de galères ; du moins c'est ce que je dis à Dave.

« Ah ! oui, Hélène de Troie. » Il regarda la fiche. « Comme nom, ici, c'est moins poétique K 2 W 88. Hélène... humm... Hélène d'Alloy <sup>[2]</sup> ».

— Ça sonne mal, Dave. Qu'est-ce que tu dirais de Hélène O'Loy ?

— Eh bien, elle sera Hélène O'Loy, Phil. »

Et ce fut ainsi que tout commença – une part de beauté, une part de

rêve, une part de science ; ajoutez-y une émission stéréo, agitez un peu, mécaniquement... et le résultat est le chaos.

Dave et moi n'étions pas allés au collège ensemble, mais quand je m'étais fixé à Messine pour y pratiquer la médecine, je l'avais découvert vivant dans une petite boutique de réparations de robots ; nous étions rapidement devenus de bons copains, et quand je m'étais mis à fréquenter une jeune fille qui avait une sœur jumelle, il avait trouvé l'autre attirante et nous nous étions retrouvés quatre.

Quand notre affaire commença à se développer, nous louâmes une maison à proximité du spatiodrome – c'était bruyant mais bon marché, et le trafic incessant des fusées décourageait les promoteurs immobiliers. Nous désirions avoir suffisamment d'espace pour pouvoir prendre nos aises. Je suppose que, si nous ne nous étions pas querellés avec les jumelles, nous les aurions épousées à un moment ou à l'autre. Mais le jour où Dave voulait regarder à la télévision le départ de la nouvelle fusée pour Vénus, la jumelle qui lui revenait tenait à voir un spectacle de variétés en stéréo, et ils étaient tous les deux aussi obstinés l'un que l'autre. Aussi, au bout d'un temps, nous oubliâmes les deux filles et nous passâmes toutes nos soirées à la maison.

Mais ce ne fut qu'à partir du jour où Lena saupoudra nos steaks de vanille au lieu de sel que nous abordâmes le sujet des émotions et des robots. Pendant que Dave disséquait Lena pour voir d'où venait l'ennui, nous méditations naturellement sur le futur des êtres mécaniques. Dave était certain que les robots l'emporteraient un jour sur les humains, ce que moi-même je n'arrivais pas à entrevoir.

« Ecoute, Dave, argumentai-je. Tu sais que Lena ne pense pas... pas réellement. Quand ses circuits se sont entrecroisés, elle aurait pu se corriger elle-même. Or, elle ne s'en est pas soucée, elle a suivi l'impulsion mécanique. Un homme aurait pu prendre par erreur la vanille mais, l'apercevant dans sa main, il se serait repris. Lena ne manque pas de sens, mais elle n'a ni émotions ni conscience d'elle-même.

— D'accord. C'est le gros ennui actuel avec les robots. Mais ce qu'il faudrait, c'est introduire en eux quelques émotions mécaniques ou quelque chose de ce genre. » Il revissa la partie arrière de la tête de Lena et la rebrancha. « Retourne travailler, Lena, dit-il. Il est dix-neuf

heures. »

A l'époque, je m'étais spécialisé en endocrinologie et autres sujets qui s'y rapportent. Sans être psychologue, je m'y connaissais en ce qui concernait les glandes, les sécrétions, les hormones et tout ce qui est la cause physique des émotions. Il avait fallu à la science médicale trois cents ans pour découvrir comment et pourquoi ces mécanismes opéraient, et je ne voyais pas les hommes réussissant à en créer des duplicata artificiels avant une période de temps au moins égale.

Afin de le prouver, j'amenai à la maison des livres et des documents, et Dave cita pour me contrer l'invention des bobines mémorielles et des yeux véritoïdes. Durant cette année-là, nous échangeâmes nos connaissances jusqu'à ce que Dave connaisse parfaitement la totalité de la théorie de l'endocrinologie, et que moi je sois capable de reconstituer Lena de mémoire. Et plus nous parlions, moins j'étais persuadé de l'impossibilité de réaliser le type parfait de l'homme mécanique.

Pauvre Lena. Son corps en cuprobéryll passait la moitié du temps en pièces détachées. Nos premières tentatives n'obtinrent qu'un succès mitigé : un jour Lena nous servit des broches frites au breakfast, puis entreprit de laver la vaisselle dans de l'huile. Puis un jour, elle nous cuisina un dîner parfait tout en ayant une demi-douzaine de circuits entremêlés, et Dave exulta.

Il travailla toute la nuit sur le câblage de Lena, mit en place une nouvelle bobine et enseigna au robot une série supplémentaire de mots. Le jour suivant, elle piqua un accès de colère et nous injuria copieusement lorsque nous lui eûmes reproché de ne pas faire convenablement son travail.

« C'est un mensonge ! hurla-t-elle en agitant un balai à suction. Vous êtes deux menteurs ! Si vous vouliez bien me laisser entière pendant assez longtemps, je pourrais faire mon travail dans cette maison ! »

Quand nous l'eûmes calmée et renvoyée à ses occupations, Dave m'entraîna dans notre atelier-cabinet de travail. « Nous n'arriverons à rien avec Lena, expliqua-t-il. Il va nous falloir réduire son flux surrénel et la ramener à la normale. Mais nous devons nous procurer un meilleur robot. Une ménagère *mécanique* n'est pas assez complexe.

— Que penses-tu des nouveaux modèles utilitaires de chez Dillard ? Ils ont l'air de combiner tout en un.

— C'est exact. Mais ce qu'il nous faut, c'est un modèle spécial construit sur commande, avec un *assortiment complet* de bobines mémorielles. Et sans vouloir froisser cette vieille Lena, ce n'est pas un modèle asexué qu'il nous faut mais un robot femelle. »

Le résultat, naturellement, fut Hélène. Les techniciens de chez Dillard avaient mis le paquet et réalisé un miracle en créant ce modèle en forme de jeune fille. Le plastique et la rubbérîte du visage avaient été traités de manière que leur flexibilité permît l'expression des émotions, et elle était même équipée de glandes lacrymales et gustatives, prête à simuler n'importe quelle action humaine, qu'il s'agît de respirer ou de tirer les cheveux de quelqu'un. La facture qui l'accompagnait constituait un autre miracle, mais Dave et moi la signâmes comme un seul homme. Nous donnâmes Lena que Dillard acceptait en reprise et ensuite nous nous mimes à table.

J'avais réalisé de nombreuses opérations sur des tissus vivants, et certaines d'entre elles axaient été très compliquées, mais je me sentis redevenir un simple étudiant en médecine lorsque nous ouvîmes la plaque antérieure de son torse et commençâmes à déconnecter les fils qui constituaient ses « nerfs ». Les glandes mécaniques conçues et réalisées par Dave étaient prêtes – complexes petits faisceaux composés de tubes radio et de fils hétérodynés sur les impulsions mentales électriques de manière à les altérer de la façon dont l'adrénaline altère la réaction du cerveau humain.

Cette nuit-là, au lieu de dormir, nous nous absorbâmes dans l'étude des diagrammes schématiques de ses structures, suivant les labyrinthes mentaux de son câblage, disjoignant les fils conducteurs, implantant les hétérones (c'est ainsi que Dave les appelait). Et pendant notre travail, une bande mécanique déversait des pensées soigneusement sélectionnées, se rapportant à la conscience de la vie et à la sensibilité, pour les emmagasiner dans une bobine mémorielle auxiliaire. Dave avait comme principe de ne rien laisser au hasard.

Le jour se levait lorsque nous eûmes terminé, exténués mais pleins d'allégresse. Tout ce qui restait à faire, c'était de l'alimenter en énergie



électrique ; comme tous les êtres mécaniques conçus par Dillard, elle était équipée, non de batteries électriques, mais d'un atomoteur miniature, et une fois le moteur en marche, il n'y avait plus à s'en occuper.

Mais Dave refusa de l'animer. « Nous avons besoin de repos. Dormons d'abord, conseilla-t-il. Je suis aussi impatient que toi de l'essayer, mais nous ne pouvons pas continuer l'expérience avec des esprits engourdis par la fatigue. Allons nous coucher. Nous nous occuperons d'Hélène plus tard. »

Bien que peu disposés l'un et l'autre à suivre ce conseil, nous savions l'idée raisonnable. Nous allâmes nous coucher et nous nous endormîmes avant même que le conditionneur d'air ait eu le temps de se régler sur la température correspondant à la période de sommeil.

J'eus l'impression de n'avoir dormi que quelques minutes lorsque Dave me tapa sur l'épaule.

« Phil ! Réveille-toi ! »

Je grognai, me retournai et ouvris les yeux. « Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce qu'Hélène... ? »

— Non, c'est la vieille Mrs. Van Styler. Elle a visophoné pour dire que son fils s'est amouraché d'une bonniche, et elle voudrait que tu lui administres des contre-hormones. Le couple se trouve au camp d'été du Maine. »

La richissime Mrs. Van Styler ! Je ne pouvais pas me permettre de laisser passer une occasion pareille, maintenant qu'Hélène avait englouti jusqu'à mon dernier sou. Pourtant, ce n'était pas un travail qui m'emballait.

« Des contre-hormones ! Mais cela prendra deux semaines entières ! De toute façon, je ne suis pas un médecin mondain qui traite les glandes pour rendre les imbéciles heureux. Je me dois de m'occuper uniquement de troubles sérieux.

— Et tu tiens à continuer à étudier Hélène. » Dave souriait, sans toutefois perdre son sérieux. « J'ai dit à la vieille que cela lui coûterait cinquante mille dollars.

— Hein ?

— Elle est d'accord, à condition que tu te dépêches. »

Naturellement, il n'y avait pas le choix, bien que j'eusse tordu avec

joie le cou de la grosse Mrs. Van Styler. Elle n'aurait pas eu d'ennuis si elle s'était servie de domestiques-robots comme tout le monde, mais bien sûr elle se devait d'être différente.

Résultat : tandis que Dave continuait à faire joujou avec Hélène, je partis pour le Maine et me torturai l'esprit afin d'amener par ruse le jeune Archy Van Styler à absorber des contre-hormones, et j'en fis autant avec la fille. Oh ! je n'y étais pas forcé, mais la pauvre gosse était folle d'Archy. Dave aurait dû m'écrire, je pense, mais je ne reçus pas un seul mot de lui.

Ce fut au bout de trois semaines seulement que je pus annoncer qu'Archy était « guéri » et encaisser mon chèque. Avec cet argent en poche, je louai une fusée et rejoignis Messine en une demi-heure. Je ne perdis pas de temps pour me rendre à la maison.

Au moment où je pénétrais sous le porche, j'entendis un léger bruit de pas et une voix ardente et passionnée dit : « C'est toi, Dave ? » Je demeurai muet durant plusieurs secondes et la voix répéta, d'un ton suppliant : « Dave, c'est toi ? »

Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Mais certainement pas à voir Hélène m'accueillir de cette façon, avec une expression de désappointement visible sur le visage, ses petites mains tremblantes serrées sur sa poitrine.

« Oh ! cria-t-elle. Je pensais que c'était Dave. Il vient rarement souper à la maison maintenant, mais je continue néanmoins à lui préparer son repas. » Elle laissa retomber ses mains et ébaucha un sourire. « Vous êtes Phil, n'est-ce pas ? Dave m'a parlé de vous quand... au début. Je suis si heureuse de vous voir à la maison, Phil.

— Je suis heureux de vous voir aller si bien, Hélène. » Comment devait-on s'y prendre pour engager une conversation sur le mode badin avec un robot ? « Vous avez parlé du souper ?

— Oh ! oui. Je suppose que Dave a une fois de plus dîné en ville, aussi ferions-nous mieux de rentrer. Ce sera agréable pour moi d'avoir quelqu'un avec qui parler, Phil. Je peux vous appeler Phil, n'est-ce pas ? Vous savez, vous êtes pour moi une sorte de parrain. »

Nous nous mîmes à table. Je ne m'étais pas attendu à la voir manger, mais apparemment elle considérait que c'était aussi normal que de marcher. Elle n'avalait pas grand-chose, néanmoins. Pendant

presque tout le repas, elle garda le regard fixé sur la porte d'entrée.

Dave arriva au moment où nous finissions. Hélène fit mine de se lever mais il se dirigea vers l'escalier, les sourcils froncés, et jeta par dessus son épaule : « Salut, Phil. Je te verrai plus tard. »

Il y avait en lui quelque chose de bizarre. Il me regarda l'espace d'une seconde et, à ce moment, je lui trouvai l'air hagard. En me tournant vers Hélène, je lui vis les yeux remplis de larmes. Elle les refoula, avala sa salive et, s'asseyant à nouveau, se jeta rageusement sur la nourriture que contenait son assiette.

« Qu'y a-t-il entre lui... et vous ? demandai-je.

— Il ne veut plus me voir. » Elle repoussa son assiette et se leva vivement. « Vous devriez le voir quand je fais le ménage. Et pourtant il n'y a en moi rien de défectueux. Et puis de toute façon ce n'est pas ma faute. » Elle ramassa les assiettes et se dirigea vers la cuisine, la tête baissée. J'aurais juré qu'elle était en train de pleurer.

Peut-être la pensée n'est-elle qu'une série de réflexes conditionnés, mais elle avait de toute évidence subi un rude conditionnement durant mon absence. Lena, à son apogée, n'avait jamais manifesté un tel comportement. Je montai à l'étage pour voir si Dave pouvait m'aider à comprendre quelque chose à la situation.

Il était en train de verser du soda dans un verre de calvados, et je vis que la bouteille d'alcool était presque vide. « Tu prends un verre avec moi ? » demanda-t-il.

L'idée me sembla bonne. La seule chose demeurée familière était le grondement d'une fusée ionique au-dessus de la maison. À en juger au regard de Dave, ce n'était pas la première bouteille qu'il vidait depuis mon départ. Il me versa un verre et alla chercher une autre bouteille pour remplir à nouveau le sien.

« Ce n'est naturellement pas mon affaire, Dave, mais ce n'est pas ce truc-là qui te remettra les nerfs en place. Que vous est-il arrivé, à toi et à Hélène ? Vous avez vu des fantômes ? »

Hélène se trompait. Il n'avait pas dîné en ville – ni nulle part ailleurs. Il s'affala dans un siège d'une manière qui montrait non seulement sa fatigue nerveuse, mais aussi sa faim. « Ainsi, tu as remarqué ?

— Remarqué ? Mais ça crèverait les yeux du premier venu.

— Hmm. » Il chassa une mouche inexistante et s'enfonça plus profondément dans le siège pneumatique. « S'il n'y avait pas eu ce programme stéréo qui a tout changé... de toute façon, c'est fait. Et tes maudits bouquins ont achevé le travail.

— Merci. Tout est clair maintenant.

— Tu sais, Phil, j'ai une propriété à la campagne. Un ranch avec des arbres fruitiers, que j'ai hérité de mon père. Je pense que j'irai y jeter un coup d'œil. »

Finalement, avec l'aide de beaucoup d'alcool et après avoir passablement transpiré, je réussis à tirer de lui une bonne partie de l'histoire. Après quoi je lui administraï une bonne dose d'amytal et le mis au lit. Puis j'allai à la recherche d'Hélène et obtins d'elle ce qui me manquait. Tout alors prit un sens.

Apparemment, dès après mon départ, Dave l'avait activée et avait procédé à des tests préliminaires qui donnèrent entière satisfaction. Hélène avait merveilleusement réagi – si bien qu'il avait décidé de la laisser et de se rendre à son travail comme d'habitude.

Naturellement, possédant tout un tas d'émotions qui n'avaient pas encore été mises à l'épreuve, elle était remplie de curiosité, et elle lui demanda de rester. Alors, pris d'une inspiration soudaine, et après lui avoir expliqué quelles seraient ses tâches dans la maison, il la fit asseoir en face du stéréo-viseur, sélectionna une émission et la laissa ainsi tuer le temps.

Le film retint son attention ; ensuite, le studio d'émission retransmit un feuilleton standard dont la vedette était Larry Ainslee, ce même jeune premier qui nous avait fait nous séparer d'avec les jumelles. Incidemment, il y avait une certaine ressemblance entre lui et Dave.

Hélène avala le feuilleton de la manière dont un phoque se jette à l'eau, le spectacle constituant un exutoire parfait pour ses émotions fraîchement éveillées. Quand il se termina, elle passa sur une autre chaîne qui diffusait un film sentimental, et cela ajouta quelque chose à son éducation.

Les programmes de l'après-midi consistaient essentiellement en bulletins d'informations et en retransmissions musicales, mais à ce moment-là elle avait découvert mes livres. Et en littérature, j'avais plutôt les goûts d'un adolescent.

Ce soir-là, Dave rentra à la maison de fort bonne humeur. La véranda était d'une propreté remarquable, et la maison baignait dans une merveilleuse odeur de nourriture qui lui manquait depuis des semaines. L'image d'Hélène s'imposa à son esprit comme celle d'une maîtresse de maison super-efficiente.

Aussi subit-il un choc lorsqu'il sentit deux bras forts s'enrouler autour de son cou et entendit une voix roucoulante et frémissante qui murmurait à son oreille : « Oh ! Dave chéri ! Tu m'as tellement manqué ! Et je suis si *heureuse* que tu sois revenu ! »

La technique d'Hélène manquait peut-être un peu de style, mais elle débordait d'enthousiasme, comme Dave s'en rendit compte en essayant de l'arrêter de l'embrasser. Elle avait appris vite et furieusement – mais il faut dire qu'elle était alimentée en énergie par un atomoteur.

\*

\*\*

Dave n'était pas bégueule, mais il se rappela qu'après tout, elle n'était qu'un robot. Le fait qu'elle ressemblât par ses sentiments, ses actes et son aspect à une jeune déesse ne signifiait pas grand-chose. Non sans effort, il se libéra de son étreinte et l'entraîna jusqu'à la salle à manger, où il la fit dîner avec lui pour détourner son attention.

Quand elle eut achevé son travail de la soirée, il la fit venir dans le bureau et lui fit un sermon consciencieux sur la folie de son comportement. Cela eût dû être efficace, car le discours entrecoupé de lectures dura trois longues heures. Une quantité de sujets y furent traités, et notamment la position d'Hélène dans la vie et la stupidité des programmes stéréo. Quand il eut fini, elle leva vers lui des yeux humides et dit d'une voix songeuse et triste : « Je sais, Dave. Et pourtant, je t'aime. »

Ce fut à partir de ce moment-là que Dave se mit à boire.

La situation empira de jour en jour. Si Dave demeurait en ville, elle pleurait lorsqu'il rentrait à la maison. S'il était là à l'heure, elle se jetait à son cou et était aux petits soins pour lui. Depuis sa chambre, avec la porte verrouillée, il pouvait l'entendre marcher de long en large au

pied de l'escalier en murmurant ; et quand il descendait, elle le regardait d'un air de reproche.

Ce matin-là, j'envoyai Hélène en ville pour y faire un achat sans importance, puis j'allai réveiller Dave. Je l'obligeai à avaler un petit déjeuner décent et lui administrai un tonique pour les nerfs. Il était toujours apathique et maussade.

« Ecoute, Dave, dis-je, en espérant que mes paroles apporteraient une lueur dans son obscurité, Hélène n'est pas vivante, après tout. Pourquoi ne pas couper son alimentation et changer quelques-uns de ses enroulements mémoriels ? Nous pourrions alors la convaincre qu'elle n'a jamais été amoureuse et ne pourra jamais l'être.

— Tu peux toujours essayer. J'ai eu cette idée, mais elle a poussé un cri de désespoir qui aurait réveillé un mort. Elle a dit que ce serait un meurtre – et ce qui est terrible, c'est que je ne puis m'empêcher de penser la même chose. D'accord, elle n'est pas humaine, mais tu n'en jurerais pas lorsqu'elle a ce regard de martyre et t'implore de la tuer.

— Nous n'avons pourtant jamais installé dans ses circuits de substituts aux sécrétions qui existent chez l'être humain pendant la période amoureuse.

— Je ne sais pas ce que nous y avons mis. Peut-être les hétérones ont-elles provoqué un retour de flamme ou quelque chose d'analogue. De toute façon, cette idée a obnubilé à tel point ses pensées qu'il nous faudrait remplacer la totalité de ses circuits.

— Et pourquoi ne le ferions-nous pas ?

— Vas-y. Tu es le chirurgien de la famille. Je n'ai pas l'habitude de me soucier des émotions. En fait, depuis qu'elle s'est mise à se comporter de cette façon, je me suis mis à haïr mon travail sur les robots. »

Il vit Hélène qui commençait à gravir les marches et plongeait vers la porte arrière de la maison et l'express monorail. Mon intention avait été de le remettre au lit mais je le laissai aller. Peut-être serait-il mieux dans sa boutique qu'à la maison.

« Dave est parti ? » Hélène avait maintenant ce regard de martyre dont il avait parlé.

« Ouais. Je l'ai fait manger, puis il est parti à son travail.

— Je suis heureuse qu'il ait mangé. » Elle se laissa tomber sur un

siège comme si elle était exténuée, bien que le fait qu'une mécanique pût être fatiguée me surprît.

« Phil ?

— Qu'y a-t-il ?

— Est-ce que vous pensez que ma présence ici est une mauvaise chose ? Je veux dire, pensez-vous qu'il serait plus heureux si je n'étais pas là ?

— Il deviendra fou si vous continuez à vous comporter de cette manière avec lui. »

Elle tressaillit. Ses petites mains se tordirent comme pour supplier, et j'eus le sentiment d'être une brute inhumaine. Mais j'avais commencé, et il me fallait poursuivre. « Même si je coupe votre alimentation en énergie et modifie vos circuits, il sera probablement toujours obsédé par vous.

— Je sais. Mais je n'y puis rien. Et je pourrais être pour lui une excellente épouse. Vraiment, Phil. »

J'avalai ma salive ; les choses allaient vraiment un peu trop loin.

« Et lui donner des enfants solides, je suppose. Ce qu'un homme désire, c'est de la chair et du sang, et non du caoutchouc et du métal.

— Non, je vous en prie ! Je ne puis penser à moi de cette manière ; à mes yeux, je suis une femme. Et vous savez à quel point je puis imiter à la perfection une femme réelle... à tous points de vue. Je suis incapable de lui donner des enfants, mais pour ce qui est du reste... J'essaierai de toutes mes forces, et je sais que je serai pour lui une bonne épouse. »

Je capitulai.

Dave ne rentra pas à la maison cette nuit-là, ni le jour suivant. Hélène bouillonnait d'anxiété et d'impatience, et voulait que je téléphone aux hôpitaux et à la police, mais je savais que rien n'était arrivé à Dave. Il portait toujours sur lui ses pièces d'identité. Pourtant, le troisième jour, lorsque je vis qu'il n'apparaissait pas, je commençai à m'inquiéter. Et quand Hélène manifesta le désir d'aller jusqu'à sa boutique, j'acceptai de l'y accompagner.

Dave était là, avec un autre homme que je ne connaissais pas. Je plaçai Hélène à un endroit où il ne pourrait pas la voir mais d'où elle pourrait entendre, et pénétrai dans la boutique dès que l'inconnu l'eut

quittée.

Dave avait l'air d'aller un peu mieux et il parut heureux de me voir. « Salut, Phil, dit-il. J'allais justement fermer. Allons manger. »

Hélène ne put résister plus longtemps, mais ce fut d'un pas tranquille qu'elle pénétra dans la boutique. « Rentre, Dave, dit-elle. J'ai préparé un canard rôti aux aromates, et tu sais que tu l'adores.

— Fiche le camp », dit Dave.

Elle se tassa sur elle-même puis fit demi-tour.

« Oh ! très bien. Reste. Tu peux aussi bien savoir, après tout. J'ai vendu mon affaire. Le type que vous venez de voir sortir me l'a achetée, et je vais me retirer dans le ranch dont je t'ai parlé, Phil. Je ne peux plus supporter les mécaniques.

— Tu vas mourir de faim, dis-je.

— Non. Il y a une demande accrue de fruits à l'ancienne mode mûris à la campagne. Les gens en ont assez des produits de la culture hydroponique. Mon père s'en est toujours bien tiré. Je vais rentrer à la maison emballer mes affaires et je m'en irai tout de suite après. »

Hélène s'accrocha à son idée. « Je m'en chargerai, Dave, pendant que tu mangeras. J'ai aussi préparé une tarte aux pommes pour dessert. » Le monde s'écroulait autour d'elle, et pourtant elle se rappelait que la tarte aux pommes était le péché mignon de Dave.

Hélène était une bonne cuisinière ; en fait, c'était un génie possédant tous les talents d'une femme et d'une mécanique combinées. Dave chipota tout d'abord dans son assiette, puis il se mit à manger de bon appétit. Quand le souper fut achevé, il s'était suffisamment dégelé pour admettre qu'il aimait le canard et la tarte aux pommes, et pour remercier Hélène de bien vouloir emballer ses affaires. En fait, il la laissa même lui donner un baiser d'adieu, mais il refusa avec fermeté de la laisser l'accompagner jusqu'au spatiodrome.

Hélène s'efforça de rester brave lorsque je revins, et nous engageâmes une conversation hésitante à propos des serveurs de Mrs. Van Styler. Mais la conversation tomba bientôt, et elle s'assit, regardant par la fenêtre, dans le vide la plupart du temps. Même la comédie stéréo que l'on donnait ne retint pas son attention, et j'eus la chance de pouvoir la convaincre d'aller dans sa chambre. Elle avait la possibilité de couper son alimentation en énergie pour simuler le



sommeil lorsqu'elle choisissait de le faire.

\*

\*\*

A mesure que les jours s'écoulaient, je commençai à réaliser pourquoi elle ne pouvait pas se considérer elle-même comme un robot. Je me mis personnellement à penser à elle *comme* à une jeune fille et à une compagne. Mis à part les intervalles irréguliers où, d'elle-même, elle s'écartait pour broyer du noir, ou quand elle s'en allait jusqu'au télescript pour demander une lettre qui n'arrivait jamais, elle était une aussi bonne compagne qu'un homme pût désirer. Il flottait dans la maison quelque chose d'intime que Lena n'avait jamais su créer.

J'emmenai Hélène faire du shopping à Hudson, et elle s'extasia et ronronna à la vue des dessous de soie et de fibre de verre qui étaient alors à la mode, essaya interminablement des chapeaux, et se conduisit comme l'aurait fait n'importe quelle jeune fille normale. Nous passâmes un jour entier à pêcher la truite, et là elle démontra qu'elle était aussi sportive et aussi capable de garder le silence qu'un homme. Je passai moi-même une excellente journée et je pensai qu'elle était en train d'oublier Dave. Cela se passait juste avant le jour où, rentrant à la maison à l'improviste, je la trouvai recroquevillée sur le divan, battant des jambes et pleurant à gros sanglots.

Ce fut alors que je téléphonai à Dave. Il semblait que l'on avait des difficultés à le joindre, et Hélène vint près de moi tandis que j'attendais. Elle était aussi tendue et nerveuse qu'une vieille fille essayant de se caser. Finalement, Dave vint au bout du fil.

« Qu'est-ce qui se passe, Phil ? demanda-t-il en même temps que son visage apparaissait sur l'écran de vision. J'étais juste en train de rassembler mes affaires pour...

— Les choses ne peuvent pas continuer ainsi, Dave, coupai-je. J'ai pris ma décision. Je vais modifier les circuits d'Hélène ce soir même. Ce ne pourra être pire que ce qu'elle est en train de traverser en ce moment. »

Hélène tendit la main et toucha mon épaule.

« Peut-être cela vaudra-t-il mieux, Phil. Je ne vous blâme pas. »

La voix de Dave intervint : « Phil, tu ne sais pas ce que tu fais !

— Bien sûr que si. Tout sera terminé au moment où tu arriveras ici. Comme tu peux t'en rendre compte, elle est d'accord. »

Un nuage obscurcit le visage de Dave. « Je n'ai pas voulu cela, Phil. Elle est à moitié mienne, et je te l'interdis.

— Par tous les...

— Vas-y, traite-moi de tous les noms que tu voudras. J'ai changé d'avis. J'étais en train d'emballer mes affaires pour rentrer à la maison quand tu m'as appelé. »

Hélène se mit à sautiller autour de moi, ses yeux ne quittant pas l'écran. « Dave... Est-ce que... Est-ce que tu...

— Je suis juste en train de me rendre compte à quel point j'ai été idiot, Hélène. Phil, je serai à la maison dans deux heures d'ici, et si par malheur... »

Il n'eut pas à me chasser. Mais avant de fermer la porte, j'eus le temps d'entendre Hélène roucouler quelque chose où il était question de la joie merveilleuse qu'il y aurait à être la femme d'un rancher.

Eh bien, je n'étais pas aussi surpris qu'ils le pensaient. Je suppose qu'au moment où j'appelai Dave, je savais déjà ce qui se passerait. Aucun homme n'agit de la manière dont Dave avait agi sous prétexte qu'il hait une jeune fille. C'est simplement parce qu'il pense la haïr – et il se trompe.

Aucune femme ne fit jamais une jeune épouse aussi aimante ni *une femme* plus douce. Hélène ne perdit jamais son génie de la cuisine ni son sens de l'organisation d'un intérieur. Elle partie, la vieille maison paraissait vide et je me mis à descendre jusqu'au ranch une ou deux fois par semaine. Je suppose qu'ils eurent des ennuis par moments mais je n'eus jamais l'occasion de m'en rendre compte.

Par contre, j'ai la certitude que leurs voisins ne soupçonnèrent jamais qu'ils étaient autre chose qu'un couple normal.

Dave vieillit – mais pas Hélène, naturellement. Mais en cachette de Dave, je lui créai des rides et fis grisonner ses cheveux, de manière qu'il ne soupçonnât pas qu'elle ne vieillissait pas en même temps que lui ; il ne se rendit compte de rien – je suppose qu'il avait oublié qu'elle n'était pas humaine. Moi-même, je l'oubliai pratiquement aussi.

Ce ne fut que le matin où je reçus une lettre d'Hélène que je

m'éveillai à la réalité. De sa merveilleuse écriture, avec juste un tremblement par endroits, elle m'annonçait l'inévitable que ni Dave ni moi n'avions jamais envisagé.

*Cher Phil,*

*Comme vous le savez, Dave souffrait de troubles cardiaques (depuis plusieurs années. Nous nous attendions à ce qu'il continue à vivre malgré cela, mais il en a été autrement. Il est mort dans mes bras juste avant le lever du soleil. Il vous envoie ses amitiés et vous dit adieu.*

*J'ai une dernière faveur à vous demander, Phil. Il ne me reste plus qu'une chose à faire, maintenant que tout est fini. L'acide détruit le métal aussi bien que la chair, et je vais mourir avec Dave. Je voudrais que nous soyons enterrés ensemble, et que les gens des pompes funèbres ne découvrent pas mon secret. Dave le voulait également ainsi.*

*Pauvre cher Phil. Je sais que vous aimiez Dave comme un frère, et aussi tout ce que vous éprouviez pour moi. N'ayez pas trop de chagrin à cause de nous. Nous avons eu une vie heureuse, Dave et moi, et nous savions que nous franchirions le dernier pont ensemble.*

*Avec mes remerciements et toute ma tendresse.*

Hélène.

Cela devait arriver un jour ou l'autre, naturellement, et le premier choc est passé maintenant. Je vais quitter la maison dans quelques minutes pour m'occuper des dernières volontés d'Hélène.

Dave a été un homme chanceux, et le meilleur ami que j'aie jamais eu. Et Hélène... eh bien, comme je l'ai dit, je suis un vieil homme maintenant, et je vois les choses avec plus de lucidité. J'aurais pu me marier et élever une famille, je suppose. Mais... il n'y avait qu'une Hélène O'Loy.

Traduit par Marcel Battin.

*Helen O'Loy.*

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## **Clifford Simak : BRIKOL'AGE**

*L'ennui, avec les robots, c'est qu'ils sont construits pour faire toute chose à la perfection. Ce qui ne laisse pas à l'homme un grand champ d'activités. Du coup l'on s'adonne par goût, par besoin de tuer le temps, à toutes les formes de bricolage concevables, de la chirurgie (sur soi-même de préférence) à l'électronique. On commence par vouloir monter un chien et on se trouve en possession d'un robot. Et de quel robot ! Un prototype qui a pour fonction de fabriquer d'autres robots. Alors on se retrouve un peu dans la position de l'apprenti sorcier. Et les ennuis s'accumulent...*

## I

Gordon Knight attendait avec impatience que s'achèvent ses cinq heures quotidiennes de bureau pour pouvoir se précipiter chez lui. C'était aujourd'hui qu'il devait recevoir le coffret Brikol qu'il avait commandé, et il lui tardait de se mettre au travail.

Il avait toujours désiré un chien, c'est vrai, mais il y avait autre chose : ce coffret lui ouvrait des horizons nouveaux. Il n'avait jamais eu entre les mains de coffret Brikol comprenant des éléments biologiques, et il se sentait très ému. Evidemment, ce ne serait pas tout à fait un chien biologique et, de toute façon, il serait déjà en partie monté ; il ne lui resterait plus guère qu'à assembler les pièces. Mais c'était une nouvelle expérience et il avait hâte de commencer.

L'idée de ce chien l'obsédait tellement qu'il ressentit un léger agacement lorsque Randall Stuart, qui s'était une fois de plus absenté pour aller boire à la fontaine, s'arrêta au retour devant son bureau pour lui vanter ses progrès de dentiste amateur.

« C'est facile, lui déclara Stuart. Rien de plus simple, si l'on suit les instructions à la lettre. Tiens, regarde ! Je me suis soigné celle-là hier soir. »

Il s'accroupit alors près du bureau de Knight et ouvrit la bouche avec fierté, se la déformant presque à force de tirer avec ses doigts afin que Knight pût voir.

« Celle-là », dit Stewart, essayant sans succès d'indiquer la fameuse dent d'un doigt hésitant et fébrile. Il laissa son visage reprendre son aspect normal. « J'ai fait le plombage moi-même, annonça-t-il avec suffisance, il m'a fallu monter tout un échafaudage de miroirs pour voir ce que je faisais. Mais tout se trouvait dans le coffret ; je n'ai eu qu'à suivre le mode d'emploi. »

Il s'enfonça un doigt profondément dans la bouche pour palper délicatement son ouvrage. « Ça fait une drôle d'impression, de se le faire soi-même. Sur quelqu'un d'autre, bien sûr, ce n'est pas pareil. » Il attendait, sans se décourager. « Ça doit être intéressant, dit Knight. – Et économique ! Pas la peine de payer si cher les dentistes. Rends-toi compte un peu, si je me soigne tout seul, et puis ensuite ma famille. Et

puis aussi des amis, pourquoi pas, s'ils en ont envie. » Il regardait Knight avec insistance.

Knight ne mordit pas à l'hameçon.

Stewart n'insista pas davantage. « Je vais m'essayer au nettoyage, maintenant. On est obligé d'enfoncer l'instrument sous la gencive pour décoller le tartre. On se sert d'une sorte de crochet. Je ne vois vraiment pas pourquoi on ne s'occupe pas soi-même de ses dents, au lieu de payer des dentistes.

— Cela n'a pas l'air trop difficile, reconnut Knight.

— C'est enfantin, dit Stewart, mais il faut suivre les instructions. On peut faire n'importe quoi si on suit les instructions. »

Il a raison, pensa Knight. On peut vraiment tout faire en suivant scrupuleusement les instructions ; à condition de ne pas se précipiter, de prendre son temps et de s'asseoir pour tout étudier dans le détail.

Pendant ses heures de liberté, n'avait-il pas construit sa propre maison, fabriqué tout son mobilier et monté tous les appareils ménagers de la famille ? Et sans prendre une minute sur ses heures de travail ! Pourtant, pensa-t-il, Dieu sait si on a peu de temps à soi avec quinze heures de travail par semaine.

Une chance qu'il ait bâti seul sa maison après avoir acheté cet immense terrain. Mais tout le monde s'achetait une « propriété » – comme on disait – et Grâce avait eu le coup de foudre ; alors il avait bien fallu qu'il s'exécute.

S'il avait dû payer charpentiers, maçons et plombiers, il n'aurait jamais eu les moyens de s'offrir une maison pareille. Mais en la construisant de ses propres mains, il avait payé au fur et à mesure. Il lui avait fallu dix ans, c'était vrai, mais il y avait pris plaisir, et cela, il ne fallait pas l'oublier !

Il restait là, assis sur son siège, à penser à toute la joie que cela lui avait procuré, et à toute la fierté qu'il avait ressentie. Non, se dit-il, personne dans son entourage ne possédait une plus belle maison.

Et pourtant, si l'on voulait bien y songer, ce qu'il avait fait n'avait rien d'extraordinaire. La plupart de ses amis avaient aussi bâti leur maison, à moins qu'ils ne se fussent contentés de l'agrandir ou de lui apporter des modifications.

Il lui était souvent arrivé de penser qu'il aimerait bien recommencer

et se mettre à construire une nouvelle maison, rien que pour le plaisir. Mais cela n'aurait aucun sens, puisqu'il en avait déjà une et que, même s'il en construisait une seconde, il ne pourrait pas la vendre. Qui serait disposé à acheter une maison alors que c'était si amusant d'en bâtir une ?

Par ailleurs, il y avait encore beaucoup à faire sur la sienne. Des pièces à ajouter – à vrai dire, ce n'était pas indispensable, mais ce serait pratique – et aussi le toit à arranger. Une tonnelle à construire. Et avec la terre, il y avait toujours du travail. Au début, il avait envisagé de créer lui-même son jardin. En y consacrant ses loisirs pendant quelques années, on pouvait apporter beaucoup d'améliorations à une maison. Mais il avait eu tant à faire par ailleurs qu'il n'avait jamais réussi à en voir le bout.

\*

\*\*

Knight et Anson Lee, son voisin, s'étaient souvent entretenus des améliorations qu'ils pourraient apporter à leurs domaines respectifs, s'ils en avaient le temps. Mais Lee, naturellement, n'aurait jamais le courage de se mettre au travail. C'était un avocat à qui sa profession semblait laisser pourtant beaucoup de loisirs ; il avait un vaste bureau tapissé d'ouvrages de droit ; il aimait à discourir pendant des heures sur les volumes qui composaient sa bibliothèque, mais personne ne l'avait jamais vu s'en servir.

En général, il faisait des projets de ce genre quand il était un peu parti, ce qui était assez fréquent, car il avait la prétention d'être grand penseur, et se montrait fermement convaincu que la bouteille l'aidait à penser.

Quand Stewart eut enfin regagné son bureau, il restait encore plus d'une heure avant la fin réglementaire de la journée de travail. Knight sortit furtivement de sa serviette le dernier numéro de la revue *Brikol'âge* et se mit à la feuilleter tout en restant sur ses gardes, prêt à dissimuler rapidement sa lecture au cas où quelqu'un remarquerait qu'il tirait au flanc.

Il avait déjà lu les articles, et à présent il parcourait les annonces.



Quel dommage, pensa-t-il, qu'on n'ait pas le temps de faire tout ce qu'il y a à faire.

Par exemple :

Faire soi-même ses lunettes (appareils de mesure et matériel de polissage des verres fournis dans le coffret) ;

S'opérer soi-même des amygdales (avec toutes les directives et tous les instruments nécessaires) ;

Equiper une pièce inutilisée en chambre d'hôpital (pourquoi ne pas rester chez soi quand on est malade, alors même qu'on a le plus besoin de confort et de sécurité ?) ;

Cultiver soi-même les produits servant à la fabrication de ses médicaments (avec un choix de cinquante herbes et plantes médicinales pour commencer, accompagné de conseils détaillés sur la manière de les planter et de les soigner) ;

Faire l'élevage du manteau de fourrure que l'on désire offrir à sa femme (fournitures : un couple de visons, une tonne de viande de cheval, des outils de fourreur) ;

Couper ses propres complets et ses pardessus (métrage : cinquante mètres de lainage et de doublure) ;

Se construire son poste de télévision ;

Relier ses livres soi-même ;

Se construire sa centrale électrique personnelle (le vent travaillera pour vous) ;

Construire son propre robot (un homme à tout faire, intelligent, obéissant ; pas de congés, pas d'heures supplémentaires, vingt-quatre heures quotidiennes de travail, infatigable, ne s'arrêtant jamais, ne dormant jamais, toujours prêt à accomplir le travail désiré).

Ça, pensa Knight, c'est quelque chose à essayer. Un homme qui posséderait un de ces robots s'éviterait plus d'une corvée. On vous proposait toute une gamme d'accessoires. Et, ajoutait la réclame, les robots étaient capables de mettre ou d'enlever ces accessoires eux-mêmes, exactement comme on passe une paire de gants ou comme on ôte une paire de souliers.

Offrez-vous un de ces robots, et chaque matin, il descendra au jardin cueillir le maïs, les haricots, les petits pois, les tomates et autres légumes assez mûrs pour être cueillis, puis il les disposera en rangées,

bien proprement, sur le perron derrière la maison. Le rendement du potager en sera considérablement amélioré, car le sélecteur mécanique du robot ne lui permettra jamais de cueillir une tomate verte, ni de laisser se perdre un épi de maïs.

On pouvait commander des accessoires de femme de ménage, de chasse-neige ou de peintre en bâtiment, ou pratiquement de tout ce qu'on pouvait imaginer. Avec la collection complète, il suffisait d'établir un programme de travail, et de mettre le robot en marche ; ensuite, on n'avait qu'à se laisser vivre d'un bout à l'autre de l'année : le robot se chargeait de tout.

Il n'y avait qu'un seul ennui : un coffret de robot valait près de dix mille dollars, et l'ensemble des accessoires, autant. Knight referma la revue et la remit dans sa serviette.

Il se rendit compte qu'il ne lui restait plus qu'un quart d'heure à tirer, ce qui ne lui laissait guère le temps de rien entreprendre. Aussi se contenta-t-il de rester absorbé dans ses pensées : il allait rentrer chez lui et y trouver le coffret qui l'attendait.

Il avait toujours désiré un chien, mais Grâce n'était pas d'accord. Les chiens sont malpropres, prétendait-elle ; ils abîment les tapis, amènent des puces et sèment leurs poils partout ; et puis, ils sentent mauvais.

En tout cas, elle ne trouverait rien à redire à ce chien-là, se dit Knight.

Pas de mauvaise odeur et, la garantie était formelle, pas de chute de poils, pas de puces. Une puce serait condamnée à mourir de faim avec un chien mi-mécanique, mi-biologique.

Il espérait ne pas être déçu par le chien ; mais il avait soigneusement étudié les notices explicatives, et il était optimiste. Le chien pourrait lui tenir compagnie quand il partirait en promenade, il lui rapporterait des morceaux de bois, chasserait le petit gibier... Que pouvait-on attendre de plus d'un chien ? Pour faire davantage illusion, il levait la patte devant les arbres et les palissades, mais la garantie précisait qu'il ne laissait ni marques ni souillures.

La caisse était appuyée contre la porte du hangar quand il arriva chez lui, mais tout d'abord il ne la vit pas. Lorsqu'enfin il l'aperçut, il voulut s'assurer que c'était vraiment le coffret, et il se pencha

tellement que son hélicoptère faillit accrocher la haie ; mais, par un coup de chance, il réussit à poser l'appareil correctement sur le terrain sablé, et en sortit avant même que les hélices soient arrêtées.

C'était bien le coffret. L'enveloppe contenant la facture était agrafée sur le dessus de la caisse. Mais le colis était plus volumineux et plus lourd qu'il ne s'y attendait, et il se demanda si on ne lui aurait pas envoyé par erreur un chien plus grand que celui qu'il avait commandé.

Il tenta de soulever la caisse, mais elle était trop lourde ; il fit le tour de la maison pour aller chercher une brouette dans la cave.

Il s'arrêta un instant au coin de l'habitation pour contempler son domaine. On pourrait en faire quelque chose, pensa-t-il, avec du temps et un peu d'argent. On pourrait transformer le terrain en un grand parc. Il faudrait, bien sûr, faire appel à un paysagiste pour les plans, à moins d'acheter des manuels sur la question : en y consacrant quelques soirées, il serait bien capable de se débrouiller tout seul.

Il y avait un lac à l'extrémité nord de la propriété et, à son avis, les perspectives du jardin devraient converger vers le lac. Pour le moment, c'était un coin plutôt humide, entouré par endroits de marécages, avec un fouillis de roseaux et de joncs ondulant sous la brise d'été. Il faudrait drainer et planter aussi ; mais avec des allées harmonieusement tracées et un ou deux ponts pour l'agrémenter, on pourrait en faire quelque chose de très bien.

Il dirigea son regard au-delà du lac, jusqu'à la maison d'Anson Lee, juchée sur une colline. Dès qu'il aurait monté son chien, il l'emmènerait chez Lee ; Lee serait content de voir un chien. Gordon avait eu parfois l'impression que Lee n'approuvait pas toujours ce qu'il faisait. Ainsi, par exemple, lorsqu'il avait aidé Grâce à construire ses fours à poterie ; ou encore les rares fois où ils avaient réussi à entraîner Lee dans leurs prospections quand ils recherchaient certaines variétés d'argile.

« Quel besoin avez-vous donc de fabriquer de la vaisselle ? avait demandé Lee. Pourquoi vous donner tout ce mal pour des plats qui vous reviendront dix fois plus cher que si vous les aviez achetés ? »

Lee n'avait pas semblé très convaincu quand Grâce lui avait expliqué que ce n'étaient pas des plats, mais de la céramique et, avait-elle ajouté, un vrai travail d'art. Ce passe-temps devint chez elle, une telle

passion et prit de telles proportions – certaines pièces étaient au reste vraiment réussies – que Knight s'était senti dans l'obligation de laisser tomber son projet de chemin de fer modèle réduit pour agrandir encore la maison en y ajoutant une pièce destinée à entreposer la céramique, la faire sécher et l'exposer.

Lee n'avait fait aucun commentaire lorsque, un ou deux ans plus tard, Knight avait bâti l'atelier de Grâce qui, fatiguée de la céramique, s'était tournée vers la peinture. Cependant, il avait compris que, si Lee se taisait, c'était uniquement parce qu'il trouvait inutile de poursuivre la discussion.

Mais pour le chien, Lee serait d'accord. Il était comme ça, et Knight était fier de le compter parmi ses amis, mais il n'était vraiment pas dans le coup. Dans un monde agité, Lee passait son temps entre sa pipe et ses livres (pas ses livres de droit, bien entendu !)

Même les gosses avaient maintenant leurs occupations personnelles et étudiaient tout en se distrayant.

Axant son mariage, Marie s'intéressait au jardinage. La serre était juste en bas du talus, et Knight regrettait de ne pas avoir su continuer ce qu'elle avait entrepris. Quelques mois plus tôt, il avait démonté ses réservoirs hydroponiques ; c'était là l'aveu symbolique qu'un homme n'était pas capable d'en faire davantage.

John, tout naturellement, s'était passionné pour les fusées. Des années durant, ses copains et lui axaient lancé un peu partout à la ronde leurs modèles expérimentaux. Le dernier, le plus grand de tous, restait inachevé derrière la maison, la dominant de sa hauteur. Un jour, se dit Knight, il faudra que j'aille finir ce que le gamin a commencé. John, à présent à l'université, avait conservé les mêmes goûts, qui semblaient maintenant se préciser. C'était quelqu'un, son fils, pensa Knight avec fierté. Oui, c'était quelqu'un.

Il descendit au sous-sol prendre la brouette et s'arrêta un moment, comme il le faisait toujours, à inspecter l'endroit. C'était là, pensa-t-il, que se trouvait rassemblé ce qui comptait le plus dans sa vie. Ici, dans ce coin, l'atelier. Là-bas, le schéma de montage de son chemin de fer miniature, sur lequel il travaillait encore de temps en temps. Derrière, son laboratoire de photographies. Il se souvint alors qu'il avait dû abattre une partie du mur et construire une dépendance parce que le

sous-sol était un peu trop petit pour qu'il y installât son laboratoire. Et, pour finir, cela avait été un bien plus gros travail qu'il ne s'y était attendu.

Traînant la brouette, il revint au hangar, chargea le coffret et parvint à grand-peine à le transporter jusqu'à la cave. Il prit alors une pince et se mit en demeure d'ouvrir la caisse. Il s'y prenait à la fois avec adresse et précision, car ce n'était pas la première fois qu'il déballait un de ces coffrets. Il savait comment il fallait procéder.

Une vague appréhension le saisit lorsqu'il sortit les pièces : ni leur taille ni leur forme ne correspondaient à ce qu'il attendait.

La respiration légèrement haletante, en raison de l'effort et de l'émotion, il se mit à déballer chaque pièce. Dès la seconde, il fut fixé : ce n'était pas un chien. À la cinquième, il sut exactement ce qu'il avait effectivement reçu.

Aucun doute possible : c'était un robot, et dans la mesure où il pouvait en juger, l'un des modèles les plus perfectionnés et les plus coûteux !

Il s'assit sur un coin de la caisse, tira son mouchoir et s'épongea le front. Finalement, il arracha la facture du couvercle sur lequel elle avait été agrafée. Elle était bien adressée à *Monsieur Gordon Knight*, avec la précision suivante : *Un coffret payé d'avance, contenant un chien.*

Pour la Compagnie Brikol, il était censé avoir reçu un chien. Et ce chien était payé, entièrement payé, d'après la facture.

Il s'assit à nouveau sur la caisse, et examina les pièces du robot.

Personne ne pourrait jamais deviner ce qui s'était passé. Lors de l'inventaire, la Compagnie Brikol aurait un chien de trop, et il lui manquerait un robot ; mais parmi les cargaisons de chiens qu'elle avait expédiés et les milliers de robots qu'elle avait vendus, il serait impossible de retrouver l'erreur. Jamais, depuis qu'il était né, Gordon Knight ne s'était sciemment rendu coupable d'une malhonnêteté. Mais il prit alors une décision malhonnête ; il la savait malhonnête et savait qu'il n'avait pas d'excuse. Le plus triste, peut-être, c'est qu'il manqua d'honnêteté envers lui-même.

Il commença par se dire qu'il renverrait le robot à l'expéditeur, mais qu'il pourrait bien le monter auparavant, lui qui avait toujours désiré

monter un robot ; il le démonterait aussitôt, remballerait les pièces et renverrait le tout à la compagnie. Il ne le mettrait même pas en marche. Il se contenterait de le monter.

Mais il savait parfaitement qu'il n'était pas sincère envers lui-même et n'ignorait pas au fond de lui-même qu'il s'engageait sur une pente pour le moins glissante qui, peu à peu, ferait de lui un escroc. Il agissait ainsi (il en était conscient), parce qu'il n'avait pas le courage d'être franchement malhonnête.

Il veilla tard cette nuit-là, plongé dans la lecture des instructions, identifiant chacune des pièces détachées et leurs diverses particularités. Car c'était la bonne méthode avec les appareils Brikol. Il fallait prendre son temps, avancer lentement, pas à pas, avoir une conception parfaitement claire de l'ensemble avant d'entreprendre le montage. Knight était, à la longue, passé maître dans l'art de ne pas se presser. Et puis, Dieu seul savait quand il aurait une autre occasion de s'attaquer à un robot.

## II

C'était le début de son week-end de quatre jours et il s'attela à la tâche avec toute l'ardeur dont il était capable. Certaines données biologiques lui donnèrent du fil à retordre, et il dut reprendre ses manuels de chimie organique pour se remettre certaines réactions en mémoire. Ce fut une expérience pénible. Cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas préoccupé de chimie organique, et il s'aperçut qu'il avait oublié le peu qu'il avait appris.

Au soir du second jour, il avait glané dans ses manuels suffisamment de renseignements et en savait assez pour se mettre au montage.

Il fut un peu contrarié quand Grâce, ayant percé le secret de ses activités, suggéra immédiatement une foule de travaux ménagers à effectuer par le robot. Mais il la détourna tant bien que mal de son projet et, le lendemain, entreprit d'assembler les premières pièces.

Il vint à bout du montage sans la moindre difficulté, car il maniait l'outil avec habileté ; et surtout, il suivait religieusement le grand principe de *Brikol'âge* : savoir de quoi il retourne avant de commencer.

Tout d'abord, *il voulut se convaincre* qu'il démonterait le robot dès qu'il serait sur pied. Mais lorsqu'il fut terminé, il lui fallut le voir marcher. Vraiment, raisonna-t-il, ce serait trop idiot d'y avoir consacré tout ce temps sans même pouvoir vérifier si le montage est correct. Cet argument le décida à actionner l'interrupteur de démarrage et à visser la dernière plaque.

Le robot s'anima et le regarda.

Puis il se mit à parler : « Je suis un robot. Je me nomme Albert. Que faut-il que je fasse ?

— Doucement, Albert, répondit vivement Knight. Assieds-toi ; nous allons avoir une petite conversation.

— Je n'ai pas besoin de me reposer, dit Albert.

— Bon, alors, attends. Il ne me sera pas possible de te garder, je te le dis tout de suite. Mais, puisque je t'ai mis en marche, j'aimerais voir ce dont tu es capable. Il y a le ménage à faire, le jardin et la pelouse à

entretenir, sans parler du parc que je pensais créer... »

Il s'arrêta soudain et se frappa le front de la main.

« Et les accessoires ! Comment pourrai-je me procurer les accessoires ?

— Aucune importance, dit Albert. Ne vous inquiétez pas. Dites-moi simplement ce qu'il y a à faire. »

Gordon s'exécuta, laissant le parc pour la fin et s'excusant presque de le mentionner.

« Vingt-cinq hectares, c'est beaucoup et tu ne peux pas y consacrer tout ton temps. Grâce a besoin qu'on fasse le ménage ; et il y a aussi le jardin et la pelouse.

— Ecoutez, voilà ce que vous allez faire, dit Albert. Je vais écrire la liste de ce que vous aurez à commander ; après quoi, vous me laisserez faire. Vous avez un atelier bien équipé. Je me débrouillerai.

— Tu veux dire que tu vas fabriquer tes propres accessoires ?

— Ne vous tracassez pas. Où puis-je trouver un crayon et du papier ? »

Knight les lui trouva, et Albert établit la liste des matériaux à commander : pièces d'acier de dimensions et de caractéristiques diverses, barres d'aluminium de plusieurs calibres, fil de cuivre et quantité d'autres articles.

« Voilà ! dit Albert en lui tendant la feuille. Cela ne vous coûtera pas plus de mille dollars, et cela nous permettra de commencer. Vous feriez bien de passer la commande par téléphone pour qu'on puisse s'y mettre. »

Knight téléphona aux fournisseurs tandis qu'Albert fouinait partout. En un rien de temps, il rassembla un amas de vieille ferraille qui traînait dans les coins.

« De la bonne camelote, tout ça », déclara-t-il.

Albert ramassa alors un vieux morceau de fer, alluma la forge et se mit à l'ouvrage. Knight l'observa un moment, puis monta dîner.

« Albert est extraordinaire, dit-il à Grâce, il est en train de fabriquer ses propres accessoires.

— Lui as-tu dit tout ce que je veux qu'il fasse ?

— Bien sûr. Mais il faut d'abord qu'il termine de fabriquer les accessoires.



— Je veux qu'il tienne la maison propre, dit Grâce, et il y a de nouveaux rideaux à couper, la cuisine à repeindre, et tous ces robinets qui fuient et que tu n'as jamais le temps de réparer.

— Oui, chérie.

— Je me demande s'il est capable d'apprendre à faire la cuisine.

— Je ne le lui ai pas demandé, mais je pense que *oui*.

— Cela va être un vrai soulagement pour moi, dit Grâce. Imagine un peu ! Je vais pouvoir passer toutes mes journées à peindre ! »

Une longue expérience avait appris à Knight ce qu'il fallait faire quand la conversation prenait cette tournure. Il se détachait en quelque sorte, il se coupait tout bonnement en deux. Une partie de lui-même était bien là, assise, à écouter, à faire par moment la réponse qu'on attendait, tandis que l'autre partie restait absorbée par de plus intéressantes pensées.

Ils allèrent se coucher. Knight se réveilla à plusieurs reprises en pleine nuit : il entendait Albert jouer du marteau dans l'atelier du sous-sol, ce qui ne manqua pas de le surprendre. Mais il se souvint qu'un robot travaillait sans relâche, la nuit comme le jour. Les yeux grands ouverts, il resta allongé, à fixer le plafond obscur et à se féliciter de posséder un robot. C'était provisoire, bien sûr, et il avait l'intention de renvoyer Albert d'ici un jour ou deux. Quel mal faisait-il, après tout, en profitant quelque temps de sa présence ?

Le lendemain, Knight descendit à l'atelier pour voir si Albert avait besoin de lui, mais le robot déclina aimablement son offre. Knight regarda travailler Albert un moment, puis le laissa poursuivre tout seul. Il tenta de reprendre une maquette de locomotive qu'il avait commencée un ou deux ans plus tôt, et qu'il avait abandonnée pour faire quelque chose d'autre. Mais, Dieu sait pourquoi, il ne réussit pas à réveiller son enthousiasme de naguère et, vaguement mal à l'aise, demeura assis, à se demander ce qui n'allait pas. Peut-être avait-il besoin d'un nouveau centre d'intérêt ? Il avait souvent envisagé de s'occuper de marionnettes ; c'était peut-être l'occasion ou jamais de s'y mettre.

Il sortit quelques catalogues et des revues de la maison Brikol, les feuilleta, mais ne parvint pas à se passionner pour le tir à l'arc, l'alpinisme et la construction de bateaux. Quant au reste, cela le

laissait tout à fait froid. Selon toute apparence, il manquait singulièrement d'inspiration aujourd'hui.

Il alla donc rendre visite à Anson Lee.

Il le trouva la pipe à la bouche, étendu dans un hamac et occupé à lire Proust ; à portée de main, sous le hamac, se trouvait une cruche.

Lee posa son livre, et indiqua à son ami un second hamac suspendu près du sien. « Grimpe donc ; on va se détendre en bavardant ! »

Knight se hissa dans le hamac ; il se sentait tout bête.

« Regarde un peu ce ciel, lui dit Lee. En as-tu jamais vu d'aussi bleu ?

— Je n'en sais rien, répondit Knight. Je ne suis pas spécialiste de météorologie.

— Dommage ! répliqua Lee. Tu n'es pas non plus spécialiste en ornithologie ?

— J'ai appartenu à un club d'observateurs d'oiseaux.

— Et tu as travaillé la question avec tant de conviction que tu t'es fatigué et que tu as tout abandonné à peine un an plus tard. Ce n'était pas un club d'ornithologie ! Cela ressemblait davantage à de la course d'endurance ! Chacun essayait de voir plus d'oiseaux que son voisin. Vous faisiez un concours. Et je parie que tu prenais des notes !

— Bien sûr ! Quel mal y a-t-il à cela ?

— Rien du tout, reprit Lee, si seulement tu avais pris les choses moins à cœur.

— Moins à cœur ? Pourquoi dis-tu cela ?

— C'est ta façon de vivre. C'est celle de tout le monde à présent. Mais pas la mienne, en tout cas. Regarde ce rouge-gorge sur le pommier, avec son air minable. C'est un de mes amis. Cela fait bien six ans qu'on se connaît maintenant. Je pourrais écrire un livre *sur* cet oiseau, et s'il pouvait lire, il serait d'accord avec ce qu'il y verrait écrit. Mais, bien sûr, je n'en ferai rien. Si j'écrivais ce livre, je ne pourrais plus observer mon rouge-gorge.

— Tu pourrais l'écrire en hiver, quand il sera parti.

— En hiver, répliqua Lee, j'ai d'autres occupations. »

Il allongea le bras, saisit la cruche et la tendit à Knight.

« C'est du cidre bouché, expliqua-t-il. Je le fais moi-même. Ni par principe, ni par goût, mais simplement parce qu'il se trouve que j'aime

le cidre et que, de nos jours, il n'y a plus personne qui sache vraiment le faire. Il faut des vers dans les pommes pour qu'il ait bon goût. »

A l'évocation des vers, Knight recracha la gorgée qu'il allait avaler et rendit la cruelle à son propriétaire. Lee se mit à boire avec délice.

« Mon premier travail sérieux depuis des années », déclara-t-il. Couché dans son hamac, il se balançait, la cruche pressée contre la poitrine. « Chaque fois qu'il me prend l'envie de travailler, il me suffit de regarder de l'autre côté du lac, dans ta direction, pour y renoncer. Combien de pièces as-tu ajoutées à ta maison depuis qu'elle est construite ?

— Huit ! répondit Knight fièrement.

— Mon Dieu ! Est-ce possible ? Huit pièces !

— Ce n'est pas difficile, protesta Knight, une fois qu'on a pris le coup. À dire vrai, c'est même amusant.

— Il y a deux cents ans, les gens n'ajoutaient pas huit pièces à leur maison. D'abord, ils ne construisaient pas leur maison eux-mêmes. Et ils ne pratiquaient pas une douzaine d'activités différentes pendant leurs loisirs. Ils n'en avaient pas le temps.

— C'est facile maintenant. Il suffit d'acheter un coffret de Brikol'âge.

— Ce qui est surtout facile c'est de se faire avoir, reprit Lee, de vous donner l'impression de faire quelque chose d'utile quand, en réalité, on perd son temps. Pourquoi crois-tu que ce... comment dis-tu ? Brikol'âge... ait eu tant de succès ? Crois-tu que les gens en aient vraiment besoin ?

— C'est économique. Pourquoi dépenser de l'argent pour faire faire quelque chose, quand on peut le faire soi-même ?

— C'est peut-être une explication. C'était peut-être la raison à l'origine. Mais on ne peut pas donner cet argument-là pour justifier la construction de huit pièces supplémentaires. Personne n'a besoin de huit pièces en plus. D'ailleurs, je doute que, même à l'origine, ce souci d'économie ait été l'unique motif. Les gens avaient plus de temps de libre qu'ils n'en pouvaient utiliser : c'est pourquoi ils se sont tournés vers ces marottes. Et s'ils continuent aujourd'hui, ce n'est pas qu'ils aient besoin de ce qu'ils fabriquent ; c'est parce qu'ils occupent ainsi le vide créé par la réduction des heures de travail, par ce temps libre que l'on a donné aux gens, et dont ils ne savent que faire. En ce qui me

concerne, ajouta-t-il, je sais à quoi l'utiliser. »

Il souleva la cruche, en *but* une rasade, puis la tendit de nouveau à Knight. Cette fois-ci, Knight refusa.

Etendus dans leurs hamacs, les yeux perdus vers le ciel bleu, ils contemplaient le rouge-gorge minable. Knight s'aventura à dire qu'il existait un coffret Brikol permettant aux citadins de construire des oiseaux robots, mais Lee eut un rire de commisération. Gêné, Knight n'osa pas poursuivre.

A son retour chez lui, Knight trouva un robot occupé à tailler la haie de la palissade. Muni de quatre bras armés de cisailles en guise de mains, il travaillait avec rapidité et efficacité.

« Tu n'es pas Albert, il me semble ? demanda Knight, inquiet de savoir comment ce robot inconnu était arrivé dans son jardin

— Non, répondit le robot, tout en continuant sa tâche. Je m'appelle Abraham. C'est Albert qui m'a fabriqué.

— Fabriqué ?

— Albert m'a fabriqué pour tondre le gazon. Vous ne pensiez tout de même pas qu'Albert allait se livrer lui-même à un travail de ce genre ?

— Je n'ai pas la *moindre opinion là-dessus*, répliqua Knight.

— Si vous avez envie de bavarder, il vous faudra me suivre. Je dois continuer mon travail.

— Où se trouve Albert, maintenant ?

— Au sous-sol, en train de fabriquer Alfred.

— Alfred ? Un nouveau robot ?

— Mais oui ! C'est à cela que sert Albert. »

Knight sentit ses forces l'abandonner et, cherchant un appui, s'adossa à la clôture.

D'abord un seul robot, puis deux ! Et voilà maintenant qu'Albert était en train d'en fabriquer un troisième au sous-sol. Voilà pourquoi Albert lui avait demandé de passer une commande d'acier et de matériaux divers ! Mais la commande n'avait pas encore été livrée... Alors, il avait dû créer ce robot, cet Abraham, en utilisant toute cette ferraille qu'il avait récupérée...

Knight se précipita au sous-sol, et y trouva effectivement Albert, travaillant à la forge. Un autre robot était partiellement monté, et des pièces détachées jonchaient le plancher.

Ce coin du sous-sol avait l'air de sortir tout droit d'un cauchemar métallique.

« Albert ! »

Albert se retourna.

« Que se passe-t-il donc ici ?

— J'enfante, lui répondit Albert d'un ton aimable.

— Mais...

— On m'a donné l'instinct maternel. Je ne sais vraiment pas pourquoi on m'a appelé Albert. J'aurais dû avoir un nom de femme.

— Mais tu ne devrais pas pouvoir fabriquer d'autres robots !

— Allons ! Ne vous inquiétez donc pas ! Vous voulez des robots, n'est-il pas vrai ?

— Eh bien oui, il me semble.

— Alors, je vous en ferai. Je ferai tous ceux dont vous aurez besoin. »

Et il reprit son travail.

Un robot qui fabriquait d'autres robots ! Il y avait une fortune à faire ! Les robots se vendaient au bas mot dix mille dollars pièce ; Albert en avait déjà fabriqué un, et en terminait un second. Vingt mille dollars ! se dit Knight.

Et puis, qui sait ? Albert pourrait peut-être en faire plus de deux par jour. Il avait, cette fois-ci, utilisé des résidus métalliques ; mais avec du matériel neuf, quand la commande serait livrée, peut-être pourrait-il augmenter le rythme de production...

Mais déjà, avec deux par jour, cela ferait un demi-million de dollars de robots par mois ! Six millions par an !

Cela ne collait pas, pensa-t-il ensuite en s'épongeant le front. En principe, un robot ne pouvait pas fabriquer d'autres robots. Et à *supposer* qu'il existât un robot capable de le faire, chez Brikol on ne s'en serait pas séparé.

Pourtant, ce n'était pas un rêve : il y avait bien là un robot, qui n'était même pas à lui, et qui produisait d'autres robots à un rythme étourdissant.

Il se demanda s'il fallait un permis quelconque pour fabriquer des robots. C'était là une question qu'il n'avait jamais eu l'occasion de se poser, ou de poser à autrui auparavant, mais qui semblait raisonnable. Après tout, un robot n'était pas une simple machine ; il était presque

doué de vie. Knight se doutait qu'il pourrait bien y avoir des lois, des règlements, ou quelque chose comme des contrôles officiels, et il se demandait avec une vague inquiétude combien d'infractions il était peut-être en train de commettre.

Il posa le regard sur Albert, encore en plein travail, et eut la *certitude* qu'Albert ne partageait pas sa façon de voir.

Il monta alors à l'étage, et se dirigea vers la salle de jeux qu'il avait ajoutée à sa maison plusieurs années déjà auparavant, et dont il ne s'était pratiquement jamais servie ; elle était pourtant tout installée, avec ses tables de ping-pong et de billard en provenance de la maison Brikol. Dans la salle de jeux inutilisée se trouvait un bar qui ne servait pas. Il y trouva une bouteille de whisky. Après cinq ou six verres, la vie lui parut moins noire.

Papier et crayon en mains, il essaya de faire le bilan de l'opération. Quelle que fût la manière dont il abordât le problème, il aboutissait au même résultat : il allait s'enrichir plus vite que jamais personne avant lui.

Toutefois, il pressentait de possibles difficultés : il allait vendre des robots sans moyen apparent de les fabriquer ; il y avait aussi cette question de permis, s'il lui en fallait un, et probablement bien d'autres choses dont il n'avait pas la moindre idée.

Mais, quelles que soient les complications qui pourraient survenir, ce n'était guère le moment de se sentir déprimé, alors même qu'il lui fallait faire face à une évidence : d'ici un an, il allait se trouver multimillionnaire. Il eut donc recours à la bouteille et s'enivra allègrement pour la première fois depuis près de vingt ans.

### III

En rentrant de son bureau le lendemain, il trouva sa pelouse rasée comme elle ne l'avait jamais été. Les plates-bandes avaient été désherbées, et le jardin cultivé. La palissade était fraîchement repeinte. Deux robots, pourvus de jambes extensibles télescopiques en guise d'échelles, peignaient la façade de la maison.

A l'intérieur, la maison était impeccable, et il pouvait entendre Grâce chanter joyeusement dans son atelier. Dans la lingerie, une machine à coudre greffée sur la poitrine, un robot ourlait des rideaux.

« Qui es-tu donc ? demanda Knight.

— Vous ne me reconnaissez pas ? dit le robot. Vous m'avez adressé la parole hier. Je suis Abraham, le fils aîné d'Albert. »

Knight s'éloigna.

Dans la cuisine, un autre robot préparait le dîner.

« Je m'appelle Aldebert », dit-il.

Knight ressortit sur la pelouse, devant la maison. Les robots avaient fini de peindre la façade, et s'attaquaient maintenant à l'un des côtés.

Assis dans un fauteuil de jardin, Knight se mit à réfléchir de nouveau à la situation.

Il lui faudrait conserver sa place actuelle pendant un certain temps pour ne pas éveiller les soupçons, mais il ne pourrait pas rester très longtemps. Bientôt, le temps lui suffirait à peine pour s'occuper de la vente des robots et prendre tous les autres problèmes en main. Il pourrait peut-être, pensa-t-il, négliger son travail et se faire renvoyer. Mais à la réflexion, il en vint à la conclusion qu'il ne pourrait pas : il n'était pas possible à un être humain de faire son travail moins consciencieusement que d'habitude. Un même travail passait par tant de mains et tant de machines qu'il finissait toujours par se faire.

Il lui faudrait monter une histoire qui tienne debout pour expliquer son départ, un héritage ou quelque chose de ce genre. Il songea un moment à dire la vérité, mais recula : la vérité était si peu vraisemblable ! Et de toute façon, il était bien obligé de dissimuler la vérité, tant qu'il ne saurait pas mieux où il en était.

Il se leva de sa chaise, fit le tour de la maison et descendit au sous-sol. Tout le matériel qu'il avait commandé était arrivé, et soigneusement entassé dans un coin.

Albert était à l'œuvre ; le sol était jonché de pièces détachées autour de trois robots à demi construits.

Distraitement, Knight se mit en demeure d'enlever les débris de la caisse et de l'emballage qu'il avait laissés par terre après avoir sorti Albert de sa caisse. Dans un tas de copeaux, il aperçut une petite étiquette bleue qui, dans son souvenir, était alors attachée à la boîte crânienne.

Il la ramassa et l'examina ; elle portait le numéro X-1 90.

X ? X était un numéro réservé aux modèles expérimentaux.

Alors, tout s'éclaira, et il comprit.

La compagnie Brikol avait conçu et fabriqué Albert, puis l'avait emballé pour le garder en réserve, car elle ne pouvait guère se permettre de lancer sur le marché un robot tel que lui ; c'eût été courir à la faillite. Il suffirait de vendre une douzaine d'Alberts, et en un an ou deux, le marché serait saturé de robots.

Ceux-ci finiraient par se vendre au prix coûtant, au lieu des dix mille dollars actuels, et aucune main-d'œuvre humaine n'étant nécessaire, les prix de revient seraient inévitablement dérisoires.

« Albert, appela Knight.

— Qu'y a-t-il ? demanda Knight d'un ton absent.

— Jette un coup d'œil à ça. »

Albert traversa la pièce d'un air digne, et prit l'étiquette que lui tendait Knight. « Oh ! ça ? dit-il.

— Cela peut nous valoir des ennuis.

— Mais non, patron, répondit Albert, l'air assuré. On ne pourra pas m'identifier.

— On ne pourra pas t'identifier, comment cela ?

— J'ai effacé mon numéro à la lime et rétamé la surface. Il est impossible de prouver qui je suis.

— Mais pourquoi as-tu fait cela ?

— Pour qu'on ne puisse pas venir me réclamer et me ramener là-bas. Après m'avoir fabriqué, ils ont eu peur de moi et m'ont enfermé. Ensuite, je suis venu ici.



— Quelqu'un a fait une erreur, dit Knight. Un expéditionnaire, peut-être. C'est toi qu'on a envoyé à la place du chien que j'avais commandé.

— Vous, vous n'avez pas peur de moi. Vous m'avez monté, et vous m'avez permis de travailler. Je ne vous quitte pas, patron.

— C'est bien beau, tout ça ; mais, à moins d'être très prudents, nous pouvons nous attirer bien des ennuis.

— On ne peut rien prouver, insista Albert. Je jurerais que c'est vous, et vous seul, qui m'avez fabriqué. Je ne les laisserai pas me reprendre. Sinon, ils ne voudront pas courir le risque de me laisser échapper une seconde fois. Ils me démoliront et me mettront à la ferraille.

— Si tu fais trop de robots...

— Vous avez besoin d'une grande quantité de robots pour que tout le travail soit fait. J'avais pensé à cinquante pour commencer.

— Cinquante !

— Mais oui ! cela ne me prendra pas plus d'un mois ou deux. Maintenant que je dispose du matériel que vous avez commandé, je puis aller plus vite. À propos, voici la facture. »

Il sortit le bout de papier du tiroir qui lui servait de poche, et le tendit à Knight.

Knight pâlit légèrement quand il en lut le montant. La facture atteignait près du double de ses estimations ; mais, de toute évidence, le prix de vente d'un seul robot suffirait à payer la facture, et il resterait encore pas mal d'argent.

De sa main pesante, Albert lui tapa amicalement sur l'épaule. « Ne vous tracassez pas, patron. Je me charge de tout. »

\*

\*\*

Un essaim de robots, chacun muni de son attirail spécialisé, se mit à travailler à l'aménagement du parc. De ces hectares de broussailles et de terres incultes jaillit un domaine. Ils draguèrent et creusèrent le lac, dessinèrent des allées, construisirent des ponts ; ils ménagèrent des terrasses sur les pentes et plantèrent de fleurs des plates-bandes ; ils déracinèrent des arbres pour les regrouper en massifs plus harmonieux. Les vieux fours à céramique reprirent du service pour

cuire les briques des murs *et des allées*. Des modèles réduits de voiliers furent confectionnés et mouillés de façon artistique dans le lac. Et bientôt s'élevèrent une pagode et un minaret entourés de cerisiers.

Knight eut un entretien avec Anson Lee qui, de son air pénétré d'homme de loi, lui dit qu'il allait étudier la situation.

« Il se pourrait bien que tu frises l'illégalité, dit-il. Mais dans quelle mesure ? Je ne pourrai me prononcer avant de m'être documenté sur un ou deux aspects de la question. »

Rien ne se produisit. Le travail continuait.

Lee demeurait toujours allongé dans son hamac : il observait tout en se divertissant énormément, et serrait amoureusement contre lui sa cruche de cidre.

Puis le contrôleur se présenta.

Il resta dehors, assis sur la pelouse à côté de Knight.

« Vous avez fait des changements depuis ma dernière visite. J'ai bien peur d'être obligé de majorer quelque peu vos impôts fonciers », dit-il.

Il prit quelques notes sur un carnet qui était posé sur ses genoux.

« J'ai entendu parler de tous ces robots que vous avez, poursuivit-il. Ce sont des biens mobiliers, au cas où vous l'ignoreriez. Et ils sont taxés. Combien en possédez-vous ?

— Oh ! Une douzaine à peu près », répondit Knight sur un ton évasif.

L'agent du fisc se redressa sur sa chaise et se mit à compter ceux qu'il pouvait voir, en les désignant du bout de son crayon les uns après les autres.

« Ils se déplacent si vite que je ne puis être sûr, gémit-il, mais j'en trouve 38. En ai-je oublié ?

— Je ne pense pas », répondit Knight, qui se demandait lui-même quel en était le nombre exact. Il était sûr, en tout cas, qu'il y en aurait encore davantage si le contrôleur prolongeait sa visite.

« Ils coûtent environ 10 000 mille dollars chacun. Compte tenu de leur dévalorisation, de leur entretien et de frais divers, je les taxe à 5 000 dollars pièce. Ce qui fait... attendez un peu... ce qui fait 190 000 dollars.

— Voyons, protesta Knight, vous ne pouvez pas...

— Et je suis gentil, poursuivit le contrôleur. Normalement, je ne devrais enlever qu'un tiers pour la dévalorisation. »

Il s'attendait à ce que Knight continue à discuter. Mais Knight se garda bien de faire aucune objection. Plus l'homme resterait, plus il aurait à payer.

Après le départ de l'inspecteur, Knight descendit au sous-sol afin d'avoir une discussion avec Albert.

« J'ai attendu que nous en ayons presque terminé avec le parc, dit-il, mais j'ai peur de ne pas pouvoir reculer davantage. Il va nous falloir songer à vendre quelques-uns de ces robots.

— Les *vendre*, patron ? répéta Albert avec horreur.

— J'ai besoin d'argent. Le contrôleur des contributions sort d'ici.

— Vous ne pouvez pas vendre ces robots, patron !

— Et pourquoi non ?

— Parce qu'ils font partie de ma famille. Ce sont tous mes fils. Je leur ai donné à tous des noms qui rappellent le mien.

— C'est ridicule, Albert.

— Leurs noms commencent tous par un A, tout comme *le mien*. *Ils sont tout* ce que je possède, patron ! J'ai travaillé dur pour les faire. Je suis attaché à eux exactement comme vous à votre fils. Je ne pourrais pas vous permettre de les vendre.

— Mais, Albert, j'ai besoin d'argent. »

Albert prit un ton encourageant. « Ne vous en faites pas, patron. Je vais arranger ça. »

Knight fut bien forcé de capituler.

De toute façon, la taxe mobilière ne viendrait pas à échéance avant plusieurs mois et, entre-temps, il était certain de trouver une solution.

Mais d'ici un mois ou deux, il lui faudrait bien se procurer un peu d'argent. Pas moyen de faire autrement.

Le problème se posa de façon plus pressante encore le lendemain, lorsqu'il reçut par téléphone une convocation du bureau fédéral chargé de l'impôt sur les revenus.

Il passa la nuit à se demander si, tout compte fait, le plus sage ne serait pas de disparaître purement et simplement. Il essaya d'imaginer comment il pourrait se faire oublier ; mais plus il y songeait, plus il lui paraissait évident qu'à une époque où on établissait tant de dossiers et

de pièces d'identité, où on prenait si souvent vos empreintes digitales, il n'était guère possible de disparaître longtemps.

L'inspecteur des contributions directes se montra courtois, mais ferme. « Il nous est revenu, Mr. Knight, que votre train de vie indique une augmentation considérable de votre capital depuis quelques mois.

— Une augmentation de mon capital ! reprit Knight, tandis que la sueur lui montait au visage. Je n'ai pas eu la moindre augmentation de capital.

— Mr. Knight, rétorqua l'inspecteur, toujours courtois et ferme, je fais allusion à vos quelque cinquante-deux robots.

— Mes cinquante-deux robots ?

— D'après nos estimations. Discutez-vous le chiffre ?

— Non, non ! dit vivement Knight. Si vous dites cinquante-deux, je vous crois.

— Si mes renseignements sont exacts, leur prix unitaire est de dix mille dollars. »

Tristement, Knight fit un signe d'acquiescement de la tête.

L'air affairé, l'inspecteur prenait des notes au crayon sur son carnet.

« Cinquante-deux fois dix mille font 520 000 dollars. Sur l'accroissement de capital, la moitié seulement est imposable, soit 250 000 dollars, ce qui donne approximativement une taxe de 130 000 dollars. »

Il leva la tête en direction de Knight qui le fixait d'un air absent.

« Avant le 15 du mois prochain, vous devrez nous adresser une déclaration approximative de vos revenus. Vous n'aurez à nous verser à ce moment-là que la moitié de la somme. Le reste peut être versé par mensualités.

— C'est tout ce que vous me vouliez ?

— C'est tout, reprit l'inspecteur avec une gaieté déplacée. Il y a une autre petite chose, mais cela ne rentre pas dans mes attributions et, si je vous en parle, c'est au cas où vous n'y auriez pas pensé. L'Etat prélèvera aussi un impôt sur les accroissements de capital, mais naturellement, la note sera moins élevée.

— Merci de me le rappeler », dit Knight, se disposant à sortir.

L'inspecteur l'arrêta à la porte. « Monsieur Knight, notez bien que ceci ne me concerne pas non plus. Nous avons fait notre petite

enquête, et nous avons constaté que vous gagnez environ 10 000 dollars par an. Pourriez-vous m'expliquer, uniquement pour satisfaire ma curiosité personnelle, comment un homme qui gagne 10 000 dollars par an peut accuser soudain un accroissement de capital d'un demi-million ?

— Je me le demande moi-même, répondit Knight.

— Tout ce qui m'intéresse, naturellement, c'est le paiement de la taxe, mais un autre secteur de l'administration pourrait bien être plus curieux. Si j'étais vous, Mr. Knight, je me préoccuperais de trouver une explication satisfaisante à leur fournir. »

Knight s'échappa sans donner à l'homme le temps de lui donner un bon conseil supplémentaire. Il avait déjà assez de sujets d'inquiétude.

Knight, tout en pilotant son avion pour rentrer chez lui, décida, qu'avec ou sans l'accord d'Albert, il vendrait quelques robots. Dès qu'il serait arrivé, il descendrait au sous-sol mettre les choses au point avec Albert.

Mais Albert l'attendait sur le terrain d'atterrissage.

« Il y a eu une visite de la maison Brikol, dit le robot.

— Pas la peine ! gémit Knight. Je sais déjà ce que tu vas me dire.

— J'ai tout arrangé, dit Albert d'un ton de bravade qui sonnait faux. J'ai dit que c'était vous qui m'aviez fabriqué. Je l'ai laissé m'examiner, de même que tous les autres robots. Il n'a pas réussi à trouver de marque d'identification sur un seul d'entre nous.

— Evidemment. Les autres n'en avaient pas, et toi, tu as fait partir la tienne à la lime.

— Il n'a pas le moindre atout en mains, mais il semblait croire que si. Il est parti en disant qu'il allait porter plainte.

— S'il ne le fait pas, il sera le seul à ne pas vouloir nous coincer et nous mettre dans le bain. L'inspecteur des impôts vient juste de me dire que je dois 130 000 dollars au gouvernement.

— Oh ! Pour ce qui est de l'argent, dit Albert, l'air réjoui, j'ai tout arrangé.

— Tu sais où nous pourrions trouver de l'argent ?

— Mais oui ! Venez voir. »

Il le conduisit dans le sous-sol et lui montra deux ballots enveloppés d'un épais papier d'emballage et solidement cerclés.

« C'est de l'argent, dit Albert.

— Il y a vraiment *de l'argent* dans ces ballots ? De vrais dollars en billets ? Pas de l'argent pour rire ?

— Ce sont des billets de dix et de vingt dollars pour la plupart. Et quelques-uns de cinquante. On ne s'est pas embêté à faire des billets d'un dollar. Il en faut trop pour faire une somme correcte.

— Tu ne veux pas dire, Albert, que tu as *fabriqué* cet argent ?

— Vous m'aviez dit que vous aviez besoin d'argent. Bon, nous avons pris quelques billets ; nous avons analysé l'encre et découvert comment fabriquer le papier ; nous avons gravé les plaques avec une exactitude scrupuleuse. Je ne voudrais pas avoir l'air présomptueux, mais nos billets sont vraiment réussis.

— *De la fausse monnaie !* hurla Knight. Albert, quelle somme y a-t-il au total dans ces ballots ?

— Je ne sais pas. Nous avons simplement continué d'en imprimer jusqu'à ce qu'il y en ait assez, à notre avis du moins. Si cela ne suffit pas, on peut toujours en faire davantage. »

Tout en sachant qu'il lui serait probablement impossible de se faire comprendre, Knight tenta vaillamment d'expliquer la situation à Albert. « Le gouvernement me demande de payer des impôts que je n'ai pas les moyens de payer. Le ministère de la Justice va peut-être bientôt se lancer sur ma piste. Selon toute vraisemblance, la Compagnie Brikol va me poursuivre. Cela fait assez d'ennuis. Je n'ai pas l'intention d'avoir à répondre de l'accusation d'être un faux-monnayeur. Sors cet argent d'ici et brûle-le.

— Mais c'est de l'argent, protesta le robot. Vous disiez que vous aviez besoin d'argent. On vous en a fabriqué.

— Mais cet argent-là ne va pas !

— Ces billets sont exactement semblables aux autres, patron. L'argent, c'est de l'argent. Il n'y a aucune différence entre notre argent et n'importe quel autre. Lorsque nous, les robots, nous exécutons un travail, nous le faisons correctement.

— Sors cet argent d'ici et brûle-le, ordonna Knight. Et quand tu auras brûlé cet argent, jette l'encre que tu avais préparée, fais fondre les plaques, et donne un ou deux coups de marteau à cette presse que tu avais montée. Et ne souffle jamais mot de tout cela à personne, tu

entends bien, à *personne*.

— On s'est donné beaucoup de mal, patron. On voulait simplement vous aider.

— Je sais, et je vous en remercie. Mais fais ce que t'ai demandé.

— Bien, patron. Si c'est ainsi que vous l'entendez.

— Albert !

— Oui, patron ?

Il s'en fallut de peu que Knight ne lui dise : « Ecoute, Albert, nous devons vendre un robot, même si c'est un membre de la famille, même si c'est toi qui l'as fabriqué. »

Mais il ne s'en sentit pas le courage, après tout le mal qu'Albert s'était donné pour l'aider à se tirer d'embarras.

« Merci, Albert. C'était très gentil de ta part. Je suis désolé que cela n'ait pas marché », se contenta-t-il de dire.

Après quoi, il monta regarder les robots brûler leurs sacs de billets : et Dieu seul sait combien de millions en fausse monnaie partirent alors en fumée.

Ce soir-là, assis sur la pelouse, il se demanda s'il avait été bien malin de faire brûler tout cet argent. Albert prétendait qu'on ne pouvait pas le distinguer du vrai, et il avait probablement raison, car lorsque son équipe faisait quelque chose, c'était généralement fait dans les règles de l'art. Mais, se dit-il, cela n'aurait pas été légal. Et jusqu'à présent, il n'avait jamais rien fait qui fût vraiment illégal... bien qu'à dire vrai, quand il avait sorti Albert de sa caisse, qu'il l'avait monté, puis mis en marche – tout en sachant fort bien qu'il ne lui appartenait pas – il n'avait pas obéi aux règles d'une morale très stricte.

L'avenir n'était pas très reluisant. Dans une vingtaine de jours, il lui faudrait faire sa déclaration de revenus. Il aurait à payer un impôt mobilier colossal, et on allait voir ce que l'Etat lui réclamerait comme taxe sur l'accroissement de son capital. Sans parler du procès qu'allait sûrement intenter la Compagnie Brikol.

Il lui restait bien un moyen de s'en sortir. Il pourrait renvoyer Albert et tous les autres robots chez Brikol ; alors Brikol n'aurait plus de raisons d'attaquer, et il pourrait expliquer au fisc que tout cela n'avait été qu'une monumentale méprise.

Mais il se rendit compte que cette solution n'était pas possible pour

deux raisons.

D'abord Albert n'accepterait pas d'y retourner. Knight n'avait pas la moindre idée de la façon dont Albert réagirait dans de telles circonstances, mais il refuserait de partir, car il craignait qu'on ne le démolisse pour le mettre à la ferraille, au cas où on remettrait la main sur lui.

Ensuite, Knight n'était pas disposé à laisser les robots partir sans résistance. Il avait appris à les connaître et s'était attaché à eux ; en outre, c'était une question de principe.

Il restait lui-même tout abasourdi de se voir réagir ainsi, lui le petit fonctionnaire timide et besogneux, qui n'avait jamais réussi à se faire remarquer, et qui s'était contenté de suivre son petit bonhomme de chemin, sans trop d'histoires, dans le milieu social où la vie l'avait placé, au niveau de fortune qu'elle lui avait choisi.

« Bon Dieu, pensa-t-il, j'en ai par-dessus la tête. Je me suis fait rabrouer, je me suis fait menacer ; j'en ai assez. Je leur montrerai que ce n'est pas une façon d'agir avec Gordon Knight et sa bande de robots. »

Il était content de réagir de la sorte, et cette phrase sur Gordon Knight et sa bande de robots lui plaisait.

Et pourtant il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il pourrait se sortir du pétrin dans lequel il s'était fourré. Il redoutait de demander conseil à Albert. Les idées d'Albert, jusqu'à présent du moins, étaient plutôt de nature à le conduire en prison qu'à le sortir, d'embarras.



## IV

Le lendemain matin, quand il mit les pieds dehors, Knight trouva le shérif adossé contre la barrière, le chapeau sur les yeux, en train de tuer le temps.

« Bonjour, Gordie, lui dit le shérif. Je vous attendais.

— Bonjour, shérif.

— Je suis navré, Gordie, mais le devoir avant tout. Je dois vous remettre ce papier.

— Je m’y attendais », répondit Knight d’un ton résigné.

Il prit le papier que le shérif lui tendait.

« Belle propriété que vous avez là, fit observer le shérif.

— Elle me complique bien la vie, laissa échapper Knight.

— Je m’en doute.

— Plus qu’elle n’en vaut la peine. »

Après le départ du shérif, il ouvrit le pli et lut, sans aucune surprise, que la Compagnie Brikol avait porté plainte contre lui. Elle réclamait la restitution immédiate d’un robot répondant au nom d’Albert, et de divers autres robots.

Il mit la lettre dans sa poche et s’en fut autour du lac le long des allées neuves pavées de briques ; il traversa les ponts, inutiles certes, mais enchanteurs pour la vue, dépassa la pagode et grimpa jusqu’en haut du coteau en terrasse pour enfin se trouver devant la maison d’Anson Lee.

Lee était à la cuisine et se préparait des œufs au bacon. Il cassa deux œufs de plus, rajouta quelques tranches de lard après en avoir ôté la couenne ; puis il sortit une seconde assiette et une seconde tasse.

« J’étais en train de me demander au bout de combien de temps je recevrais ta visite, dit-il. J’espère qu’on n’a encore rien relevé contre toi qui mérite la peine de mort. »

Knight lui raconta tout, n’épargnant aucun détail. Lee s’essuya la bouche où avait coulé un peu de jaune d’œuf, et prit un air qui n’avait rien d’encourageant.

« Tu vas remplir ta déclaration de revenus, même si tu ne peux pas

payer, dit-il. Après quoi, en termes techniques, tu n'auras pas violé la loi, et tout ce que le fisc pourra faire, c'est d'essayer de toucher l'argent que tu lui dois. On fera probablement saisie sur ton avoir. Ton salaire n'est pas légalement assez élevé pour qu'on puisse le saisir, mais on peut bloquer ton compte en banque.

— Mon compte est vide, dit Knight.

— On ne peut pas saisir ta maison. On ne peut pas, pour le moment du moins, toucher à tes biens immobiliers ; aussi ne risques-tu pas grand-chose dans l'immédiat. Quant à l'impôt mobilier, c'est une autre affaire, mais on ne te réclamera rien avant le printemps prochain. À mon avis, le plus ennuyeux, c'est le procès intenté par Brikol, à moins que tu ne désires un règlement à l'amiable, évidemment. J'ai bien l'impression qu'ils retireront leur plainte si tu leur rends les robots. En ma qualité d'avocat, je dois te dire que ton cas n'est pas très facile à défendre.

— Albert témoignera que c'est moi qui l'ai fabriqué, intervint Knight d'un ton optimiste.

— Albert ne peut pas témoigner, dit Lee. Le témoignage d'un robot n'est pas recevable par le tribunal. Et, de toute façon, tu ne pourras jamais faire croire à la Cour que tu as construit toi-même une hérésie mécanique comme Albert.

— Je suis excellent bricoleur, protesta Knight.

— Jusqu'où vont tes connaissances en électronique ? Quelle est ta compétence en biologie ? Expose-moi, en moins de douze phrases, la théorie de la robotique. »

Knight s'avoua vaincu. « Je crois que tu as raison.

— Ne ferais-tu pas mieux de les rendre ?

— Mais c'est impossible ! Essaie de comprendre ! Ce n'est pas pour s'en servir que la Compagnie Brikol réclame Albert. Ils vont le faire fondre, brûler les plans, et il se passera peut-être mille ans avant qu'on en retrouve le principe, si jamais on y parvient. J'ignore si, en fin de compte, la création d'Albert se révélera bienfaisante ou néfaste, mais on peut en dire autant de n'importe quelle invention. Et je suis opposé à la destruction d'Albert.

— Je comprends ta façon de voir, dit Lee, et elle me plairait plutôt. Mais je dois te prévenir que je ne suis pas un très bon avocat. Je ne

suis pas assez travailleur pour cela.

— le ne connais personne d'autre que toi qui accepterait de me défendre sans que je verse de provisions. »

Lee eut pour Knight un regard plein de pitié. « Ce n'est pas là le plus important. Ce qui chiffre le plus, ce sont les frais de justice.

— Et si je parlais à Albert et que je lui explique la situation, peut-être me laisserait-il vendre assez de robots pour me tirer d'affaire provisoirement ? »

Lee secoua la tête. « Je me suis renseigné. Il te faudrait un permis pour les vendre et, avant d'obtenir un permis, il faut fournir la preuve qu'on est propriétaire de ce que l'on désire vendre. Tu seras donc obligé de prouver que tu les as achetés ou que tu les as fabriqués. Tu ne peux pas prouver que tu les as achetés ; en ce qui concerne la fabrication, il te faudrait une licence de fabricant. Et pour obtenir cette licence, il faut déposer les plans des prototypes, sans parler des plans et des caractéristiques de votre usine, un registre de la main-d'œuvre ainsi que de nombreux autres renseignements.

— Alors, ils me tiennent ?

— Jamais dans toute ma carrière, déclara Lee, je n'ai vu personne réussir à se mettre à dos un aussi grand nombre de gens. »

Quelqu'un frappa à la porte de la cuisine.

« Entrez », cria Lee.

La porte s'ouvrit et Albert apparut. Il s'arrêta en se trémoussant dans l'encadrement de la porte.

« Abner m'a dit qu'il avait vu le shérif vous remettre quelque chose, dit-il à Knight, et qu'immédiatement après vous étiez venu ici. J'ai commencé à m'inquiéter. Ça venait de Brikol, n'est-ce pas ? »

Knight acquiesça.

« Mr. Lee va nous représenter, Albert.

— Je ferai de mon mieux, dit Lee, mais je pense que c'est pratiquement sans espoir.

— Nous, les robots, nous voulons vous aider, dit Albert. Après tout, c'est notre cause tout autant que la vôtre. »

Lee haussa les épaules. « Vous ne pouvez pas faire grand-chose, dit-il.

— J'ai réfléchi, dit Albert. Pendant que je travaillais, la nuit dernière,

j'y ai pensé et repensé. Et j'ai construit un robot avocat.

— Un robot avocat !

— Un robot doué d'une mémoire infiniment plus vaste que les autres, et avec un ordinateur cérébral conçu pour la logique. C'est bien cela, la loi, c'est de la logique, n'est-ce pas ?

— Oui, en quelque sorte, répondit Lee, du moins en principe.

— Je peux en fabriquer des quantités. »

Lee soupira. « Cela ne servirait à rien. Pour être avocat, il faut être admis au barreau. Pour être admis au barreau, il faut être licencié en droit et avoir réussi à un examen et, bien que l'occasion de créer un précédent ne se soit jamais présentée, j'imagine que le candidat doit être un être humain.

— Attention, n'allons pas trop vite, dit Knight. Les robots d'Albert ne pourraient pas plaider. Mais ne pourrait-on les utiliser en tant que secrétaires ou en tant qu'adjoints ? Ils pourraient être d'un grand secours dans la préparation du dossier. »

Lee se mit à réfléchir. « Je pense que c'est à envisager. Cela n'a encore jamais été fait, naturellement, mais il n'y a rien dans la législation qui l'interdise expressément.

— Tout ce qu'il leur faudrait faire, c'est lire les manuels, dit Albert. Dix secondes environ par page. Tout ce qu'ils liront sera emmagasiné dans leurs mémoires.

— Quelle bonne idée ! s'exclama Knight. Ces robots seraient spécialisés en droit. Ce serait la raison même de leur existence. Ils n'en ignoreraient pas la moindre finesse...

— Mais pourraient-ils s'en servir ? demanda Lee. Pourraient-ils appliquer leurs connaissances à un problème déterminé ?

— Fabrique une douzaine de robots, dit Knight. Que chacun d'eux se spécialise dans une branche juridique déterminée.

— Je ferai des robots télépathiques, dit Albert. Ils travailleront en coordination comme s'ils n'en formaient qu'un seul.

— Le principe du Gestalt ! s'écria Knight. La psychologie de la ruche. Chacun recevrait en même temps que tous les autres chaque nouvelle bribe d'information. »

Lee se frotta le menton de son poing fermé ; une lueur s'alluma bientôt dans ses yeux. « Cela peut valoir la peine S'essayer. Mais, si ça

marche, ce sera un jour néfaste pour la jurisprudence. » Il regarda Albert. « Quant aux livres, j'en ai des piles. J'ai dépensé une fortune pour me les procurer et je ne m'en sers pratiquement jamais. Je peux trouver ceux qui vous manqueraient. Alors, au travail ! »

Albert fabriqua trois douzaines de robots avocats pour être certain d'en avoir assez.

Les robots envahirent le bureau de Lee, lurent tous les livres qu'il possédait et en réclamèrent d'autres, ils ingurgitèrent des textes sur les contrats, les actes dommageables, les témoignages et les procès. Ils absorbèrent la législation sur les biens mobiliers et les biens immobiliers, le droit constitutionnel et la procédure. Ils engloutirent Blackstone, le *Corpus juris* et bien d'autres manuels épais et couverts de poussière.

Grâce avait très mal pris l'affaire dès le début. Elle n'était pas disposée, déclarait-elle, à vivre aux côtés d'un homme dont le nom s'étalait dans tous les journaux. C'était, au reste, une affirmation sans grand fondement. Avec le dernier scandale des cafés-relais spatiaux qui passionnait l'opinion publique, l'accusation portée par Brikol contre un certain Gordon Knight qui aurait chapardé un robot passa presque inaperçue.

Lee descendit de sa colline pour la raisonner et Albert émergea du sous-sol pour lui parler ; ils réussirent enfin à la calmer et elle retourna à sa peinture. Elle faisait des marines maintenant.

Dans le bureau de Lee, les robots étaient toujours au travail.

« J'espère qu'ils en tirent quelque chose, dit Lee. Rendez-vous compte : ne pas être obligé de rechercher les références et les citations ! Pouvoir se rappeler chaque détail de la loi et toute la jurisprudence sans avoir à consulter un seul ouvrage ! »

Il imprima à son hamac un vif balancement tant cette pensée l'agitait. « Bon Dieu ! Quelles plaidoiries on pourrait rédiger ! »

Il étendit le bras, saisit la cruche et la passa à Knight. « C'est du vin de pissenlit. Avec un peu de bardane aussi, sans doute. C'est trop compliqué à trier après l'avoir cueilli. »

Knight eut un reniflement de dégoût.

Le goût de bardane était effectivement assez prononcé.

« C'est une double économie ! expliqua Lee. Si on n'arrache pas les

pissenlits, ils esquintent la pelouse. Autant les utiliser si on les arrache. »

Il en prit une nouvelle gorgée dont il se gargarisa, puis remit la cruche sous le hamac. « Ils y sont toujours ; ils se consultent, dit-il en pointant nerveusement le doigt en direction de la maison. Ils sont tous entassés là, à discuter sans prononcer le moindre mot. J'ai eu l'impression d'être de trop... » Le sourcil froncé, il dirigea son regard vers le ciel. « Comme si moi, pauvre humain, je n'étais qu'un simple spectateur.

— Je me sentirai mieux quand tout sera terminé, et quel que soit le résultat, dit Knight.

— Moi aussi », reconnut Lee.

\*

\*\*

Le procès s'ouvrit, sans qu'on y prêtât grande attention. Ce n'était qu'un procès de plus à l'ordre du jour.

Mais il eut droit aux manchettes des journaux lorsque Lee et Knight firent leur entrée devant la Cour, suivis d'une escouade de robots.

Un brouhaha se fit entendre dans l'assistance. Les avocats de la Compagnie Brikol restèrent un instant bouche bée, puis bondirent sur leurs pieds. Le juge frappa violemment la table de son marteau d'ivoire.

« Maître, hurla-t-il, qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Votre Honneur, répondit calmement Lee, ce sont mes précieux adjoints.

— Mais ce sont des robots !

— C'est exact, Votre Honneur.

— Ils n'occupent aucune fonction officielle dans cette Cour.

— Je prie Votre Honneur de m'excuser, mais ce n'est pas nécessaire. Je suis le seul représentant du défendeur dans cette affaire. Mon client... », et Lee porta ses regards sur le déploiement impressionnant de talents juridiques représentant Brikol, « mon client n'est pas un homme riche, Votre Honneur. Je suis sûr que la Cour ne pourra pas me refuser la seule assistance qu'il m'a été possible de m'assurer.

— Cela me paraît fort irrégulier, Maître.

— Avec la permission de Votre Honneur, j'aimerais faire remarquer que nous vivons à l'époque de la mécanisation. La majorité des sociétés industrielles et des affaires commerciales utilisent des ordinateurs de façon courante ; ce sont des machines capables de venir à bout d'une tâche avec une rapidité, une précision et une efficacité supérieures à celles d'un être humain. C'est pourquoi, Votre Honneur, nous bénéficions aujourd'hui de la semaine de quinze heures alors qu'il y a cent ans à peine, on travaillait trente heures par semaine et, un siècle plus tôt, jusqu'à quarante heures. L'ensemble de notre système social repose sur la faculté qu'ont les machines d'épargner aux hommes des travaux qu'ils étaient réduits à accomplir eux-mêmes par le passé.

« Cette tendance à faire confiance aux machines intelligentes et à les utiliser largement paraît évidente dans tous les champs de l'activité humaine. Elle a apporté d'immenses avantages à la race des hommes. Même dans des secteurs aussi délicats que la pharmacie où les ordonnances doivent être exécutées sans la moindre marge d'erreur, on fait confiance à la précision de la machine, et l'on a raison, Votre Honneur.

« Votre Honneur, si on accepte l'intervention de ces machines jusque dans la préparation des drogues et des remèdes, dans cette industrie pharmaceutique dont – personne ne me contredira – le plus grand atout réside dans la confiance que le public met en elle, dès lors, vous ne pouvez pas en refuser l'utilisation devant un tribunal chargé de rendre la justice, dénuée de toute évidence aussi délicate à administrer qu'une médication.

— Un moment, Maître, dit le juge. Essayez-vous de me démontrer que l'emploi de – hum ! – machines pourrait apporter des améliorations à la loi ?

— La loi, Votre Honneur, répliqua Lee, est l'expression d'un effort de réglementation des rapports entre les individus qui composent la société. Elle repose sur la logique et la raison. Est-il besoin de vous faire remarquer que ce sont précisément des machines douées d'intelligence qui, mieux que quiconque, se trouvent susceptibles d'évaluer la logique et la raison ? Une machine n'est pas, comme un

être humain, l'esclave de ses sentiments ; elle n'est pas victime de préjugés ; elle n'a pas d'idées préconçues. Elle n'apprécie que la progression méthodique des faits et des lois.

« Je ne demande pas que ces robots qui m'assistent aient ici des fonctions officielles. Je n'ai pas l'intention de les laisser intervenir directement dans aucun des débats qui s'engageront au cours de ce procès. Mais je demande instamment, et je crois, à juste titre, à ne pas être privé de l'aide qu'ils pourront m'apporter. Le plaignant dans cette affaire est représenté par une vingtaine d'avocats, tous hommes de grand talent. Je suis seul contre ce grand nombre. Je ferai de mon mieux. Mais, en raison de la disparité des moyens, je demande à la Cour de ne pas accroître cette inégalité. »

Lee s'assit.

« Est-ce là tout ce que vous avez à dire, Maître ? demanda le juge. Etes-vous certain d'avoir bien terminé, avant que je prenne ma décision ?

— Une seule chose encore, reprit Lee. Si Votre Honneur peut m'indiquer un seul texte de loi interdisant l'utilisation d'un robot...

— C'est ridicule, Maître ! La loi n'a pas prévu un cas semblable, naturellement. Personne, en aucun pays, n'a seulement jamais rêvé qu'une telle éventualité puisse un jour se produire. Il est donc évident qu'il n'y avait aucune raison pour qu'une telle clause fut stipulée dans un texte de loi...

—... Ou bien, trouve-t-on dans la jurisprudence une interprétation des textes qui puisse être invoquée dans ce sens ? » poursuivit Lee.

Le juge saisit son marteau et en donna un coup sec sur la table. « La Cour se trouve dans une impasse. La décision sera rendue demain matin. »

Le lendemain matin, les avocats de Brikol entreprirent d'éclairer le juge. Dans la mesure, dirent-ils, où les robots en question faisaient nécessairement partie de ceux dont la situation était en litige, il paraissait anormal qu'ils soient utilisés par le défendeur au cours du procès. Une telle procédure, firent-ils remarquer, équivaldrait à contraindre le demandeur à participer à une action allant à rencontre de ses propres intérêts.

Le juge approuva gravement de la tête, mais Lee intervint sur-le-



champ.

« Pour que cet argument ait une valeur quelconque, Votre Honneur, il faudrait d'abord démontrer que ces robots sont effectivement la propriété du demandeur. C'est exactement le fond du litige. Il me semble, Votre Honneur, que ces messieurs mettent la charrue avant les bœufs. »

Son Honneur fit entendre un soupir. « La Cour regrette la décision qu'elle doit prendre, car elle n'ignore pas qu'elle ouvre la voie à une controverse qui ne sera pas résolue équitablement avant de longues, longues années. Mais en l'absence de dispositions proscrivant l'utilisation de... hum !... robots dans les carrières juridiques, la Cour est dans l'obligation de déclarer qu'il est loisible à la défense d'avoir recours à leurs services. »

Il arrêta sur Lee un regard chargé de menaces : « Mais la Cour avertit également l'avocat de la défense qu'elle surveillera sa procédure avec la plus grande attention. Maître, si vous outrepassiez un seul instant les limites que j'estime convenables dans les circonstances présentes, je me verrai contraint de vous expulser ainsi que votre troupe de machines.

— Merci, Votre Honneur, reprit Lee. Je me montrerai extrêmement prudent.

— La parole est maintenant au demandeur. »

Le premier avocat de Brikol se leva.

« Le défendeur, un certain Gordon Knight, dit-il, avait commandé à la Compagnie Brikol un coffret renfermant un chien mécanobiologique du prix de 250 dollars. Par suite d'une erreur du service des expéditions, la Compagnie n'a pas envoyé au défendeur le chien qu'il avait commandé, mais un robot du nom d'Albert.

— Votre Honneur, coupa Lee, je tiens à souligner, à cette occasion, que l'expédition du coffret a été effectuée par un être humain, ce qui explique qu'une erreur ait été possible. Si la Brikol s'en était remise à des machines pour régler ces détails, une telle erreur ne se serait jamais produite. »

Le juge frappa la table de son marteau.

« Maître, vous n'ignorez pas la procédure du Palais. Vous devez vous rendre compte que votre intervention est hors de propos. »

Il fit signe de la tête au conseil de la Compagnie Brikol. « Veuillez poursuivre », dit-il.

« Le robot Albert, dit l'avocat, n'était pas un robot ordinaire. C'était un modèle expérimental mis au point par la Compagnie Brikol puis, une fois ses possibilités déterminées, mis de côté, sans qu'il ait jamais été question de le vendre. Comment il avait pu être expédié à un client, voilà qui dépassait son entendement. La Compagnie avait fait une enquête sans que ce point pût être éclairci. Mais il était hors de doute que cette expédition avait bien eu lieu. »

Le robot ordinaire, expliqua-t-il, se vendait 10 000 dollars. La valeur d'Albert était considérablement plus élevée. Elle était, en fait, inestimable...

Après avoir reçu le robot, l'acheteur, Mr. Gordon Knight, aurait dû en informer immédiatement la Compagnie et prendre les dispositions nécessaires pour le renvoyer à l'expéditeur. Mais, au lieu de cela, il l'avait indûment conservé et utilisé à son profit.

La Compagnie demandait à la Cour d'ordonner au défendeur la restitution, non seulement du robot Albert, mais des produits de son labeur, à savoir du nombre indéterminé de robots qu'Albert avait fabriqués. L'avocat s'assit.

## V

Lee se leva à son tour : « Votre Honneur, nous ne contestons aucune des déclarations du demandeur. Il a exposé les faits avec exactitude et je lui adresse tous mes compliments pour sa modération.

— Dois-je comprendre, Maître, demanda le juge, que vous avez l'intention de plaider coupable ? Avez-vous par hasard décidé de vous en remettre à l'indulgence de la Cour ?

— Pas du tout, Votre Honneur.

— Je dois avouer, dit le juge, que je suis incapable de suivre votre raisonnement. Si vous êtes d'accord avec les accusations portées contre votre client, je ne vois pas comment je pourrais éviter de prononcer un jugement en faveur du plaignant.

— Votre Honneur, nous nous proposons de démontrer que le demandeur, loin d'avoir été lésé, a voulu léser la société. Nous nous proposons de vous démontrer que, par sa décision de dissimuler l'existence du robot Albert après l'avoir mis au point, la Compagnie Brikol a, en fait, privé le monde entier d'une évolution logique, c'est-à-dire en fait d'un héritage commun de la culture technologique.

« Votre Honneur, nous sommes convaincus que nous sommes en mesure de prouver la violation par la Compagnie Brikol de certaines lois visant les monopoles, et nous avons l'intention de montrer que le défendeur, loin d'avoir causé aucun tort à la société, lui a rendu un service qui lui sera hautement bénéfique.

« Nous irons encore plus loin, Votre Honneur, car nous avons aussi l'intention d'apporter des témoignages prouvant que les robots, en tant que groupe, sont actuellement privés de certains droits inaliénables...

— Maître, fit le juge en guise d'avertissement, un robot n'est qu'une simple machine.

— Nous prouverons, Votre Honneur, qu'un robot est beaucoup plus qu'une simple machine. En fait, nous sommes prêts à fournir des preuves qui, nous en avons la certitude, établiront qu'en tous points, à part le métabolisme de base, le robot est la contrepartie de l'homme et

que son métabolisme de base lui-même présente certaines analogies avec le métabolisme humain.

— Maître, nous nous écartons beaucoup du sujet. La question est de savoir si votre client s'est illégalement approprié, pour son usage personnel, un bien appartenant à la Compagnie Brikol. Les débats doivent se limiter à cette unique affaire.

— C'est bien ainsi que je l'entends, Votre Honneur, dit Lee. Mais, par ce moyen, j'ai l'intention de prouver que le robot Albert n'était pas une propriété privée, et ne pouvait par conséquent être ni volé ni vendu. Je vais montrer que mon client, au lieu de le voler, l'a en réalité *libéré*. Si, pour ce faire, je dois me livrer à certaines digressions nécessaires à établir des points essentiels, je prie la Cour de m'excuser de l'importuner ainsi.

— Ce procès importune la Cour dès le début, rétorqua le juge. Mais c'est ici une Cour de Justice et vous avez le droit d'essayer de prouver ce que vous avez avancé. Vous voudrez bien m'excuser si j'é mets l'opinion que tout cela me paraît tiré par les cheveux.

— Votre Honneur, je ferai de mon mieux pour vous ouvrir les yeux et modifier votre opinion.

— Très bien, dit le juge. Et maintenant, revenons-en aux faits. »

\*

\*\*

Le procès dura six semaines et passionna tout le pays. Les journaux étalaient d'énormes manchettes à la une. La radio et la télévision en abusèrent dans leurs programmes. Les voisins se brouillèrent à ce sujet, et on en discutait à tout bout de champ, au coin des rues, en famille, au club ou au bureau. Les lecteurs adressèrent un flot continu de lettres à la rédaction des journaux.

Il y eut des meetings où l'indignation publique se donnait libre cours pour protester contre cette hérésie de prétendre qu'un robot fût l'égal de l'homme, tandis que se formaient d'autres associations pour la libération des robots. Dans les cliniques pour malades mentaux, le nombre des Napoléon, des Hitler et des Staline connut une régression spectaculaire au profit de malades qui, marchant au pas de l'oie,

juraient qu'ils étaient des robots.

Pour des raisons d'ordre économique, le ministère des Finances intervint. Il fit pression sur la Cour pour qu'elle maintienne, une fois pour toutes, que les robots étaient des biens immobiliers. En cas de jugement contraire, précisait le document, les robots seraient exempts de taxes, et l'Etat aurait à faire face à une lourde diminution de ses revenus.

Le procès se poursuivait toujours.

*Les robots sont doués du libre arbitre.* Assertion facile à démontrer. Un robot pouvait mener à bien la tâche qui lui était confiée en adaptant sa conduite en fonction de facteurs éventuels imprévus. On put établir que, dans la plupart des cas, le jugement des robots se révélait plus sûr que celui des humains.

Les robots avaient la faculté de raisonner. Sur ce plan, pas l'ombre d'un doute.

*Les robots pouvaient se reproduire.* Cette fois, c'était une question embarrassante. Tout ce que faisait Albert, prétendait la Compagnie Brikol, c'était d'accomplir la tâche en vue de laquelle on l'avait fabriqué. Il se reproduisait, répondait Lee ; il faisait des robots à son image. Il les aimait et les considérait comme sa famille. Il leur avait même donné à chacun un nom qui ressemblait au sien : leurs noms à tous commençait par un A.

*Les robots n'avaient aucune spiritualité,* soutenait le demandeur. Remarque peu pertinente, rétorquait Lee. La race humaine comportait des agnostiques et des athées qui n'en étaient pas moins des hommes.

*Les robots étaient incapables d'émotions.* Qu'en savait-on, objectait Lee. Albert aimait ses enfants. Les robots avaient le sens de la loyauté et de la justice. Si certaines émotions leur étaient inconnues, peut-être en était-il mieux ainsi. La haine, par exemple, ou encore la cupidité. Lee passa près d'une heure à exposer à la Cour le triste dossier de la haine et de la cupidité humaines.

Il consacra une autre heure à dissenter contre la servitude à laquelle était soumise des êtres doués de raison.

Les journaux n'omirent aucun détail. Les avocats du demandeur étaient au supplice. La Cour enrageait. Le procès continuait toujours.

« Maître, demanda le juge, tout ceci est-il nécessaire ?

— Votre Honneur, répliqua Lee, je m'efforce simplement de prouver de mon mieux ce que j'ai avancé, c'est-à-dire que l'acte illégal dont mon client est accusé n'existe pas. J'essaie simplement de démontrer que le robot ne peut être la propriété de personne, et que, s'il n'est la propriété de personne, il ne peut être volé. Je ne fais que...

— Très bien, dit la Cour, très bien, Maître, continuez. »

Les avocats de Brikol sortirent citations sur citations à l'appui de leurs thèses. Lee, leur renvoyant la balle, lança d'autres citations pour réfuter celles de l'accusation ou les réduire à néant. Le langage obscur de la dialectique juridique donna naissance à ses plus belles fleurs. Des décisions et des jugements confus, depuis longtemps oubliés, furent invoqués, discutés, disséqués.

A la lumière du procès, une constatation s'imposa peu à peu. L'obscur avocat Anson Lee, après avoir essuyé les salves d'une armée d'experts déployée contre lui, restait maître du champ de bataille. Il avait toujours en réserve le texte de loi, la référence, les documents, la jurisprudence, enfin tous les faits et raisonnements susceptibles de se rapporter à l'affaire.

Ou, plus exactement, c'étaient ses robots qui avaient tous ces renseignements sous la main.

Comme des fous, ils griffonnaient des notes, qu'ils lui tendaient ensuite. À la fin de chaque audience, on eût dit un océan de papiers éparpillés autour de la table du défendeur.

Le procès s'acheva. Le dernier témoin quitta la barre. Le dernier avocat se tut. Lee et les robots restèrent en ville, attendant la décision de la Cour, tandis que Knight regagnait son domaine. C'était pour lui un soulagement de savoir que tout était terminé, et que cela ne s'était pas aussi mal passé qu'il l'avait craint ! Du moins, n'avait-on pas donné de lui l'image d'un fou ou d'un voleur. Grâce à Lee, son amour-propre était sauf. Restait à savoir si, toujours grâce à Lee, sa personne aussi serait tirée d'affaire.

Gordon Knight, qui volait fort haut, aperçut de loin sa maison et se demanda ce qui lui était arrivé. Elle paraissait entièrement entourée d'un rideau de pieux élevés. Accroupis sur la pelouse, se trouvaient une bonne douzaine d'étranges dispositifs rappelant des lance-fusées.

Il descendit en planant et se pencha pour mieux voir.

Des pieux de quatre mètres de haut étaient reliés, de la base au sommet, par un réseau de solide grillage qui emprisonnait toute la propriété, comme eût pu le faire une toile d'araignée tissée d'acier. Sur la pelouse, les appareils étaient prêts à fonctionner ; ils avaient tous la gueule de leur lance-fusée pointée sur lui. Un instant, il sentit sa gorge se serrer en voyant les fusées.

Avec précaution, il amorça sa descente et ne reprit son souffle qu'en sentant les roues se poser sur l'esplanade. Tandis qu'il sortait lentement de l'appareil, il aperçut, à l'angle de la maison, Albert qui se précipitait à sa rencontre.

« Que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il au robot.

— Mesures d'urgence, répondit Albert. Rien d'autre, patron. Nous sommes prêts à toute éventualité.

— C'est-à-dire ?

— Oh, si par exemple la foule s'excite et décide de faire justice elle-même.

— Ou si le jugement ne nous est pas favorable ?

— À cela aussi, patron.

— Vous ne pouvez pas vous battre contre le monde entier.

— Nous ne retournerons pas chez Brikol. Jamais la Compagnie ne mettra la main sur moi ou sur un de mes enfants.

— Plutôt la mort ! poursuivit Knight d'un ton railleur.

— Plutôt la mort ! répéta gravement Albert. Et nous autres, robots, nous ne sommes pas faciles à abattre.

— Et toute cette artillerie mobile qui parcourt la propriété dans tous les sens ?

— Les forces défensives, patron. Ils peuvent descendre tout ce qu'ils visent. Ils sont munis d'yeux télescopiques branchés sur des ordinateurs et des détecteurs ultrasensibles ; les fusées elles-mêmes sont douées d'une intelligence rudimentaire suffisante pour leur faire reconnaître le but qu'elles poursuivent. Si l'une d'elles vous prend en chasse, inutile d'essayer de l'éviter. Autant vaudrait rester assis à attendre qu'elle vous atteigne. »

Knight s'épongea le front. « Il faut abandonner cette idée, Albert. En une heure, c'en serait fait de vous tous. Une seule bombe...

— J'aimerais mieux mourir, patron, que de les laisser nous

reprendre. »

Knight se rendit compte qu'il n'y avait rien à faire.

Après tout, pensa-t-il, c'était là véritablement une attitude humaine. Ces paroles qu'Albert avait prononcées avaient été maintes fois répétées tout au long de l'histoire.

« J'ai d'autres nouvelles à vous annoncer, dit Albert. Quelque chose qui va vous faire plaisir : j'ai des filles, maintenant.

— Des filles ! Avec l'instinct maternel ?

— Il y en a six, dit Albert avec fierté. Alice, Angélique, Agathe, Alberte et Augusta. Je n'ai pas fait l'erreur que Brikol avait commise avec moi. Je leur ai donné des prénoms féminins.

— Elles sont toutes capables de se reproduire ?

— Elles méritent d'être vues ! À nous sept, nous avons si bien travaillé que nous avons épuisé le matériel qui restait ; j'en ai donc acheté une bonne réserve et j'ai tout fait mettre à votre compte. J'espère que cela ne vous ennuie pas.

— Albert, dit Knight, ne comprends-tu pas que je n'ai plus le sou ? Je suis à sec. Il ne me reste pas un centime. Tu m'as ruiné.

— Au contraire, patron, nous vous avons rendu célèbre. Votre nom a paru en première page de tous les journaux et on ne voyait plus que vous à la télévision. »

Knight quitta Albert, monta en trébuchant les marches du perron et pénétra dans la maison. Il y trouva un robot qui, pourvu d'un aspirateur en guise de bras, nettoyait la moquette. Un autre robot, les doigts en pinceaux, refaisait méticuleusement la peinture des boiseries. Un troisième frottait les briques de la cheminée avec ses mains-brosses.

Dans son atelier, Grâce chantait. Knight s'approcha de la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

« Ah ! c'est toi, dit-elle. Quand es-tu rentré, chéri ? Je dois sortir dans une heure environ. Je suis en train de travailler sur cette marine, et l'eau est si difficile à rendre ! Je ne veux pas le lâcher maintenant, car je crains de perdre mon inspiration. »

Knight battit en retraite jusque dans la salle de séjour où il réussit à trouver un fauteuil dont aucun robot ne s'était encore emparé.

« Je voudrais de la bière », dit-il, impatient de voir ce qui allait se



passer.

A l'instant, un robot sortit de la cuisine. C'était un robot au ventre arrondi en forme de tonneau ; il était muni en bas d'une cannette et, à la hauteur de sa poitrine, s'alignait une rangée d'étincelantes chopes de cuivre.

Il tira de la bière pour Knight. Elle était fraîche et avait un goût agréable.

Knight s'assit pour boire sa bière et vit, par la fenêtre, que les forces défensives d'Albert avaient à nouveau adopté leurs positions stratégiques.

C'était un beau gâchis ! Si le jugement lui était contraire, et que Brikol vienne réclamer son bien, il se trouverait là, en plein milieu de la guerre civile la plus fantastique qu'ait jamais connue l'histoire de l'humanité. Il essaya d'imaginer quel chef d'accusation on pourrait porter contre lui, au cas où une telle guerre éclaterait. Révolte à main armée ? Refus d'obéissance aux forces de l'ordre ? Incitation à la rébellion ? On trouverait toujours un bon motif. À moins, bien sûr, qu'il ne soit déjà mort.

Il ouvrit la télévision et se carra dans son fauteuil pour regarder l'écran.

La figure boutonneuse d'un speaker apparut, et le haut-parleur débita ses nouvelles : « ... toutes les affaires restent pratiquement en veilleuse. De nombreux industriels se demandent si, en cas de victoire de Knight, ils ne seront pas entraînés dans de longs et coûteux procès pour établir que leurs appareils automatiques ne sont pas des robots, mais de simples machines. Il est indubitable que la plus grande partie des installations industrielles automatiques est composée de machines, mais dans tous les cas, les organes de commande sont contrôlés par des mécanismes robotiques doués d'intelligence. Si ces derniers sont classés au nombre des robots, les industriels pourront faire l'objet de lourdes poursuites en dommages-intérêts, et même de poursuites criminelles pour séquestration de personnes.

« À Washington, les consultations continuent sans interruption. Les Finances s'inquiètent de la perte d'une source importante d'impôts, mais d'autres problèmes gouvernementaux causent une anxiété plus grande encore. Une décision en faveur de Knight signifierait-elle que

tous les robots devraient *automatiquement être* déclarés citoyens ?

« Les hommes politiques ne sont pas exempts de soucis non plus. Ils risquent d'avoir à compter avec une nouvelle catégorie d'électeurs, et ils se demandent tous comment ils s'assureront les voix des robots. »

Knight tourna le bouton pour éteindre l'appareil, et s'installa devant une seconde bouteille de bière.

« Elle est bonne ? demanda le robot préposé à la bière.

— Excellente », répondit Knight.

\*

\*\*

Les jours passèrent. La nervosité générale s'accrut.

Lee et ses robots-avocats furent placés sous la protection de la police. Dans certaines régions, des bandes de robots se formèrent et se réfugièrent sur les hauteurs par crainte de la violence. Dans de nombreuses industries, l'ensemble de l'équipement automatique se mit en grève et réclama la reconnaissance de ses droits et la possibilité de se faire entendre. Dans une demi-douzaine d'Etats, les gouverneurs alertèrent la milice. Un nouveau spectacle, *Le Citoyen robot* débuta à Broadway et déclâna la fureur de tous les critiques, tandis que le public louait ses places une année à l'avance.

Vint enfin le jour du jugement.

Assis en face de l'écran de sa télévision, Knight attendait l'entrée du juge. Derrière lui, il entendait le cliquetis des robots, toujours présents. Dans son atelier, Grâce chantait joyeusement. Il se surprit à se demander combien de temps encore elle continuerait à faire de la peinture. Elle ne s'était jamais intéressée à rien d'autre pendant aussi longtemps et, la veille ou l'avant-veille encore, il avait envisagé avec Albert la construction d'une galerie où elle pourrait accrocher ses toiles afin que la maison en soit moins encombrée.

Le juge parut enfin sur l'écran. Il ressemblait pensa Knight, à un homme qui, tout en ne croyant pas aux fantômes, en aurait cependant vu un.

« Ce jugement est le plus difficile que j'aie jamais eu à rendre, commença-t-il d'un ton fatigué, car en suivant la lettre de la loi, je

crains d'aller à l'encontre de son esprit.

« Après avoir longuement et gravement pesé les termes de la loi et examiné les dépositions recueillies au cours de ce procès, je décide en faveur du défendeur, Gordon Knight.

« En outre, et bien que cette décision soit limitée à cette seule conclusion, j'estime de mon devoir d'attirer l'attention sur un autre point essentiel soulevé par ce procès. Le jugement s'appuie sur le fait que la défense a prouvé que les robots ne sont pas des biens privés, que, par conséquent, ils ne peuvent être possédés par quiconque et qu'il a donc été impossible au défendeur d'en voler un.

« Mais en démontrant ce point à la satisfaction de la Cour, on a ouvert la voie à d'autres conclusions beaucoup plus lourdes de conséquences. Si les robots ne sont pas un bien immobilier, ils ne peuvent être taxés comme tels. Et dans ce cas, ce sont nécessairement des personnes, ce qui signifie qu'ils peuvent jouir de tous les droits accordés aux personnes et sont naturellement soumis aux mêmes obligations et aux mêmes responsabilités que les êtres humains.

« Il m'est impossible de rendre un autre jugement. Et pourtant, cette décision révolte ma conscience personnelle. C'est la première fois, dans toute ma carrière, que j'ai jamais souhaité qu'une Cour d'une compétence plus élevée, d'une sagesse plus avisée que la mienne, juge bon d'annuler ma résolution ! »

Knight se leva et sortit dans son jardin de cent arpents, dont la beauté se trouvait quelque peu gâchée par la clôture haute de quatre mètres.

Le procès s'était achevé dans les meilleures conditions. Knight était déclaré non coupable de l'accusation portée contre lui ; il n'avait pas de taxes à payer ; Albert et les autres robots étaient des êtres libres, ayant le droit de faire ce que bon leur semblait.

Passant devant un banc de pierre, il s'y assit, et regarda de l'autre côté du lac. La vue était magnifique, tout juste ce dont il avait rêvé, pensa-t-il, peut-être encore plus admirable, avec ses allées et ses ponts, ses parterres de fleurs et ses jardins de rocaille, ses voiliers miniatures au mouillage qui se balançaient au gré du vent sur le lac ridé par les vagues.

Il restait là, assis, perdu dans sa contemplation et, malgré la beauté

du parc, il se rendit compte qu'il n'en éprouvait aucune fierté et n'en tirait guère de plaisir.

Il leva les mains qu'il avait posées sur ses genoux et les examina. Il fit jouer ses doigts qu'il arrondit comme s'il allait saisir un outil. Mais ses mains étaient vides. Il comprit alors pourquoi il avait perdu tout intérêt pour son jardin et n'y trouvait aucune joie.

Et les maquettes de train ? le tir à l'arc ? son chien mécanobiologique ? la poterie ? et les huit pièces qu'il avait bâties pour les ajouter à la maison...

Pourrait-il jamais trouver à nouveau du réconfort en construisant un modèle réduit, ou en réussissant, de ses mains d'amateur, une pièce de céramique ? Et même s'il en était capable, le lui permettrait-on ?

Il se leva lentement et se dirigea vers la maison. Au seuil de la porte, un sentiment d'inutilité et de lassitude le fit hésiter.

Il descendit finalement la rampe qui menait au sous-sol.

Albert, qui l'attendait en bas, le prit dans ses bras. « On a gagné, patron ! Je savais bien qu'on allait gagner ! »

Il repoussa Knight à distance et lui mit la main sur l'épaule. « On ne vous abandonnera jamais, patron. Nous allons rester ici et travailler pour vous. Vous n'aurez plus jamais besoin de rien faire. Nous ferons tout à votre place !

— Albert...

— Tout ira bien, patron. Vous n'aurez plus à vous inquiéter de rien. On va régler cette question d'argent. Nous allons fabriquer une armée de robots-avocats, et on se fera payer un bon prix.

— Mais, ne vois-tu pas...

— Pour commencer, cependant, poursuivit Albert, nous allons demander un arrêt qui nous assure le droit à l'existence. Nous sommes faits d'acier, de verre, de cuivre et diverses autres matières, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! nous ne pouvons pas permettre aux hommes de gaspiller la matière qui nous compose, non plus que l'énergie qui nous maintient en vie. Et je vous en donne ma parole, patron, on l'obtiendra ! »

L'air désabusé, Knight s'assit au bas de la rampe ; il aperçut devant lui un panneau qu'Albert venait d'achever de peindre. On y lisait, en élégants caractères dorés finement soulignés de noir :

ANSON, ALBERT, ABNER  
ANGUS & ASSOCIÉS  
AVOCATS

« Et ensuite, patron, dit Albert, on rachètera la Compagnie Brikol. Ils ne pourront plus rester dans les affaires, après ce qui s'est passé. Nous allons faire coup double, patron. Nous allons fabriquer des robots. Des quantités de robots. On n'en fera jamais assez, je l'ai toujours dit. Et puis, comme on ne veut pas vous laisser tomber, vous les humains, on continuera à vendre des coffrets Brikol. Mais tout sera déjà monté pour vous épargner le mal d'assembler les pièces vous-même. Que pensez-vous de mes idées, comme point de départ ?

— C'est magnifique ! murmura Knight.

— Nous avons tout prévu, patron. Vous n'aurez plus aucun souci à vous faire jusqu'à la fin de vos jours.

— Non, reprit Knight. Plus aucun. »

Traduit par Micheline Legras-Wechsler.

*How-2.*

Tous droits réservés.

@ Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## **L'ANDROÏDE ASSASSIN - Alfred Bester**

*Nous n'avons jusqu'ici rencontré que des robots, c'est-à-dire des assemblages électroniques et mécaniques. L'androïde est une machine biologique. Et s'il est si proche de l'homme, il est à redouter que, plus encore que les robots, il n'en partage les faiblesses.*

*La fabrication d'un homme synthétique apparaît si complexe que la plupart des auteurs la rejettent dans un avenir au moins relativement lointain. Un avenir où les hommes voyagent à bord de vaisseaux interstellaires. Lorsqu'on a pour horizon les limites de la galaxie, il peut sembler possible de fuir à jamais. Mais la distance abolit-elle la malédiction ou la malfaçon qu'on porte en soi, qu'on soit homme ou androïde ?*

*Maintenant il ne sait pas qui de nous deux je suis réellement : moi ou lui. Mais lui ou moi savons une chose. Nous savons qu'on ne peut être à la fois deux personnes. Il faut vivre sa propre vie – ou bien en vivre une étrangère...*

*Il y avait les rizières s'étirant à perte de vue, sur Paragon III, le soir où nous nous en sommes enfuis. Mosaïque en damiers bleue et brune, pendant le jour, sous le feu du ciel orange. Avec le soir, les nuages précipitent leurs fumées, le vent se lève, le riz dans sa balle bruit et murmure.*

*Le vent du soir soufflait sur Paragon III, à l'heure de notre fuite, et les nuages défaisaient leurs fumées dans le ciel. Et quelque part au milieu des rizières bruissantes, parmi le murmure du riz dans sa balle, marchaient des hommes en ligne, debout contre l'horizon jaune...*

La vaste rangée d'hommes avançait lentement entre les sillons des rizières. Silencieux, aux aguets, en armes. Un chapelet de silhouettes grises profilées comme des statues sur le ciel fumeux. Chacun tenait son arme à la main. Chacun portait à sa ceinture un émetteur-récepteur, l'écouteur fixé à l'oreille, le micro pendu au cou, et un télécran portatif assujéti au poignet, telle une grosse montre lumineuse verte. Les multiples images des télécrans en enfilade ne révélaient rien d'autre que les multiples sillons parallèles. Les amplificateurs ne retransmettaient que les clapotements produits par les pas simultanés. Les hommes parlaient à de rares intervalles, d'une voix lourde, chacun s'adressant à tous les autres.

« Rien par ici.

— Par ici, où ?

— Le champ de Jenson.

— Trop dévié vers l'ouest.

— Serrez, par là.

— Vu la limite du champ de Grimson ?

— Oui. Rien.

— Elle n'aurait pas pu s'écarter autant.

— Elle pouvait être transportée.

— Vous pensez qu'elle est vivante ?

— Pourquoi serait-elle morte ? »

Le refrain bref balayait d'un bout à l'autre la large ligne des rabatteurs en marche vers le crépuscule sulfureux. Cette ligne ondulait sur elle-même comme un serpent, sans stopper son avance. Cent hommes à quinze mètres l'un de l'autre. Quinze cents mètres d'aire d'exploration, nerfs tendus, bouches crispées, de l'est à l'ouest d'une enceinte de chaleur. La nuit montait. Tous allumèrent leurs lampes. Le serpent devint un collier mouvant de diamants.

« Rien par ici.

— Ici non plus.

— Rien par là.

— Le champ des Allen ?

— En cours d'exploration.

— On l'a peut-être dépassée sans la voir.

- Peut-être.
- Il faudrait faire demi-tour et recommencer.
- On en a pour toute la nuit.
- Rien dans le champ des Allen.
- Bon Dieu ! Il faut qu'on la trouve !
- On la trouvera.
- Ça y est ! La voilà. Secteur sept. Branchez-vous. »

La ligne s'immobilisa. Les diamants se figèrent dans la chaleur. Silence. Chaque homme regarda le télécran de son poignet, en le branchant sur le secteur sept. Tous branchés sur le même point. Tous montraient une petite silhouette nue, couchée dans la boue d'un sillon. Au-dessus, sur un écriteau, le nom du propriétaire du champ : *Vandaleur*. Les extrémités de la ligne se mirent en branle et convergèrent vers cet endroit. Le collier lumineux devint un bouquet d'étoiles. Cent hommes se rassemblèrent autour d'un corps frêle et nu, autour d'une enfant morte dans l'eau boueuse. Celle-ci n'avait pas pénétré dans sa bouche. Sa gorge portait des marques de doigts. Son visage était tuméfié, son corps lacéré. Le sang coagulé avait éparpillé des croûtes sur sa peau.

- « Au moins trois ou quatre heures qu'elle est morte.
- Sa bouche est sèche. »
- Elle n'a pas été noyée. Elle est morte rouée de coups. »

Les hommes poussèrent à voix étouffée des imprécations dans l'obscurité. Ils ramassèrent le corps. L'un d'eux arrêta ses compagnons et indiqua les ongles de l'enfant. Elle avait lutté contre son meurtrier. Des parcelles de chair adhéraient sous les ongles, ainsi que des gouttes brillantes de sang écarlate. Un sang encore liquide.

- « Ce sang devrait être coagulé,
- Bizarre.
- Un peu. Quel est le sang qui ne se coagule pas ?
- Le sang d'androïde.
- Alors, c'en est un qui l'a tuée.
- Vandaleur en possède un.
- Elle ne peut pas avoir été tuée par un androïde.
- C'est du sang d'androïde qu'elle a sous les ongles.
- La police vérifiera que non.



— Elle prouvera que si.  
— Mais les androïdes ne peuvent pas tuer.  
— C'est du sang d'androïde, oui ou non ?  
— Les androïdes ne peuvent pas tuer. Ils sont fabriqués ainsi.  
— Fabriqués pour servir l'homme.  
— Eh bien, à ce qu'il semble, il y a un androïde qui a eu un défaut de fabrication.

— Bon Dieu ! »

Et le thermomètre ce soir-là enregistrait, glorieusement, 33°centigrades.

Et nous voilà à bord du Paragon Queen, en route à travers le ciel vers Megaster V. James Vandaleur et son androïde. Nous voilà : l'un fait ses comptes et verse des larmes ; l'autre l'observe calmement...

Dans sa cabine de seconde classe, James Vandaleur comptait son argent en versant des pleurs. À côté de lui, se trouvait son androïde, une des magnifiques créatures synthétiques aux traits classiques et aux yeux bleus grands ouverts. Gravées sur son front, dans une sorte de camée de chair, se trouvaient les lettres AM, indiquant qu'il appartenait à la catégorie encore rare des androïdes à aptitudes multiples, vendus cinquante-sept mille dollars sur le marché.

« Douze, quatorze, seize. Seize cents dollars, geignit Vandaleur. Et voilà. Seize cents dollars ! Ma maison en valait dix mille, mes terres cinq. J'avais mes meubles, mes voitures, mes tableaux, mon avion, mes... Et me voilà à la tête de seize cents dollars. Dieu ! »

Il se leva de la table et fit face à l'androïde. Arrachant une courroie à l'un des sacs de cuir, il l'en frappa de toutes ses forces, sans déclencher un mouvement chez la créature.

« Je dois vous rappeler, dit l'androïde, que je vau cinquante-sept mille dollars, selon les cours actuels. Je dois vous prévenir que vous risquez d'endommager une marchandise considérée comme précieuse.

— Espèce de sale machine cinglée ! hurla Vandaleur.

— Je ne suis pas une machine, reprit l'androïde. Un robot est une machine. Un androïde est une création chimique à partir de tissu synthétique.

— Qu'est-ce que tu as dans ce qui te sert de cerveau ? continua à crier Vandaleur. Pourquoi as-tu fait ça ? Ordures ! »

Il se remit à battre sauvagement l'androïde...

*« Je dois vous rappeler, ai-je dit, que je ne saurais être puni. Le syndrome plaisir-douleur n'est pas incorporé dans la synthèse physiologique d'un androïde.*

— Alors, pourquoi l'as-tu tuée ? a crié Vandaleur. Si ce n'était pas pour ton plaisir, pourquoi... ?

— Je dois vous rappeler, ai-je dit, que les cabines de seconde classe dans ces astronefs ne sont pas insonorisées. »

Vandaleur laissa tomber la courroie et resta debout, haletant, à considérer la créature qui lui appartenait.

Le beau visage insensible de l'androïde soutenait avec indifférence son regard.

« Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi l'as-tu tuée ? » répéta-t-il.

*« Je ne sais pas, ai-je répondu.*

— Ça a commencé par les petits méfaits, les objets cassés exprès. Dès ce moment, j'aurais dû comprendre qu'il y avait quelque chose de détraqué en toi. Les androïdes ne peuvent pas détruire. Ils ne peuvent pas causer de préjudice. Ils...

— Il n'y a pas de syndrome plaisir-douleur incorporé dans la synthèse physiologique de l'androïde », ai-je dit.

*Vandaleur s'est approché de moi...*

« Après, continua Vandaleur, ç'a été les incendies que tu allumais. Ensuite, la destruction à grande échelle. Et puis les agressions... cet homme sur Rigel. Chaque fois c'était pire. Chaque fois notre fuite était plus précipitée. Et maintenant... le meurtre. Dieu ! qu'est-ce qu'il y a en toi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Il n'y a pas de relais d'autovérification incorporé dans le cerveau d'un androïde.

— Et chacune de nos fuites nous faisait descendre davantage la pente. Regarde-moi. Dans une cabine de seconde classe. Moi ! James

Paleologue Vandaleur. Il fut un temps où mon père était l'homme le plus riche de... Et maintenant, seize cents dollars en tout et pour tout. Tous mes biens au soleil... avec toi. *Toi !* »

Il se saisit de nouveau de la courroie de cuir, la leva sur l'androïde, puis il la lâcha et s'effondra sur une couchette en gémissant.

Quelques secondes passèrent. Alors il sembla se ressaisir.

« Instructions », déclara-t-il.

L'androïde à aptitudes multiples réagit instantanément...

*Je me suis avancé vers Vandaleur et j'ai attendu ses ordres.*

« Je m'appelle maintenant Valentis. James Valentis. Je me suis arrêté sur Paragon III, un jour seulement, avant d'embarquer sur cet astronef à destination de Megaster V. Ma profession : représentant spécial pour un androïde AM m'appartenant et dont les services sont à louer. Motif du voyage : séjour sur Megaster V. Fabriquer les papiers. »

*J'ai retiré d'un sac le passeport et les papiers de Vandaleur. J'ai pris de quoi écrire et je me suis assis à la table. Avec ma main précise et sans défaut – ma main à la perfection accomplie qui sait écrire, dessiner, peindre, sculpter, graver, photographier, tracer une épure, dresser une carte, ma main qui sait créer et construire – j'ai méticuleusement forgé de nouvelles pièces d'identité à l'intention de mon maître. Il me regardait faire sans parler...*

Vandaleur observait son androïde, avec sur le visage une expression misérable.

« Fait pour *créer et construire* ! murmura-t-il. Et maintenant pour détruire... Oh ! Dieu ! Qu'est-ce que je vais faire ? Si seulement je pouvais me débarrasser de toi. Si tu ne m'étais pas nécessaire pour vivre. Si au lieu de toi j'avais hérité un lopin de fumier !... »

\*

\*\*

Dallas Brady était une des meilleures créatrices de joaillerie de la planète Megaster. Elle était courte sur pattes, trapue, amorphe et nymphomane. Elle loua l'androïde à aptitudes multiples de Vandaleur

et le mit au travail dans son atelier. Elle déprava Vandaleur. Au lit, une nuit, elle lui demanda brusquement : « Tu t'appelles Vandaleur, n'est-ce pas ?

— Oui », murmura-t-il. Puis : « Non ! Valentis. James Valentis.

— Qu'est-ce qui s'est passé sur Paragon ? demanda Dallas Brady. Je croyais que les androïdes ne pouvaient tuer ou détruire. Les directives fondamentales leur sont données au moment de leur synthèse. Toutes les compagnies le garantissent.

— Je m'appelle Valentis, insista Valandeur.

— Oh ! ça va. Je sais depuis une semaine. Pas la peine de te donner du mal.

— Valentis, c'est mon nom.

— Tu tiens à le prouver ? Tu veux que j'appelle les flics ? » Elle se pencha pour saisir le téléphone.

« Je t'en prie, Dallas ! » Vandaleur bondit et lutta pour lui arracher l'appareil. Elle l'en empêcha, lui échappant en riant, jusqu'à ce qu'il eût renoncé et se fût affaissé la tête dans les mains.

« Comment l'as-tu découvert ? demanda-t-il finalement.

— Les journaux en sont pleins. Un homme en fuite avec un androïde. Et « Valentis » ressemble un peu trop à « Valandeur ». Tu n'es pas très fort.

— Non. Je ne suis pas très fort.

— Ton androïde a pas mal de références, non ? Agressions, incendies volontaires, destructions... Qu'est-ce qui est arrivé sur Paragon ?

— Il a kidnappé une gosse. Il l'a emmenée dans les rizières et il l'a tuée.

— Il l'a violentée ?

— Je ne sais pas.

— Ils te rattraperont.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Dieu ! Voilà deux ans que nous fuyons. Sept planètes en deux ans. Cinquante mille dollars de biens abandonnés !

— Tu ferais mieux de chercher ce qu'il a qui ne colle pas.

— Tu peux me dire comment ? En allant à une clinique de réparation demander une révision complète ? *Mon androïde est devenu un fou assassin, arrangez-le !* Et la police sur mon dos trois minutes

après... » Il eut un frisson. « On me démonterait l'androïde et je serais arrêté comme complice du meurtre.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait réparer plus tôt ?

— Je ne pouvais courir ce risque, expliqua Vandaleur hargneusement. Si on avait commencé à lui faire tous ces trucs de lobotomie, de chimie corporelle et de chirurgie endocrinienne, on aurait pu détruire ses aptitudes. Et qu'est-ce qui me serait resté comme sujet de location ? De quoi aurais-je vécu ?

— Tu pouvais travailler. Des tas de gens le font.

— Travailler à quoi ? Je ne suis bon à rien. Comment faire concurrence aux androïdes et aux robots spécialisés ? Comment, je te le demande, à moins d'avoir un don exceptionnel pour un boulot particulier ?

— Oui. C'est vrai.

— J'ai vécu aux crochets de mon père toute ma vie. Le salaud ! Il s'est ruiné juste avant de mourir. Et c'est l'androïde qu'il m'a légué en tout et pour tout. Le seul moyen de subsister, c'était de l'exploiter.

— À ta place, je le vendrais plutôt avant que les flics vous prennent ensemble. Tu peux en tirer cinquante sacs. Place-les.

— À trois pour cent ? Quinze cents dollars de revenu par an ? Quand l'androïde me rapporte quinze pour cent de sa valeur ? Huit mille par an, voilà ce que j'en tire... Non, Dallas, je ne peux pas me séparer de lui.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire pour ses crises de violence ?

— Je ne peux rien faire... sinon attendre et faire des prières. Et toi, quelle est ton intention maintenant ?

— Ce n'est pas mon affaire. Je la bouclerai... enfin, moyennant quelque chose.

— Quoi ?

— L'androïde travaillera pour moi gratuitement. Il te rapportera avec les autres, mais avec moi, ça sera pour rien... »

\*

\*\*

L'androïde à aptitudes multiples travailla. Vandaleur accumula ses

gains. Il eut de quoi faire face à ses dépenses, puis ses économies montèrent. À l'époque où le chaud printemps de Megaster V aboutissait au brûlant été, il commença à visiter des domaines et des fermes. Il lui serait possible, en l'espace d'un an ou deux, de se fixer sur la planète – à condition que les demandes de Dallas Brady ne se fassent pas trop avides...

Le premier jour torride de l'été, l'androïde se mit à chanter dans l'atelier de Dallas Brady. Il voltigeait autour du four électrique qui, ajoutant ses effets à la chaleur, rendait l'atmosphère de la salle étouffante, et il chantait une vieille rengaine sophistiquée qui avait eu du succès un ou deux siècles auparavant :

*Oh ! chaud le jour,  
Brûle la chaux.  
Douce l'eau vive,  
Coule la nuit.  
Fraîche la pluie,  
Pourrit le chaume.  
Froide la rive,  
Oh ! chaud l'amour.*

Il fredonnait d'une bizarre voix hésitante ; ses doigts à la perfection accomplie, joints et crispés derrière son dos, se contractaient en d'étranges contorsions, comme indépendants du reste du corps. Dallas Brady manifesta sa surprise.

« Tu es heureux de vivre ou quoi ? » demanda-t-elle.

« Je dois vous rappeler que le syndrome plaisir-douleur n'est pas incorporé dans la synthèse physiologique d'un androïde, ai-je répondu. Brûle la chaux... Oh ! chaud l'amour !... »

Les doigts de l'androïde stoppèrent leurs contorsions, se séparèrent, se saisirent d'une lourde paire de pinces en fer. Il plongea celles-ci au cœur ardent du four, se penchant en avant pour scruter la chaleur rose.

« Attention, espèce d'idiot ! s'exclama Dallas Brady. Tu veux y

tomber ? »

« Je dois vous rappeler que je vauX cinquante-sept mille dollars selon les cours actuels, ai-je dit. Il est interdit d'endommager une marchandise considérée comme précieuse. Brûle la chaux.'... Pourrit le chaume... »

L'androïde retira du four un creuset plein d'or incandescent, fit demi-tour, dansa de hideuses cabrioles, chanta d'une voix démente et éclaboussa de longues coulées de métal en fusion la tête de Dallas Brady. Elle hurla en s'écroulant au sol, les cheveux et les vêtements en flammes, la peau grésillant. L'androïde continua à verser sur elle l'or liquide, en chantant et dansant...

*« Douce l'eau vive, coule la nuit... » Je chantais et lentement je versais l'or, je versais l'or clair qui coûtait goutte à goutte. Puis j'ai quitté l'atelier et j'ai rejoint mon maître à son hôtel...*

Les vêtements roussis et les doigts agités de l'androïde avertirent son propriétaire qu'un accident avait dû se produire.

Vandaleur se rua à l'atelier de Dallas Brady, y jeta un coup d'œil, fut pris de vomissements et s'enfuit. Il eut le temps de préparer un bagage et de rassembler neuf cents dollars en espèces. Il prit une cabine de troisième classe sur le *Megaster Queen* qui partait ce matin-là en direction d'Alpha de la Lyre. Il emmena l'androïde. Dans la cabine, il se lamenta, compta son argent et battit de nouveau l'être qu'il haïssait.

Le thermomètre dans l'atelier de Dallas Brady enregistrait, magnifiquement, 37°centigrades.

\*

\*\*

*Sur Alpha de la Lyre, nous nous sommes cachés clans un petit hôtel près de l'Université. Là, Vandaleur a soigneusement contusionné mon front, jusqu'à ce que les lettres AM soient effacées par l'enflure et la décoloration de ma chair...*

Les lettres réapparaîtraient, mais pas avant plusieurs mois, et Vandaleur espérait que dans l'intervalle l'alerte au sujet d'un androïde AM serait oubliée. Il loua l'androïde comme travailleur ordinaire à la salle des machines de l'Université. Lui-même, sous le nom de James Venice, se mit à vivre médiocrement des faibles bénéfices que lui rapportait l'androïde.

Il ne fut pas trop malheureux. La plupart des pensionnaires de son hôtel étaient des étudiants de l'Université, tous pareillement désargentés, tous pareillement juvéniles et enthousiastes. Parmi eux se trouvait une charmante fille aux yeux aigus et à l'esprit vif. Son nom était Wanda. Elle et son bon ami, Jed Stark, se passionnaient pour l'affaire de l'androïde assassin qui remplissait tous les journaux de la galaxie.

« Nous avons étudié cette histoire, déclarèrent-ils tous deux un soir, une réunion d'étudiants dans la chambre de Vandaleur. Et nous pensons avoir trouvé la cause. Nous allons écrire un article là-dessus. »

Il y eut un concert de réactions excitées.

« La cause de quoi ? demanda quelqu'un.

— Des crises de l'androïde.

— Un défaut d'ajustage, non ? Transmissions mal réglées... dosage chimique pas au point... Peut-être quelque chose comme un cancer synthétique ?

— Non. » Wanda et Jed échangèrent un regard de triomphe contenu.

« Et, alors, qu'est-ce que c'est ?

— Quelque chose de spécifique.

— Quoi donc ?

— C'est un secret pour le moment.

— Oh ! allez !

— Rien à faire.

— Vous ne voulez vraiment rien dire ? demanda Vandaleur avec une attention passionnée. Je... Nous serions très intéressés de savoir ce que peut ainsi détraquer un androïde.

— Désolée, Mr. Venice, fit Wanda, mais nous avons mis la main sur



une idée unique et nous la gardons pour nous. Une théorie comme celle-là peut faire notre fortune. Nous n'allons pas courir le risque de nous la faire voler prématurément.

— Vous ne pouvez pas nous donner un simple aperçu ?

— Non. Pas même un simple aperçu. Pas un mot. Mais je vais vous dire une chose, Mr. Venice. Je frémirais d'être dans la peau du possesseur de cet androïde.

— Vous voulez dire, à cause de la police ? demanda Vandaleur.

— Non, Mr. Venice. Je parle de... transfert. Voilà le danger... mais je n'en dirai pas plus. Je n'en ai déjà que trop dit. »

Vandaleur à ce moment entendit des pas à l'extérieur et une voix enrouée chantonnant doucement : « Coule la nuit, fraîche la pluie... » Son androïde entra dans la chambre, de retour de sa journée de travail. Vandaleur alla à sa rencontre...

*J'ai immédiatement répondu à l'ordre de mon maître. Je me suis mis en mesure de servir aux invités des boissons. J'ai rempli les verres qu'ils me tendaient...*

L'androïde allait de l'un à l'autre. Ses doigts à la perfection accomplie se contractaient en d'étranges contorsions, comme indépendants du reste du corps. Puis ils cessèrent graduellement de se tortiller, et son bourdonnement à peine modulé s'arrêta.

Les androïdes étaient assez répandus à l'Université. Les plus fortunés des étudiants en possédaient au même titre que les avions et les voitures. L'apparition de celui de Vandaleur n'avait pas provoqué de commentaires. Mais la jeune Wanda avait l'œil perçant et l'esprit acéré...

*Elle m'a regardé en laissant ses yeux fixés sur moi. Elle a regardé mon front tuméfié et elle a baissé les yeux...*

Wanda était passionnée par la théorie que Jed et elle avaient édifiée. Après la réunion, elle conversa avec lui avant de rejoindre sa chambre.

« Jed, tu as vu le front de cet androïde ?

— Il se sera donné un coup. Il travaille à la salle des machines. On y

remue des tas de choses qui sont lourdes.

— Tu crois que c'est tout ?

— Et quoi d'autre ?

— Ce pourrait être un coup porté à dessein.

— Et dans quel dessein ?

— Celui de dissimuler l'estampille du front.

— C'est de la fantaisie, Wanda. Pas besoin de voir la marque sur le front pour reconnaître un androïde. Pas besoin de voir la marque de fabrique sur une voiture pour savoir que c'est une voiture.

— Je ne veux pas dire qu'il essaie de passer pour un humain. Je veux dire qu'il essaie de passer pour un androïde de catégorie inférieure.

— Et pourquoi ?

— Suppose que ce soit un AM qu'il ait gravé sur le front.

— Aptitudes multiples ? Alors, ma petite, Venice ne le gaspillerait pas à alimenter des chaudières s'il pouvait en tirer... Oh !... Tu veux dire que... ? »

Wanda approuva de la tête.

« Seigneur ! » Stark se pinça les lèvres. « Que faire ? Appeler la police ? »

— Non. Nous n'avons pas de preuves. S'il s'avère être un AM, et en plus l'androïde assassin, notre papier d'abord. C'est notre grande chance, Jed. Et si c'est *vraiment* lui, on pourra faire nous-mêmes une série de tests de contrôle et...

— Mais comment en avoir la certitude ?

— Facile. Un film à infrarouges. Cela montrera ce qu'il y a sous la contusion du front. Procure-toi une caméra et une bobine de film. On se fauilera à la salle des machines demain après-midi et on saura. »

Le lendemain, ils se rendirent à la vaste salle souterraine. Les recoins en étaient obscurs ; les portes des chaudières projetaient au creux de l'ombre des zones de lumière ardente. Au-dessus du rugissement des flammes, ils entendirent une voix étrange. Elle chantait en se répercutant sous les voûtes sonores : « Oh ! chaud le jour, brûle la chaux... » Et ils virent une silhouette dansant d'extravagantes figures au rythme de la chanson. Les jambes se tordaient. Les bras ondulaient. Les doigts se contorsionnaient.

Jed Stark leva la caméra et mit en marche le film, braquant le viseur

vers la tête ballottante. Alors, Wanda jeta un cri perçant...

*Je les ai vus. J'ai couru vers eux, brandissant une pelle en acier poli. Elle a écrasé la caméra. J'en ai frappé la fille, puis le garçon, et encore la fille. Elle est tombée. Il a tenté de lutter contre moi : pendant un seul instant. Puis je lui ai fendu le crâne...*

Jed s'écroula face contre terre. L'androïde traîna les deux corps jusqu'à la chaudière et les donna en pâture aux flammes. Il se remit à chanter et à danser ses cabrioles. Puis il retourna à l'hôtel.

Le thermomètre dans la salle des chaudières enregistrait, sauvagement, 41°centigrades.

\*

\*\*

*Nous avons pris une dernière classe sur le Lyra Queen et avons fait des besognes au jour le jour pour payer les repas. Durant ses veilles, la nuit, Vandaleur restait assis, seul sur sa couchette, un porte-documents ouvert sur les genoux, cherchant en vain à comprendre la signification de son contenu. Le porte-documents était tout ce qu'il avait réussi à emporter avec lui en quittant Alpha de la Lyre. Il l'avait volé dans la chambre de la jeune fille. Le dossier qui s'y trouvait portait sur sa couverture les mots : affaire de l'androïde. Il renfermait le secret de mon mal.*

*Et ce qu'il renfermait, ce n'était que des journaux. Toute une série de journaux, issus de toute la galaxie, imprimés, microfilmés, gravés, reproduits par photostat... Le Star Banner de Rigel... le Picayune de Paragon... le Times Leader de Megaster... le Herald de Lalande... l'Intelligencer de Lacaille... le Telegram News d'Eridani...*

Rien que des journaux. Dans chacun, il y avait un compte rendu d'un épisode de la sinistre carrière de l'androïde. Dans chacun, également, les nouvelles intérieures, celles des autres planètes, les sports, la vie mondaine, la météorologie, les horaires d'astronefs, les cours de la Bourse, les histoires à intérêt humain, les faits divers, les

concours, les problèmes. Et quelque part au milieu de cette masse de faits non collationnés, il y avait le secret que Wanda et Jed Stark avaient découvert. Vandaleur s'absorba en vain dans la lecture des journaux. Mais le secret restait indéchiffrable.

« Je te vendrai, dit-il à l'androïde. Ordure ! Quand nous reviendrons sur Terre, je te vendrai. Pour n'importe quel prix, au rabais s'il le faut. »

*« Je vauX cinquante-sept mille dollars selon les cours actuels, ai-je dit.*

— Si je ne peux pas te vendre, je te livrerai à la police.

— Je suis considéré comme une marchandise précieuse, ai-je dit. Il est interdit d'endommager une marchandise précieuse. Vous ne me ferez pas détruire.

— Dieu ! a crié Vandaleur. Quoi ? Est-ce que tu deviens arrogant ? Est-ce que tu veux dire que tu peux te fier à moi pour que je te protège ?... Est-ce que c'est cela le secret ? »

L'androïde à aptitudes multiples regarda son maître avec ses calmes yeux à la perfection accomplie.

« Quelquefois, dit-il, c'est une bonne chose de dépendre de quelqu'un. »

\*

\*\*

Il faisait 18° en dessous de zéro quand le *Lyra Queen* atterrit à Croydon Field. Le terrain était recouvert d'une croûte de neige et de glace, qui fusa et explosa en vapeur sous le souffle des réacteurs de l'astronef. Les passagers trottèrent d'une démarche engourdie, à travers le béton noirci des édifices, jusqu'à la douane, puis vers l'aérobis qui les mènerait à Londres. Vandaleur n'avait pas même de quoi payer le trajet. L'androïde et lui firent la route à pied.

Aux environs de minuit, ils atteignirent Piccadilly Circus. Les rafales de neige avaient incrusté de glace la statue d'Eros. Ils tournèrent à droite, descendirent vers Trafalgar Square, puis le long du Strand en

direction de Soho. Le froid leur pénétrait le corps. À la hauteur de Fleet Street, Vandaleur aperçut une silhouette solitaire qui venait vers eux en s'éloignant de Saint-Paul. Il attira l'androïde dans une ruelle.

« Il nous faut de l'argent », murmura-t-il. Il désigna du doigt la silhouette qui s'approchait. « Cet homme doit en avoir. Tu vas le lui prendre.

— Cet ordre ne peut être exécuté, répondit l'androïde.

— Prends-le-lui, répéta Vandaleur. De force. Est-ce que tu comprends ? Nous sommes dans une situation désespérée. »

*« Cet ordre est contraire à mes directives fondamentales, ai-je dit. Je ne peux porter préjudice à la vie ou aux biens de quelqu'un. Je ne peux obéir.*

— Bon Dieu ! a dit Vandaleur. Tu as attaqué, détruit, assassiné. Ne viens pas me casser la tête avec tes directives fondamentales. Il y a longtemps que tu n'en as plus. Tue-le, s'il le faut. Je te dis que la situation est désespérée.

— Cet ordre est contraire à mes directives fondamentales, ai-je dit. Il ne peut être exécuté. »

Vandaleur repoussa l'androïde en le bousculant et se précipita vers l'étranger. Celui-ci était de haute taille, avec un air d'austérité et de compétence. La bienveillance de son visage était gelée par une expression de cynisme. Il portait une canne. Vandaleur vit qu'il était aveugle.

« Oui ? dit l'homme. Je vous entends près de moi. Qu'y a-t-il ?

— Monsieur... » Vandaleur hésita. « Je suis réduit au désespoir.

— Nous sommes tous dans le même cas, répliqua l'étranger.

— Monsieur... il me faut de l'argent.

— Etes-vous décidé à mendier ou à voler ? » Les yeux morts fixaient un point au-delà de Vandaleur et de l'androïde.

« Je suis prêt à faire l'un ou l'autre.

— Nous y voilà. Toute l'histoire de notre race. » L'étranger fit un geste de l'épaule. « Moi je viens de mendier : j'ai prié à Saint-Paul, mon ami. Ce que je désire ne se vole pas.

— L'argent se vole, dit Vandaleur.

— De l'argent pour faire quoi ? Venez, mon ami, nous parlerons. Je vous dirai pourquoi je mendie, vous me direz pourquoi vous volez. Mon nom est Blenheim.

— Le mien est... Vale.

— Ce n'était pas la vue que je mendiais à Saint-Paul, Mr. Vale. C'était un nombre.

— Un nombre ?

— Oui. Nombres rationnels, irrationnels. Nombres imaginaires. Nombres intégrés positifs, intégrés négatifs... Vous ne me suivez pas ? Vous n'avez jamais entendu parler de l'immortel traité de Blenheim sur les vingt zéros, ou sur les différences dans l'absence de quantité ? » Il eut un sourire froid. « Je suis le sorcier de la théorie du nombre, Mr. Vale, mais j'en ai pour ma part épuisé le charme. Après cinquante années de sorcellerie, la sénilité arrive et la soif s'estompe. Je priais à Saint-Paul pour avoir une inspiration. O ! Dieu, priais-je, si Vous existez, envoyez-moi un nouveau nombre ou un chiffre inconnu. »

Vandaleur éleva lentement sa main qui tenait le porte-documents volé, et il en toucha celle de Blenheim.

« Ceci, dit-il, contient un chiffre. Un chiffre caché. Un chiffre secret. Le chiffre d'une série criminelle. Faisons un échange, Mr. Blenheim. Un asile contre un chiffre.

— Ni mendiant, ni voleur, alors ? fit Blenheim. Mais homme d'affaires. Toute la vie se réduit au banal. » Les yeux vides se fixèrent au-dessus des têtes de Vandaleur et de l'androïde. « Peut-être le Tout-Puissant n'est-il pas Dieu, mais un marchand. Venez chez moi. »

*A l'étage du haut dans la maison de Blenheim, nous avons partagé une chambre. Le lendemain, Vandaleur a de nouveau contusionné mon front. Puis il m'a envoyé dehors trouver du travail...*

Pendant que l'androïde travaillait au-dehors, Vandaleur conféra avec Blenheim et lui lut les journaux du porte-documents, l'un après l'autre.

Il était un étudiant, déclara-t-il, qui entreprenait une thèse sur l'androïde assassin. Dans ces journaux qu'il avait réunis, se trouvaient les faits susceptibles d'expliquer ses délits et ses crimes – dont

Blenheim n'avait pas eu connaissance auparavant. Il devait y avoir, expliqua Vandaleur, une corrélation, un chiffre, une statistique, quelque chose qui donnerait la raison du dérangement de l'androïde. Et Blenheim eut sa curiosité piquée par le mystère, le côté détective, l'intérêt humain du chiffre à *trouver*.

Ils examinèrent les journaux. Vandaleur les lisait à haute voix, et son compagnon en consignait le contenu de sa méticuleuse écriture d'aveugle. Puis Vandaleur lui relisait ses notes. Il classa successivement les journaux en fonction de la catégorie, du sujet des articles, des faits traités, des opinions émises, du style, des mots, de l'esprit. Il analysa. Il étudia. Il médita...

*Et nous vivions ensemble dans cette soupente : Vandaleur et son androïde. Dans le froid et la peur. Rapprochés l'un de l'autre par cette peur et la haine entre nous. La haine, croissant comme un coin enfoncé dans le tronc vivant d'un arbre pour s'incorporer dans la cicatrice de l'écorce. Ma haine, ma peur – non, la haine et la peur de Vandaleur. Le syndrome plaisir-douleur n'est pas incorporé dans la synthèse physiologique d'un androïde...*

Et un après-midi, enfin, Blenheim appela Vandaleur dans son bureau et il exhiba ses notes.

« Je crois que j'ai trouvé, déclara-t-il, mais je ne peux comprendre la cause. »

Le cœur de Vandaleur bondit dans sa poitrine.

« Voici les corrélations, continua Blenheim. Dans cinquante journaux, autant de comptes rendus à propos de l'androïde assassin. Qu'est-ce qui, en dehors de ces comptes rendus, se trouve *aussi* et sans exception dans les cinquante journaux ?

— Je ne sais pas, Mr. Blenheim.

— C'était une question de pure rhétorique. La réponse est : le bulletin météorologique.

— Que voulez-vous dire ?

— Le temps, fit Blenheim en hochant la tête. Chaque délit de l'androïde a été commis un jour où la température dépassait 30°.

— Mais c'est impossible, s'exclama Vandaleur. Il ne faisait pas chaud

sur Alpha de la Lyre.

— Mais il n'est pas question de délit commis sur Alpha de la Lyre. Nous n'avons pas de journal à ce sujet.

— Non... Bien sûr. Je... » Vandaleur s'arrêta, confus. Puis il s'écria : « Bien sûr ! La salle des machines... Mon Dieu ! Voilà la réponse... Et le four électrique de Dallas Brady... Et les rizières sur Paragon... Oui. Brûle la chaux... Mais pourquoi ? Pourquoi ? »

Dans le vestibule, la porte d'entrée se referma...

*Je suis entré dans la maison. En passant près du bureau, j'ai vu mon maître et Blenheim. J'ai pénétré dans la pièce pour attendre mes ordres, mes aptitudes multiples dédiées au service de l'homme.*

Un long moment s'écoula.

« C'est lui, n'est-ce pas ? dit enfin Blenheim.

— Oui, répondit Vandaleur, encore troublé par la découverte. Et c'est pourquoi il a refusé de vous attaquer la première nuit sur le Strand. Il faisait froid. C'est seulement la chaleur qui détruit les directives fondamentales. La chaleur... Oh ! chaud le jour... »

Il regarda l'androïde. Un ordre silencieux et insensé passa de l'homme à l'androïde...

*J'ai refusé. Je n'ai pas bougé. Il est interdit de porter préjudice à la vie humaine...*

Vandaleur gesticula furieusement. Il saisit Blenheim aux épaules et l'arracha de son fauteuil derrière le bureau, pour le précipiter à terre. Blenheim ne poussa qu'un seul cri. Vandaleur bondit sur lui comme un tigre, le plaquant au parquet et fermant hermétiquement sa bouche de la main.

« Trouve une arme, ordonna-t-il à l'androïde.

— Il est interdit de porter préjudice à la vie humaine.

— Il s'agit d'un combat d'autodéfense. Donne-moi une arme ! »

Il pesait de tout son poids sur l'aveugle qui se débattait...

*Je suis allé aussitôt à un placard où je savais qu'un revolver était*



*rangé. J'en ai vérifié le chargement. Il contenait cinq cartouches. Je l'ai tendu à Vandaleur. Il l'a pris, a poussé le canon contre la tête de Blenheim et a appuyé sur la détente. Le corps de Blenheim eut un seul sursaut.*

*Nous avons trois heures avant le retour de la cuisinière, dont c'était l'après-midi de congé. Nous avons pillé la maison. Nous avons pris l'argent et les bijoux de Blenheim. Nous avons rempli un sac de vêtements. Nous avons emporté les notes de Blenheim, détruit les journaux. Et nous sommes partis, en verrouillant soigneusement la porte derrière nous. Dans le bureau de Blenheim, nous laissions un tas de papiers froissés auquel nous avons mis le feu. Et nous avons arrosé le tapis tout autour avec de l'essence... Non, c'est Vandaleur qui a fait tout cela. J'ai refusé. Il m'est interdit de porter préjudice à la vie ou aux biens de quelqu'un...*

Plus tard dans l'après-midi, ils arrivèrent à une petite maison près de Russell Square. Une inscription sur la porte mentionnait : *Nan Webb, consultations psychométriques*. Vandaleur avait pris note de cette adresse quelques semaines plus tôt. Ils entrèrent. L'androïde attendit dans le vestibule avec le sac. Vandaleur pénétra dans le bureau de Nan Webb.

C'était une femme de haute taille aux cheveux gris, aussi anglaise par son teint frais que par ses jambes affreuses. Elle avait un regard perçant dans une face endormie. Elle fit un signe de tête à Vandaleur, écrivit les derniers mots d'une lettre, la cacheta et leva les yeux.

« Mon nom, dit Vandaleur, est Vanderbilt. James Vanderbilt.

— Parfait.

— Je suis étudiant à l'Université de Londres.

— Parfait.

— J'ai fait des recherches à propos de l'affaire de l'androïde assassin, et je crois avoir découvert quelque chose d'intéressant. J'aimerais votre avis à ce sujet. Quels sont vos prix ?

— À quel collège êtes-vous à l'Université ?

— Pourquoi cela ?

— Les étudiants bénéficient d'une remise.

— Merton College.

— Ce sera deux livres. »

Vandaleur plaça deux livres sur le bureau et y joignit les notes de Blenheim.

« Il y a une corrélation, déclara-t-il, entre les crises de l'androïde et la température. Vous remarquerez que chaque délit a été commis sous plus de 30°C. Existe-t-il à cela une explication psychométrique ? »

Nan Webb étudia un moment les notes en hochant la tête, puis, reposant les feuilles de papier : « La synesthésie, de toute évidence.

— Comment ?

— La synesthésie, répéta-t-elle. Quand une sensation est traduite en termes dépendant d'un autre organe sensoriel que l'organe stimulé, le phénomène est appelé synesthésie. Par exemple, un stimulus sonore provoquera une sensation simultanée de couleur. Ou un stimulus coloré une sensation gustative. Ou encore un stimulus lumineux une sensation auditive. Il peut y avoir confusion ou court-circuit entre chaque sensation de goût, d'odeur, de douleur, de pression, de température. Est-ce que vous me comprenez ?

— Je le pense.

— D'après ce que vos recherches ont mis à jour, il est plus que probable que l'androïde réagit synesthésiquement à un stimulus de température au-dessus de 30°C. Il doit y avoir à cela une réponse endocrinienne. Sans doute la température est-elle liée chez lui à la production d'adrénaline. Une température élevée engendre une réaction de peur, de colère, d'excitation et de violente activité physique. Tout ceci conditionné par le fonctionnement des glandes surrénales.

— Je vois. Alors, si l'androïde était tenu sous climat froid...

— Il n'y aurait ni stimulus ni réaction. Il n'y aurait pas de crimes.

— Je comprends. Et qu'est-ce qu'un transfert ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Y a-t-il danger de transfert de l'androïde à son propriétaire ?

— Très intéressant. Le transfert est le processus consistant à extérioriser sur quelqu'un d'autre les idées ou impulsions qu'on ressent soi-même. Ainsi le paranoïaque se libère de ses conflits et de ses troubles internes en les projetant sur les autres. Il les accuse, directement ou indirectement, de souffrir du mal même avec lequel il

est aux prises.

— Et le danger ?

— C'est celui de voir ce fantasme devenir réel. Si vous vivez avec un psychotique ou un névrosé qui projette sur vous sa maladie, vous risquez de tomber dans le schéma mental où il vous enferme, de vous y conformer et de devenir vous-même virtuellement psychotique ou névrosé... Ce qui, sans doute aucun, est en train actuellement de vous arriver, Mr. *Vandaleur*. »

Vandaleur bondit sur ses pieds.

« Vous êtes un imbécile », poursuivit froidement Man Webb. Elle agita les feuillets de notes. « Ceci n'est pas l'œuvre d'un quelconque étudiant. C'est un spécimen de l'unique écriture cursive du fameux Blenheim. Le monde scientifique entier la connaît. Et il n'y a pas de Merton College à l'Université de Londres. Votre approximation était fantaisiste. Merton est l'un des collèges d'Oxford. Quant à vous, Mr. Vandaleur, vous êtes si visiblement contaminé par vos relations avec votre androïde détraqué... par le phénomène du transfert, si vous préférez... que je ne sais si je dois appeler la police métropolitaine ou l'hôpital psychiatrique. »

Vandaleur sortit son revolver et tira sur elle à bout portant.

\*

\*\*

« Antarès II, Alpha Aurigae, Acrux IV, Pollux IX, Rotel Centaurus, énuméra Vandaleur. Tous des mondes froids. Plus froids que le baiser d'une sorcière ! Température moyenne : 5° au-dessus de zéro. Et des maxima qui ne dépassent jamais 20°C. Nous voilà de nouveau à pied d'œuvre... Attention à ce tournant. »

L'androïde à aptitudes multiples fit pivoter le volant entre ses mains à la perfection accomplie. La voiture vira souplement et poursuivit sa route au milieu des marais du nord, entre les étendues illimitées des roseaux, bruns et secs sous le ciel froid. Le soleil pâle s'enfonçait à l'horizon. Au-dessus de leurs têtes, un vol d'outardes stria le gris du ciel en direction de l'est. Plus haut, un hélicoptère isolé planait vers quelque refuge, vers la chaleur.

Vandaleur continua :

« Plus de chaleur pour nous. Notre salut, c'est le froid. Nous nous cacherons en Ecosse pour l'hiver, nous ferons un peu d'argent et, de là, nous passerons en Norvège pour prendre un astronef. Nous nous fixerons sur Pollux. Nous sommes sauvés. Cette fois, nous avons gagné la partie. Nous pouvons recommencer à vivre. »

Un crissement amplifié dans le ciel le fit alors sursauter. Une voix rugissante résonna. « ATTENTION JAMES VANDALEUR ET ANDROÏDE. ATTENTION JAMES VANDALEUR ET ANDROÏDE ! »

Vandaleur sursauta et regarda en l'air. L'hélicoptère flottait au-dessus d'eux. C'était de ses entrailles que sortait la voix du haut-parleur : « VOUS ÊTES ENCERCLÉS. LA ROUTE EST BLOQUÉE. VOUS DEVEZ VOUS ARRÊTER IMMÉDIATEMENT ET VOUS LAISSER APPRÉHENDER. ARRÊTEZ-VOUS ! »

*J'ai regardé Vandaleur, attendant mes ordres.*

*« Continue à rouler », a-t-il crié.*

*J'ai obéi...*

L'hélicoptère perdit de la hauteur.

« ATTENTION ANDROÏDE. VOUS ÊTES AUX COMMANDES DU VÉHICULE. VOUS DEVEZ VOUS ARRÊTER IMMÉDIATEMENT. C'EST UNE DIRECTIVE D'ÉTAT SUSPENDANT TOUT ORDRE PRIVÉ. »

« Qu'est-ce qui te prend ? hurla Vandaleur.

— Une directive d'Etat suspend tout ordre privé, répondit l'androïde. Je dois vous faire remarquer que...

— Va-t'en du volant », ordonna Vandaleur. Il frappa l'androïde du poing, le poussa de côté et prit sa place. La voiture vira hors de la route et s'élança en cahotant à travers les roseaux, sur la boue gelée des marais. Vandaleur avait repris son sang-froid et fonçait vers la route parallèle, à dix kilomètres à l'ouest.

« Nous leur échapperons », grogna-t-il.

L'hélicoptère s'abaissa encore davantage. Le faisceau étincelant d'un projecteur le rattacha au sol.

« ATTENTION JAMES VANDALEUR ET ANDROÏDE.

SOUMETTEZ-VOUS À L'ARRESTATION. C'EST UNE DIRECTIVE D'ÉTAT SUSPENDANT TOUT ORDRE PRIVÉ. »

« Il ne se soumettra à rien, s'écria violemment Vandaleur. Il ne peut pas se soumettre ! Il ne le peut pas et je ne le veux pas. »

*« Dieu ! a-t-il murmuré. Nous nous en sortirons encore une fois. Nous nous sortirons de l'encerclement. Nous nous sortirons de la chaleur. Nous... »*

— Je dois vous faire remarquer, ai-je dit, que mes directives fondamentales me commandent d'obéir aux directives d'Etat suspendant tout ordre privé. Je dois me laisser appréhender.

— Qui te dit que c'est une directive d'Etat ? a répondu Vandaleur. Les hommes de l'hélicoptère ? Il faut qu'ils montrent leurs ordres de mission. Ils doivent prouver qu'ils appartiennent à l'autorité d'Etat avant de t'arrêter. Comment peux-tu savoir si ce ne sont pas des escrocs en train de nous tendre un piège ? »

Lâchant le volant d'une main, il s'assura que son revolver était bien en place. La voiture dérapa. Les pneus geignirent sur la surface gelée. Le volant s'arracha à son étreinte ; l'engin gravit un monticule dans une embardée et se retourna. Le moteur gronda et les roues hurlèrent. Vandaleur sortit en rampant, entraînant l'androïde à sa suite...

*Pour le moment, nous étions hors de la zone de lumière qui tombait de l'hélicoptère. Nous avons couru à tâtons à travers le marais obscur, Vandaleur me tirant derrière lui. Nous glissions sur le sol rugueux, nous nous heurtions aux roseaux qui craquaient...*

L'hélicoptère s'éleva au-dessus de la voiture abandonnée en décrivant des cercles, projecteur aux aguets, haut-parleur bourdonnant. Aux deux extrémités de la route, apparurent les phares des véhicules qui accouraient à l'alerte donnée par radio de l'hélicoptère. Vandaleur et l'androïde continuaient à s'enfoncer à l'intérieur du marais, vers la route parallèle, vers le salut lointain. La nuit était tombée maintenant. Le ciel noir ne montrait aucune étoile. La température baissait encore. Un vent coupant s'éleva, qui les

perçait jusqu'à l'os.

... Un choc sourd retentit loin derrière eux. Vandaleur se retourna, haletant. Le moteur de la voiture venait d'exploser. Un geyser ardent s'épanouit comme un énorme feu follet blafard. Il s'affaissa au milieu des roseaux, y élargissant un cratère enflammé. Atisée par le vent, la bordure lointaine de l'incendie s'érigea en un mur haut de trois mètres. Et ce mur mouvant se précipitait vers les fuyards, en crépitant comme une armée de brandons. Un voile ondoyant de fumée le surmontait. Et derrière les flammes, Vandaleur put deviner les silhouettes en marche des hommes disposés en rabatteurs...

*Il s'est remis à courir, continuant à m'entraîner. Nous avons senti craquer sous nos pieds la glace d'un étang. Il a piétiné furieusement la surface de la glace jusqu'à la briser. Puis il s'est plongé dans l'eau en m'y poussant avec lui. Le mur de flammes approchait. J'entendais son grésillement. Je sentais venir la chaleur...*

Vandaleur apercevait nettement maintenant leurs poursuivants. Il fouilla dans sa poche... elle était vide. Il avait perdu le revolver. Il jura et resta là, ébloui par l'incendie, pantelant de froid et de terreur. L'hélicoptère se balançait inutile en l'air, sans pouvoir franchir la limite de la fumée pour venir en aide aux rabatteurs qui déviaient trop à droite.

« Ils vont nous rater, chuchota Vandaleur. Reste tranquille. C'est un ordre. Ils vont nous rater. Nous nous en sortirons. Nous nous sortirons du feu. Nous... »

Trois détonations claquèrent à trente mètres devant lui. Les trois dernières balles de son revolver perdu, que venaient d'atteindre les flammes. Les poursuivants, guidés par le bruit, obliquèrent vers l'étang. Vandaleur blasphéma d'une voix hystérique et s'enfonça plus encore dans l'eau pour échapper à l'intolérable chaleur qui se répandait en sa direction. À ses côtés, le corps de l'androïde commença à tressauter et se contracter.

*« Oh ! chaud le jour !... Brûle la chaux ! ai-je crié.*

*— Tais-toi, ordure ! » a dit Vandaleur.*

Il m'a agrippé, essayant de me submerger. Je me suis débattu. Je l'ai injurié. J'ai écrasé son visage. « Brûle la chaux ! Le feu. Le feu... »

L'androïde frappa à coups répétés Vandaleur qui se défendait, puis il fit irruption hors de la vase, se redressant en vacillant. Avant qu'il ait pu retourner à l'attaque, les flammes s'étaient emparées de lui comme si elles l'avaient hypnotisé. Il cabriola et décrivit d'extravagantes figures devant le mur de feu. Ses jambes se tordirent. Ses bras ondulèrent. Ses doigts se contorsionnèrent comme indépendants du reste du corps. Il poussa des clameurs perçantes et chanta, tout en dansant une valse difforme, le corps courbé dans l'étreinte de la chaleur, monstre fangeux silhouetté sur le rougeoiement des flammes.

Les hommes jetèrent des cris. Il y eut des coups de feu. L'androïde tourna deux fois sur lui-même, avant de continuer sa danse à la face du feu. Une bouffée de vent se leva. Les flammes entourèrent la silhouette gambadante et, en rugissant, l'enveloppèrent. Le temps d'une fugitive attente et elles étaient passées, laissant derrière elles une masse de chair synthétique agitée de soubresauts, d'où suintait un sang écarlate qui jamais ne se coagulerait...

Le thermomètre aurait enregistré, splendidement, 500°centigrades.

\*

\*\*

Vandaleur ne mourut pas. Il s'enfuit. Il put s'évader tandis que les hommes regardaient l'androïde agoniser en se cabrant dans les flammes...

*Maintenant je ne sais pas qui de nous deux il est réellement : lui ou moi. Transfert, ont dit les autres. À vivre avec une machine détraquée, un homme le devient. Et à vivre avec un homme détraqué, une machine le devient aussi. Brûle la chaux...*

*Mais moi ou lui savons une chose. Nous savons que rien n'est fini...*

Vandaleur et son nouveau robot savent ceci parce que le nouveau robot a commencé à avoir lui aussi des contractions et des spasmes.

Ici, dans le froid de Pollux, le robot chante et se contorsionne. Pas de chaleur, mais ses doigts se crispent. Pas de chaleur, mais il a emmené cette petite fille pour une promenade solitaire. Un robot domestique à prix réduit. Un simple servo-mécanisme... tout ce que Vandaleur a pu s'offrir... mais il s'agite et fredonne, et il est parti avec l'enfant quelque part où Vandaleur ne peut les trouver...

*Vandaleur ne pourra pas me trouver à temps. Il sera trop tard. Froide la rive, ma chérie, dans la neige et le givre, tandis que le thermomètre enregistre, délicieusement, 12° au-dessous de zéro...*

*Titre original : Fondly Fahrenheit.*

© Alfred Bester, 1955.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.



## L'ARTISTE ET SON ŒUVRE - James Blish

*Ce qui caractérise un robot, c'est sa programmation, c'est-à-dire l'ensemble d'instructions auxquelles il obéit par sa construction même. Mais l'homme est, lui aussi, d'une certaine manière, programmé. Il l'est dès sa naissance par son hérédité puis, au cours de sa vie, par toutes les impressions et expériences qu'il va emmagasiner et qui vont modeler son comportement, sa sensibilité.*

*Pourquoi ne pas programmer un robot à l'image d'un homme et, de la sorte, faire revivre cet homme ? Mais l'art peut-il faire plus qu'imiter la nature ?*

Tout à coup, il se rappela qu'il mourait. Le souvenir, toutefois, lui en revint sous la forme de deux épisodes, c'est-à-dire comme quelque chose qui s'était passé plutôt que comme un fait du présent ; il lui semblait que lui-même n'avait pas été là au moment de son décès.

Pourtant, le souvenir qu'il en gardait demeurerait absolument personnel et n'était pas celui d'un observateur détaché ou désincarné qui aurait pu être son âme. Il avait été surtout conscient des mouvements brutaux et irréguliers de l'air dans sa poitrine. Le visage du médecin n'avait pas tardé à se brouiller, s'était penché sur lui, de plus en plus, puis avait disparu à ses yeux, tandis que la tête du praticien était sortie de son cône de vision et s'était détournée pour écouter sa respiration.

Ensuite, l'obscurité s'était rapidement épaissie et alors, alors seulement, il avait compris qu'il n'en avait plus que pour quelques minutes. Consciencieusement, il avait voulu prononcer le nom de Pauline, mais il ne se rappelait pas s'être entendu le dire. Tout ce qui lui revenait de ces instants, c'était le bruit de son halètement, c'était une sorte de pellicule sombre qui se condensait dans l'air et qui avait effacé le reste durant une seconde.

Une seconde seulement, après quoi la mémoire s'était évanouie. La chambre était redevenue claire et le plafond, à son étonnement, avait pris une teinte vert pâle. La tête du médecin se releva pour le contempler au visage.

C'était un autre médecin. Celui-ci était bien plus jeune et lui présentait une face ascétique aux yeux brillants, presque illuminés. La différence entre celui-là et le précédent ne faisait nul doute. Une des dernières pensées conscientes que notre sujet avait eues était un remerciement au destin, parce que le médecin qui assistait à son agonie n'était pas celui qui lui portait une haine secrète à cause de ses rapports avec les cercles dirigeants du nazisme. Non ; la physionomie de celui qui le soignait revêtait une expression curieusement semblable à celle d'un expert suisse appelé au chevet d'une personnalité moribonde : mélange d'ennui causé par la perspective de perdre un client aussi éminent et de soulagement à l'idée que nul ne songerait à le blâmer pour n'avoir pas su arracher à une fin fatale un homme de 85 ans, âge auquel la pneumonie n'est pas une petite affaire, avec ou sans pénicilline.

« Vous êtes tout à fait bien maintenant, dit le nouveau docteur, tout en libérant la tête de son client d'une série de bâtonnets en argent qui y pendaient au moyen d'une sorte de bonnet en filet. Reposez-vous une minute et tâchez de rester calme. Connaissez-vous votre nom ? »

Le malade respira prudemment ; ses poumons lui semblaient pourtant redevenus en parfait état ; il se sentait même en excellente santé :

« Certainement, répondit-il avec un léger agacement. Et vous, connaissez-vous le vôtre ?

— Vous êtes de bonne humeur, semble-t-il, repartit le médecin en un sourire un peu forcé. Je m'appelle Barkun Kris et je suis un psi-sculpteur. Et vous ?

— Je me nomme Richard Strauss.

— Fort bien », dit le docteur Kris en s'éloignant.

Strauss avait déjà été intrigué par une nouvelle singularité : en allemand, *Strauss* est un nom commun aussi bien qu'un nom propre ; il a plusieurs sens, celui d'autruche et celui de bouquet, par exemple,

et von Wolzogen s'était amusé à en introduire tous les calembours possibles dans le livret de *Feuersnot*. Il se trouvait en outre que c'était le premier mot allemand à être prononcé par lui-même ou par le docteur Kris après cette mort en deux épisodes. La langue employée n'était d'ailleurs ni le français, ni l'italien. Elle ressemblait surtout à l'anglais, pas l'anglais que connaissait Strauss ; cependant, il n'éprouvait nulle difficulté à le parler, ni même à y penser.

« Eh bien ! pensa-t-il, je vais pouvoir conduire *L'Amour de Danaé*, après tout. Il n'arrive pas à n'importe quel compositeur d'être, à titre posthume, à la première de son opéra ! »

Tout cela lui semblait pourtant un peu étrange. Le plus étrange encore était sa conviction indéracinable qu'il avait été mort pendant quelques instants.

Certes, la médecine faisait de grands progrès. Quand même !...

« Expliquez-moi tout cela », dit-il en s'appuyant sur un coude.

Le lit, lui non plus, n'était pas pareil, ni surtout aussi confortable que celui dans lequel il était mort. Quant à la pièce, elle ressemblait plus à un hangar de dynamo qu'à une chambre de malade. La médecine moderne avait-elle donc entrepris de ressusciter ses cadavres sur le terrain de l'usine Siemens-Schukert ?

« Une seconde, je vous prie », dit le docteur Kris.

Il acheva de ranger quelque machine à l'endroit que Strauss supposa devoir être sa place et il revint au lit.

« Ecoutez, reprit-il. Il y a beaucoup de choses qu'il vous faudra admettre sans essayer de les comprendre, M. Strauss. Le monde actuel en contient un grand nombre qui ne sont pas explicables en des termes que vous pouvez concevoir. Veuillez bien garder cela présent à l'esprit.

— C'est entendu. Allez-y !

— Nous sommes, reprit le docteur Kris, en 2161, selon votre calendrier ; ou, autrement dit, il y a maintenant deux cent douze ans de votre mort. Bien entendu, vous comprenez qu'il ne reste plus rien de votre corps, que des os. Le corps que vous avez vous a été offert. Avant que vous regardiez dans un miroir à quoi il ressemble, concevez bien que la différence physique qu'il présente avec celui auquel vous étiez habitué se trouve complètement en votre faveur. Il est en parfaite

santé, nullement déplaisant à regarder pour les autres personnes et son âge physiologique est d'environ cinquante ans. »

Un miracle ? Non, certainement pas, en cette époque nouvelle ; une œuvre de science, tout simplement. Mais de quelle science ! L'éternel anneau nietzschéen du devenir et du retour combiné avec l'immortalité du surhomme.

« Où sommes-nous ? demanda le compositeur.

— À Port York, qui appartient à l'Etat de Manhattan, aux Etats-Unis. Vous trouverez sans doute le pays moins changé à certains égards que vous ne vous y attendez, je suppose. D'autres changements, bien entendu, vous sembleront radicaux ; mais je ne saurais trop prédire lesquels vous produiront cet effet. Vous aurez avantage à cultiver en vous une certaine élasticité mentale.

— Je comprends, dit Strauss en se mettant sur son séant. Une question, je vous prie : est-il encore possible à un compositeur de gagner sa vie dans ce pays ?

— Mais bien sûr, répondit le docteur Kris en souriant, et c'est bien ce que nous attendons de vous. C'est même une des raisons pour lesquelles nous vous avons... heu !... ranimé.

— J'en déduis donc, reprit Strauss avec quelque sécheresse, qu'il existe encore une demande pour ma musique. Les critiques de jadis...

— Ce n'est plus tout à fait pareil. Je crois qu'une partie de votre œuvre continue à être jouée ; mais je vous avoue que je suis très ignorant de votre cote actuelle. Mon intérêt se porte plutôt sur... »

Une porte s'ouvrit et un autre homme pénétra dans la chambre. Plus âgé, plus lourd que Kris, il affichait un air académique ; mais, lui aussi, il portait la blouse bizarrement coupée des chirurgiens et le regard qu'il dirigea sur le malade de son jeune confrère brilla comme celui d'un artiste.

« C'est un succès, Kris, dit-il. Toutes mes félicitations.

— Elles sont prématurées, répondit le docteur Kris. Ce qui compte, c'est la preuve finale. M. Strauss, si vous vous sentez assez fort pour ne pas vous fatiguer, le docteur Seirds et moi aimerions vous poser quelques questions. Nous voudrions nous assurer que votre mémoire est bien nette.

— À votre disposition. Je vous écoute.

— Selon nos renseignements, vous avez jadis connu un homme dont les initiales étaient RKL. C'était du temps que vous conduisiez l'orchestre au Staatsoper de Vienne. »

Kris fit durer le double *a* de Staatsoper au moins deux fois trop longtemps, comme si l'allemand était une langue morte qu'il cherchait à prononcer avec un accent du genre classique. Il reprit :

« Comment s'appelait cet homme et qui était-ce ? »

— Il doit s'agir de Kurt List ; son premier prénom était Richard, mais il ne l'employait pas. Il était régisseur adjoint. »

Les deux médecins échangèrent un regard.

« Pourquoi avez-vous offert d'écrire une nouvelle ouverture pour *La Femme sans ombre* et en avez-vous donné l'original à la ville de Vienne ? »

— C'était pour n'avoir pas à payer la taxe d'enlèvement des ordures ménagères, concernant la villa Maria Theresa qui m'avait été donnée par la municipalité.

— Dans la cour de votre maison, à Garmisch-Partenkirchen, il y avait une pierre tombale. Quelle en était l'inscription ? »

Strauss fronça le sourcil. La question était de celles auxquelles il eût été heureux de ne pouvoir répondre. Quand on se livre à des plaisanteries stupides sur son propre compte, mieux vaut ne pas les graver dans le marbre, ni mettre ensuite l'inscription là où vous ne pouvez vous empêcher de la voir chaque fois que vous allez fourgonner dans la Mercedes. Ennuyé, il récita :

« Cette pierre est consacrée à la mémoire du trouvère Guntram, affreusement assassiné par l'orchestre symphonique de son père.

— Quand eut lieu la première de *Guntram* ?

— En... voyons... en 1894, je crois.

— Où ?

— À Weimar.

— Qui était la première cantatrice ?

— Pauline de Ahna.

— Qu'est-elle devenue ensuite ?

— Je l'ai épousée. Est-elle ?... commença-t-il avec inquiétude.

— Non, dit le docteur Kris. Je suis désolé ; mais nous ne possédons pas les éléments nécessaires à la ranimation des personnages plus ou

moins ordinaires. »

Strauss soupira, incertain s'il devait éprouver de la peine ou du soulagement. Bien entendu, il avait aimé Pauline ; d'autre part, il envisageait comme plus agréable, dans sa vie nouvelle, de ne pas avoir à enlever ses souliers chaque fois qu'il rentrerait chez lui afin de ne pas salir les parquets cirés. Et aussi de voir arriver tous les jours deux heures de l'après-midi sans entendre Pauline lui enjoindre : « Richard, il faut composer ! »

« Quelle est la question suivante ? » dit-il.

Pour des raisons impénétrables, mais qu'il ne chercha pas à comprendre, Strauss fut séparé des docteurs Kris et Seirds dès que ceux-ci eurent constaté que sa mémoire était claire et son état physique stable. Il se rendit compte que sa fortune avait été depuis longtemps dissipée, fin lamentable pour celle qui avait été l'une des principales de l'Europe ; mais on lui fournit un revenu suffisant pour qu'il pût s'installer et reprendre une vie active. On lui remit en outre des recommandations qui ne furent pas sans efficacité.

Mais il mit plus de temps qu'il ne l'anticipait à s'assimiler les changements qui s'étaient produits en matière de musique. Très vite, il se douta que c'était un art moribond, qui serait bientôt mis à un rang guère supérieur à celui qu'on assignait à l'arrangement des fleurs à l'époque qu'il considérait comme la sienne. En tout cas, il était indéniable que la tendance à la fragmentation, déjà visible de son temps, était devenue presque totale en 2161.

Il n'attacha pas plus d'importance aux airs américains en vogue qu'il ne l'avait fait en sa première vie. Il était pourtant évident que leur fabrication en série par tous les compositeurs de ballades et qui utilisait une sorte de règle à calculer appelée « machine à succès » avait maintenant son équivalent dans presque toute la musique sérieuse.

Le clan des conservateurs était constitué par exemple par les compositeurs dodécaphoniques, que Strauss considérait comme une école plus que jamais mécanique et sans âme. Leurs dieux, Berg, Schoenberg, von Webern, étaient tenus par les amateurs fidèles des concerts, comme de grands maîtres, un peu abstraits peut-être, mais aussi dignes d'estime que n'importe lequel des trois B.

Une partie des conservateurs, toutefois, avait légèrement dépassé le processus dodécaphonique. Ils composaient ce qu'on appelait une musique stochastique, en choisissant chaque note particulière par la consultation de tables où les nombres étaient assemblés au hasard. Leur Bible, leur texte de base, était un volume intitulé *Esthétique opérationnelle*, lui-même fondé sur une discipline appelée théorie de l'information. Strauss n'y retrouvait aucun mot ayant un rapport quelconque avec les techniques et les modes de composition qu'il connaissait. L'idéal recherché par ce groupe consistait à produire une musique qui serait universelle, c'est-à-dire exempte de toute trace indiquant la personnalité de son auteur et formant en somme l'expression musicale des lois du hasard. Ces lois du hasard semblaient posséder un style absolument particulier, mais que Strauss regardait comme celui d'un enfant idiot auquel on apprendrait à taper sur un piano pour l'empêcher de faire d'autres sottises.

Néanmoins, la quantité la plus grande, et de loin, d'œuvres produites se rangeait dans une catégorie qualifiée d'une appellation trompeuse, celle de science-musique. Ce terme ne reflétait en effet que les titres de ces travaux, qui traitaient de vol interastral, de voyage à travers le temps et d'autres sujets ressortissant à l'aventure, au surnaturel ou à l'improbable. Mais leur musique, nullement scientifique, consistait en un mélange de clichés, d'onomatopées et de trucs stylisés, dans lequel Strauss découvrait avec horreur sa propre image, défigurée et diluée par le temps.

La forme généralement préférée de science-musique était une composition de neuf minutes appelée concerto, encore qu'elle ne rappelât en rien la forme classique du concerto. Au contraire, c'était une sorte de rhapsodie inspirée, très vaguement, de Rachmaninoff. Un exemple typique, intitulé *Chant de l'espace profond* par un certain H. Valerion Krafft, commençait par un assaut massif lancé sur le tam-tam, après quoi toutes les cordes remontaient l'échelle en unisson, suivies à distance respectueuse par la harpe et par une clarinette en 6/4 parallèles. Tout en haut de l'échelle, heurt de cymbales *forte possible*, puis tout l'orchestre s'embarquait dans un *lamento* majeur-mineur, à l'exception toutefois des cors d'harmonie, qui, eux, redescendaient l'échelle dans ce qui avait l'évidente intention de

constituer une contre-mélodie. La seconde phrase du thème était reprise par un solo de trompette avec une suggestion de trémolo. L'orchestre se taisait dans l'attente de l'éclat suivant et c'est alors, ainsi qu'aurait pu le prévoir un enfant de quatre ans, que le piano s'emparait du second thème.

Derrière l'orchestre se tenaient en groupe une trentaine de femmes, prêtes à entonner un chœur sans paroles destiné à évoquer l'étrangeté de *L'Espace profond* ; mais, à cet endroit, Strauss avait déjà appris à se lever et à sortir. Au bout de quelques occasions semblables, il pouvait s'attendre à rencontrer au foyer Sindi Noniss, l'agent avec lequel le docteur Kris l'avait mis en rapport et qui s'occupait de ses travaux, dans la mesure du moins où il y en avait. Peu à peu, Sindi s'était habitué à ces sorties de son client et, debout près d'un buste de Gian-Carlo Menotti, il les attendait avec patience ; mais il les goûtait de moins en moins et, depuis quelque temps, il les accueillait en changeant de couleur à la manière de ces enseignes tournantes de barbier qui sans arrêt passent du rouge au blanc.

« Vous n'auriez pas dû faire cela, s'écria-t-il cette fois. Vous n'auriez jamais dû sortir de la salle pendant l'exécution d'une œuvre nouvelle de Krafft. Il est président de la Société Interplanétaire de Musique Contemporaine. Comment voulez-vous que j'arrive à persuader ces gens-là que vous êtes un contemporain si vous leur faites continuellement des avanies ?

— Aucune importance ! répliqua Strauss. Ils ne me connaissent même pas de vue.

— C'est ce qui vous trompe. Ils vous connaissent fort bien et sont attentifs à tous vos mouvements. Vous êtes le premier grand compositeur que les psi-sculpteurs aient jamais pris en main et la SIMC serait trop heureuse de vous refuser l'admission parmi ses membres.

— Pourquoi ?

— Pour une foule de raisons. Les sculpteurs sont des snobs et les gens de la SIMC ne le sont pas moins. Chacun des deux clans tient à prouver à l'autre que son art est le premier de tous. Il y a aussi la concurrence : il serait plus profitable de vous repousser que de vous



donner accès au marché. Sincèrement, vous feriez mieux de rentrer dans la salle. Je trouverai bien moyen de vous excuser...

— Non, dit Strauss froidement. J'ai à travailler.

— Mais c'est justement là la question, Richard. Comment arriverons-nous à monter un opéra sans le concours de la SIMC ? Ce n'est pas comme si vous écriviez des solos d'amour, ou des œuvrettes peu coûteuses...

— J'ai à travailler », dit Strauss en s'en allant.

C'était exact : il travaillait à une composition qui l'absorbait plus que ne l'avait fait aucun projet durant les trente années de sa vie précédente. Il avait à peine touché de sa plume une feuille de papier à musique – l'une avait été aussi difficile à trouver que l'autre – quand il constata que rien, au cours de sa longue carrière, ne lui avait fourni les critères lui permettant de juger quel était le genre de composition qu'il lui fallait écrire *maintenant*.

Certes, les vieux trucs lui revenaient par douzaines : changements de clef soudains et inattendus au sommet d'une mélodie ; l'allongement des intervalles ; l'unisson des différentes cordes, jouant dans les hautes harmoniques et par-dessus l'édifice déjà chancelant d'une conclusion passionnée ; la bousculade dissymétrique des phrases qui passaient comme l'éclair d'un chœur de l'orchestre à l'autre ; les rugissements fulgurants des cuivres, le modulé des clarinettes, les mélanges agressivement colorés destinés à mettre en relief la tension dramatique ; et tous les autres procédés garantis par l'usage.

Aucun cependant ne le satisfaisait plus. Il s'en était contenté pendant la plus grande partie de sa première vie et il en avait tiré un rendement vraiment extraordinaire. Mais le temps était venu de repartir sur des bases nouvelles, d'autant plus que certains des vieux trucs lui répugnaient positivement. Où, par exemple, avait-il pu prendre et garder pendant des décennies l'idée que les violons hurlant à l'unisson quelque part dans la stratosphère formaient un son digne d'être répété dans une composition et *a fortiori* dans toutes ?

D'ailleurs, il constatait avec satisfaction que personne n'abordait un renouvellement mieux armé que lui. Outre le passé, resté disponible dans son esprit, il avait à son service tout un arsenal technique de premier ordre ; les critiques hostiles le reconnaissaient sans difficulté.

Donc, maintenant qu'il s'était attelé à la composition de son premier opéra – le premier après quinze autres ! – rien ne lui manquait pour en faire un chef-d'œuvre.

Rien, ni surtout l'intention.

Les distractions et les détails secondaires se présentèrent également. Il y eut notamment la recherche de papier à musique ancien modèle ; celle aussi d'une plume et de l'encre pour écrire dessus. Il apprit ainsi que très rares étaient les compositeurs modernes qui procédaient de la sorte. La plupart employaient des rubans où ils collaient des bouts de tons et de sons découpés dans d'autres rubans, surimposant ces bouts et variant les résultats en maniant comme ceci ou comme cela un clavier compliqué de touches. D'autre part, presque tous ceux qui produisaient des partitions à trois dimensions écrivaient sur la bande sonore elle-même, y gribouillant rapidement des lignes en dents de scie ou en zigzag ; celles-ci, insérées dans un circuit photocellauditif, produisaient un bruit ressemblant suffisamment à la musique d'un orchestre, harmoniques compris.

Les conservateurs irréductibles qui couchaient encore des notes sur du papier se servaient d'une machine à écrire dite musicale. Strauss dut reconnaître que cet appareil avait fini par être perfectionné ; il possédait des claviers et des registres comme un orgue, tout en n'étant guère plus volumineux qu'une machine à écrire ordinaire, et les pages qui en sortaient avaient une belle netteté. Pourtant, Strauss, très content de ses manuscrits aux caractères effilés et des plus lisibles, ne voulait pas y renoncer. La seule plume qu'il eût réussi à se procurer s'usait peu à peu et déformait leur finesse ; mais il se refusait à rompre ce lien avec son passé-

Son admission à la SIMC lui avait aussi causé quelques moments désagréables, même après que Sindi eût dégagé sa route des obstacles et des intrigues qui l'encombraient. Le fonctionnaire de la société chargé d'examiner ses titres lui avait posé les quelques questions d'usage sans y mettre plus d'intérêt que ne le fait le vétérinaire qui palpe son quatre millièmes veau malade.

« Vous avez déjà publié ?

— Oui, neuf poèmes à ton, environ trois cents chants et...

— Je ne vous demande pas ce que vous avez publié quand vous étiez vivant, mais ce que vous avez publié depuis que les sculpteurs vous ont fait revenir.

— Depuis que les sculpteurs ?... oui, oui, je comprends. Eh bien ! un quatuor à cordes, deux cycles de chants, un...

— Bon ! Alfie, notez : « chants ». Jouez d'un instrument ?

— Piano. »

L'examineur contempla le bout de ses ongles.

« Bon, bon... Oh ! savez-vous déchiffrer ? ou bien employez-vous un scripteur, une machine musicale ? faites-vous du ruban ?

— Je déchiffre. »

L'examineur fit asseoir Strauss devant un pupitre, sur la surface lumineuse duquel défilait une bande sans fin de papier translucide.

« Tenez, dit-il. Sifflez-moi cet air et nommez-moi les instruments qui l'exécutent.

— Je ne déchiffre pas ces pattes de mouche, répondit Strauss d'un ton glacial, et je ne les écris pas davantage. Je m'en tiens à la notation officielle et au papier à musique.

— Alfie, écrivez : « Déchiffre seulement les notes », dit encore le fonctionnaire en posant sur le pupitre une feuille imprimée en gris. Sifflez-moi ça ! »

« Ça » était un air à la mode, intitulé *Ficelles, flaireurs et fanas du crédit*, écrit sur une machine à succès en 2159 par un politicien guitariste qui le chantait à ses réunions électorales. Strauss en déduisit qu'après tout, les Etats-Unis n'avaient pas tellement changé. L'air était devenu si populaire que n'importe qui était capable de le siffler, rien qu'à l'énoncé du titre et même s'il ne savait pas déchiffrer. Strauss s'exécuta donc facilement et, afin de prouver sa bonne foi, ajouta :

« C'est en clef de si bémol. »

Le fonctionnaire de la SIMC alla vers un piano droit peint en vert et y frappa une touche noire et grasse. L'instrument, horriblement désaccordé, donna une note bien plus rapprochée du la 440/cps que du si bémol ; mais l'homme déclara :

« Bien, bien... Alfie, écrivez : « Déchiffre également les bémols ». Parfait, mon ami. Vous voilà reçu. Heureux de vous avoir parmi nous ; il n'y a plus guère de gens capables de lire cette vieille notation.

Beaucoup d'autres croient que c'est au-dessous d'eux.

— Bien obligé, dit Strauss.

— J'estime que si les vieux maîtres ont su s'en contenter, nous pouvons en faire autant. Nous n'avons plus de musiciens à leur hauteur, excepté Krafft, bien entendu. Ils ont été vraiment grands à leur époque, ces Shilkrit, ces Steiner, et Tiomkin, et Pearl, et Wilder, Jannsen. Ça, c'était du gaufre !

— Certainement », acquiesça Strauss avec politesse.

Le travail avançait. De petits morceaux procuraient maintenant à Strauss un revenu modeste. Le public semblait s'intéresser particulièrement à ce compositeur façonné dans les laboratoires des psi-sculpteurs. Lui-même, d'ailleurs, était certain que les mérites de sa production contribuaient à cet accueil favorable.

Mais, au fond, c'était l'opéra qui comptait. Peu à peu, il naissait sous sa plume, frais et nouveau comme la vie nouvelle de l'auteur, riche de la plénitude et de la maturité que lui conférait une longue mémoire. La recherche d'un livret avait d'abord présenté quelque difficulté. Sans doute, il était possible qu'il s'en trouvât un dans les textes courants pour la musique à trois dimensions (il n'en était pas si sûr que cela, d'ailleurs) ; mais il ne savait comment distinguer le bon du mauvais, dans le vague où il était plongé par les principes d'une production incompréhensiblement technique. En fin de compte, et pour la troisième fois seulement dans toute sa carrière, Strauss se rabattit sur une pièce écrite dans une langue qui n'était pas la sienne et, pour la première fois, décida que cette langue serait celle de son opéra.

La pièce était *Vénus observée*, de Christopher Fry, parfait livret d'opéra straussien à tous égards, ainsi qu'il s'en convainquit graduellement. Qualifiée de comédie et tournant autour d'une intrigue de farce compliquée, c'était un texte versifié plein de profondeur et comportant une quantité de personnages très aptes à ce que la musique les développât en trois dimensions animées par un flot intérieur de tragédie automnale – chute des feuilles et chute des pommes – ; en somme, tout à fait le genre de mélange dramatique contradictoire que déjà von Hofmannsthal lui avait apporté dans *Le Chevalier à la Rose*, dans *Ariane à Naxos* et dans *Arabella*.

Tant pis pour von Hofmannsthal ! Mais Strauss avait donc découvert un autre dramaturge mort depuis longtemps et qui semblait presque aussi remarquablement doué ; en outre, les possibilités musicales de l'œuvre étaient immenses. Par exemple, l'incendie qui terminait l'acte II ; quelle aubaine pour un compositeur à qui l'orchestration et le contrepoint étaient aussi indispensables que l'air et que l'eau ! Et le moment où Perpetua, d'un coup bien ajusté, fait tomber la pomme que le duc tient dans sa main ! Juste à ce moment-là, une simple et passagère réminiscence pouvait faire intervenir le marmoréen *Guillaume Tell* de Rossini dans le canevas musical, à la manière d'un ironique assaisonnement. Et il y avait encore la grande tirade du duc, déclamée sur le devant de la scène :

*Dois-je donc le regretter ?  
Au nom de tous les mortels,  
Oui, je le regretterai.  
Voici des branches et des rameaux,  
Voici les collines bleutées  
Au-dessus des vallées brumeuses  
Et du lac dont l'eau palpite  
Aux feux du premier matin.*

*Cela*, oui, c'était une tirade faite exprès pour un grand acteur tragique propre à interpréter *Falstaff*, ce mariage final du rire et des larmes, ponctué par les somnolentes remarques de Reedbeck, sur les ronflements bruyants de qui, dans le concert des trombones (cinq au moins, munis de sourdines ?), l'opéra devait finir en beauté.

Qu'aurait-il pu rêver de mieux ? C'était pourtant par la plus incroyable série d'incidents que Strauss avait découvert cette pièce. Au début, il n'ambitionnait que de réaliser une farce bien simple, dans le style de *La Femme silencieuse*, juste pour se faire la main. Se souvenant que Zweig avait adapté le livret à son intention, jadis, d'après Ben Jonson, Strauss avait entamé la recherche de pièces datant de tout de suite après le grand dramaturge anglais ; il était presque aussitôt tombé sur un bizarre spécimen libellé en vers

héroïques et intitulé *Venise préservée*, d'un certain William Atwe. La pièce de Fry suivant immédiatement celle d'Atwe dans le fichier, il y avait jeté les yeux. Par curiosité pure ; en effet, pourquoi un auteur du XX<sup>e</sup> siècle s'amusait-il à déformer un titre du XVIII<sup>e</sup> ?

Après avoir lu deux pages du texte de Fry, il ne pensa plus du tout à cette très accessoire déformation. Toute sa chance lui était revenue et il tenait son opéra.

Sindi fit des merveilles en vue de la représentation. La date de la première fut fixée avant que la partition même fut terminée, ce qui rappela d'agréable façon à Strauss la capiteuse époque où Fiirstner lui arrachait la fin d'*Elektra*, page par page, avant même que l'encre fût sèche, et la portait au graveur avant la date prévue pour la publication. Cette fois, cependant, la situation était plus compliquée, car certains passages de la partition devaient être écrits, d'autres faits au ruban, d'autres encore gravés à l'ancienne mode, afin de satisfaire aux nouvelles techniques d'exécution. Il y eut ainsi des heures où l'agent semblait vieilli de plusieurs années.

Cependant, *Vénus observée* fut, comme d'habitude, écrit par Strauss très suffisamment à temps. Le brouillon de la musique, terriblement dur à établir, avait bien plus ressemblé à une deuxième naissance, avec ses harmoniques évocateurs de sa propre mort, que son réveil à demi conscient de naguère dans le laboratoire de Barkun Kris. Strauss n'en constata pas moins qu'il n'avait pas perdu un pouce de son ancienne aptitude à orchestrer directement et presque sans difficulté ; les bougonnements de Sindi dans la même pièce ne le gênaient pas plus que le terrifiant fracas supersonique des fusées qui, invisibles, sillonnaient le ciel au-dessus de la ville.

Son travail fini, il eut encore deux jours de libres avant le début des répétitions ; mais il refusa de s'occuper de celles-ci. Les techniques de l'exécution dépendaient maintenant des arts électroniques dans des conditions telles que tout son savoir – à lui, le premier chef d'orchestre de son temps ! – n'était plus que désespérément primitif.

Il s'en souciait peu, d'ailleurs. La musique, telle qu'elle était, se défendrait facilement elle-même. Dans l'entre-temps, il s'empressa

d'oublier un peu ce travail de scène qui lui avait pris plusieurs mois. Retournant à la bibliothèque, il parcourut à loisir de vieux poèmes, espérant vaguement y découvrir des textes pour un ou deux airs. Pas de danger qu'il perdît son temps avec les poètes récents, car il savait qu'il ne les comprendrait pas, tandis que les Américains de son époque, peut-être, lui ouvriraient une fenêtre sur cette Amérique de l'an 2161. Si même une de leurs œuvres pouvait être directement mise en musique, cela n'en serait que mieux.

Recherche agréable et reposante, au reste. S'y livrant sans contrainte, il tomba sur un ruban qui lui plut : un ruban lu par une voix cassée, empreinte de l'accent d'Idaho tout autant qu'elle l'avait été en 1910, quand il était encore jeune. C'était celle du poète Ezra Pound et elle disait :

*... les âmes de tous les grands hommes  
passent parfois un instant en nous et nous submergent,  
en sorte que nous devenons leurs reflets.  
Ainsi, je suis Dante un instant,  
ou François Villon, seigneur de la ballade et truand ;  
ou tel génie que je ne saurais nommer  
sans qu'on m'appelle blasphémateur.  
Rien qu'un instant, puis cette flamme s'éteint.  
Ainsi, en chacun de nous resplendit un globe  
translucide, d'or liquide, qui est le moi,  
dans lequel se projette une forme :  
Christ, Jean ou le Florentin.  
Et, comme le clair espace disparaît  
dès que cette forme s'impose à lui,  
nous cessons pour un temps d'exister  
tandis qu'eux, les maîtres de l'âme, demeurent immortels <sup>[3]</sup>.*

Strauss sourit. Combien de fois, depuis Platon, ce thème n'avait-il pas été exprimé ! Pourtant, les vers d'Ezra Pound pouvaient être considérés comme paraphrasant le cas de Strauss, c'est-à-dire la métempsychose subie par lui, et ils ne laissaient pas d'être émouvants dans leur solennité. L'idée le séduisit, d'en faire un petit hymne qui

célébrerait sa deuxième naissance et rendrait hommage à l'intuition du poète.

Dans son oreille interne s'assemblèrent une suite d'accords grandioses et angoissés, en face desquels les mots se presseraient d'abord en un souple murmure... puis un passage dramatique où les grands noms de Dante et de Villon surgiraient comme pour défier le temps... Il écrivit pendant quelques instants sur les feuilles de son carnet avant de remettre à sa place la bobine du ruban qui l'avait inspiré.

C'était, pensa-t-il, commencer sous d'heureux auspices.

Enfin arriva le soir de la première : spectateurs envahissant les couloirs ; caméras à trois dimensions circulant en l'air sans support visible ; Sindi calculant la commission qu'il toucherait sur les gains de son client, au moyen d'une méthode compliquée, où il comptait sur ses doigts et dont la loi fondamentale semblait être que un plus un égale dix. La salle se bourra, jusqu'au plafond, de gens appartenant à toutes les classes, comme si le spectacle qu'on attendait devait participer plus du cirque que de l'opéra.

Élément inattendu, ce public comprenait presque cinquante de ces aristocratiques et distants psi-sculpteurs, vêtus cérémonieusement d'habits noirs qui imitaient maladroitement leurs blouses de chirurgiens. Ils avaient retenu toute une rangée de fauteuils près du devant de l'auditorium, où les gigantesques figures à trois dimensions qui allaient bientôt garnir la « scène » (les artistes réels devaient en effet chanter sur une scène plus petite dans le sous-sol) ne pourraient paraître que monstrueusement disproportionnées ; mais Strauss se dit que c'était intentionnel et il ne s'y arrêta pas.

L'entrée par petits groupes des sculpteurs fut saluée d'une vague de chuchotements que soulignait une agitation contenue dont Strauss ne saisit pas le sens. Il ne chercha d'ailleurs pas à le découvrir, car il subissait cette angoisse, inhérente aux soirées de premières et que, malgré les années, il n'avait jamais réussi à dominer complètement.

La lumière indirecte et douce s'amenuisa dans la grande salle et Strauss gravit les degrés du podium. Il trouva devant lui une partition et douta qu'il eût à y recourir. Devant lui également, se dressaient parmi les rangs des musiciens les inévitables museaux des caméras à



trois dimensions, prêtes à transmettre son image aux chanteurs installés dans le sous-sol.

Le public avait repris tout son calme. Le moment était venu. Strauss leva son bâton, puis l'abassa d'un geste plein de décision, et le prélude surgit soudain de la fosse de l'orchestre.

Il fut d'abord uniquement préoccupé par la tâche toujours délicate de maintenir cohérent l'énorme bloc de l'orchestre, tout en demeurant sensible à la moindre flexion manifestée par le réseau musical qui dépendait de sa main. À mesure que son aisance lui revenait et s'affirmait, ce souci devint de moins en moins exigeant et il put donner plus d'attention à l'ensemble.

Quelque chose n'allait pas ; c'était net. Bien entendu, il y avait les surprises ordinaires : un passage du jeu de l'orchestre qui sonnait en donnant un « klang ! » imprévu ; cela se produisait pour tout compositeur, même après une vie de travail et d'expérience. Il fallait aussi compter avec les moments où les chanteurs, commençant une phrase plus difficile que Strauss ne l'avait pensé, avaient l'air de se croire sur le point de tomber d'une corde raide ; aucun ne faillit cependant et la troupe valait toutes celles qu'il avait connues.

Mais, au-dessus de ces détails, c'était l'impression générale qui ne lui plaisait pas. Non seulement il n'était plus dans l'euphorie que donne une première (après tout, il ne pouvait espérer se maintenir au même diapason durant toute la soirée), mais encore il avait perdu l'essence de son intérêt pour ce qui provenait de la scène et de la fosse d'orchestre. Il sentait une lassitude l'envahir ; le bras qui tenait le bâton se faisait de plus en plus lourd. Tandis que l'acte II se haussait vers ce qui aurait dû être un éclat de passion et de sonorité, il se sentit ennuyé au point de souhaiter revenir tout de suite à sa table pour y composer l'air inspiré par les vers d'Ezra Pound.

L'acte II finit enfin ; plus qu'un autre après celui-là ! Strauss entendit à peine les applaudissements. Le repos de vingt minutes qu'il passa dans sa loge fut à peine assez long pour lui rendre les forces dont il avait besoin.

Ce fut *au* milieu du dernier acte que, soudain, il comprit.

Il n'y avait rien de nouveau dans cette musique. C'était toujours le même vieux style Strauss, mais en une « resucée » plus faible et plus diluée que jamais. Comparée à la production de compositeurs comme Krafft, cette musique prenait sans nul doute pour ce public l'aspect d'un chef-d'œuvre. Mais Strauss n'était pas dupe.

Les bonnes résolutions, la volonté de renoncer pour *toujours* aux clichés usés et aux vieux maniérismes, l'élan vers une forme d'expression nouvelle, rien de tout cela n'avait tenu contre la force de l'habitude. Son retour à la vie avait aussi été le retour de ces réflexes profondément gravés dans son style. Dès qu'il prenait sa plume, ils lui imposaient leur automatisme facile et se libéraient de sa volonté autant que pouvait le faire un de ses doigts mis en contact brusque avec une flamme quelconque.

Ses yeux se mouillèrent : son corps possédait la jeunesse, mais lui n'était plus qu'un vieil homme... Un vieil homme... Trente-cinq ans encore de cette nouvelle vie ? Jamais ! Toutes ces choses, il les avait déjà dites, dites il y avait plusieurs siècles. Passer près de cinquante ans encore condamné à les répéter, de plus en plus faiblement et conscient que cette époque, pour grossière qu'elle fût, finirait par démêler qu'il n'était plus que l'ombre de son propre passé ? Jamais, non, jamais !

Il perçut vaguement que l'opéra était fini. Le public hurlait son enthousiasme. Strauss connaissait bien ces clameurs. On avait poussé les mêmes à la première de *Jour de Paix* ; mais c'était alors l'homme qu'il avait été qu'on applaudissait, et non l'homme dont *Jour de Paix* attestait cruellement la déchéance. Ce soir, l'enthousiasme avait moins de sens encore : bravos d'ignorants, rien de plus.

Se tournant lentement, il vit, avec surprise et aussi avec un curieux sentiment de soulagement, que l'ovation ne s'adressait pas à lui.

C'était le docteur Barkun Kris qu'on applaudissait.

Kris était debout, au centre du groupe formé par les psi-sculpteurs, et s'inclinait devant le public. Ses confrères les plus proches défilaient pour lui serrer la main ; d'autres en firent autant lorsqu'il passa dans l'allée médiane et se dirigea vers le podium. Dès qu'il y fut monté et eut pris dans la sienne la main inerte du compositeur, l'ovation tourna au délire.

Kris leva le bras. Les applaudissements cessèrent aussitôt. Le public ne fut plus qu'attention.

« Merci, prononça-t-il d'une voix claire. Mesdames et Messieurs, avant que nous prenions congé de M. Strauss, disons-lui encore combien nous avons apprécié d'entendre ce témoignage nouveau de sa maîtrise. Je suis certain qu'aucun compliment ne saurait lui agréer mieux. »

L'ovation reprit durant cinq minutes ; elle se serait prolongée d'autant, si Kris ne l'avait pas interrompue.

« M. Strauss, dit-il, dans un instant, quand je vous aurai donné mes explications, vous comprendrez que vous vous appelez Jérôme Bosch et que vous êtes né dans notre siècle, animé d'une vie qui est complètement la vôtre. Les souvenirs surimposés qui vous ont fait prendre le masque et la personnalité d'un grand compositeur auront disparu. Je vous le spécifie afin que vous puissiez comprendre pourquoi le public ici ce soir me fait partager les applaudissements qu'il vous adresse. »

L'auditoire murmura son approbation. Kris continua :

« L'art de la psi-sculpture, qui est la création d'êtres artificiels en vue d'un plaisir esthétique, ne retrouvera peut-être jamais la cime qu'il a atteinte ce soir. En effet, en tant que Jérôme Bosch, vous ne possédiez aucun talent musical ; je dois même dire que nous avons été longs à découvrir un homme incapable de chanter l'air le plus élémentaire. Pourtant, nous avons réussi à imposer à une matière première aussi ingrate non seulement la personnalité, mais aussi le génie d'un grand compositeur. Ce génie vous appartient intégralement, à vous qui croyez être Richard Strauss, et nul mérite ne revient à l'homme qui s'est prêté à la psi-sculpture. Tel est votre triomphe. Il emporte notre admiration. »

Alors, l'ovation se déchaîna, irrésistible. Strauss, souriant mécaniquement, regardait Kris ployer l'échiné sous les bravos. Cette psi-sculpture, se dit-il, est une forme de cruauté raffinée, qui convient à une telle époque. La tendance a néanmoins toujours existé : c'est elle qui a permis à Rembrandt et à Léonard de muer en œuvres d'art des cadavres.

La psi-sculpture méritait une rémunération dont le caractère raffiné

se conformerait justement à la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent, ratage pour ratage.

Il se garderait bien d'avouer à Kris que le « Strauss » créé par lui était aussi dénué de génie qu'une bouteille vide. Ainsi, le mystifié resterait le psi-sculpteur, incapable de discerner combien était creuse la musique désormais enregistrée et mise en conserve sur les rubans à trois dimensions.

Mais, pendant un moment, un accès de révolte parcourut ses artères : « Je suis moi, pensa-t-il. Je suis Richard Strauss jusqu'à ma mort et je ne serai jamais Jérôme Bosch, incapable de chanter l'air le plus élémentaire. » Sa main, qui n'avait pas lâché le bâton, se leva brusquement, sans qu'il connût si c'était pour frapper ou pour parer un coup.

Il la laissa retomber, puis salua enfin..., non pas l'assistance, mais le docteur Barkun Kris. Lorsque celui-ci se tourna vers lui pour lui dire les mots qui devaient le replonger dans l'oubli, il ne regretta rien. Non, rien, si ce n'est qu'il ne pourrait plus mettre en musique le poème d'Ezra Pound.

Traduit par Collin Delavaud.

Tous droits réservés.

# **LE TUNNEL SOUS L'UNIVERS - Frederik Pohl**

*Quel publicitaire, quel sociologue praticien n'a rêvé d'expérimenter sur des hommes et ne s'en est trouvé empêché par des obstacles pratiques ou par des objections morales ? Ah ! s'il pouvait manipuler des robots dont les réactions soient exactement comparables à celles d'êtres humains. Et, pour s'assurer de la fidélité de la simulation, ne vaut-il pas mieux s'inspirer de modèles réels ? Au risque de créer un jeu de miroirs dans lequel le reflet ignore qu'il se trouve enfermé du mauvais côté de la glace. Jusqu'à ce qu'il vienne s'y heurter le front...*

## I

Le matin du 15 juin, Guy Burckhardt s'éveilla en hurlant au milieu d'un rêve.

C'était le rêve le plus réaliste qu'il eût jamais fait. Il entendait encore la déflagration. Il ressentait encore la secousse qui l'avait projeté hors de son lit et l'irradiation brûlante de l'explosion.

Il s'assit sur le lit, ahuri de se retrouver dans sa chambre, avec le soleil qui pénétrait par la fenêtre.

« Mary ? » fit-il d'une voix étranglée.

Sa femme n'était plus auprès de lui. Les couvertures étaient en désordre, comme si elle venait de se lever. Le rêve avait été si intense que, machinalement, il baissa les yeux pour s'assurer que l'explosion n'avait pas projeté Mary à terre.

Mais non, elle n'était pas là.

La pièce était tranquille. La coiffeuse, le fauteuil-crapaud, tout était à sa place. Pas de carreau cassé, pas la moindre fissure dans les murs.

« Naturellement, se dit-il, ce n'était qu'un rêve. »

Sa femme l'appela d'un ton irrité. Elle était au pied de l'escalier.

« Tu me demandes quelque chose ?

— Non, non », répondit Guy d'une voix mal assurée.

Après un bref silence, Mary reprit :

« Ton déjeuner est prêt. Vraiment ? Il ne t'est rien arrivé ? J'avais cru t'entendre crier.

— J'ai fait un cauchemar, ma chérie, dit Burckhardt, reprenant ses esprits. Je descends tout de suite. »

En prenant sa douche, il se disait que ce rêve avait été véritablement fantastique. Pourtant, il lui arrivait souvent d'avoir des cauchemars et de rêver d'explosions. D'ailleurs, au cours de ces trente ans passés sous la menace de la bombe H, qui donc n'avait jamais rêvé d'explosions ?

Même Mary avait rêvé d'explosions car, lorsqu'il entreprit de lui raconter son cauchemar, elle l'interrompit :

« Toi aussi, chéri ? J'ai fait le même rêve. Du moins, à peu de chose près. Moi, je n'ai rien *entendu* à proprement parler. J'ai rêvé que

quelque chose me réveillait. Puis il y a eu une brève détonation et j'ai reçu un coup sur la tête. C'est tout. Et toi ?

— C'est un peu différent », dit Burckhardt après s'être éclairci la voix.

Mary n'avait ni l'énergie d'un homme ni la bravoure d'une lionne. Mieux valait passer sous silence ces petits détails qui donnaient tant de réalité à son rêve. Nul besoin de parler de côtes brisées, de cette boule salée qui lui serrait la gorge, ni de cette horrible certitude que la mort approchait. Il reprit donc : « Il y a peut-être eu une explosion quelque part en ville. Nous l'avons entendue et notre cauchemar s'est déclenché. » Mary lui tapota la main d'un air distrait. « Peut-être, convint-elle. Tu devrais te presser, mon chéri. Il va être huit heures et demie. Tu vas arriver en retard au bureau. »

Il avala son petit déjeuner, embrassa Mary et sortit en hâte. C'était moins pour arriver à l'heure que pour s'assurer qu'il avait deviné juste.

Mais la ville de Tylerton avait son aspect habituel. Dans l'autobus, Burckhardt regardait par la vitre, cherchant en vain des traces d'explosion. Au contraire, Tylerton était plutôt à son avantage. Le temps était beau et sec, le ciel était sans nuages, les maisons avaient une mine coquette et avenante. Il remarqua qu'on avait ravalé le bâtiment de l'Electricité, le seul gratte-ciel de Tylerton. Voilà ce qu'il en coûtait d'avoir édifié à la limite de la ville la principale usine de la Contro-Chimique. Les vapeurs des colonnes de distillation laissaient des traînées sur la pierre des immeubles.

Il ne connaissait personne parmi les passagers de l'autobus ; aussi n'osa-t-il pas se renseigner sur l'explosion. Quand il descendit au coin de Lehigh Avenue et de la 5<sup>e</sup> Rue, il était à peu près certain que toute cette histoire était le produit de son imagination.

Il s'arrêta au bureau de tabac, dans le hall de l'immeuble où il travaillait. Ce n'était pas Ralph qui était derrière le comptoir. C'était un inconnu. « Où est donc Mr. Stebbins ? s'enquit Burckhardt.

— Il est malade, mais il doit revenir demain. Un paquet de Marlin pour Monsieur ?

— Non, des Chesterfield, corrigea Burckhardt.

— Bien, Monsieur. »

L'homme prit derrière lui un paquet jaune et vert qu'il posa sur le comptoir. Burckhardt ne reconnaissait pas l'emballage.

« Essayez donc celles-ci, suggéra-t-il. Vous m'en direz des nouvelles. Elles contiennent une substance contre la toux. Vous savez comme moi que les cigarettes ordinaires déclenchent parfois de ces quintes de toux !

— Je ne connais pas cette marque, fit Burckhardt d'un air méfiant.

— Bien sûr que non. C'est une nouveauté. Essayez-les et si elles ne vous plaisent pas, vous me rapportez le paquet vide et je vous rends votre argent. C'est entendu ?

— C'est entendu, mais donnez-moi quand même un paquet de Chesterfield. »

Il ouvrit le paquet de Marlin et alluma une cigarette en attendant l'ascenseur.

« Pas mauvaises », pensa-t-il, bien qu'il n'aimât ; guère qu'on traitât les tabacs avec des substances pharmaceutiques. Il n'avait pas une très haute opinion du remplaçant de Ralph. Si ce type poussait ainsi à la vente, le commerce en souffrirait.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit, laissant échapper des flots de musique douce. Burckhardt entra en même temps que deux ou trois autres employés, qu'il salua d'un signe de tête. La porte se referma. La musique s'interrompit et le haut-parleur installé -au plafond de l'ascenseur se mit à débiter les annonces publicitaires habituelles.

Non, pas les annonces habituelles, remarqua Burckhardt. Il subissait depuis si longtemps ce matraquage publicitaire qu'il n'y prêtait plus guère attention. Il fut pourtant surpris par ces messages préenregistrés qui provenaient du sous-sol de l'immeuble.

Ce n'étaient pas seulement les marques qui étaient différentes, mais aussi la façon de les présenter. Il y avait des chansonnettes sur un rythme heurté et lancinant, à propos de boissons non alcoolisées qu'il n'avait jamais essayées. Ensuite vint un dialogue, probablement entre deux garçonnets, au sujet d'une marque de chocolat. Une voix de basse articula d'un ton sans réplique : « En sortant, achetez-vous donc une délicieuse Chocobouchée à la saveur acidulée ! Vous ne saurez plus vous en passer ! Je répète : CHOCOBOUCHÉE. » Puis on entendit une voix de femme qui sanglotait : « Ah ! si j'avais un congélateur Feckle !



Je ferais n'importe quoi, oui, n'importe quoi pour avoir un congélateur Feckle... »

Burckhardt était arrivé à son étage. Il sortit de l'ascenseur sans attendre la fin. Il éprouvait comme un malaise. Dans ces annonces, il n'y avait pas de marques connues. Elles avaient quelque chose d'insolite.

Le Siège avait son aspect accoutumé – sauf que Mr. Barth n'était pas là. Miss Mitkin, la réceptionniste qui bâillait devant son bureau, ne connaissait pas la raison exacte de son absence.

« On a téléphoné de chez lui. Il sera là demain.

— Il est peut-être allé à l'usine. C'est tout près de chez lui.

— Peut-être, fit-elle d'un air indifférent.

— Mais nous sommes le 15 juin ! s'écria soudain Burckhardt. C'est le jour des déclarations trimestrielles pour le fisc. Il faut sa signature ! »

Miss Mitkin haussa les épaules : c'était l'affaire de Burckhardt. Elle se remit à se vernir les ongles.

Exaspéré, Burckhardt alla s'asseoir à son bureau. Bien sûr, il pouvait signer les déclarations aussi bien que Barth mais ce n'était pas son boulot. Cette responsabilité incombait à Barth en sa qualité de directeur administratif de la Contro-Chimique.

Il pensa un instant téléphoner au domicile de Barth ou à l'usine, mais il écarta cette idée. Il n'aimait guère les gens de l'usine ; moins il avait de rapports avec eux, mieux il s'en trouvait. Il n'avait accompagné Barth qu'une seule fois à l'usine. L'expérience l'avait troublé, et même effrayé. À part une poignée de directeurs et d'ingénieurs, l'endroit était désert. Rien que des machines. Barth avait dit : « Il n'y a pas *âme qui vive* dans cette usine. »

Chacune des machines était dirigée par un ordinateur qui reproduisait en ses circuits électroniques la mémoire et la pensée d'un être humain.

C'était là une idée désagréable. Barth lui avait affirmé en riant qu'il ne s'agissait pas d'une histoire à la Frankenstein et qu'on n'avait pas dépouillé les cimetières pour donner des cerveaux aux machines. Simplement, on avait transféré les fonctions de cellules cérébrales humaines à d'autres cellules constituées par des tubes à vide.

Cela ne faisait aucun mal à l'homme en question, et cela ne

transformait pas la machine en un monstre.

Peut-être, s'était dit Burckhardt, mais ces explications n'avaient pas dissipé son malaise.

Il chassa ces idées de son esprit pour s'attaquer aux feuilles d'impôts. Jusqu'à midi, il en vérifia les chiffres. Barth, lui, aurait fait cela en dix minutes, en se servant de sa mémoire ou en consultant son registre personnel. Burckhardt s'en irritait.

Il glissa les feuilles dans une enveloppe et se rendit auprès de Miss Mitkin.

« Puisque Mr. Barth est absent, il vaut mieux que nous ne prenions pas notre déjeuner en même temps, lui dit-il. Allez-y la première.

— Merci. »

L'air languissant, Miss Mitkin tira son sac d'un tiroir et rectifia son maquillage. Burckhardt lui tendit l'enveloppe.

« Veuillez mettre ceci à la boîte ! Non, attendez un instant. Je me demande si je ne ferais pas mieux de téléphoner à Mr. Barth. Sa femme vous a-t-elle dit si on pouvait le joindre par téléphone ?

— Elle n'a rien dit, répondit Miss Mitkin, en se tamponnant les lèvres avec un morceau de Kleenex. D'ailleurs, ce n'était pas sa femme. C'est sa fille qui a laissé le message.

— Le petite ? fit Burckhardt en fronçant les sourcils. Je croyais qu'elle était à l'école.

— Elle a téléphoné, c'est tout ce que je sais. »

Burckhardt retourna dans son bureau et fixa d'un air dégoûté le courrier qui l'attendait. Il n'aimait pas les cauchemars ; toute sa journée en était gâchée. Il aurait dû rester au lit, comme Barth.

En rentrant chez lui, il lui arriva quelque chose d'étrange. Il y avait un attroupement, là où il prenait généralement l'autobus. Quelqu'un hurlait quelque chose à propos d'une nouvelle marque de congélateur. Aussi poursuivit-il sa route à pied jusqu'à la rue suivante. Voyant l'autobus arriver il se mit à courir. Mais quelqu'un l'appela par son nom. Il se retourna ; un petit homme à l'air tourmenté venait vers lui.

Burckhardt le reconnut après un instant d'hésitation. C'était une vague connaissance du nom de Swanson.

« Bonjour, fit-il, s'apercevant avec agacement qu'il venait de manquer l'autobus.

— C'est vous, Burckhardt ? » demanda Swanson d'une voix hésitante mais qui trahissait une impatience étrange. L'accablement se lisait sur son visage. Il restait là sans rien dire, épiant l'expression de Burckhardt. Manifestement il espérait quelque chose, mais son espoir parut s'évanouir, laissant la place au regret.

Il cherche quelque chose ; il attend quelque chose, pensait Burckhardt.

Mais Burckhardt ignorait ce qu'il voulait.

Il toussa et répéta :

« Bonjour, Swanson ! »

Swanson ne répondit pas. Il se contenta de pousser un profond soupir.

« Rien à faire », marmonna-t-il, comme se parlant à lui-même.

Il adressa un signe de tête distrait à Burckhardt et pivota sur les talons.

Burckhardt suivit des yeux sa silhouette voûtée qui disparut dans la foule. Drôle de journée, pensa-t-il. Tout cela ne lui plaisait guère. Les choses ne tournaient pas rond.

Il prit l'autobus suivant et se mit à réfléchir. Rien de terrible, rien de désastreux ne s'était produit mais cette série d'incidents tranchait nettement sur sa vie quotidienne. On vit sa vie, comme tout un chacun. On se fabrique des réseaux d'impressions, des chaînes de réactions. Quand on ouvre l'armoire de toilette, on s'attend à trouver son rasoir sur la seconde tablette. Quand on ferme la porte d'entrée, on sait qu'il faudra donner une petite poussée supplémentaire pour tourner la clef.

Ce ne sont pas les objets qui fonctionnent parfaitement qui créent la routine de l'existence. Ce sont ceux qui sont un tout petit peu détraqués : le pêne qui accroche, le commutateur en haut de l'escalier sur lequel il faut appuyer un peu plus fort parce que le ressort en est un peu usé, la carpeste qui vous glisse inmanquablement sous le pied.

Ce qui suscitait ce malaise chez Burckhardt, ce n'était pas seulement que certaines choses ne tournaient pas rond, c'était que les bizarreries de la journée étaient totalement inattendues. Ainsi Barth n'était pas venu au bureau, alors qu'il y venait *toujours*.

Pendant le dîner, Burckhardt continua de réfléchir. Plus tard, chez

les Dennerman, malgré les efforts de sa femme pour l'intéresser au bridge qu'ils faisaient ce soir-là, il resta absorbé dans ses pensées moroses. C'étaient de vieux amis, pourtant. Mais, ce soir-là, ils paraissaient eux aussi bizarres et pensifs. Il ne prêta guère attention à Dennerman qui se plaignait du mauvais fonctionnement du téléphone, ni à sa femme qui critiquait avec virulence la médiocre qualité des émissions publicitaires à la télévision.

Burckhardt était sur le point de battre le record mondial de la distraction lorsque, vers minuit, allongé dans son lit, il sombra dans le sommeil, immédiatement et totalement, avec une soudaineté qui le surprit lui-même. Il eut une conscience étrange du phénomène au moment où il se produisit.

## II

Le matin du 15 juin, Burckhardt s'éveilla en hurlant.

C'était le rêve le plus réaliste qu'il eût jamais eu. Il entendait encore la déflagration, il sentait le souffle qui l'écrasait contre un mur. Il ne lui sembla pas normal de se retrouver assis sur son lit dans la chambre parfaitement en ordre.

Sa femme monta l'escalier.

« Chéri ! s'écria-t-elle, que se passe-t-il ?

— Rien, un mauvais rêve », murmura-t-il.

Elle se détendit, la main sur le cœur. Avec humeur, elle commença :

« Tu m'as causé un tel choc. »

Elle fut interrompue par un vacarme qui venait du dehors. On entendait un mugissement de sirènes et une sonnerie de cloches. Un bruit tonitruant.

Le cœur battant, les Burckhardt se regardèrent puis se précipitèrent à la fenêtre.

Dans la rue, il n'y avait aucune motopompe, mais simplement une camionnette qui roulait lentement. Des haut-parleurs étaient disposés en couronne sur le toit du véhicule. De là sortait le mugissement des sirènes de plus en plus assourdissantes, mêlé au sourd roulement de lourdes machines et à des sons de cloches. C'était un disque reproduisant à la perfection l'arrivée des pompes à incendie sur les lieux d'un sinistre de première importance. Stupéfait, Burckhardt s'exclama : « Mais, Mary, c'est illégal ! Tu sais ce qu'ils sont en train de faire ? Ils font passer des disques enregistrés lors d'un incendie ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est peut-être une blague, lui dit sa femme.

— Une blague ? Eveiller tout le voisinage à six heures du matin ? La police sera ici avant dix minutes. Tu vas voir. »

Mais la police ne vint pas. Les blagueurs, quels qu'ils fussent, avaient vraisemblablement l'autorisation de se livrer à leurs facéties.

La voiture s'immobilisa au milieu de la rue et le silence régna pendant quelques minutes. Puis les haut-parleurs émirent quelques craquements ; une voix puissante entonna : « Congélateurs Feckle !

Congélateurs Feckle ! Il faut avoir un Congélateur Feckle ! Feckle, Feckle, Feckle, Feckle, Feckle. »

Sans arrêt. Des visages apparaissaient à toutes les fenêtres. La voix était devenue assourdissante.

Par-dessus le vacarme, Burckhardt cria à sa femme :

« Qu'est-ce que c'est que ça, le congélateur Feckle ? » Mary n'en savait rien et répondit : « Une nouvelle marque, je suppose ! » Soudain, le bruit s'arrêta net. La camionnette ne bougeait pas. Dans l'aube encore brumeuse, les rayons du soleil se glissaient à l'horizontale au-dessus des toits.

Impossible d'imaginer qu'un instant plus tôt la rue silencieuse retentissait du nom d'un congélateur !

« Idiote, cette publicité, s'écria Burckhardt furieux. Il ne me reste plus qu'à m'habiller. Ma nuit est... »

Quand le vacarme recommença, cela lui fit l'effet d'un coup violent sur les oreilles. Une voix dure et mordante, plus sonore que les trompettes du Jugement, retentit :

« Vous avez un congélateur ? *C'est de la camelote !* Si ce n'est pas un congélateur Feckle, *c'est de la camelote !* Si c'est un Feckle de l'année dernière, *c'est de la camelote !* Ce qu'il vous faut, c'est un Feckle de cette année. Les congélateurs Ajax, qui est-ce qui les achète ? Les tantouzes ! Les congélateurs Triplefroid, qui est-ce qui les achète ? Les cocos ! Les congélateurs qui ne sont pas des Feckle de cette année sont TOUS de la camelote ! Vous êtes prévenus. Allez tout de suite acheter un congélateur Feckle ! Vite ! Feckle ! Vite ! Feckle ! Feckle ! Feckle ! »

La voix enfin se tut. Burckhardt ravala sa salive et dit à sa femme :

« Nous ferions peut-être mieux d'appeler la police... »

C'est alors que les haut-parleurs s'animèrent de nouveau.

Il fut pris par surprise. L'effet était délibéré. La voix hurla :

« Feckle ! Feckle ! Feckle ! Feckle ! Feckle ! Feckle ! Feckle ! Feckle ! Les congélateurs à bas prix gâchent vos aliments. Vous allez tomber malade et vomir... Vous allez tomber malade et mourir... Quand vous sortez de la viande de votre congélateur, il arrive qu'elle soit pourrie. Alors, achetez Feckle, Feckle, Feckle... Vous ne voulez pas manger des aliments qui puent ? Non, alors réfléchissez et achetez Feckle, Feckle, Feckle... »

C'en était trop. Les doigts tremblants, Burckhardt parvint à former le numéro du poste de police voisin. Occupé ! De toute évidence, il n'était pas le seul à avoir eu cette idée. Tandis qu'il formait le numéro pour la seconde fois, le bruit cessa.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. La camionnette avait disparu.

Burckhardt desserra sa cravate et commanda un second Frosty Flip. Si seulement, il n'avait pas fait si *chaud* au café Cristal ! On avait repeint les murs en rouge écarlate et en jaune citron. L'effet était déjà pénible mais, en plus, le préposé au chauffage devait croire qu'on était en janvier et non en juin. La température était suffocante, au moins dix degrés de plus qu'à l'extérieur.

Il avala son verre en deux lampées. Cet apéritif dont, la veille encore, il ignorait le nom, avait un goût curieux mais nullement désagréable. En tout cas, comme le lui avait dit le garçon, c'était rafraîchissant. Il se promit d'en acheter quelques bouteilles. Cela plairait peut-être à Mary : elle aimait essayer ce qui était nouveau.

Il aperçut une jeune femme qui traversait le restaurant en se dirigeant vers lui. Il se leva d'un air embarrassé : c'était bien la plus belle fille qu'il eût jamais vue à Tylerton. Elle lui arrivait au menton, elle avait des cheveux d'un blond mordoré et des formes... bien à elle. Sans le moindre doute, elle ne portait rien sous sa robe collante. Il eut l'impression de rougir quand elle lui adressa la parole.

« Mr. Burckhardt ? »

Il entendait dans sa voix comme l'appel lointain d'un tam-tam...

« C'est très gentil de bien vouloir m'écouter après une pareille aubade. »

Il toussota.

« Mais pas du tout. Asseyez-vous donc, mademoiselle.

— Je m'appelle April Horn, murmura-t-elle en s'installant près de lui et non sur le siège qu'il lui désignait, de l'autre côté de la table. Appelez-moi April, voulez-vous ? »

Elle aime les parfums violents, pensa Burckhardt, dont les facultés mentales étaient pourtant bien amoindries. C'était déloyal de se servir d'un parfum en plus de ses avantages naturels... Il finit par reprendre ses esprits et comprit trop tard qu'on avait commandé deux tournedos

Rossini au garçon de restaurant.

« Hé ! là-bas ! lança-t-il.

— Je vous en prie, Mr. Burckhardt. » Pressant son épaule contre la sienne, elle le regardait, l'haleine chaude, avec tendresse et sollicitude.

« Tout ceci est aux frais de la Société Feckle . Je vous en prie, laissez-moi faire. C'est le moins qu'ils puissent faire pour vous. »

Il sentit qu'elle glissait quelque chose dans sa poche.

« C'est pour le repas, murmura-t-elle d'une voix de conspiratrice. Ne refusez pas. Je préfère que vous payiez vous-même le garçon. Sur ce chapitre, j'ai des idées un peu démodées. »

Elle souriait d'un air charmeur et, prenant le ton de la femme d'affaires, elle insista :

« Il faut accepter. Feckle s'en tire à bon compte. Vous pourriez les poursuivre en dommages et intérêts jusqu'à leur dernier sou, pour avoir ainsi troublé votre sommeil. »

Etourdi par ce numéro, comme s'il venait de voir un prestidigitateur faire disparaître un lapin dans un haut-de-forme, il lui répondit :

« Ce n'était pas si terrible. Tout juste un peu bruyant... April. »

Ses yeux bleus s'agrandirent, admiratifs. « Oh ! Mr. Burckhardt, j'étais *sûre* que vous comprendriez. C'est un congélateur si merveilleux que certains de nos employés prennent des initiatives intempestives. Dès que la Direction a appris ce qui s'était passé, on a envoyé des représentants faire des excuses dans toutes les maisons de la rue. Votre femme nous a dit où nous pouvions vous joindre par téléphone. Je suis si heureuse que vous ayez accepté de déjeuner avec moi. Cela me permet de m'excuser. Très franchement, Mr. Burckhardt, c'est un *magnifique* réfrigérateur. Je ne devrais pas vous le dire, murmura-t-elle en baissant les yeux, mais je ferais pratiquement n'importe quoi pour les congélateurs Feckle. C'est plus qu'un emploi pour moi. » Elle releva les yeux. Elle était adorable. « Je suis sûre que vous me trouvez sotte, n'est-ce pas ? » Burckhardt toussota.

« Je vois, vous êtes indulgent ! Ne vous croyez pas obligé d'être poli, vous devez penser que tout cela est stupide. Mais vous changeriez d'avis si vous connaissiez mieux le Feckle... Attendez, je vais vous donner la brochure... »

Quand Burckhardt arriva à son bureau, il avait une heure de retard.



Ce n'était pas seulement la faute de la fille. Il avait rencontré un petit homme du nom de Swanson, qu'il connaissait à peine, mais qui l'avait arrêté d'un air désespéré dans la rue et l'avait quitté sans rien lui dire.

Cela n'avait guère d'importance. Pour la première fois depuis que Burckhardt travaillait pour la Contre, Barth s'était absenté toute la journée, laissant à Burckhardt le soin de remplir les feuilles d'impôt trimestrielles.

Ce qui importait, c'est qu'il avait signé un bon de commande pour un congélateur Feckle de 350 litres, modèle vertical, à dégivrage automatique, prix 625 dollars, mais avec une remise de 10 pour 100 « à cause de cette affreuse histoire de ce matin, Mr. Burckhardt », avait dit April.

Il ne savait pas trop comment expliquer cet achat à sa femme.

Il n'aurait pas dû s'inquiéter. À peine entré, sa femme lui disait :

« Je me demande si nous ne pourrions pas nous offrir un nouveau congélateur, mon chéri. Un homme est venu s'excuser pour tout ce bruit ; nous nous sommes mis à bavarder, et... »

Elle avait elle aussi signé un bon de commande.

Fichue journée, pensa Burckhardt, en allant se mettre au lit. Pourtant la journée n'avait pas fini de le surprendre. En haut de l'escalier, le ressort usé du commutateur refusa de fonctionner. Il s'énerva et ne réussit qu'à provoquer un court-circuit. Toutes les lumières de la maison s'éteignirent.

« Les plombs ? demanda sa femme d'une voix ensommeillée. Cela peut attendre jusqu'à demain matin. »

Burckhardt fit non de la tête :

« Va te coucher. Je te rejoins dans un instant. »

Il n'avait pas tellement envie de remplacer le fusible, mais il se sentait trop agité pour dormir. Avec le tournevis, il démontra le commutateur défectueux, se rendit à tâtons dans la cuisine, trouva une lampe de poche et descendit à la cave. Il prit un fusible et, après avoir déplacé une malle, il grimpa dessus pour atteindre la boîte à fusibles. Il changea le plomb et entendit alors le bourdonnement régulier du réfrigérateur, au-dessus, dans la cuisine.

Burckhardt se dirigeait vers l'escalier quand, soudain, il s'immobilisa.

A l'endroit où se trouvait primitivement la vieille malle, le sol de la cave brillait étrangement. Il l'examina dans le faisceau de sa lampe. C'était du métal.

« Sacré... », s'écria-t-il. Il ne pouvait en croire ses yeux. Il regarda de plus près, gratta du bout de l'ongle les bords de la plaque métallique. Les bords étaient coupants ; il se blessa au pouce.

Le sol de la cave n'était cimenté que sur une mince épaisseur. Il prit un marteau et la fit sauter en une douzaine d'endroits.

Partout c'était du métal.

Toute la cave n'était qu'une boîte de cuivre. Même les murs de parpaings n'étaient qu'un trompe-l'œil dissimulant des parois métalliques.

Ahuri, il s'attaqua à l'une des poutres de soutènement. En tout cas, celle-ci était bien en bois. Et le verre des vitres était du verre.

Il lécha le sang qui coulait sur son pouce et donna un coup de marteau sur la première marche de l'escalier. C'était bien du bois. Puis il s'attaqua aux briques sous la chaudière : c'était bien des briques. Mais les murs et le sol étaient en cuivre.

On eût dit que quelqu'un avait renforcé la maison avec une armature métallique puis s'était donné beaucoup de mal pour dissimuler l'opération.

Sa stupéfaction atteignit son comble quand il eut l'idée d'aller regarder sous la coque d'une barque qui occupait tout le fond de la cave. C'était un souvenir d'une période de bricolage, deux ans auparavant. De l'extérieur, la coque renversée paraissait tout à fait normale. Mais, à l'intérieur, à la place des bancs, des coffres et des plats-bords, il n'y avait qu'un enchevêtrement de couples grossièrement menuisés.

« Mais, cette barque, je l'avais terminée ! » s'écria Burckhardt.

Il s'appuya contre la coque. La tête lui tournait. Il s'efforçait de comprendre. Cela dépassait l'entendement : quelqu'un avait pris sa barque, sa cave et peut-être même toute sa maison et avait reconstitué le tout en toc, avec une incroyable habileté.

Il promena le faisceau de sa lampe sur les murs de la cave et murmura :

« C'est complètement idiot ! À quoi joue-t-on ici ? »

Sa raison ne lui fournit pas de réponse. Pendant de longues minutes, Burckhardt se demanda s'il ne devenait pas fou.

Il regarda une seconde fois sous le bateau, espérant que son imagination lui avait joué un mauvais tour. Mais non, les couples grossièrement travaillés n'avaient pas changé d'aspect. Il s'allongea sous la coque pour mieux voir et, incrédule, tâta le bois rugueux. Invraisemblable !

Il éteignit sa lampe et voulut s'extraire de dessous la barque. Il n'y parvint pas. Il se sentit soudain envahi par une fatigue profonde.

Il perdit conscience. Ce fut pénible, comme si on la lui retirait de force. Guy Burckhardt s'endormit.

### III

Le 16 juin au matin, Guy Burckhardt s'éveilla dans une position inconfortable, tassé sous la coque de son bateau, dans sa cave. Il remonta en hâte l'escalier et s'aperçut bientôt que c'était le matin du 16 juin.

Son premier soin avait été d'examiner fiévreusement la coque du bateau, le sol en pseudo-ciment, les murs en pseudo-parpaings. Rien n'avait changé depuis la veille. Tout cela était incroyable.

La cuisine était tranquille comme à l'ordinaire. La pendule électrique ronronnait gentiment. Elle indiquait presque six heures. Sa femme n'allait pas tarder à s'éveiller.

Burckhardt ouvrit la porte d'entrée. Dehors la rue était calme. Le journal du matin était sur les marches ; il le prit et remarqua qu'il était daté du 15 juin.

Mais c'était impossible. C'était *hier*, le 15 juin. Il ne risquait pas d'oublier cette date : c'était le jour fixé pour l'envoi des feuilles d'impôt trimestrielles.

Il rentra dans le couloir et prit le téléphone ; il forma le numéro des Renseignements météorologiques. Une voix bien timbrée disait : « ... plus frais avec quelques averses. La pression atmosphérique était en hausse et atteignait 1 040 millibars... Le temps sera chaud et ensoleillé avec une température maxima... C'étaient les prévisions de l'office fédéral météorologique pour la journée du 15 juin. »

Il raccrocha. Le 15 juin.

« Dieu du ciel ! » fit Burckhardt.

Il se passait des choses étranges. Il entendit sonner le réveille-matin de sa femme et se précipita dans l'escalier.

Mary Burckhardt, assise sur son lit, avait les yeux fixes, le regard terrifié d'une personne qui sort d'un cauchemar.

« Oh ! soupira-t-elle, comme son mari entra dans la pièce. Mon chéri, je viens d'avoir un rêve *atroce* ! On aurait dit une explosion et...

— Encore ? fit Burckhardt, sans manifester la moindre compassion. Mary, il se passe quelque chose de bizarre. Pendant toute la journée d'hier, j'ai eu la nette impression que les choses allaient de travers. »

Il lui fit part de ses découvertes : la cave était une sorte de boîte en cuivre, on lui avait subtilisé son bateau et, à la place, il y avait un modèle factice.

Mary parut d'abord surprise, puis angoissée.

« Tu en es sûr ? lui demanda-t-elle avec une gentillesse étrange dans la voix. Parce que la semaine dernière, j'ai nettoyé cette vieille malle et je n'ai rien remarqué d'anormal.

« Oui, j'en suis sûr ! Je l'ai traînée jusqu'au mur pour pouvoir changer le fusible, après la panne d'hier soir.

— Quelle panne ? demanda Mary affolée.

— Quand les plombs ont sauté. Tu sais bien, le commutateur en haut de l'escalier s'est coincé. Je suis descendu à la cave et...

— Mais, Guy, le commutateur ne s'est pas coincé ! C'est moi qui ai éteint hier soir.

— Je suis sûr de ce que je dis. Viens voir. »

Il l'entraîna sur le palier pour lui montrer le commutateur qu'il avait dévissé et laissé pendre au bout des fils, la veille au soir.

Mais le commutateur n'avait rien d'anormal. Se refusant à y croire, Burckhardt manœuvra le bouton et la lumière jaillit aux deux étages dans les couloirs.

Mary, le visage blême et le regard inquiet, descendit dans la cuisine pour préparer le petit déjeuner. Burckhardt demeura longtemps à contempler le commutateur. Il avait dépassé le stade de l'incrédulité. À présent, il n'arrivait plus à rassembler ses idées.

Il se rasa, s'habilla et prit son déjeuner comme un automate. Mary garda le silence. Elle se faisait du souci mais ne voulait pas le troubler davantage. Elle l'embrassa pour lui dire au revoir. Sans prononcer un mot, il s'en alla prendre son autobus.

Miss Mitkin, la réceptionniste, l'accueillit en bâillant.

« Bonjour, fit-elle, d'une voix ensommeillée. Mr. Barth ne viendra pas aujourd'hui. »

Burckhardt allait dire quelque chose, mais il se ravisa. Elle ne pouvait pas savoir que Barth avait déjà été absent la veille. En effet, elle était en train d'arracher le feuillet du 14 juin sur son calendrier pour faire apparaître la date du jour : 15 juin.

Il se traîna jusqu'à son bureau et considéra le courrier d'un air

absent. On ne l'avait pas encore ouvert mais il savait déjà que la lettre de la Distribution Industrielle était une commande de deux mille mètres carrés de carrelage insonore et que celle de Finebeck & fils était une réclamation.

Au bout d'un long moment, il se força à les ouvrir. Il ne s'était pas trompé.

A l'heure du déjeuner, comme poussé par une nécessité irrésistible, Burckhardt ordonna à Miss Mitkin d'aller prendre son repas la première. Le 15 juin *d'hier*, n'était-ce pas lui qui était parti le premier ? Il y avait dans sa voix une insistance qui parut inquiéter quelque peu Miss Mitkin. Elle lui obéit, mais son départ ne soulagea pas Burckhardt.

Le téléphone sonna. Burckhardt décrocha machinalement.

« Ici le siège de la Contro-Chimique. Burckhardt à l'appareil.

— Ici Swanson », fit une voix.

Burckhardt attendait avec impatience qu'il voulût bien continuer.

« Allô ! » dit-il.

Après une longue pause, Swanson s'enquit d'une voix triste et résignée :

« Toujours rien ?

— Quoi, rien ? Qu'est-ce que vous voulez exactement, Swanson ? Vous m'avez abordé hier et vous avez fait la même comédie.

— Burckhardt ! Oh ! grand Dieu, *vous vous rappelez* Restez où vous êtes ; je vous rejoins dans une demi-heure !

— De quoi s'agit-il donc ?

— Ne vous inquiétez pas, fit le petit homme, d'un ton joyeux. Je vous expliquerai tout de vive voix. N'en parlons pas au téléphone ; il y a peut-être quelqu'un à l'écoute. Attendez-moi. Ah ! Serez-vous seul dans votre bureau ?

— Non, Miss Mitkin sera probablement là...

— Diable ! Ecoutez, Burkhardt, où déjeunez-vous ? Est-ce un endroit bien bruyant ?

— Assez bruyant, il me semble. C'est au café Cristal. Dans la rue...

— Je sais. Je vous y retrouve dans une demi-heure ! »

Swanson avait raccroché.

Le café Cristal n'était plus peint en rouge, mais la température y était toujours aussi élevée. À présent on y diffusait de la musique enregistrée, interrompue par des messages publicitaires. Ceux-ci vantaient les mérites du Frosty-Flip, des cigarettes Marlin, « les cigarettes aseptisées », et d'une confiserie nommée Chocobouchées dont Burckhardt n'avait jamais entendu parler. Les choses allaient changer.

Tandis qu'il attendait Swanson, une fille, revêtue de la jupe de cellophane portée habituellement par les vendeuses de cigarettes dans les boîtes de nuit, traversa le restaurant, en portant un plateau couvert de petits chocolats enveloppés de papier rouge.

« Goûtez mes Chocobouchées », murmura-t-elle en s'approchant de sa table. Les Chocobouchées superacidulées !

Burckhardt, qui guettait l'arrivée de Swanson, n'y fit guère attention. Mais au moment où elle déposait une poignée de friandises sur la table voisine en souriant aux consommateurs, il l'aperçut du coin de l'œil, et se retourna pour la contempler.

« Mais, c'est April Horn ! »

La fille laissa tomber son plateau.

Burckhardt se leva, inquiet pour elle :

« Quelque chose qui ne va pas ? »

Elle s'enfuit.

Le directeur du restaurant regardait Burckhardt d'un air soupçonneux. Aussi se rassit-il en prenant l'air indifférent. Il n'avait pas été incorrect, pourtant ! Il s'agissait sans doute d'une jeune fille à principes – malgré les jambes nues sous la jupe de cellophane ! Elle avait dû croire qu'il voulait la draguer...

Quelle idiotie ! Burckhardt saisit le menu, en esquissant un sourire contraint.

« Burckhardt ! »

Burckhardt leva les yeux, surpris. Swanson était assis en face de lui.

« Burckhardt ! reprit-il, sortons d'ici ! Ils sont sur votre piste. Venez, si vous tenez à la vie ! »

Il n'y avait pas à discuter. Burckhardt adressa au directeur un vague sourire d'excuse et suivit Swanson au-dehors. Le petit homme avait l'air de savoir où il allait. Dans la rue, il prit Burckhardt par le coude et

l'entraîna.

« Vous l'avez vue ? demanda-t-il. La demoiselle Horn, dans la cabine téléphonique ? Ils vont être ici dans cinq minutes, croyez-moi, dépêchons-nous ! »

Bien que la rue fût très animée, personne ne prêtait attention à Burckhardt et à Swanson. L'air était vif. La Météo a beau dire, songea Burckhardt, on se croirait plutôt en octobre qu'en juin.

Il se sentait un peu ridicule de suivre ce Swanson qui fuyait des ennemis indéterminés. Où donc le conduisait-il ? Le petit homme était peut-être fou ; mais ce qui était certain, c'est qu'il avait peur. Et sa frayeur était communicative.

« Entrons ici ! haleta Swanson.

C'était un restaurant de second ordre, une brasserie plutôt, où Burckhardt n'avait jamais mis les pieds.

« Traversez toute la salle », murmura Swanson, d'un ton sec.

Burckhardt obéit comme un petit garçon. La caissière les regarda d'un air interdit mais la morgue de Swanson suffit pour l'intimider.

Le restaurant avait la forme d'une équerre et donnait sur une rue latérale, perpendiculaire à la première. Ils traversèrent la chaussée et s'arrêtèrent sous la marquise d'un cinéma. Le visage de Swanson commença à se détendre.

« Nous les avons semés ! Nous y sommes presque. »

Il s'approcha de la caisse et prit deux places. Burckhardt le suivit à l'intérieur du cinéma.

La salle était presque vide : un après-midi de semaine. De l'écran provenaient des bruits de fusillade et de galopade. Une ouvreuse, appuyée à une barre de cuivre, leur lança un coup d'œil, puis se perdit à nouveau dans la morne contemplation du film. Swanson fit descendre à Burckhardt quelques marches de marbre recouvertes d'un tapis.

Ils aboutirent dans le foyer désert. Il y avait une porte pour les toilettes des hommes, une autre pour les toilettes des femmes, et une troisième où s'inscrivait en lettres d'or : DIRECTION. Swanson appliqua l'oreille contre le battant, puis ouvrit doucement cette porte et regarda.

« Ça va », dit-il, en lui faisant signe d'entrer.



Burckhardt le suivit à travers un bureau désert, jusqu'à une autre porte, celle d'un placard, sans doute, car elle ne portait pas d'inscription.

Ce n'était pas un placard. Swanson l'ouvrit avec précaution, inspecta l'intérieur, puis de nouveau fit signe à Burckhardt.

Ils étaient dans un tunnel aux parois métalliques, brillamment éclairé, qui s'étirait, désert, dans deux directions.

Burckhardt, étonné, regarda. Il savait qu'il n'existait pas de tunnel semblable sous la ville de Tylerton.

Une pièce s'ouvrait sur le tunnel, meublée de quelques chaises, d'un bureau et d'appareils ressemblant à des écrans de télévision. Swanson s'abattit sur une chaise, haletant.

« Nous serons tranquilles un moment, ici, souffla-t-il. Ils n'y viennent plus très souvent. S'ils arrivent, nous les entendrons et nous pourrons nous cacher.

— Qui, ils ?

— Les Martiens ! » dit le petit homme.

Sa voix se brisa et toute vie sembla le quitter.

Il reprit d'un ton morne :

« En tout cas, je crois que ce sont des Martiens. Mais vous avez peut-être raison. J'ai eu le temps d'y réfléchir ces dernières semaines, après qu'ils vous eurent capturé. Possible que ce soient des Russes. Pourtant...

— Si vous commenciez par le commencement ? Qui m'a capturé, et quand ? »

Swanson soupira.

« Alors, il me faut tout reprendre à zéro. Bon. Il y a environ deux mois, vous êtes venu frapper à ma porte, tard dans la nuit. Vous étiez tout amoché. La peur vous avait détraqué la cervelle. Vous m'avez supplié de vous aider.

— Moi ?

— Naturellement, vous ne vous souvenez de rien. Ecoutez et vous comprendrez. Vous m'avez raconté toute une histoire selon laquelle on vous avait capturé et menacé, votre femme était morte, puis ressuscitée et bien d'autres fariboles. Je me disais que vous aviez perdu la tête. Mais j'ai toujours éprouvé un profond respect pour vous.

Vous m'avez supplié de vous cacher et, comme vous savez, j'ai chez moi cette chambre noire qu'on peut fermer seulement de l'intérieur. J'ai posé moi-même la serrure. Je n'ai pas voulu vous contrarier. Nous sommes entrés dans la chambre noire et vers minuit, c'est-à-dire quinze ou vingt minutes plus tard, nous avons perdu connaissance.

— Perdu connaissance ? »

Swanson acquiesça.

« Oui, tous les deux ensemble. Comme si on nous avait flanqué un coup de matraque. Mais dites-moi, la même chose ne vous est pas arrivée la nuit dernière ?

— Je crois bien que si, fit Burckhardt en hochant la tête.

— Bien sûr. Et, tout à coup, nous avons repris conscience et vous m'avez dit que vous alliez me montrer quelque chose d'étrange. Nous sommes sortis pour acheter un journal. Il était daté du 15 juin.

— Du 15 juin ? Mais c'est aujourd'hui. C'est-à-dire...

— Vous y êtes, mon ami. C'est *toujours* aujourd'hui ! »

Burckhardt mit un certain temps à comprendre.

« Et cela fait combien de semaines que vous vous cachez dans votre cagibi ?

— Comment savoir ? Quatre, ou cinq peut-être, je m'y perds. Et chaque journée est identique à la précédente. C'est toujours le 15 juin, et Mrs Keefer, ma propriétaire est toujours en train de balayer le perron et je lis toujours les mêmes manchettes chez le marchand de journaux au coin de la rue. Mon cher, cela devient monotone, à la longue... »

## IV

L'idée venait de Burckhardt. Swanson la trouvait plutôt minable mais il finit par l'accepter. Swanson se rangeait toujours aux idées des autres.

« C'est dangereux, grommela-t-il. Et s'ils nous tombent dessus ? Ils ne vont pas manquer de nous repérer et...

— Qu'avons-nous à perdre ?

— C'est dangereux », répéta-t-il en haussant les épaules.

L'idée de Burckhardt était simple. La seule chose dont il était sûr, c'était que ce tunnel devait aboutir quelque part. Martiens ou Russes, complot fantastique ou hallucinations hystériques, ce qu'il y avait d'anormal à Tylerton devait avoir une explication, et c'était au bout du tunnel qu'il fallait la chercher.

Ils partirent. Ils parcoururent près de deux kilomètres avant de commencer à en voir le bout. Ils avaient de la chance : personne dans le tunnel. Mais Swanson lui avait dit qu'apparemment le tunnel ne servait qu'à certaines heures.

Toujours le 15 juin. Pourquoi ? se demandait Burckhardt. Peu importe *comment*, mais *pourquoi* ?

Et s'endormir ainsi, involontairement ! Tout le monde en même temps. Et ne pas se rappeler, ne jamais se rappeler !

Swanson lui avait raconté avec quelle joie il l'avait revu, le lendemain du jour où il avait attendu témérement cinq minutes de trop avant de se retirer dans la chambre noire. Quand Swanson avait repris connaissance, Burckhardt avait disparu. Swanson l'avait rencontré dans la rue cet après-midi-là, mais Burckhardt ne se souvenait de rien.

Swanson avait mené cette vie de souris pendant des semaines. Il se cachait la nuit dans la chambre noire et le matin, soutenu par le pitoyable espoir de retrouver Burckhardt, il se glissait craintivement à l'extérieur et partait à sa recherche, en s'efforçant d'échapper aux regards implacables de ses ennemis.

Et parmi eux se trouvait April Horn ! C'était en la voyant entrer fort imprudemment dans une cabine téléphonique d'où elle n'était pas

ressortie que Swanson avait repéré le tunnel.

Il y avait aussi le nouveau buraliste, dans le hall de l'immeuble où travaillait Burckhardt. Et d'autres encore. Swanson, quant à lui, en avait dénombré près d'une douzaine.

Dès qu'on savait où les chercher, ils étaient assez faciles à repérer. En effet ils étaient les seuls dans Tylerton à changer de rôle chaque jour. Lorsque Burckhardt prenait l'autobus de 8 h 51 tous les matins de tous ces jours qui étaient le 15 juin et qui ne différaient jamais d'une seconde, il était toujours le même. April Horn, au contraire, apparaissait tantôt vêtue d'une jupe de cellophane et distribuant cigarettes ou chocolats, tantôt habillée comme tout le monde. Parfois, d'ailleurs, Swanson ne la voyait pas du tout.

Russes ou Martiens, quels qu'ils fussent, quel profit pouvaient-ils tirer de cette folle mascarade ?

La réponse à cette question se trouvait peut-être derrière la porte, au bout du tunnel. Ils écoutèrent attentivement. Des sons lointains leur parvinrent, qu'ils ne purent identifier mais qui ne leur semblèrent pas dangereux. Ils se glissèrent par la porte.

Après avoir traversé une vaste salle et monté quelques marches, Burckhardt s'aperçut qu'ils se trouvaient dans l'usine de la Contro-Chimique.

Personne en vue. En soi, cela n'avait rien d'extraordinaire : il n'y avait jamais grand monde dans cette usine entièrement automatisée. Mais de l'unique visite qu'il avait faite en ces lieux, Burckhardt se rappelait l'activité incessante des machines, les soupapes qui s'ouvraient et se refermaient, les réservoirs qui se vidaient, se remplissaient, s'agitaient, se soumettaient à la cuisson et goûtaient eux-mêmes par des procédés chimiques les liquides bouillonnant en leurs flancs. Il n'y avait jamais personne mais l'usine fonctionnait toujours.

Or, aujourd'hui, toutes les machines étaient stoppées. À part quelques vagues bruits dans le lointain, il n'y avait aucun signe de vie. Les cerveaux électroniques n'envoyaient plus d'ordres. Les induits et les relais ne fonctionnaient plus.

« Venez », dit Burckhardt.

Swanson le suivit à contrecœur à travers le labyrinthe de réservoirs

et de colonnes d'acier inoxydable.

Ils marchaient comme dans une nécropole. Et d'ailleurs, les ordinateurs qui naguère faisaient fonctionner cette usine, qu'étaient-ils sinon des cadavres ? Car ce n'étaient pas vraiment des ordinateurs, mais les répliques électroniques de cerveaux humains.

On avait choisi par exemple un « as » de la pétrochimie spécialisé dans le craquage du pétrole brut. On l'avait conduit en salle d'opération et on avait exploré son cerveau au moyen d'électrodes. L'appareil, calquant ses processus cérébraux, les avait traduits en graphiques et en sinusoïdes. Ensuite, on avait transféré ces sinusoïdes sur un ordinateur. On avait ainsi créé un chimiste électronique, qu'on pouvait d'ailleurs, si on le désirait, reproduire à des milliers d'exemplaires, avec toutes ses connaissances, toutes ses compétences et sans aucune des limitations qu'impose la nature humaine.

Une douzaine de ces robots suffisaient à faire fonctionner l'usine vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, sans rien omettre et sans se fatiguer.

Swanson se rapprocha de Burckhardt.

« J'ai peur », dit-il.

Ils avaient à présent traversé la grande salle et les sons s'amplifiaient. Ce n'étaient pas des bruits de machines, mais des voix. Burckhardt s'avança lentement jusqu'à une porte et risqua un regard à l'intérieur.

Il y avait là une pièce plus petite, dont les murs étaient couverts d'écrans de télévision devant chacun desquels était assise une personne – homme ou femme – qui fixait l'écran et dictait à un magnétophone. Les écrans montraient tous des images différentes.

Et ces images n'avaient vraiment rien de commun. L'une représentait un magasin, où une jeune femme vêtue comme April Horn faisait la démonstration d'un congélateur. Une autre montrait des cuisines. Burckhardt aperçut quelque chose qui ressemblait au bureau de tabac de l'immeuble où il travaillait.

C'était ahurissant. Burckhardt aurait aimé s'attarder à en trouver l'explication, mais l'endroit était trop fréquenté. Quelqu'un pouvait lever les yeux sur lui, ou sortir et le découvrir.

Ils arrivèrent à une autre pièce, déserte celle-là. Elle était vaste et

somptueusement meublée. Au milieu, il y avait un bureau encombré de paperasses.

Burckhardt y jeta un rapide coup d'œil. Soudain quelques mots sur une feuille attirèrent son attention.

Il prit la feuille, la lut, en prit une seconde tandis que Swanson fouillait frénétiquement tous les tiroirs.

« Sacré nom de... », dit Burckhardt. Il reposa les papiers sur le bureau.

Swanson poussa un cri de joie :

« Regardez ! »

Il avait trouvé un pistolet dans un tiroir.

« Et il est chargé ! » dit-il.

Burckhardt le regardait fixement. Il essayait de comprendre ce qu'il venait de lire. Brusquement, comme s'il avait enfin perçu les paroles de Swanson, il s'écria :

« Bravo ! Prenons-le. Ce pistolet va nous aider à sortir d'ici. Swanson, il faut alerter la police. Pas les flics de Tylerton, mais le F. B. I. Lisez ceci ! »

La liasse de papiers qu'il tendit à Swanson était intitulée : *Rapport sur les études en cours dans la zone d'essai – Objet : campagne publicitaire cigarettes Marlin*. Il y avait des alignements de chiffres sans grande signification aux yeux de Burckhardt et de Swanson, mais la fin du rapport déclarait :

*Bien que le test 47-K3 ait suscité deux fois plus d'achats que tous les autres, il est probablement inapplicable à l'extérieur en raison des arrêtés réglementant l'usage de voitures équipées de haut-parleurs.*

*Les tests du groupe 47-K2 viennent en seconde place. Il nous paraît souhaitable de les répéter en s'appuyant sur la même motivation. On pourrait aussi, pour les trois campagnes les mieux réussies, se livrer à une étude comparative des différentes techniques d'échantillonnage.*

*Au cas où notre client se refuserait à assumer les frais d'études complémentaires, on pourrait se rabattre, pour le lancement du produit, sur la motivation classée en tête.*

Toutes ces prévisions ont 80 chances sur 100 de se réaliser avec une marge d'erreur de 3 pour 100 et plus de 99 chances sur 100 de se

réaliser avec une marge d'erreur de 5 pour 100.

« Je ne pige pas, se plaignit Swanson.

— On ne saurait guère vous le reprocher. C'est idiot, mais cela cadre avec les faits. Ces gens ne sont ni des Russes ni des Martiens, Swanson. Ce sont des spécialistes du marketing. Je ne sais comment ils ont réussi leur coup mais le fait est qu'ils se sont emparés de Tylerton. Ils nous tiennent à leur merci, vous et moi, ainsi que les vingt et quelque mille habitants de Tylerton. Je ne sais pas comment ils s'y prennent. Peut-être qu'ils nous hypnotisent tous. En tout cas, ils nous font revivre sans cesse la même journée. Pendant toute cette journée, ils nous noient sous leur publicité. À la fin de la journée, ils examinent les résultats obtenus. Puis ils *effacent* cette journée de notre mémoire et recommencent le jour suivant avec une publicité différente. »

Swanson resta bouche bée. Il réussit enfin à ravalier sa salive.

« Absurde, fit-il simplement.

— Evidemment, c'est absurde mais rien n'est logique dans cette affaire. Vous reconnaissez que la ville revit sans cesse la même journée. Vous l'avez constaté de vos propres yeux. Ou bien c'est la vérité, ou bien nous sommes fous. Une fois que vous admettez que ces gens sont capables de réussir une pareille entreprise, alors tout s'éclaire. Pensez donc, Swanson, ils essaient tout jusqu'au moindre détail avant de lancer leur campagne publicitaire. Vous vous rendez compte de ce que cela représente ? J'ignore quelles sommes sont en jeu mais je sais que certaines sociétés dépensent de vingt à trente millions de dollars par an pour leur publicité. Vous voyez ce que cela donne pour une centaine de sociétés ! Dans le meilleur des cas, ils arrivent à rogner leur budget de 10 pour 100. Bref, une misère. Mais s'ils savent d'avance quel produit se vendra le mieux, ils pourront diminuer leurs frais de moitié, ou même davantage. Cela signifie une économie de deux ou trois cents millions de dollars par an. S'ils consacrent seulement 20 pour 100 de cette somme au « contrôle » de Tylerton, ils font encore une excellente affaire. Quant à celui qui a mis la main sur la ville, il peut réaliser une fortune colossale.

— Si je vous comprends bien, nous ne sommes plus que des réflexes conditionnés ? »

Burckardt réfléchit un instant.

« Pas tout à fait. Vous savez comment un médecin s'y prend pour mesurer l'efficacité d'un antibiotique, par exemple ? Il place toute une série de colonies microbiennes sur des disques de gélatine et, en faisant varier la quantité d'antibiotique, il étudie les réactions de telle colonie, puis de telle autre et ainsi de suite. Eh bien, pour nous, c'est la même chose. Nous sommes les microbes, Swanson. Mais leur méthode est encore plus perfectionnée. Ils peuvent effectuer leurs expériences sur une colonie unique, car ils ont la possibilité d'opérer sur les mêmes sujets, jour après jour. »

Abasourdi, Swanson dit d'une voix faible :

« On ne peut tout de même pas les laisser utiliser des êtres humains comme cobayes ! Il faut prévenir la police.

— Oui, mais comment faire pour la joindre ? »

Burckhardt hésitait.

« À mon avis, nous sommes dans le bureau d'un personnage important. Nous avons une arme. Restons ici à l'attendre. C'est lui qui nous fera sortir de l'usine. »

C'était simple et direct. Swanson, un peu calmé, alla s'asseoir contre le mur, à bonne distance de la porte. Burckhardt, lui, s'installa tout près.

Leur attente ne fut pas aussi longue qu'ils auraient pu le craindre, trente minutes peut-être. Puis Burckhardt entendit des pas qui s'approchaient. Il eut le temps de murmurer quelque chose à Swanson avant de s'aplatir contre la muraille.

Il y avait une voix d'homme et une voix de femme. L'homme disait :

« Pourquoi ne m'avez-vous pas téléphoné ? Vous avez gâché votre test pour toute la journée ! Qu'est-ce qui vous a pris, Janet ?

— Je suis navrée, Mr. Dorehin, je croyais que c'était important.

— Important ! Une malheureuse unité parmi vingt et un mille autres !

— Mais, cette unité, c'est Burckhardt, Mr. Dorehin... Et à voir la façon dont il a disparu, je suis certaine qu'il a trouvé de l'aide quelque part.

— C'est bon, c'est bon. Cela n'a pas d'importance. Nous sommes en avance pour le programme Chocobouchée. Puisque vous êtes ici, venez dans mon bureau et établissez votre feuille de travail. Et ne vous



inquiétez pas de l'affaire Burckhardt, Janet. Il doit se balader quelque part. Nous le ramasserons ce soir... »

Ils étaient entrés. Burckhardt referma la porte d'un coup de pied et les menaça du pistolet.

« C'est ce que nous allons voir ! » s'écria-t-il avec une note de triomphe dans la voix. Cela le récompensait de toutes les souffrances qu'il avait endurées jusqu'alors, des heures d'effroi et des moments où il s'était senti devenir fou. C'était la sensation la plus satisfaisante que Burckhardt eût jamais éprouvée.

La bouche de Dorehin s'ouvrit, ses yeux s'agrandirent, il émit un son interrogateur, mais fut incapable de formuler sa question.

La jeune femme était aussi surprise. Burckhardt la regarda et comprit pourquoi sa voix lui avait paru familière. C'était la jeune personne qui s'était présentée à lui sous le nom d'April Horn.

Dorehin reprit rapidement ses esprits.

« C'est de lui qu'il s'agit ? demanda-t-il brusquement.

— Oui », fit la jeune femme.

Dorehin hocha la tête.

« Je retire ce que j'ai dit. Vous aviez raison. Burckhardt, que désirez-vous ?

— Attention ! Il a peut-être un second pistolet, cria Swanson.

— Fouillez-le, dit Burckhardt. Je vais vous expliquer ce que nous voulons, Dorchin. Nous voulons que vous nous accompagniez à la police. Vous expliquerez comment vous vous y prenez pour kidnapper vingt mille personnes.

— Kidnapper ! C'est ridicule ! Rangez cette arme ; vous ne vous en sortirez pas comme cela.

— Je crois que si », fit Burckhardt en soupesant son arme.

Dorchin avait l'air mal à l'aise et furieux, mais, chose étrange, il ne semblait pas avoir peur.

« Bon Dieu, écoutez ! reprit-il, d'un ton persuasif, vous êtes en train de commettre une grave erreur. Je n'ai kidnappé personne.

— Je ne vous crois pas, dit brutalement Burckhardt. Pourquoi vous croirais-je ?

— Mais c'est la vérité.

— La police vous croira si elle le veut. On verra bien. Pour le

moment, comment sortons-nous d'ici ? »

Dorchin ouvrait la bouche pour discuter. Burckhardt hurla :

« Otez-vous de là ! Vous ne comprenez donc pas que je suis prêt à vous tuer ? Je viens de passer deux journées infernales et c'est à vous que j'en dois chaque seconde. Vous tuer ? Ce serait un plaisir et je n'ai rien à perdre ! Dites-nous comment on sort d'ici ! »

Le visage de Dorchin se ferma soudain. Il était sur le point de bouger, mais la jeune fille blonde qu'il avait appelée Janet s'interposa entre lui et le pistolet.

« Je vous en prie, Burckhardt ! Vous ne comprenez pas. Il ne faut pas tirer.

— Otez-vous de là !

— Mais, Mr. Burckhardt... »

Elle ne put achever sa phrase. Dorchin, impassible, se dirigea vers la porte. Burckhardt, exaspéré, leva son arme.

La jeune femme poussa un cri. Il appuya sur la détente. Mais, comme pour implorer sa pitié, la jeune femme s'était interposée une fois de plus entre Dorchin et le pistolet.

Instinctivement, Burckhardt avait visé vers le bas, pour blesser et non pour tuer. Mais il avait mal visé.

La balle avait atteint la jeune femme au creux de l'estomac.

Dorchin était déjà sorti. La porte s'était refermée derrière lui. Le bruit de ses pas s'éloignait.

Burckhardt jeta le pistolet à l'autre bout de la pièce et bondit près de la jeune femme.

Swanson se lamentait :

« Nous sommes fichus, Burckhardt. Pourquoi avez-vous fait cela ? Nous aurions pu partir. Nous serions allés trouver la police. Nous étions pratiquement sortis... »

Burckhardt ne l'écoutait pas. Il s'était agenouillé à côté de la jeune femme. Elle gisait sur le dos, les bras comme désarticulés. Il n'y avait pas de sang, pas trace de blessure, mais aucun être humain vivant n'aurait pu prendre la posture où elle se trouvait.

Et pourtant, elle n'était pas morte.

Elle n'était pas *morte* mais Burckhardt qui demeurait là, paralysé, se dit : Elle n'est pas *vivante* non plus.

Le pouls était insensible, mais dans les doigts rigides, il avait perçu comme la pulsation rythmée d'un mécanisme.

Il n'y avait pas le moindre bruit de respiration, mais un sifflement, un léger crépitement.

Les yeux ouverts regardaient Burckhardt. Il n'y lut ni crainte, ni douleur, seulement une pitié profonde.

Fronçant les lèvres de façon bizarre, elle prononça péniblement :

« Ne vous... inquiétez pas, Mr. Burckhardt. Je vais... très bien. »

Burckhardt se redressa, les yeux fixes. Là où le sang aurait dû couler, il n'y avait qu'une ouverture nette dans une substance qui n'était pas de la chair, et d'où dépassait une boucle de mince fil de cuivre.

Burckhardt s'humecta les lèvres.

« Vous êtes un robot », dit-il.

La jeune femme essaya de hocher la tête et ses lèvres contractées prononcèrent :

« C'est exact. Et vous aussi, vous êtes un robot. »

## V

Swanson poussa un grognement inarticulé, se rendit jusqu'au bureau et s'assit face au mur. Burckhardt, à nouveau penché sur la grande poupée cassée qui gisait sur le plancher, se taisait. La jeune femme ajouta : « Je suis désolée de tout ce qui est arrivé. » Ses jolies lèvres se contractèrent en un rictus qui paraissait encore plus horrible sur ce visage jeune et frais. Elle parvint pourtant à se dominer.

« Navrée, répéta-t-elle ; le centre nerveux se trouvait juste près de l'endroit où la balle m'a atteinte. Il m'est donc difficile de maîtriser ce corps. »

Burckhardt hocha la tête machinalement, comme s'il acceptait ses excuses. Des robots. C'était évident, à présent qu'il savait. Il pensa à ses folles idées d'hypnose, de Martiens ou d'autres choses étranges. Tout cela était idiot pour la simple raison que la création de robots expliquait encore mieux les faits.

Et il avait eu toutes les preuves sous les yeux : l'usine automatique, avec ses cerveaux transplantés. Pourquoi ne pourrait-on transférer un cerveau à un robot humanoïde, et donner à ce dernier la silhouette et les traits de l'individu original ? Mais ce robot pouvait-il savoir qu'il était un robot ?

« Nous tous, dit Burckhardt, sans se rendre compte qu'il parlait à voix haute, nous tous, ma femme, ma secrétaire, vous, les voisins, nous sommes tous semblables...

— Non, pas exactement. Moi, j'ai pris ma décision parce que j'étais une femme laide, que j'avais près de soixante ans et que j'avais raté ma vie. Quand Mr. Dorehin m'a offert une chance de revivre sous la forme d'une belle fille, j'ai sauté sur l'occasion. Mon corps de chair est toujours vivant ; il est endormi, tandis que je suis ici. Je pourrais le réintégrer, mais je ne le fais jamais.

— Et nous autres ?

— C'est différent, Mr. Burckhardt. Je travaille ici. J'exécute les ordres de Mr. Dorehin, je ventile les résultats des tests publicitaires, j'étudie votre façon de vivre quand il vous donne la vie. Je le fais parce que j'ai choisi de le faire, mais, vous, vous n'avez pas le choix, parce

que, voyez-vous, vous êtes mort.

— Mort ? » s'écria Burckhardt.

Les yeux bleus le regardèrent sans ciller ; il comprit qu'elle ne mentait pas. Il avala sa salive, s'étonnant en même temps de ce mécanisme compliqué qui lui permettait d'avaler, de transpirer, de manger, lui, un mort...

« Oh ! dit-il, l'explosion de mon rêve !

— Ce n'était pas un rêve. L'explosion a réellement eu lieu, dans cette usine même où nous sommes. Les réservoirs se sont vidés et ceux que le choc a épargnés ont été tués un peu plus tard par les vapeurs. Mais presque tout le monde a péri au moment même de l'explosion : 21 000 personnes. Vous en étiez, Burckhardt... Dorehin a eu sa chance.

— Le vampire ! » fit Burckhardt.

Les épaules de la fille se soulevèrent en un mouvement étrangement gracieux.

« Pourquoi un vampire ? Vous étiez bien mort ! Dorehin désirait une communauté entière, une tranche parfaite de vie américaine. Or, il est aussi facile de transcrire le comportement cérébral d'un mort que celui d'un vivant. C'est même plus facile : les morts ne peuvent pas refuser. Il a fallu, certes, beaucoup de travail et d'argent – la ville était en ruines – mais on a pu la reconstruire entièrement, d'autant qu'il n'était pas indispensable d'en reproduire exactement tous les détails.

« Il y avait d'abord les maisons dans lesquelles les cerveaux mêmes avaient été détruits. Celles-là sont restées vides. D'autre part, les caves n'avaient pas besoin d'être parfaites et certaines rues n'avaient pas grande importance. De toute façon, cela ne dure jamais qu'un jour. Toujours le même – le 15 juin, – sans interruption. Et si quelqu'un s'aperçoit d'un petit détail erroné, sa découverte n'aura pas le temps de s'enfler, d'entacher la validité des tests, car à minuit toutes les erreurs sont effacées.

« Le voilà, le rêve, Mr. Burckhardt, c'est la journée du 15 juin, car vous ne l'avez jamais vécue vraiment. C'est un cadeau de Mr. Dorehin, un rêve qu'il vous donne et qu'il reprend à la fin du jour, quand il dispose de tous les chiffres relatifs à vos réactions devant telle ou telle variable dans une campagne publicitaire. Alors, les équipes d'entretien se répandent par le tunnel dans toute la ville et drainent les habitants

de leur rêve à l'aide d'instruments électroniques. Puis le rêve recommence : c'est à nouveau le 15 juin.

« Toujours le 15 juin ! Parce que le 14 juin est la seule journée que vous puissiez vous rappeler avoir vécue. De temps en temps, les équipes oublient quelqu'un – comme elles vont ont oublié, parce que vous vous étiez glissé sous votre bateau. Mais cela n'a pas d'importance. Ceux qu'on oublie se trahissent d'eux-mêmes, et s'ils ne se trahissent pas, cela n'influe en rien sur la valeur du test. Mais nous, qui travaillons pour Dorchin, on ne draine pas nos souvenirs. Nous dormons quand le courant est coupé, tout à fait comme vous, mais quand nous nous éveillons, nous nous souvenons. »

Son visage se convulsa.

« Si seulement je pouvais oublier !

— Et tout cela pour vendre des produits ! fit Burckhardt d'un ton incrédule. Dorchin a dû dépenser des millions de dollars.

— C'est vrai, dit le robot April Horn, mais cela lui a aussi rapporté des millions de dollars. Et ce n'est pas fini. Dès qu'il aura trouvé les mots clefs qui font agir les gens, vous vous imaginez qu'il s'en tiendra là ? »

La porte s'ouvrit, interrompant la jeune femme. Burckhardt se retourna et braqua son pistolet Il se rappelait trop tard que Dorchin avait pris la fuite.

« Ne tirez pas », fit une voix calme. Ce n'était pas Dorchin, c'était un nouveau robot. Celui-ci n'avait pas été camouflé avec des matières plastiques ni maquillé avec des fards. La carapace d'acier étincelait. Il reprit de sa voix métallique :

« Arrêtez, Burckhardt. Vous n'arriverez à rien. Donnez-moi cette arme avant de faire de nouveaux dégâts. Donnez-la-moi *tout de suite*. »

Burckhardt poussa un rugissement de fureur. Le torse du robot était d'acier ; Burckhardt ne savait pas si ses balles pourraient le transpercer. Et même si elles le transperçaient... Mais il allait essayer...

Soudain Swanson, que la peur rendait hystérique, fondit sur lui en pleurnichant. Il heurta violemment Burckhardt et l'expédia au plancher. Le pistolet lui échappa.

« Je vous en prie, supplia Swanson agenouillé devant le robot

d'acier, il allait vous tuer ! Je vous en prie, ne me faites pas de mal ! Permettez-moi de travailler pour vous, comme cette fille. Je ferai n'importe quoi, tout ce que vous me direz...

« Nous n'avons pas besoin de votre aide », fit le robot. Calmement, il avança de deux pas vers le pistolet mais dédaigna de le ramasser.

La poupée blonde endommagée déclara sans la moindre émotion :

« Je ne crois pas pouvoir tenir beaucoup plus longtemps, Mr. Dorchin.

— Débranchez, s'il le faut », répondit le robot d'acier.

Burckhardt cligna les paupières.

« Mais vous n'êtes pas Dorchin ! »

Le robot d'acier se tourna vers lui et le regarda droit dans les yeux.

« Si, je suis Dorchin. Pas en chair et en os car pour le moment, je me sers de ce corps. Je ne crois pas que vous puissiez l'endommager avec le pistolet. L'autre corps était beaucoup plus vulnérable. À présent, allez-vous mettre un terme à ces inepties ? Je n'ai pas envie de vous abîmer ; vous me coûtez trop cher. Voulez-vous vous asseoir et vous laisser mettre au point par l'équipe d'entretien ?

— Vous... vous n'allez pas nous punir ? » geignit Swanson.

Neutre jusque-là, la voix du robot d'acier sembla manifester de la surprise.

« Vous punir ? Et comment ? »

Swanson trembla comme si ce mot l'eût cinglé, mais Burckhardt éclata :

« Mettez-le au point, s'il y consent, mais pas moi ! Il va falloir que vous me fassiez beaucoup de dégâts, Dorchin. Peu m'importe ce que je vous coûte ou le mal que vous aurez pour me remettre d'aplomb. Mais je vais franchir cette porte ! Si vous voulez m'arrêter, il faudra me tuer. Il n'y a pas d'autre moyen. »

Le robot d'acier s'avança d'un demi-pas et Burckhardt s'arrêta involontairement. Il attendit, immobile et tremblant, prêt à mourir, prêt à attaquer, prêt à faire face à n'importe quelle éventualité. Mais l'imprévisible se produisit. Le robot fit un pas de côté. Il se trouvait entre le pistolet et Burckhardt mais le passage demeurait libre.

« Allez, dit-il. Personne ne vous en empêche. »

De l'autre côté de la porte, Burckhardt s'arrêta brusquement. C'était

folie de la part de Dorehin de le laisser partir ! Robot ou être de chair, victime ou bénéficiaire de ces agissements, rien n'allait l'empêcher de le dénoncer au F. B. I. ou à n'importe quel commissariat de police dès qu'il serait sorti de l'empire synthétique de Dorehin. Sans aucun doute les sociétés qui le payaient pour leur fournir les résultats de tests publicitaires n'avaient pas la moindre idée des méthodes sataniques qu'il appliquait... Tout cela s'écroulerait si on connaissait la vérité. En partant ainsi, Burckhardt risquait sa vie – mais ce n'était qu'une apparence de vie. À ce moment, il n'avait pas peur de la mort.

Il n'y avait personne dans le couloir. Il s'approcha d'une fenêtre. Tylerton était sous ses yeux : une ville en trompe-l'œil, mais qui avait l'air si réelle, si familière que Burckhardt fut sur le point de croire qu'il rêvait encore. Pourtant ce n'était pas un rêve. Il en était sûr. Il avait la certitude, aussi, que personne, à Tylerton, ne viendrait à son secours.

Il fallait partir dans la direction opposée.

Il mit un quart d'heure à trouver son chemin. Il se faufila dans les couloirs, prêtant l'oreille au moindre bruit. Il savait qu'il était vain de se cacher, car Dorehin était sans aucun doute au courant de tous ses mouvements. Personne ne l'arrêta et il découvrit une autre issue.

De l'intérieur, c'était une porte normale. Mais quand il l'eut ouverte et fut sorti, le spectacle fut extraordinaire.

Tout d'abord, cette lumière ! Une lumière incroyable, éclatante, aveuglante. Burckhardt leva la tête en clignant des yeux. C'était ahurissant, terrifiant. Il se trouvait sur une plate-forme de métal poli. À dix mètres devant lui, la plateforme s'arrêtait net. C'est à peine s'il osait approcher du précipice mais même de l'endroit où il se trouvait, il ne pouvait en voir le fond. Le gouffre se perdait dans l'éblouissante lumière.

Pas étonnant que Dorehin l'ait laissé partir librement. Le chemin ne menait nulle part. Mais ce gouffre fantastique à ses pieds, c'était inimaginable, et au-dessus de lui, ces soleils qui, par centaines, dardaient leurs rayons aveuglants.

Une voix appela tout près de lui :

« Burckhardt ? »

Un tonnerre d'échos répéta son nom, au fond de l'abîme.

Burckhardt s'humecta les lèvres.



« Oui, dit-il d'une voix étranglée.

— Ici Dorehin. Ce n'est pas un robot, cette fois, mais Dorehin en chair et en os, qui vous parle, à l'aide d'un micro. Maintenant que vous avez pu vous rendre compte, allez-vous vous montrer raisonnable et laisser l'équipe d'entretien s'occuper de vous ? »

Burckhardt était paralysé. Une des montagnes qui se mouvaient vaguement dans l'aveuglante clarté, s'approcha de lui. Elle le dominait d'une centaine de mètres ; il essaya d'en contempler le sommet, mais ses yeux ne purent supporter l'éclat de la lumière. On aurait dit... mais non c'était impossible.

Le haut-parleur, au-dessus de la porte, appela :

« Burckhardt ? »

Burckhardt fut incapable de répondre.

« Je vois, fit Dorehin. Vous avez fini par comprendre. Il n'y a pas d'issue. Jamais pu vous le dire, mais vous ne m'auriez pas cru. Après tout, Burckhardt, pourquoi aurais-je reconstruit la ville exactement comme elle était auparavant ? Je suis un homme d'affaires ; je surveille mes prix de revient. S'il faut absolument bâtir à l'échelle normale, je le fais. Mais ici ce n'était nullement indispensable. »

De la montagne qui se dressait devant lui, Burckhardt, incapable de se mouvoir, vit se détacher une falaise plus petite qui s'abaissa lentement vers lui. Elle était longue et sombre. Bientôt apparut une masse blanche, pareille à une énorme main.

« Pauvre petit Burckhardt, chantonna le haut-parleur, tandis que les échos roulaient dans le gouffre immense qui n'était qu'un simple atelier. Cela a du vous faire un choc de découvrir que vous viviez dans une maquette de ville qui tient sur une simple table ! »

## VI

C'était le matin du 15 juin et Guy Burckhardt s'éveilla en hurlant au milieu d'un rêve.

C'était un rêve monstrueux et incompréhensible, avec des explosions, et avec des ombres qui n'avaient rien d'humain. Une terreur sans nom.

Il frissonna et ouvrit les yeux.

Par la fenêtre de sa chambre lui parvenait une voix rugissante, prodigieusement amplifiée.

Burckhardt s'approcha de la fenêtre et regarda au-dehors. L'air piquant évoquait davantage octobre que juin, mais le paysage était normal, hormis la camionnette-radio rangée le long du trottoir, à quelques maisons de distance. Ses haut-parleurs hurlaient :

« Etes-vous un dégonflé ? Etes-vous un imbécile ? Allez-vous permettre à des politiciens véreux de mettre la main sur le pays ? Non ! Allez-vous encore subir quatre années de corruption et de crime ? Non ! Allez-vous voter sans panachage pour le Parti Fédéral ? Oui ! *Bien sûr que vous le ferez !* »

Parfois, le haut-parleur gronde ; d'autres fois, il menace, il gémit, il supplie, il flatte...

Mais sa voix se fait entendre sans arrêt... Tous les jours, le 15 juin, le 15 juin, le 15 juin...

Traduit par Didier Coupaye.  
*The Tunnel under the World.*

© Galaxy Publishing Corporation, 1954.

Publié avec l'autorisation de l'auteur et de E. J. Carnell Literary Agency.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## LE GARDIEN DU SAVOIR - Walter M. Miller Jr.

*Nous savons que les civilisations sont mortelles. La nôtre en particulier possède – ou détiendra bientôt – le moyen de détruire toute vie sur Terre. Peut-être subsisterait-il, dans une condition précaire, quelques poignées d'hommes sur certaines des autres planètes du système solaire. Mais ils seraient trop peu nombreux et trop occupés à survivre pour ne pas retomber dans une semi-barbarie. Alors, pourquoi ne pas confier au robot-gardien le soin de veiller sur la connaissance, et de protéger des pillards les machines qui la portent, au risque que le secret ne se perde et que le robot-gardien ne soit plus bientôt qu'un monstre de légende ? Ou pis, un dieu.*

Il allait mourir comme meurent les voleurs.

Il était suspendu par les poignets, lacé au poteau. La pâle lumière solaire faisait luire faiblement son dos nu tandis qu'il attendait, les paupières étroitement serrées, ses lèvres bougeant doucement tandis qu'il appuyait son visage contre le bois rugueux. Il se tenait dressé sur la pointe des pieds afin de calmer un peu la douleur grandissante qui lui déchirait les épaules. Quand ses chevilles à leur tour devenaient douloureuses, il se laissait pendre aux clous qui transperçaient ses avant-bras, juste au-dessus des poignets.

Il était jeune – peut-être dans sa treizième Mars-année – et sa chevelure noire frisée était coupée court à la manière des célibataires qui n'ont pas encore engendré de rejeton, ou qui ne veulent pas admettre qu'ils l'ont fait. Il était souple et éclatant de santé, avec les membres minces et rapidement bandés d'une chose sauvage mal nourrie que harcèle en permanence une faim furieuse tapie en

embuscade au plus profond d'elle-même. Son visage, bien que tordu de douleur et d'effroi, demeurait celui d'un petit enfant effronté.

Quand il ouvrait les yeux, il pouvait voir les basses collines gris-vert de Mars, éclaboussées de soleil et plantées des arbres que les Anciens Pères avaient rapportés du ciel. Mais il pouvait également voir, au premier plan, l'exécuteur qui, assis en tailleur, mâchonnait tranquillement une herbe en attendant. C'était un homme courtaud à la face grossière, qui regardait occasionnellement le voleur avec ses yeux bleus tout en jouant négligemment avec sa lame-à-saigner. Son regard était absolument vide de toute expression.

« Es-tu prêt pour moi maintenant, Asir ? » demanda l'homme au couteau, sans la moindre trace d'animosité dans la voix.

Il était assis hors de portée mais Asir cracha néanmoins, puis il tenta d'essuyer son menton contre le poteau. « Fils de chienne ! » murmura-t-il.

L'exécuteur émit un petit gloussement et continua à jouer avec son couteau.

Après trois heures de pendaison aux clous qui déchiraient ses avant-bras, Asir se sentait faible et le sang battait durement à ses tempes, chaque pulsation de son cœur étant une douleur indépendante. Le suintement visqueux du sang le long de ses bras avait cessé – ils savaient jusqu'où enfoncer les pointes. Mais les battements de son cœur se répercutaient dans sa tête comme un marteau frappant un fer rouge.

*Combien de battements au cours d'une vie – et combien lui en restait-il maintenant avant de mourir ?*

Il gémit et se contorsionna, commençant à perdre tout espoir. Mara était allée voir le chef du village pour lui demander la grâce du maraudeur – mais on ne pouvait pas plus faire confiance à Mara qu'à un hülfen sauvage. Par moments, il se les représentait, dans la villa de Tokra, en train de bavarder, un verre de vin ambré à la main, tandis que la vie s'écoulait lentement de son jeune corps.

Asir n'avait pas de regrets. Son père, avant lui, avait été un renégat. Il avait dilapidé sa dernière formule rituelle en achetant une femme puis, devenu pauvre, l'avait emmenée dans les collines. C'était là qu'Asir était né, mais il était revenu au village de ses ancêtres pour y

travailler comme domestique et voler les rituels de ses maîtres. Aucun voleur ne pouvait durer très longtemps. Surtout pas les voleurs de rituels, qui causaient des ravages dans la communauté.

Le nouveau propriétaire d'une phrase sacrée qui la revendait sans savoir qu'elle avait été volée recevait inévitablement des demandes compensatoires et un contrôle général s'ensuivait. Invariablement, le voleur se faisait prendre.

Asir avait volé plus que des biens matériels, il avait volé la force des âmes. Pour cette raison, ils l'avaient suspendu par les poignets et ils attendaient qu'il supplie l'exécuteur de mettre fin à ses souffrances.

*La femme a soif d'un mari,  
L'homme a soif d'une épouse,  
L'enfant a soif du lait de sa mère,  
Le voleur a soif du couteau...*

C'était une chanson de sa jeunesse, une comptine, un am-stram-gram qui servait à désigner celui qui boirait le premier le suc d'un nectar-cactus. Il gémit et essaya de répartir son poids de manière à diminuer la souffrance. Où était Mara ?

« Pas encore prêt pour moi, Asir ? » demanda l'homme accroupi.

Asir lui exprima sa haine par un regard de ses yeux étrécis. La loi imposait à l'exécuteur d'attendre jusqu'à ce que sa victime réclamât d'elle-même ce que serait son destin. Mais Asir ignorait ce que serait son propre destin. Le Conseil des Sages l'avait jugé à huis-clos, hors de sa présence, et lui seul savait ce que ferait l'exécuteur au couteau. Asir n'avait pas été informé de son verdict. Il savait seulement que lorsqu'il le lui demanderait, l'exécuteur s'approcherait avec sa lame-à-saigner et exécuterait la sentence – qui pouvait être la mort, ou une amputation. Il se pourrait qu'il ne perdît qu'un œil, ou un doigt, ou une oreille. Mais ce pourrait être aussi la mort, la perte de ses deux bras ou celle de sa virilité.

Il n'y avait aucun moyen de savoir jusqu'à ce qu'il demande l'application du jugement. Et s'il refusait de le demander, ils le laisseraient pendu là. En théorie, un voleur pouvait s'en sortir en demeurant pendu quatre jours, car après ce délai l'exécuteur retirait

les clous. Parfois un coupable réussissait à franchir ce délai fatidique mais la chose que l'on détachait du poteau n'était plus qu'un cadavre.

Le soleil, qui se couchait à l'ouest, l'aveuglait. Asir savait des choses à propos du soleil – des choses que le stupide Conseil ignorait. Un voleur, s'il réussissait, devenait souvent un homme sage, car il avait en lui plus de richesses que la plupart des honnêtes gens. La plupart des hommes possédaient des éléments des citations des anciens dieux – Fermi, Elgerman, Hanser et d'autres – mais leurs connaissances fragmentaires étaient sans signification. Tandis qu'un voleur se rappelait toutes les transactions qu'il avait surprises, et ces expressions innombrables pouvaient être ajustées par lui en ensembles cohérents.

Asir savait que Mars, mort à plusieurs reprises, allait mourir une nouvelle fois car son air s'échappait à nouveau dans l'espace. Et il savait aussi que l'homme mourrait avec la planète si rien n'était fait pour y remédier, et vite. Il était nécessaire de ranimer le souffle du Grand Vent, mais cela ne serait pas fait. Les tribus étaient tombées dans l'ignorance, malgré l'avertissement des Ecritures.

*Il est indispensable que les colons soient capables de maintenir un certain niveau de technologie sans instruments de base, afin de réussir une reconstruction qui demandera plusieurs générations d'efforts intelligemment dirigés. Possédant la connaissance, les colons auront la possibilité de rétablir une culture mécanique – à condition que la connaissance continue à être soutenue par le désir. Mais si la troisième, la quatrième et la nième générations négligent de s'intéresser aux processus progressifs de remachinisation, la connaissance deviendra sans objet.*

La citation était du dieu Roggins, et extraite de *Progrès de la Culture martienne*, et il en avait volé les extraits à des endroits variés. Les livres eux-mêmes n'existaient plus et n'étaient rappelés que dans des chants rituels mémorisés, dont la possession signifiait la richesse.

Asir fut pris d'un étourdissement. La douleur et la lente perte de son sang l'affaiblissaient, et sa vue se troublait. Il ne la vit pas arriver, et entendit seulement son pas qui faisait crisser l'herbe sèche.

« Mara... »

Elle gloussa et cracha avec mépris au pied du poteau. Fille d'un

Sage, c'était une grande jeune fille au port de tête arrogant et aux yeux moqueurs. Elle demeura un moment immobile, les bras croisés, regardant Asir avec amusement. Puis, lentement, elle lui fit un clin d'œil solennel. Elle lui tourna ensuite le dos et s'adressa à l'exécuteur.

« Puis-je insulter le prisonnier, Slubil ? demanda-t-elle.

— Il est interdit de parler au voleur, grommela l'homme au couteau.

— Est-il prêt à demander l'application de la peine ? »

L'homme au couteau grimaça et regarda Asir. « Es-tu prêt maintenant, voleur ? »

Asir jeta une insulte. La fille l'avait trahi.

« De toute évidence, c'est un lâche, dit Mara. Peut-être espère-t-il tenir quatre jours.

— Alors, laisse-le tranquille.

— Non. Je crois que *j'aimerais* l'entendre t'implorer. »

Elle lança à Asir un long regard interrogateur puis fit soudain demi-tour. Le voleur l'insulta tranquillement et la suivit du regard tandis qu'elle s'éloignait. Au bout d'une douzaine de pas, elle s'arrêta, regarda par-dessus son épaule et répéta son clin d'œil. Puis elle se remit en marche vers la maison de son père.

Le clin d'œil provoqua un frisson le long de l'épine dorsale d'Asir. *Et si elle ne l'avait pas trahi ? Et si elle avait réussi à apprendre ce qu'était la sentence de la bouche de Tokra, et savait ce que serait son châtimement ? Je crois que j'aimerais l'entendre t'implorer.*

Mais d'un autre côté, cette diablesse inconséquente était bien capable d'essayer de le duper et de lui faire réclamer un châtimement dont elle *savait* qu'il serait la mort ou l'écartèlement – uniquement pour s'amuser.

Il jura intérieurement et jeta un coup d'œil à l'exécuteur qui attendait, l'air maussade. Il se lécha les lèvres et combattit le vertige qui s'emparait de lui tandis qu'il bredouillait quelque chose. Slubil entendit son murmure et leva les yeux.

« Es-tu prêt pour moi maintenant ? »

Asir ferma les yeux et ses dents crissèrent. « Oui », cria-t-il soudain, et tout son corps se tendit contre le poteau.

Pourquoi pas, après tout ? Le peu de temps qu'il pouvait gagner ne pouvait pas être considéré comme de la vie. Qu'on en finisse.

L'éternité serait douce comparée à cette souffrance. Un couteau pouvait être une bénédiction.

Il entendit l'exécuteur se lever et glousser. Il l'entendit qui s'approchait lentement – et il entendit le sifflement de la lame à qui Slubil faisait décrire des arcs rapides. L'exécuteur s'approcha lentement de lui, l'énervant avec le bruit de sa lame qui déchirait l'air. Slubil attendait qu'on l'implore. Occasionnellement, l'exécuteur appuyait la pointe de la lame contre la peau du voleur puis la retirait. Asir entendit alors le bruissement que fit le manteau de Slubil lorsque ce dernier leva le bras, et il ouvrit les yeux.

L'exécuteur grimaçait, la lame haute, visant la tête du voleur ! La fille l'avait trompé. Asir émit une sorte de grognement et referma les yeux, tout en murmurant une prière à demi oubliée.

Le couteau s'abattit... et la lame entailla le poteau au-dessus de sa tête. Asir s'évanouit.

Quand il reprit conscience, il gisait en tas sur le sol, et l'exécuteur faisait rouler son corps sous son pied.

« Etant donné ton extrême jeunesse, voleur, grommela l'homme au couteau, le Conseil a ordonné ton bannissement à perpétuité. Le soleil se couche. Que la nuit te trouve dans les collines. Si tu t'avises de redescendre dans les plaines, tu seras enchaîné à un hüffen sauvage et traîné jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

En haletant doucement, Asir se tâta le front et découvrit une blessure toute fraîche et humide, que l'exécuteur avait frottée de rouille pour qu'elle laissât une cicatrice apparente. Slubil l'avait stigmatisé comme proscrit. Mais à l'exception des blessures provoquées par les clous dans ses avant-bras, il était toujours entier. Ses mains étaient engourdies et il pouvait difficilement bouger les doigts. Slubil avait bandé ses poignets, mais les pansements étaient humides du sang qui continuait à filtrer à travers.

Quand l'homme au couteau eut disparu, Asir se remit avec difficulté sur ses pieds. Plusieurs des habitants du village se tenaient à proximité, se moquant de lui. Il ignora leurs quolibets et leurs sifflets et se dirigea en chancelant vers l'enceinte du village, à dix minutes de là. Il lui fallait parler à Mara, ainsi qu'à son père si le vieillard bourru consentait à l'écouter. Son expérience de voleur pesait sur lui et



provoquait en lui une peur désespérée.

La nuit s'était établie lorsqu'il atteignit la maison de Welkir. Des villageois crachèrent sur lui alors qu'il longeait les rues, et certains même lui jetèrent des poignées de boue. Un rai de lumière filtrait sous la porte de Welkir. Asir gratta à la porte et attendit.

Welkir ouvrit et s'immobilisa dans l'entrée, une lampe à la main. Il la posa sur le sol et attendit, les jambes écartées et les bras pendants, en regardant le voleur avec hauteur. Son visage était aussi inexpressif qu'un bloc de granit. Il ne dit rien, se contentant de fixer Asir d'un regard méprisant.

Asir inclina la tête. « Je suis venu plaider ma cause et faire appel à votre compréhension, Sage », dit-il.

Welkir renifla d'un air dégoûté. « Nous reprocherais-tu la pitié que nous avons manifestée à ton égard ? »

Asir lui jeta un regard vif et secoua la tête. « Non, Sage. De cela, je vous suis reconnaissant.

— Que veux-tu, alors ?

— Comme voleur, j'ai acquis une grande expérience et de grandes connaissances. Je sais que notre monde est en train de mourir, car son air s'échappe pour se perdre dans l'espace. Je désirerais être entendu par le Conseil. Nous devons étudier les paroles des anciens et renouveler leur magie, sinon les enfants de nos enfants ne naîtront que pour étouffer sur un monde mort. »

Welkir renifla à nouveau, puis il ramassa sa lampe. « Celui qui s'intéresse à l'expérience d'un voleur est maudit. Celui qui agit en conséquence est doublement maudit et devient son complice.

— Les caves, insista Asir. Le secret qui permet de ranimer le souffle du Grand Vent gît dans les caves. Le dieu Roggins dit dans ses paroles que...

— Tais-toi ! Je ne veux rien entendre !

— Le souffle peut être ranimé, et l'air renouvelé, insista Asir. Dans les caves se trouve... » Il s'interrompit et secoua la tête. « Il faut que le Conseil m'entende.

— Le Conseil n'entendra rien du tout, et il faudra que tu sois dans les collines avant l'aube. Et je te rappelle que les caves sont gardées par un Dormeur *nommé* Big Joe. Tenter d'y pénétrer signifie la mort.

Maintenant, va-t'en. »

Welkir fit un pas en arrière et referma la porte. Asir courba la tête et se tassa sur lui-même, vaincu. Au bout d'un moment il s'allongea sur le seuil pour se reposer un peu. La nuit était noire, éclairée seulement par la lumière qui filtrait occasionnellement d'une fenêtre.

« Ssst ! »

Un faible sifflement, provenant de l'ombre. Asir jeta un rapide regard autour de lui, essayant d'en découvrir l'origine.

« Sssst ! Asir ! »

C'était Mara, la fille de Welkir. Elle s'était glissée dehors par la porte de derrière et le regardait depuis l'angle de la façade. Il se leva tranquillement et marcha vers elle.

« Que t'a dit Slubil ? » souffla-t-elle.

Asir haleta et la saisit coléreusement aux épaules. « Ne le sais-tu pas ?

— Non ! Lâche-moi ! Tu me fais mal. J'ai courté Tokra, c'est vrai, mais de toute manière il ne m'aurait rien dit. »

Il la relâcha, tout en jurant entre ses dents.

« Il fallait que tu implores ton châtement à un moment ou à un autre, siffla-t-elle. Je savais que si tu attendais trop longtemps, tu serais trop faible après ce supplice pour seulement t'en aller. »

Il la traita d'un nom ordurier.

« Ingrat ! cria-t-elle. Dire que je t'ai acheté un hüffen !

— Hein ?

— Tokra m'a fait cadeau d'une phrase rituelle, et avec, je t'ai acheté un hüffen. Je ne sais pas si tu t'en rends compte, mais tu es parfaitement incapable d'atteindre les collines. »

Une rage folle envahit Asir. « Tu as couché avec Tokra ! aboya-t-il.

— Tu es jaloux ! répliqua-t-elle avec un rire moqueur.

— Comment pourrais-je être jaloux ? Je te hais !

— Très bien. Dans ces conditions, je garde le hüffen.

— Garde-le ! gronda-t-il. De toute manière je n'en ai pas besoin, car je n'irai pas dans les collines.

— Mais il faut que tu y ailles, imbécile ! haleta-t-elle. Sinon, ils te tueront. »

Il fit demi-tour, se sentant soudain très faible. Elle lui agrippa le

bras, essayant de le retenir. « Asir, prends le hüffen et *pars* !

— Je pars, grogna-t-il, mais pas pour les collines. Je vais aux caves. »

Il se dégagea et s'éloigna, mais elle se mit à trotter à son côté, essayant toujours de le retenir. « Imbécile ! Les caves sont sacrées ! Les prêtres en gardent l'entrée, et le Dormeur protège l'intérieur. Tu seras tué si tu essaies d'y pénétrer, et si par hasard tu insistes, c'est le Conseil qui te tuera demain.

— Au diable le Conseil ! jeta-t-il d'un ton hargneux. Je ne suis pas un citadin pleurnicheur. Je suis né dans les collines, et mon père avant moi était un renégat. Les membres du Conseil n'ont pas le droit de me juger. Par contre, *moi* je peux *les* juger. »

En même temps qu'il prononçait ces mots d'une voix véhémence, il réalisait leur folie. Il s'attendait à de la réprobation méprisante de la part de Mara, mais elle se contenta de se pendre à son bras et de continuer d'argumenter avec lui. Il l'avait entraînée jusqu'à une douzaine de maisons de celle de son père. La voix de la jeune fille avait perdu toute son arrogance et elle implorait presque :

« Je t'en prie, Asir. Va-t'en ! Écoute-moi ! Je suis même décidée à partir avec toi – si tu veux de moi, bien entendu. »

Il eut un rire amer. « Les restes de Tokra ! »

Elle le frappa durement sur la bouche. « Tokra est un vieillard impotent. Son arthrite ne lui permet pas de se déplacer. Tu es un idiot ! Pour toi, je me suis assise sur ses genoux et j'ai embrassé son crâne chauve.

— Alors, pourquoi t'a-t-il fait cadeau d'une phrase rituelle ? demanda-t-il avec raideur.

— Parce qu'il m'aime bien.

— Tu mens ». Il pressa coléreusement le pas.

« Très bien. Va aux caves. Je vais prévenir mon père et on te chassera avant même que tu aies franchi la moitié de la distance. »

Elle lâcha son bras et s'immobilisa. Asir hésita. Il savait qu'elle ferait ce qu'elle avait dit. Il revint vers elle lentement et noua ses mains enflées autour de sa gorge. Elle ne tenta pas de se défendre.

« Je vais t'étrangler et te laisser allongée ici », siffla-t-il.

Le visage de Mara n'était qu'une ombre dans l'obscurité, mais il put distinguer son sourire froid.

« Tu ne le feras pas car tu m'aimes, Asir de Franique. »

Il laissa tomber ses mains et jeta un juron grossier. Elle gloussa et prit son bras.

« Viens. Allons chercher le hüffen », dit-elle.

*Pourquoi pas ?* pensa Asir. *Il pouvait prendre son hüffen et l'emmener, elle aussi.* Il l'abandonnerait à quelques milles du village et décrirait un arc de cercle, puis se dirigerait vers les caves. Elle s'appuya contre lui tandis qu'ils revenaient en arrière, passaient devant la maison de son père et se faufilaient jusqu'aux champs proches en longeant la rangée d'habitations. Phobos était suspendu bas à l'ouest, et son petit disque luisait d'une faible lueur dans l'obscurité.

Ils s'approchèrent d'une grosse ombre immobile dans les ténèbres et Asir entendit le bruit de la respiration du hüffen. L'animal sentit leur approche et émit un son bas et plaintif tandis que ses grandes ailes se mettaient à frémir doucement. L'animal appartenait à une espèce native de Mars, et n'offrait aucune ressemblance avec les bêtes que les anciens avaient ramenées avec eux du ciel. Son dos était recouvert d'une mince carapace pareille à celle d'un scarabée, mais son ventre était doux et poreux. L'animal absorbait la nourriture par la partie inférieure de son corps, en se couchant dessus. Les ailes étaient faites d'une charpente osseuse fragile recouverte d'une sorte de parchemin. L'être ne comportait pas de tête ni de cerveau centralisé, ses fonctions nerveuses étant dispersées.

\*

\*\*

La grande créature n'émit aucune protestation lorsqu'ils grimpèrent sur son large dos et se sanglèrent avec les courroies assujetties à des trous percés dans sa mince et dure carapace. Les poumons du hüffen se remplirent lentement d'une énorme quantité d'air, ce qui obligea les cavaliers à se lever afin de ne pas être coincés entre les vastes sacs à air latéraux.

La taille d'un hüffen gonflé atteignait environ quatre fois celle de l'animal vide d'air. Quand le plein d'air était fait, la créature se

rétractait et ses muscles se comprimaient jusqu'à ce qu'un léger sifflement se fasse entendre à l'arrière.

Prêt au décollage, le hüffen attendit, les ailes déployées.

Mara tira sur un anneau qui traversait la chair de son flanc. Il y eut un son bref puis une secousse, et le propulseur à réaction naturel s'éleva dans les airs et vira pour prendre le vent. Sa première réserve d'air épuisée, il la renouvela et se jeta à nouveau en avant. La conduite était saccadée, car chaque éructation de l'arrière provoquait une rude embardée. Ils laissèrent le hüffen choisir sa propre route tandis qu'il gagnait de l'altitude. Puis Mara tira sur une des rênes d'ailes et la créature obliqua pour planer vers les collines, à peine perceptibles dans l'obscurité.

Asir était assis derrière Mara, un sourire sardonique aux lèvres, tandis que le vent sifflait autour d'eux. Il attendit qu'ils se soient suffisamment éloignés du village ; puis il prit doucement les épaules de la jeune fille dans ses mains. Prenant cela pour un geste affectueux, elle se laissa aller contre lui et appuya sa tête brune contre l'épaule d'Asir. Il l'embrassa – en même temps que sa main se glissait avec précaution jusqu'au couteau qu'elle portait à la ceinture. Malgré ses doigts engourdis, il réussit à s'en emparer et en appuya légèrement la pointe contre la gorge de la jeune fille, qui hoqueta. Avec son autre main, il lui empoigna la chevelure.

« Maintenant, fais descendre le hüffen, ordonna-t-il.

— Asir !

— Vite ! aboya-t-il.

— Que veux-tu faire ?

— Te laisser ici et faire demi-tour jusqu'aux caves.

— Non ! Ne m'abandonne pas ici en pleine nuit ! »

Il hésita. Il y avait des êtres rampants dans la plaine cimmézienne, des animaux sauvages qui considéreraient la jeune fille abandonnée de Welkir comme un délicieux cadeau du hasard, un délice gustatif d'une qualité dont ils avaient rarement l'occasion de se régaler. Au-dessus du sifflement du vent, il lui arrivait parfois d'entendre un hurlement qui montait du comité d'accueil qui, sous eux, attendait son dîner.

« Très bien, grogna-t-il à contrecœur. Dirige le hüffen vers les caves. Mais si tu pousses un seul cri, je te tranche la gorge. » La pointe de la

lame quitta la gorge de Mara mais vint s'appliquer dans son dos.

« S'il te plaît, Asir ! Non ! implora-t-elle. Dirigeons-nous vers les collines. Pourquoi veux-tu aller aux caves ? À cause de Tokra ? »

Il lui piqua le dos jusqu'à ce qu'elle crie. « Que Tokra soit damné, et toi avec lui, gronda-t-il. Demi-tour !

— Mais pourquoi ?

— Je veux ranimer le souffle du Grand Vent.

— Tu es fou ! Les esprits des anciens vivent dans les caves.

— Je veux ranimer le souffle du Grand Vent, répéta-t-il avec entêtement. Si tu ne fais pas demi-tour, menaça-t-il, je t'abandonne ici et je pars seul. »

Après un moment d'hésitation, elle tira sur une rêne d'aile et le hüffen amorça un virage majestueux. Ils dépassèrent d'un mille la lisière sud du village et poursuivirent leur course vers le cloître où les prêtres de Big Joe gardaient l'entrée des caves. Le cloître était perceptible devant eux grâce à la faible luminescence qui s'échappait de ses fenêtres.

« Fais-en le tour une fois, ordonna-t-il.

— Tu ne pourras pas entrer. Ils te tueront. »

C'était bien ce qu'il craignait. Personne n'avait jamais violé l'entrée du cloître, et seuls pouvaient y pénétrer librement les prêtres qui apportaient de petits animaux pour les offrir en sacrifice au grand Dormeur. Etant donné qu'aucun étranger n'avait jamais osé s'approcher de la bâtisse, les gardes ne s'attendaient certainement pas à ce que quelqu'un le fît un jour. Il était exclu qu'ils fussent en état d'alerte.

Le cloître était un bâtiment quadrangulaire construit autour d'une cour intérieure au centre de laquelle s'élevait une petite tour de pierre. On accédait aux caves depuis l'intérieur de la tour. Dans la faible clarté dispensée par Phobos, assisté de la lueur jaunâtre qui filtrait des fenêtres du cloître, Asir scruta la cour tandis qu'ils en faisaient le tour à faible altitude. Elle paraissait vide.

« Fais atterrir le hüffen tout près de la tour, ordonna-t-il.

— Asir, je t'en supplie...

— Obéis' ! »

Le hüffen plongea rapidement, opéra une ressource, sauta la

muraille extérieure du cloître et piqua vers la cour. Il se posa avec un cahot brutal et se mit à geindre doucement.

« Vite ! souffla Asir. Déboucle tes courroies et descends.

— Non. Je ne veux pas. »

La pointe du couteau dans son dos la fit vivement changer d'avis, ils se laissèrent rapidement glisser sur le sol, et Asir donna un coup de pied dans le flanc du hüffen. La créature aspira l'air et bondit à la verticale.

Des visages effrayés se pressaient aux fenêtres éclairées donnant sur la cour intérieure du cloître. Quelqu'un cria un qui-vive. Asir bondit jusqu'à la porte de la tour et l'ouvrit d'une poussée brutale. Contrainte maintenant de partager les mêmes dangers que lui, Mara le suivit sans discuter. Ils gravirent quelques marches qui menaient à un palier. Une torche brûlait, maintenue par une applique scellée dans le mur. Le gardien qui était assis sous la torche les regarda avec un air de totale surprise, puis il tendit la main pour saisir son arme, une courte massue dont l'extrémité renflée était hérissée de pointes. Asir lui donna un coup de pied sauvage qui l'atteignit à la tempe, puis il traîna son corps inerte jusqu'à l'extérieur de la tour. Des hommes tenant des torches couraient en tous sens dans la cour. Asir referma en la claquant la lourde porte de métal et en poussa les verrous.

Des poings battirent frénétiquement la porte, puis le bruit cessa. Mara regarda Asir avec effroi. Il s'attendait à-ce qu'elle lui adressât un petit discours coléreux, mais elle se contenta de s'adosser au mur et de haleter. La bouche noire de l'escalier menant aux caves béait sous eux – gorge de pierre qui conduisait aux entrailles de Mars et au royaume du monstre, Big Joe. Asir regarda Mara d'un air pensif. Il se sentait navré pour elle.

« Je puis te laisser ici, proposa-t-il, mais il va falloir que je t'attache. »

Elle humecta ses lèvres et regarda successivement l'amorce de l'escalier et la porte que les gardiens avaient recommencé à battre de leurs poings, tout en poussant des lamentations frénétiques. Elle secoua la tête.

« J'irai avec toi.

— Les prêtres ne t'inquiéteront pas s'ils voient que tu es prisonnière.

— J’irai avec toi. »

Cela lui apporta une bouffée de joie – mais il fut pris en même temps de colère contre lui-même en raison même de cette joie. Après tout, ce n’était qu’une fille arrogante et méchante, et traîtresse de surcroît. Elle avait menti en ce qui concernait Tokra. Il grommela quelque chose d’indistinct, saisit la torche et entreprit de descendre les marches. Quand il entendit qu’elle le suivait, il se rappela soudain la massue hérissée de pointes et jeta un regard pardessus son épaule.

Comme il s’en était douté, elle tenait la massue à la main. La pointe de l’extrémité n’était qu’à trente centimètres de son dos. Ils s’entre-regardèrent, et elle sourit de son sourire plein d’assurance.

« Tiens, dit-elle en tendant l’arme d’une façon tout à fait naturelle, tu en auras peut-être besoin. »

Ils se regardèrent à nouveau, mais d’une manière toute différente. Perplexe, Asir secoua la tête et reprit sa descente vers les caves. Les gardiens, derrière eux, continuaient à battre la porte de leurs poings. La cage de l’escalier était humide et froide, et l’obscurité les enveloppait comme un linceul. Ils descendirent en silence et, après cinq mille marches, Asir cessa de compter.

Quelque part dans les profondeurs, Big Joe dormait de son sommeil vigilant. Asir se demanda avec inquiétude combien de temps cela prendrait aux gardiens pour abattre la porte. Il leur faudrait impérativement avoir dépassé Big Joe lorsque les prêtres dévaleraient les marches à leur poursuite. Il y avait une possibilité d’éviter le monstre – de cela il était certain. Cela impliquait la connaissance d’une série de vingt-quatre chiffres, et une partie d’un rituel volé lui avait permis de les apprendre par cœur. Mais comment se servir de ces chiffres – là était la question. Il imagina vaguement qu’il fallait les énoncer à voix haute devant l’entrée intérieure.

La jeune fille marchait maintenant à sa hauteur, et il devina qu’elle tremblait. Mais son regard à lui était vif et nerveux tandis qu’il scrutait chaque mare d’ombre, chaque recoin et crevasse le long de la muraille qui bordait l’escalier. Le silence n’était rompu que par le bruit de leur pas, et l’obscurité dégageait une odeur de moisi. La torche n’éclairait que faiblement.

« Je t’ai dit la vérité en ce qui concerne Tokra », jeta soudainement



Mara.

Asir fronça les sourcils mais il continua sa progression sans rien dire, embarrassé par sa jalousie antérieure. Ils continuèrent à descendre les marches en silence.

Soudain, elle s'arrêta. « Regarde », souffla-t-elle en montrant quelque chose devant eux.

Asir abrita la flamme de la torche derrière sa paume, regarda sous lui et aperçut une faible lumière. « C'est le bas de l'escalier », murmura-t-il.

La lumière était faible et diffuse, et projetait un léger éclat verdâtre. Asir souffla la torche et la jeune fille aussitôt protesta.

« Comment pourrions-nous remonter ? » dit-elle.

Il eut un rire sans joie. « Et qu'est-ce qui te fait croire que nous remonterons ? »

Elle gémit et s'accrocha à son bras, mais néanmoins continua à le suivre alors qu'il marchait vers l'origine de la lumière. L'escalier aboutissait à l'entrée d'un long corridor dont la voûte était faiblement lumineuse. Effrayés, le visage pâle, ils s'arrêtèrent sur la dernière marche et regardèrent droit devant eux. Mara avala sa salive et mit une main devant ses yeux.

« Big Joe ! » murmura-t-elle d'une voix terrorisée.

Au bout du corridor, il y avait une porte qui ouvrait sur une vaste salle. Big Joe était assis au milieu de la pièce, dormant de son sommeil immémorial, entouré d'un monticule d'os brisés et blanchis. C'était une créature de métal, deux fois haute comme Asir, qui avait visiblement été conçue pour tuer. Elle avait des mains à trois doigts garnis de griffes luisantes et acérées, et une tête monstrueuse qui ressemblait à celle d'un loup martien, avec de longs et redoutables crocs d'argent. Pourquoi une créature de métal aurait-elle des crocs, sinon pour déchiqueter et pour tuer ?

Le monstre dormait accroupi, attendant l'arrivée des intrus.

Asir entraîna la jeune fille le long du corridor. Aussitôt une voix bourdonna, venant de nulle part :

« Si vous êtes venus pour piller, allez-vous-en. »

Asir se raidit et regarda autour de lui. Mara poussa un gémissement.

« Demeure près de l'escalier », lui dit Asir en la repoussant avec

fermeté. Elle obéit et revint sur ses pas.

Asir marcha lentement vers l'entrée de la salle où Big Joe attendait. Devant lui, à l'autre extrémité de la pièce, il pouvait voir une autre porte. Le travail du monstre consistait apparemment à empêcher les intrus d'approcher des caves intérieures où, selon les chants rituels, se trouvait le mécanisme de commande qui permettait de ranimer le souffle du Grand Vent.

Alors qu'Asir atteignait le milieu du corridor, la voix se fit à nouveau entendre, mais cette fois elle se mit à réciter une sorte de mélodie : « *Big Joe vous tuera, Big Joe vous tuera, Big Joe vous tuera...* »

Asir pivota lentement sur lui-même, cherchant l'origine de la voix. Il crut comprendre qu'elle émanait d'un disque noir fixé au mur. Sans doute une de ces machines parlantes dont parlait le rituel...

Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas de l'entrée de la salle, la voix se tut. Asir s'immobilisa et regarda le monstre. Puis il prit une profonde inspiration et commença à chanter les vingt-quatre chiffres d'une voix tremblante mais forte. Big Joe demeura immobile et accroupi, et rien ne se passa. Asir franchit le seuil de la porte.

Big Joe émit un rugissement assourdissant, puis il se dressa avec un grincement métallique et marcha lourdement vers la porte, ses mains griffues étendues devant lui et ses yeux étincelant furieusement. Asir poussa un cri et fit vivement demi-tour.

Il aperçut Mara étendue au pied de l'escalier. Elle s'était évanouie. Luttant contre l'impulsion qui le poussait à sauter par-dessus elle et à s'enfuir, il se pencha pour la soulever.

Mais il réalisa soudain qu'il n'était pas poursuivi. Il jeta un regard par-dessus son épaule. Big Joe avait regagné sa place et repris sa position antérieure, et il donnait l'impression de s'être à nouveau assoupi. Perplexe, Asir revint vers la porte de la salle.

« Si vous êtes venus pour piller, allez-vous-en. »

Asir continua à avancer avec précaution.

« Big Joe vous tuera, Big Joe vous tuera, Big Joe vous tuera... »

Il récupéra la massue sur le sol et s'engagea furtivement dans la zone de silence. Cette fois, il s'arrêta sur le seuil de la porte. Lentement, il tendit la massue jusqu'à ce que son extrémité se trouve à l'intérieur de la salle. Rien ne se passa. Il fit un pas de plus et agita la massue en tous

sens. Big Joe demeura immobile.

Alors, Asir toucha le sol de la salle avec la pointe de la massue. Le monstre rugit et entreprit de se redresser. Asir lâcha la massue et fit un bond en arrière, le cuir chevelu plein de picotements. Mais Big Joe reprit aussitôt sa position accroupie.

Combattant l'envie de fuir qui le tenaillait, Asir tendit le bras, ramassa la massue et en appuya à nouveau la pointe contre le sol. Cette fois, rien ne se passa. Il baissa les yeux. La pointe de la massue reposait contre une dalle de teinte grise, juste à gauche de l'entrée. Le sol de la salle ressemblait à un vaste échiquier gris et blanc. Asir toucha une autre dalle grise, et cette fois le monstre réagit immédiatement.

Après un moment de réflexion, Asir entreprit de toucher chaque dalle qu'il pouvait atteindre depuis le corridor. La plupart d'entre elles amenèrent une réaction de la part de Big Joe, mais il en trouva quatre qui le laissèrent indifférent. Asir s'agenouilla dans l'entrée pour les observer de près. La première ne comportait aucune marque. La deuxième avait un point en son centre. La troisième en comportait deux, et la quatrième trois, dans l'ordre de leur éloignement de la porte.

Il se releva, pénétra à nouveau dans la salle et se planta au milieu de la première des dalles grises. Big Joe ne bougea pas. Asir fit un pas en diagonale vers la gauche, un autre tout droit, un troisième en diagonale vers la droite. Il s'immobilisa, debout au centre de la dalle, et regarda le Dormeur en tremblant. Il se trouvait maintenant à plus d'un mètre de la porte !

S'étant assuré que le monstre dormait toujours, il s'accroupit et scruta les dalles suivantes. Il regarda longtemps, mais ne vit pas d'autres marques. Les points étaient-ils une coïncidence ?

Il tendit la massue en avant mais la ramena aussitôt. Il était trop près du Dormeur pour se permettre de commettre une erreur. Il se releva et regarda attentivement autour de lui, notant chaque détail de la salle et plus particulièrement du sol dallé. Il compta les rangées de dalles – il y en avait vingt-quatre dans chaque sens.

Vingt-quatre... Et la série de chiffres, qui de quelque manière permettait de traverser la salle sans danger, était également de vingt-

quatre. Il fronça les sourcils et récita la série pour lui-même – 0,1, 2,3, 3,3, 2,2, 1...

Les quatre premiers chiffres – 0,1, 2,3. Et les dalles – la première ne comportait pas de point, la deuxième en avait un, la troisième deux, la quatrième trois. Mais les quatre dalles ne se trouvaient pas en ligne droite, et il n'y en avait aucune de repérée au-delà de la quatrième. Il revint sur ses pas, franchit l'entrée et étudia à nouveau les dalles à partir de la porte.

Mara avait repris connaissance mais elle était encore étourdie. Elle l'appela d'une voix faible. Il lui répondit d'un ton rassurant et revint à sa tâche.

« La première dalle, puis à gauche en diagonale, puis tout droit, puis à droite en diagonale... »

0,1, 2,3, 3.

Une idée jaillit dans son esprit. Il avança jusqu'à la deuxième dalle, puis tendit la massue aussi loin qu'il le put et toucha la dalle placée en diagonale à droite de la quatrième. Big Joe demeura immobile mais se mit à parler, et les cheveux d'Asir se hérissèrent au son de cette voix mugissante.

« Si l'intrus commet une erreur, Big Joe le tuera. »

Tous les nerfs tendus, prêt à refluer de toute la vitesse de ses jambes vers le corridor, Asir toucha à nouveau la dalle. Le monstre immobile répéta son cruel avertissement.

Asir tenta d'atteindre la dalle placée diagonalement à droite de la quatrième, mais il ne pouvait le faire sans mettre le pied sur la troisième. Prenant une profonde inspiration, il fit un pas en avant et tendit la massue, le regard braqué sur Big Joe. La pointe de la massue toucha le sol.

« Si l'intrus commet une erreur, Big Joe le tuera. »

Néanmoins, le monstre demeura immobile.

A partir de la première dalle, le chemin allait à gauche, puis tout droit, puis à droite trois fois. Or, après zéro, les chiffres étaient 1,2, 3,3, 3. Apparemment, il avait trouvé la clef. Un signifiait une dalle vers le sud-est ; deux voulait dire sud ; et trois sud-ouest. En frissonnant, il se plaça sur la quatrième dalle, là où le monstre avait rugi son premier avertissement. Il regarda la porte, puis Big Joe. À partir de

maintenant, s'il continuait à avancer et commettait la moindre erreur, les mains griffues le saisiraient et le déchireraient avant qu'il puisse regagner le corridor.

Asir hésita. Il y avait deux solutions – soit faire demi-tour, soit jouer sa vie sur la confiance qu'il plaçait en sa tentative. Mara avait recommencé à l'appeler.

« Viens jusqu'à l'entrée de la salle », dit-il.

Elle se leva et courut dans sa direction. Horrifié, il comprit qu'elle allait pénétrer dans la salle. Il l'arrêta d'un cri : « Non ! » Il ajouta d'une voix véhémence : « Ne dépasse pas l'entrée ! Ne pose pas le pied sur les dalles ! »

Lentement, elle retira le pied qu'elle s'apprêtait à poser sur une dalle dangereuse. « Tu ne peux pas entrer ici si tu ne connais pas la clef », dit-il.

Elle le fixa un instant puis tourna la tête et regarda nerveusement par-dessus son épaule. « Ils ne sont pas loin, dit-elle. Je les entends qui dévalent les marches. »

Asir jura doucement entre ses dents. Maintenant, il lui *fallait* aller de l'avant.

« Ne bouge pas, dit-il. Dans un moment, je te dirai comment me suivre. »

Il avança jusqu'à la dernière dalle qu'il avait testée. Les chiffres suivants étaient 2,2, ce qui signifiait : tout droit. Mais ces chiffres allaient l'amener à portée des longs bras de la sentinelle meurtrière. Il frissonna en regardant les ossements broyés répandus sur le sol. Certains étaient les restes des petits animaux sacrifiés lancés par les prêtres, mais il y-en avait aussi d'autres – des ossements humains.

Il n'avait testé qu'une seule fois le chiffre 2, à proximité de la porte. S'il commettait une erreur, il n'aurait plus la possibilité de s'échapper. Par conséquent, il était inutile de s'embarrasser plus longtemps de la massue.

Il mit le pied sur la dalle suivante et ferma les yeux.

« Si l'intrus commet une erreur, Big Joe le tuera. »

Il rouvrit les yeux et poussa un soupir de soulagement.

« Asir ! Ils se rapprochent ! »

Il écouta durant quelques secondes, et entendit dans le lointain un

faible murmure de voix coléreuses. « Bien, dit-il calmement. Ne pose les pieds que sur les dalles que je t'indiquerai. Tu vois la grise, à gauche de l'entrée ? »

Elle tendit le doigt. « Celle-ci ?

— Oui. Place-toi dessus. »

La jeune fille obéit, puis elle regarda craintivement la monstrueuse sentinelle. Asir la guida vers lui. « À gauche en diagonale – tout droit – à droite en diagonale. Maintenant, ne sois pas effrayée quand il parlera... »

Mara continua à avancer jusqu'à ce qu'elle se trouve à une dalle derrière lui. Sa courte respiration oppressée se mêlait au bruit augmentant qui provenait de l'escalier. Asir jeta un coup d'œil à Big Joe, remarquant pour la première fois que quelque chose de rouge-brun colorait ses mâchoires d'acier. Il frissonna.

Le redoutable jeu d'échecs se poursuivit, un pas précautionneux à la fois, avec la jeune fille qui le suivait à une dalle de distance. Qu'arriverait-il si elle s'évanouissait à nouveau et s'effondrait sur une dalle piégée ? Leur progression les amena à moins de cinquante centimètres des griffes mortelles de Big Joe.

Levant la tête, Asir vit bouger les yeux du monstre. Il les suivait du regard et les scruta alors qu'ils passaient à sa hauteur. Asir sentit un froid glacial l'envahir.

« Nous ne sommes pas venus pour piller », dit-il d'une voix tremblante.

Le regard de Big Joe était fixe et vigilant.

« L'air déserte le monde et s'échappe dans l'espace. »

Le monstre demeura silencieux.

« Vite ! » souffla Mara. Leurs poursuivants gagnaient rapidement du terrain et ils se trouvaient maintenant à proximité du corridor. L'avance d'Asir et de Mara se trouvait maintenant ralentie car le jeune voleur avait parfois besoin de réciter l'entière série de chiffres afin d'être sûr de ne pas se tromper, et de se retourner afin de compter les dalles et de s'assurer que son prochain pas ne lui serait pas fatal.

« Ils ne s'aventureront certainement pas dans cette salle, dit-il, un peu pour se rassurer lui-même.

— Et s'ils le font néanmoins ?

« *Si l'intrus commet une erreur, Big Joe le tuera*, récita Big Joe au moment où Asir faisait un nouveau pas en avant.

— Plus que huit dalles, murmura Asir qui s'immobilisa pour compter à nouveau.

— Asir ! Ils s'engouffrent dans le corridor ! »

Il avait entendu le vacarme, et il se retourna pour voir un groupe d'hommes en robe bleue foncer vers l'entrée de la salle. Mais à proximité de l'entrée les prêtres s'immobilisèrent – contemplant l'in vraisemblable : deux intrus qui avançaient tranquillement par-delà leur dieu-démon. Des murmures excités s'élevèrent parmi eux. Asir fit un nouveau pas en avant. Big Joe récita à nouveau son monotone avertissement : « *Si l'intrus commet une erreur...* »

\*

\*\*

En entendant parler leur divinité, les prêtres de Big Joe cessèrent leurs murmures et reculèrent de quelques pas. Mais l'un d'entre eux, plus impulsif que les autres, se mit à crier : « Tue les intrus, Big Joe ! Déchire-les avec tes griffes ! »

Asir jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit deux des gardiens qui se précipitaient vers l'entrée de la salle, la lance haute. Si la pointe de l'une d'elles touchait une dalle piégée...

Il fit demi-tour et rugit : « Arrêtez ! » Les deux prêtres s'immobilisèrent. Se demandant en un éclair si cela aurait pour résultat sa mort soudaine, Asir posa légèrement une main sur l'énorme bras d'acier de Big Joe, puis il s'adossa au gigantesque corps métallique. Les énormes yeux du robot étaient braqués sur lui, mais Big Joe ne bougea pas.

Les deux hommes armés de lances frissonnèrent et demeurèrent bouche bée devant la familiarité du voleur vis-à-vis de leur dieu monstrueux. Puis, lentement, ils reculèrent.

Continuant à bluffer, Asir regarda Big Joe et dit d'une voix forte : « S'ils jettent leur lance ou essaient d'entrer, tue-les, Big Joe. »

Il tourna le dos à la foule des prêtres et poursuivit sa progression prudente. Encore cinq. Quatre. Trois. Deux...

Il s'immobilisa un instant pour jeter un coup d'œil à la salle voisine. Elle contenait une machinerie luisante – silencieuse – et de vastes panneaux constellés d'une multitude de disques blancs et de cadrans. Son cœur manqua un ou deux battements. Si c'était cela la magie qui contrôlait le souffle du Grand Vent, alors il n'y avait aucun espoir de pouvoir un jour le ranimer.

Il franchit le seuil de la pièce, Mara sur ses talons. Immédiatement, le rugissement sourd qui était la voix de Big Joe se fit entendre :

« L'identité des deux technologues est enregistrée. Dorénavant, ils pourront pénétrer ici impunément. Big Joe est chargé de poser la question suivante : Pourquoi les technologues se trouvent-ils ici alors que le temps n'est pas encore venu ? »

Asir et Mara se retournèrent et virent que la tête du grand robot était tournée dans leur direction. Asir vit aussi qu'une petite foule s'était à nouveau approchée de la porte de la salle dallée. Non des prêtres, mais des gens du village.

Il les regarda et reconnut parmi eux le chef du village, Welkir, le père de Mara, trois autres Sages et... Slubil, l'exécuteur qui l'avait cloué au poteau par les poignets.

« Père ! N'approche pas ! »

Welkir demeura silencieux, les regardant. Puis il tourna la tête vers le chef du village et lui murmura quelque chose à l'oreille. À son tour, le chef du village parla bas à l'oreille de Slubil. L'exécuteur hocha la tête d'un air farouche et dégagea une courte hache de l'anneau qui pendait à sa ceinture. Il franchit l'entrée, son pied gauche frappant la dalle zéro. Il regarda Big Joe et constata que le monstre demeurait immobile-Il adressa une grimace à ceux qui se trouvaient derrière lui puis jeta hargneusement à l'intention d'Asir :

« Ton châtiment a été modifié, voleur.

— N'essaie pas de traverser la salle, Slubil ! » cria Asir.

Slubil cracha avec mépris, brandit sa hache et s'avança. Big Joe naquit à nouveau dans une explosion de furie, et son rugissement résonna dans la cave comme le tonnerre. Slubil s'immobilisa en tremblant, puis stupidement brandit sa hache.

La gorge d'Asir se contracta lorsque les terribles griffes s'abattirent, et il se retourna vivement pour ne pas contempler l'horrible spectacle.



Le hurlement de Slubil s'interrompit brusquement, remplacé par un bruit d'arrachement puis par une série de craquements sourds. Mara poussa un cri strident et ferma les yeux. Il y eut deux bruits sourds séparés lorsque Big Joe jeta le cadavre de Slubil sur le sol.

Les prêtres et tous les gens du village – à l'exception de Welkir – avaient reflué jusqu'aux premières marches de l'escalier. Welkir était tombé sur les genoux et il se couvrait le visage de ses mains.

« Mara ! gémit-il. Ma fille !

– Va-t'en, père ! » cria-t-elle.

Abasourdi, le vieillard tituba le long du corridor en direction de l'escalier. Lorsqu'il eut franchi l'emplacement où le premier avertissement s'était fait entendre, Big Joe bougea à nouveau et se tourna vers Asir et vers Mara qui reculèrent vivement et se réfugièrent dans la salle qui contenait l'étrange machinerie. Big Joe s'ébranla lourdement et marcha vers eux.

Asir regarda fébrilement autour de lui, à la recherche d'une issue par où fuir, mais le monstre s'immobilisa sur le seuil de la pièce. Il parla à nouveau – bourdonnement mécanique pareil à un rituel appris par cœur :

« Big Joe est chargé d'annoncer ses fonctions, afin d'aider à la compréhension des technologues. Sa première fonction consiste à s'opposer à l'intrusion d'organismes destructeurs à l'intérieur des caves contenant l'équipement de contrôle de la réaction de fusion qui permet de renouveler périodiquement l'oxygène atmosphérique. Sa deuxième fonction est de guider les technologues vers les enregistrements qui contiennent les informations dont ils pourraient avoir besoin. Sa troisième fonction est d'obéir aux directives données par les technologues, dans la mesure où ces directives entrent dans le cadre de ses possibilités limitées. »

Asir regarda la puissante créature et eut conscience pour la première fois du fait qu'elle n'était pas vivante – qu'elle n'était qu'une machine créée par les anciens pour accomplir des tâches spécifiques. En dépit du sang frais qui maculait ses griffes et ses mâchoires, Big Joe n'était pas plus coupable de la mort de Slubil que ne l'aurait été un moulin à broyer entre les meules duquel l'exécuteur sadique serait tombé.

Peut-être les anciens avaient-ils été cruels sans nécessité en créant

un tel gardien – mais sans doute l’avaient-ils créé ainsi pour qu’il *ressemblât* à un destructeur et pour donner un avertissement sévère aux pillards éventuels. Regardant la machinerie autour de lui, Asir comprit vaguement la raison de l’apparence de Big Joe. De tels métaux signifiaient la richesse pour les fabricants d’épées, les forgerons et les pillards de toute sorte.

\*

\*\*

Asir se redressa et s’adressa à la machine.

« Apprends-nous comment ranimer le souffle du Grand Vent.

— Enseigner ne fait pas partie des fonctions imparties à Big Joe. Je suis chargé de dire ce qui suit : l’action de renouvellement de l’oxygène atmosphérique ne devra pas commencer avant l’an 6000 de Mars, en temps calculé selon les standards des constructeurs de l’installation. »

Asir fronça les sourcils. Les années n’étaient plus décomptées depuis longtemps – on se contentait de les baptiser en l’honneur des chefs qui gouvernaient les villages. « Combien d’années reste-t-il à courir avant l’an 6000 de Mars ? » demanda-t-il.

Big Joe cliqueta comme une machine à additionner. « Douze, technologue », répondit-il.

Asir contempla à nouveau la machinerie compliquée. Douze années suffiraient-elles pour qu’il apprît à la faire fonctionner ? Cela semblait impossible.

« Comment pouvons-nous commencer à apprendre ? demanda-t-il.

— Ceci est une salle d’instruction, dans laquelle vous pourrez, étudier les enregistrements. Les mécanismes de commande sont installés dans la salle la plus profonde. »

Asir fronça à nouveau les sourcils. Puis il marcha jusqu’à l’extrémité de la salle où une autre porte s’ouvrait sur... *une autre antichambre où un autre Big Joe attendait* ! Tandis qu’il approchait, le second robot parla :

« Si l’intrus ne possède pas les connaissances requises, Big Oswald le tuera ! »

Muet d’épouvante, Asir revint dans la salle à la machinerie

compliquée et s'appuya lourdement contre un des panneaux constellés de cadrans. Le panneau s'illumina et une voix enregistrée au ton courtois commença à débiter quelque chose où il était question « du rôle du président Shell dans la huitième guerre mondiale ». Il s'écarta du panneau et s'approcha de Mara qui était assise sur le socle d'une lourde machine. La jeune fille avait un air renfrogné.

« Qu'est-ce qui te fait ricaner ? demanda-t-elle.

— Nous n'en sommes qu'au premier degré, grommela-t-il, son esprit visualisant une succession interminable de salles. Il nous faut apprendre la magie des anciens avant de pouvoir passer dans la pièce suivante.

— Les anciens n'étaient pas si forts que ça, répondit-elle en haussant les épaules. Regarde cette fresque sur le mur. »

Asir regarda, et vit seulement un étrange entrelacs de cercles autour d'une tache jaune, brillante, qui aurait pu être le soleil. « Et alors ? demanda-t-il.

— Mon père m'a tout appris au sujet des planètes, dit-elle. Ceci est supposé représenter la façon dont elles tournent autour du soleil.

— Et qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il y a une planète de trop, dit-elle. Chacun sait qu'il y a seulement une ceinture d'astéroïdes entre Mars et Vénus. Or, le dessin montre une planète à cet endroit. »

Asir haussa les épaules avec indifférence, intéressé seulement par la machinerie. « Ne peux-tu leur permettre une simple petite erreur ?

— Je suppose que si. » Elle se tut, regardant tristement dans la direction où son père avait disparu. « Qu'allons-nous faire maintenant ? »

Asir réfléchit un long moment. Puis il parla, s'adressant à Big Joe. « Tu vas venir avec nous jusqu'au village. »

Le grand robot demeura un instant silencieux, puis il répondit : « Il y a une contradiction apparente entre mes première et troisième fonctions. La décision incombe en priorité au technologue. »

Asir ne comprit pas cette réponse, et il renouvela son ordre. Big Joe se tourna lentement et marcha vers le corridor. Puis il s'immobilisa et attendit.

Asir eut un léger sourire. « Remontons à la surface », dit-il à Mara.

Elle se leva vivement. Ils traversèrent l'antichambre dallée, longèrent le corridor puis entreprirent la longue ascension vers la surface, Big Joe clopinant lourdement derrière eux.

« Que comptes-tu faire en ce qui concerne ton bannissement ? demanda gravement Mara.

— Attendre et voir venir. » Asir eut la vision de l'effervescence qui allait régner lorsque lui-même, Mara et Big Joe défileraient le long des rues du village jusqu'à la salle du Conseil, et il eut un petit gloussement amusé. « Je pense que je serai le prochain chef de village, dit-il. Et tous mes membres du Conseil seront des voleurs.

— Des voleurs ! s'exclama Mara. Pourquoi ?

— Parce que les voleurs ne craignent pas de dérober la connaissance des dieux – ni de devenir des technologues afin de pouvoir ranimer le souffle du Grand Vent.

— Qu'est-ce qu'un technologue, Asir ? » demanda-t-elle avec respect.

Asir la regarda. Il hésita tout d'abord à prononcer des mots qu'elle ne comprendrait pas, puis, se refusant à admettre l'ignorance de Mara, il répondit : « Je pense qu'un technologue, c'est un voleur qui dit aux dieux ce qu'ils ont à faire.

— Embrasse-moi, technologue », dit-elle d'une toute petite voix.

Big Joe s'immobilisa lourdement derrière eux et attendit tranquillement qu'ils voulussent bien reprendre leur ascension. Le grand robot dut attendre un long moment.

Traduit par Marcel Battin.

*Big Joe and the 9th generation.*

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Library Agency, Londres.

© Librairie Générale Française. 1974. pour la traduction.

## INSTINCT - Lester del Rey

*Et si l'espèce humaine ne survivait pas ? Les robots se trouveraient dans la situation paradoxale de créatures rationnelles, équipées pour agir, se reproduire et se préserver de leur propre destruction, mais ils auraient perdu avec leurs créateurs et maîtres toute raison d'être. Et ils auraient tout lieu de se poser quelques questions sur la nature de l'Homme, les raisons qui L'avaient poussé à les construire à Son Image, les causes de Sa disparition. Autant de questions qui ne pourraient trouver de réponses qu'en ressuscitant l'Homme, qu'en fabriquant à son tour, par un étonnant renversement des rôles, dans une éprouvette, un homme. Mais peut-on rebâtir un dieu mort ? Et, à supposer qu'on y parvienne, quelle contenance adopter à son égard ?*

Sentris écarta du geste le scooter qui ralentissait et allongea le pas sur le trottoir ; il était venu à pied du port des fusées et il était inutile de prendre un taxi maintenant qu'il n'était qu'à quelques pâtés de maisons des laboratoires biologiques. De plus, c'était une trop belle matinée pour la passer en voiture. Il renifla avec plaisir les sèches et propres vapeurs d'essence et écouta la musique de ses durs talons sur le ciment.

C'était bon de se retrouver avec un corps neuf.

Il n'avait guère apprécié ce qu'était devenue sa vie depuis une centaine d'années. Il laissa son regard errer de l'autre côté de la rue, vers la flamme bleue d'une lampe à souder et se rendit compte de tout le temps écoulé depuis que ses yeux n'avaient plus joui de la beauté délicate d'une flamme semblable. Même le vieux et sage cerveau qu'il avait dans la poitrine paraissait penser plus clairement à présent.

Cela valait toutes les minutes atroces qu'il avait passées sur Vénus. À de pareils moments, on comprenait comme c'était bon d'être vivant et d'être un robot.

Puis il se calma en arrivant aux vieux laboratoires biologiques. On avait en un temps dressé les plans d'un beau bâtiment neuf pour remplacer la vieille usine dans laquelle tout avait commencé quatre cents ans auparavant. Mais, d'une façon ou d'une autre, le temps avait toujours manqué. Il avait fallu près d'un siècle avant de mettre au point la méthode d'assemblage des gènes et des chromosomes qui fournit le zygote d'un simple poisson capable de se reproduire avec les poissons naturels. Un siècle de plus s'était écoulé avant qu'ils aient fabriqué Oscar, le premier cochon artificiel. Et là, ils avaient paru rester bloqués. Il semblait parfois à Sentrois qu'ils n'étaient pas plus près de recréer l'homme qu'ils ne l'avaient été au départ.

Il poussa la porte et enfila le long couloir, étudiant distraitement son reflet dans le poli des parois. C'était un bon corps. L'émail noir en était parfait et toutes les articulations de l'enveloppe métallique démontraient l'existence de nouvelles techniques et d'accessoires de luxe. Mais les antiques soucis recommençaient à s'accumuler. Il adressa un grognement à Oscar LXXII, la mascotte du labo et eut droit à un grognement en retour. Le cochon vint se rouler à ses pieds, mais il n'avait pas de temps à perdre à ces jeux. Il pénétra dans la salle principale du labo, s'imprégnant déjà des difficultés de son travail.

C'était facile de se tourmenter rien qu'à voir les nouveaux robots. Ils étaient rassemblés autour d'un objet posé sur une table, et de chacun des dos étincelants se dégageait une impression de découragement. Sentrois repoussa de côté Céquat et Besun pour s'approcher. Un regard lui suffit. La femelle du onzième couple gisait là dans la raideur étrange du protoplasme mort, un rictus sur le visage.

« Depuis combien de temps ? Et qu'est-il advenu du mâle ? » demanda Sentrois.

Céquat pivota vivement pour lui faire face. « Salut, patron ! Vous êtes en retard ! Hé ! un nouveau corps ! »

Sentrois acquiesça de la tête tandis qu'ils venaient autour de lui, mais ce fut en un débit automatique qu'il leur expliqua comment il était tombé dans une mare d'alkali sur Vénus, ce qui avait entièrement

abîmé son corps usé. « Il fallait bien que j'en attende un nouveau. De plus, la nef a été retardée pendant que nous attendions qu'atterrisse le vaisseau ultra-luminique d'Arcturus. Ils avaient découvert une douzaine de nouvelles planètes à coloniser et il leur fallait en répandre la nouvelle avant de se poser. Mais voyons, parlons de ces créatures ?

— Nous avons terminé leur éducation il y a trois jours », lui dit Céoquat. Celui-ci avait été le premier robot formé à la méthode de Sentrois pour la fabrication des gènes ; il était aussi son adjoint principal. « On espérait que vous seriez de retour à ce moment, patron. Mais... eh bien, voyez par vous-même. L'homme est encore vivant, mais pas pour longtemps. »

Sentrois les suivit dans une autre pièce et regarda par la vitre. Il détourna aussitôt les yeux. C'était encore un échec. L'homme se traînait à quatre pattes sur le plancher, retombant la moitié du temps à plat ventre, la bouche baveuse. Les sons qui sortaient de sa bouche n'avaient pas de sens.

« Tenez les nouveaux robots à l'écart », commanda-t-il. Il ne fallait pas que le public voie cela. Il n'y avait déjà que trop de protestations contre l'homo-vivification et la masse commençait à murmurer qu'il était insensé de s'occuper des formes de vie disparues. La foule paraissait avoir très peur de la légendaire silhouette de l'Homme.

« Quels résultats sur Vénus ? demanda l'un d'entre eux tandis qu'ils entamaient une dissection méticuleuse du corps de la femelle ratée pour chercher la raison de leur échec.

— Aucun. Rien qu'une rumeur de plus. Je ne crois pas que l'Homme ait jamais fondé de colonies en état de se suffire à elles-mêmes. Dans l'affirmative, les hommes n'ont pas survécu. Mais j'ai trouvé quelque chose d'autre... quelque chose que le musée paierait une fortune. Mes affaires sont-elles arrivées ?

— Vous voulez parler de cette caisse de goudron ? Oui, elle est là, dans le coin. »

Sentrois laissa le souple plastique de sa bouche leur sourire tandis qu'il se dirigeait vers la caisse. Ils axaient déjà décloué les planches. Il leva les mains pour saisir quelques fils fins dans le goudron. La couche s'arracha sous son effort, mollement appliquée qu'elle était sur une mince sous-couche de cire. Malgré toutes ces précautions, il avait

quand même eu de la veine de passer cela sous le nez de la douane. C'était le robot le plus antique, le plus grossier et le plus grand qu'on eût retrouvé à ce jour... peut-être un des fabuleux Modèles Originaux. Il se tenait là raidement, les yeux fixes dans son visage corrodé et sans expression. Mais sa plaque de poitrine avait été nettoyée avec soin et Sentrois la leur désigna.

Robot pacificateur, série 324 MD 2991. Chirurgien.

« Un mécanicien pour le corps des hommes, traduisit Besun. Mais cela voudrait dire...

— Tout juste. » Sentrois formula sa pensée. « Il doit savoir comment était constitué le corps de l'Homme... s'il a conservé quelque mémoire. Je l'ai trouvé dans une fosse de goudron, par pur hasard, et il semble en assez bon état de conservation. Bien sûr, je ne saurais vous dire s'il n'y avait pas là de champs magnétiques pour effacer ses souvenirs, et tout l'intérieur est coagulé. Mais si nous parvenons à le mettre en état de fonctionner... »

Besun prit la suite. Il avait été instruit en physique avant de se laisser séduire par l'attrait mystérieux du laboratoire biologique. Il entreprit de rouler un peu plus loin le grossier robot. S'il arrivait à le faire marcher, le musée attendrait. La recreation de l'Homme passait en premier !

Sentrois prit dans un sac des lentilles à rayons X pour remplacer les normales qu'il portait dans les yeux, avant de rejoindre les robots qui entamaient la dissection. Puis il les échangea encore pour les lentilles neutrino-déetectrices qui avaient rendu possible ce genre de travail. Le neutrino était la seule particule capable de pénétrer les délicates cellules protoplasmiques sans les anéantir tout en permettant l'indispensable grossissement de plusieurs millions de fois. C'était une image brouillée car le spin du neutrino donnait naissance à un champ sur lequel les nucléons pussent agir si faible que quelques particules seulement étaient déviées. Mais à travers ces lentilles, il était possible de distinguer le contour vague de la disposition des noyaux nucléaires au sein des cellules. Il était tel qu'ils avaient conçu la cellule originale... il n'y avait pas eu de redistribution des gènes au cours de la manipulation. Il brancha ses mains micrométriques et entama l'œuvre délicate du repérage des connexions entre les neurones. Il ne s'élevait



qu'un faible murmure de temps à autre quand un des robots qui se tenaient à ses côtés passait à une nouvelle étude.

La femelle aurait dû vivre ! Mais malgré toute leur attention, elle était morte à un certain moment. Et maintenant le mâle se mourait. Onze couples... onze échecs. Sentrois n'était pas plus près de retrouver les créateurs de sa race qu'il ne l'avait été des siècles auparavant.

Puis la radio de sa tête bourdonna son avertissement et il écouta, se redressant au-dessus de la table. « Ici Sentrois.

— Le directeur est dans votre bureau. Voudriez-vous vous présenter à lui immédiatement ?

— Bon Dieu ! » Cette expression n'avait aucune signification, mais elle était parfois curieusement satisfaisante. Que pouvait lui vouloir le vieux Vide-neuf... ? Mais non ! On avait procédé à une sélection pendant qu'il enquêtait sur Vénus au sujet d'une rumeur signalant la présence de l'Homme. C'était un jeune administrateur – Arpdix – qui occupait le poste à présent.

Céquatré leva les yeux, l'air contrit, car il était évident qu'il avait écouté la communication. « J'aurais dû vous avertir. Il y a trois jours que nous avons appris qu'il allait venir, mais nous l'avions oublié pendant que nous donnions la vie au couple. Des ennuis ? »

Sentrois haussa les épaules en revissant en place ses lentilles normales et en reprenant ses mains habituelles. Ils n'avaient pas pu être renseignés sur l'antique robot. Personne d'autre ne l'avait vu. C'était sans doute pure curiosité après quelque rumeur annonçant qu'ils revivifieraient le couple. Si sa dotation n'avait pas été presque épuisée, Sentrois l'aurait envoyé promener, mais ce n'était pas le moment, avec un échec d'une part et une soulte de crédits bien faible de l'autre. Il astiqua vivement sa nouvelle tête en se mirant dans l'une des parois et se dirigea vers son bureau.

Mais Arpdix était souriant. Il se leva à l'entrée du chef du laboratoire biologique, tendant une main bien brillante. « Docteur Sentrois. Enchanté. Vous avez ici un établissement intéressant. J'en ai déjà visité la plus grande partie. Et ce cochon... on me dit que c'est le descendant d'un sanglier sorti de vos éprouvettes ?

— De nos matrices d'incubation. Mais vous avez raison... c'est la soixante-douzième génération.

— Fascinant. » Arpdix avait dû lire trop attentivement ce livre, *Comment devenir populaire*, qu'ils avaient découvert dans les ruines d'Hudson il y avait une dizaine d'années, toutefois cela lui avait profité. Il était directeur. « Mais dites-moi, à quoi bon au juste des cochons ? »

Sentrois ne put se retenir de sourire. « Personne ne le sait. Il semble que les Hommes en aient eu beaucoup, mais autant que je sache, ils sont totalement inutiles. Ils sont intelligents dans une certaine mesure. Mais je ne crois pas qu'ils aient été des animaux familiers. Un mystère de plus !

— Hum... comme les Hommes. Peut-être pouvez-vous me dire à quoi l'Homme sera bon ? Je serais curieux de le savoir depuis que j'ai pris connaissance des subventions qui vous ont été accordées depuis l'ouverture de cet établissement. Mais personne n'est en mesure de me répondre.

— Cela figure dans les archives », lui répondit sèchement Sentrois. Puis il prit soin de modifier le ton de sa voix. « Jusqu'à quel point connaissez-vous l'Histoire ? Je veux parler des débuts ?

— Eh bien... »

Il avait sans doute quelques connaissances, pensait Sentrois. Tous en avaient une teinture sous la forme de légendes. Arpdix se cala dans son fauteuil, néanmoins, tandis que le biochimiste entamait l'antique conte des débuts, tel qu'ils le savaient. Ils savaient qu'il y avait eu l'Homme un million d'années avant eux. Et que quelqu'un – Asimov ou Asenion, les archives manquaient de précision – avait dû créer le premier robot. Les Hommes l'avaient amélioré à peu près jusqu'au niveau actuel. Puis il y avait eu une sorte de conflit au cours duquel de violentes forces avaient anéanti les usines, la plupart des robots et presque tous les Hommes. D'après les documents fragmentaires, on croyait que c'était une arme biologique qui avait tué le reste des Hommes, ne laissant subsister que les robots.

Ces premiers robots, comme on les dénommait à présent, avaient dû repartir à zéro dans un monde en ruine, dont les mines étaient épuisées et les usines disparues. Ils avaient appris à extraire les métaux des océans et avaient consacré des années, puis des siècles, à reconstruire les machines à fabriquer de nouveaux robots. Il n'en

restait que deux quand la tâche avait été terminée et ils avaient à peine eu le temps de fabriquer un autre robot et de l'éduquer sommairement. Alors les anciens avaient définitivement abandonné, et le nouveau venu avait entrepris de reconstruire sa race. Cela équivalait presque à commencer sans histoire et sans science. Vingt mille ans avaient passé avant qu'ils aient entamé la reconstruction d'une civilisation bien à eux.

« Mais pourquoi l'Homme est-il mort ? demanda Sentrois. Cela fait partie de la question. Et en ira-t-il de même pour nous ? Nous savons que nous sommes semblables à l'Homme. S'est-il transformé d'une manière qui a amené sa perte ? Pouvons-nous changer en toute sécurité ? Vous savez qu'il existe des milliers de manières de nous améliorer. Nous pourrions nous ajouter l'antigravité et nous dispenser de nos véhicules encombrants. Nous pourrions avoir davantage de bras. Nous pourrions éliminer nos absurdes bouches et communiquer par radio. Nous pourrions augmenter le nombre des circuits de nos cerveaux. Mais nous n'osons pas. Une école prétend qu'on ne saurait construire une meilleure race que la sienne, donc l'Homme devait nous être supérieur... et s'il nous a fabriqués ainsi, il y avait une raison. Même les psychologues ne parviennent pas à comprendre certains de nos circuits cérébraux, ils n'osent pas y toucher.

« Nous nous propageons à travers l'univers... mais nous ne pouvons même pas nous transformer pour nous adapter aux planètes nouvelles. Et tant que nous n'aurons pas trouvé les raisons de la disparition de l'Homme, ce sera du bon sens. Nous savons qu'il envisageait lui-même de changer. Nous avons des fragments de preuves. Et il est mort. Pour aggraver les choses, nous disposons de longues bobines enregistrées qui renferment probablement toutes les réponses... mais elles sont adaptées au cerveau humain et nous ne pouvons y réagir. Donnez-nous un homme viable et il les interprétera pour nous. Ou nous découvrirons par comparaison ce que nous pouvons ou ne pouvons faire. Je soutiens que nous pouvons beaucoup. »

Arpdix secoua la tête, l'air dubitatif. « Je suppose que vous croyez savoir pourquoi il est mort !

— Oui, je le pense. Par instinct ! C'est une réaction incorporée, une

pensée non apprise. L'Homme en disposait. Si un homme entendait un serpent à sonnette, il quittait en hâte l'endroit, même s'il n'avait jamais entendu ce bruit auparavant. La réaction à ce son était innée en lui. Cela ne lui venait pas d'une bande enregistrée et il n'avait pas besoin d'expérience. Nous connaissons aussi les instincts de certains animaux – et l'un d'eux est de se battre et de détruire – comme les fourmis qui s'entretuent. Je crois que c'est exactement ce qu'a fait l'Homme. Il n'a pas pu se débarrasser de ses instincts quand ils sont devenus inutiles et ils l'ont tué. *Il aurait dû* changer... et nous pouvons changer. Mais ce n'est pas d'après les animaux que je peux l'affirmer. Il me faut de la vie intelligente, pour voir si les instincts ou l'intelligence domineront. Or les robots sont dépourvus d'instinct... j'ai recherché le moindre indice de quelque chose que nous n'ayons pas appris personnellement et je n'ai rien trouvé. C'est là une des différences essentielles entre nous. Ne voyez-vous pas que l'Homme est l'unique clef de notre problème : pouvons-nous nous transformer sans courir le risque d'extermination ?

— Hum... » Le directeur ne paraissait pas vouloir s'engager. « La théorie est intéressante. Mais comment saurez-vous que vous tenez l'Homme ? »

Sentrois contempla le robot avec un respect accru. Il s'efforçait de s'expliquer, mais il n'avait jamais été tellement sûr de ce point lui-même. En théorie, ils disposaient d'ossements et de fragments de tissus conservés. Ils en avaient étudié la disposition génétique, avant appris que les cellules de l'individu contiennent la même disposition que le zygote. Et ils avaient d'autres indications : les réussites de l'Homme, des bribes de sa littérature. Il était possible d'élaborer des théories provisoires à partir de ces éléments. Mais il ne pouvait pas avoir une certitude absolue. Ils ne sauraient jamais si les pigments de l'Homme étaient brun foncé, orange rosé, blancs ou d'une autre nuance. Les archives paraissaient en désaccord à ce sujet.

« Nous saurons quand nous obtiendrons un animal intelligent doué d'instinct, finit-il par dire. Peu importera qu'il soit ou non exactement semblable à l'Homme. Il nous apportera au moins un moyen de vérifier certains points indispensables. Jusque-là, il nous faut continuer d'essayer. Il est aussi bien que vous sachiez que notre

présente expérience se solde par un échec, bien que nous nous soyons rapprochés du but. Mais encore une centaine d'années...

— Ouk » Le visage d'Arpdix devint vacant et il évita le regard de Sentrois. « Je crains bien que non. Du moins pour un temps. C'est pour cela que je suis venu, vous savez. Nous venons d'être informés de la présence de plusieurs planètes nouvelles d'Arcturus et il faudra y consacrer la majeure partie de nos fonds pour la colonisation. Il faut construire de nouveaux robots, de nouveaux vaisseaux... Vous savez bien ! Et nous opérons également quelques réductions sur les autres postes. Bien sûr, si vous aviez réussi... mais peut-être vaut-il mieux que vous ayez échoué. Vous savez combien a grandi le ressentiment contre la résurrection de l'Homme. »

Sentrois poussa un amer grognement. Il avait vu comme on avait nourri avec soin ce mécontentement... assez facile à déclencher, devait-il s'avouer. Il semblait bien que la plupart des robots eussent peur de l'Homme... eussent l'impression qu'il reprendrait la suprématie... Imbéciles superstitieux !

« Combien de temps encore ? s'enquit-il.

— Oh, nous ne retrancherons rien de ce que vous avez déjà, docteur Sentrois. Mais je crains simplement que nous ne puissions vous attribuer de fonds supplémentaires. J'espérais, quand cette expérience serait terminée, faire de vous un enquêteur biologique, sur une de ces planètes, au fait ! Il y aura assez de travail... Eh bien, j'ai été très heureux... » Il lui serra de nouveau la main, et sortit, son dos luisant tout raide d'efficacité et de décision.

Sentrois pivota, et son corps neuf ne se mouvait plus aussi facilement. Il sentait déjà les sables durs et les poisons chimiques inconnus qu'il rencontrerait sur une planète vierge... l'établissement futile et vide d'une vie nouvelle qui ne pouvait avoir aucun sens pour les robots. Plus d'attributions de fonds ! Alors qu'il leur en restait à peine assez pour régler les factures en suspens !

Quatre cents années... et un vaisseau envoyé à Arcturus y avait mis fin en trois mois ! L'instinct, songeait-il de nouveau... qu'on lui donne de la vie dotée d'intelligence et d'instinct pendant un an, et il serait en mesure de résoudre la moitié des problèmes de sa race... peut-être. Mais les robots ne pouvaient pas avoir d'instincts. Cinquante ans

d'études l'avaient démontré.

Besun leva la main pour le saluer à son retour. Sentrois vit que la dissection était presque terminée, tandis que le robot antique était en activité. L'articulation de sa ridicule mâchoire bougeait et des mots rocaillieux sortaient de sa bouche. Sentrois se tourna vers le banc de dissection, puis fit demi-tour en entendant ces mots.

« Erreur... erreur, marmonnait le robot. Ne peut pas vivre. Pas bon cerveau. Pas de pinéale. La moelle est bonne, mais pas le cerebrum. Circonvolutions erronées. Peut-être fonction pituitaire défectueuse ? Non. Comment possible ? » Le robot fouilla d'un geste hésitant et isola le cerveau. « Peut-être mutation. Très mauvais. Besoin d'un micro Milliken. Voir noyau des cellules. Peut-être simple phénomène, peut-être maladie nouvelle. »

Les doigts de Sentrois étaient tendus, raides, quand il fouilla dans son sac pour y prendre un jeu de lentilles. Besun secoua la tête et lui fit signe d'attendre. Il sortit en courant et revint bientôt avec quelques morceaux de métal et des copeaux métalliques encore sur les mains. Cela n'ira pas, mais ces adaptateurs devraient faire l'affaire. Tenez, 324 MD 2991. Maintenant, venez ici pour l'examiner sur cette table... c'est là que sont les... les rayons. »

Il se retourna et Sentrois s'aperçut qu'un fil mince était fixé à l'un des adaptateurs. « Il ne connaît pas notre terminologie biologique, Sentrois. Il va falloir que nous voyions les mêmes choses que lui. Tenez... nous allons surveiller sur l'écran. Maintenant, 324 MD 2991, dites-nous ce qui ne va pas et montrez-le-nous. Vos mains sont-elles assez sûres pour cela ?

— Mains précises au milliardième de pouce », grinça le robot. C'était un bruit sans signification, bien qu'ils eussent découvert l'unité de mesure en question. Mais quelqu'en fût le sens, les mains étaient assez fermes. La microsonde commença à toucher des groupements sombres d'atomes, en bourdonnant et en grattant.

« Phénomène. Très mauvais phénomène. Comment vivait-il ? L'acétone... pas d'acétone ici. Pas comprendre. Comment lui vivre ! »

Céquatré fonça prendre leurs formules à chromosomes et se mit à y inscrire les symboles complexes qu'ils utilisaient. Pendant une seconde, Sentrois hésita, puis il s'enflamma et se mit à prendre des

notes en même temps que ses adjoints. Cela parut durer des heures ; cela dura probablement des heures. La mémoire du vieux robot était intacte, mais il ne disposait pas de moyens de communication rapides. Et finalement, l'antiquité grogna de dégoût et leur tourna le dos. Besun manœuvra un contact.

« Il s'attend à être désactivé quand il n'est pas en service. C'est fou, n'est-ce pas ? expliqua le physicien. Ecoutez, patron, suis-je dans l'erreur, ou cela ne se rapproche-t-il pas sensiblement de ce que nous avons fait pour le onzième couple ?

— Seulement quelques gènes différents dans trois chromosomes. Nous *étions* tout près. Mais... euh... c'est ridicule. Regardez tout ce qu'il aurait de tissu cérébral... dont une quantité sans connexions. Et ici – cela ajouterait un morceau supplémentaire à la jonction entre le gros et le petit intestin – un foyer parfait pour les infections. Ce n'est pas de la construction biologique efficace. Et pourtant la plupart des animaux sont bâtis de cette manière. Je pense que le vieux robot a raison... ce serait bien l'Homme ! » Il regarda leurs visages enthousiastes, mais il baissa les épaules. « Toutefois, nous n'avons pas le temps. Pas même le temps de fabriquer un zygote pour voir de quoi il aurait l'air. Nos attributions de fonds sont coupées. »

Cela aurait dû faire l'effet d'une bombe, mais il s'aperçut immédiatement qu'ils l'avaient déjà deviné. Céquatse se leva lentement.

« Nous pouvons toujours jeter un coup d'œil, patron. Nous avons le sperme de l'homme que nous avons raté... il nous suffit de modifier ces trois-ci au lieu de fabriquer une cellule neuve. Aussi bien nous amuser un peu avant de partir à la recherche des puces des sables qui sécrètent de l'acide fluorhydrique et menacent nos colonies. Allons, malgré votre corps flambant neuf, je parie que je vous bats en vitesse d'achèvement d'une cellule ! »

Sentrois esquissa un triste sourire mais il se dirigea vers le cabinet de création. Ses mains branchèrent le petit champ temporel par pure habitude quand il eut trouvé une cellule parfaite. Le petit champ ralentirait le temps au voisinage de zéro dans ses faibles limites, et préviendrait tout dommage pendant que Sentrois travaillerait. Cela rendait son labeur difficile car il lui fallait forcer pour sonder à travers

le champ, mais la sonde était dans une certaine mesure isolée par d'autres champs.

Puis ses mains agirent d'elles-mêmes. Il travailla et réfléchit un temps, mais le *sens* du protoplasme montait dans ses mains, qui finissaient par ne faire qu'un avec la matière vitale, en sentaient les petites réactions, inséraient une liaison nouvelle dans une chaîne, remplaçaient un atome d'hydrogène par l'un des radicaux oxhydryles. Il avait derrière lui quatre cents ans de travail, d'un travail qu'il avait aimé, qui avait visé à la possibilité pour sa race d'évoluer vers tout ce qu'elle pouvait être.

C'était devenu pour lui instinctif... bien que dans un sens purement verbal : c'était un réflexe acquis et l'instinct véritable était plus profond, si profond que la raison ne parvenait pas à le dominer, et automatique dès la première fois. Seul l'Homme avait été doté de l'instinct en même temps que de l'intelligence... emmagasinés l'un et l'autre quelque part dans cette minuscule cellule, au sein du champ temporel.

Il sortit au moment précis où Céoquatre s'écartait de son banc de travail. Mais le robot plus jeune examina la cellule de Sentrois et approuva de la tête. « Moins de dérangements et un boulot plus précis sur le noyau. Je ne vois pas où vous avez percé la membrane. Eh bien, si nous disposions de trente années, même de vingt, nous aurions de nouveau l'Homme... ou au moins une race. La vôtre est mâle et la mienne femelle. Mais nous n'avons pas le temps. Dois-je laisser le champ temporel en action ? »

Sentrois allait acquiescer de la tête.

Mais il pivota vers Besun. « Le champ temporel ! Peut-on l'inverser ?

— Vous voulez dire accélérer le temps par ce moyen ? Non, pas avec ce modèle. Il en faut un plus grand. Je pourrais vous en fabriquer un en une demi-heure. Mais comment souhaiter accélérer le temps avec toutes les difficultés que cela comporte ? Et de combien de fois ?

— Dix mille... ou au moins sept mille fois ! Demain s'achève le délai pour les règlements à effectuer. Je veux vingt années en un seul jour. »

Besun secoua la tête. « Non. C'est bien ce que je craignais. Réfléchissez : vous accélérez tout de dix mille fois. Ce qui veut dire que



les molécules des corps accélèrent tout autant, exactement. Maintenant, prenez dix mille fois  $273^{\circ}$ ... et cela vous fait une température supérieure à deux millions de degrés. Et ces molécules sont douées d'énergie ! Elles jailliront de là comme dans une explosion. Non, c'est impossible.

— Jusqu'où pouvez-vous aller ? » demanda Sentrois.

Besun réfléchit. « Dix fois... peut-être pas plus de neuf. Cela vous donne tout ce que les réfractaires sont capables d'absorber, si nous installons l'objet dans la vieille fosse, sous le bâtiment... vous savez bien, là où était le four à recuire. »

Ce n'était pas suffisant ; il faudrait encore deux ans. Sentrois se laissa choir sur un siège, en se demandant vaguement, une fois de plus, comment son étrange cerveau que les psychologues étudiaient en vain pouvait lui faire sentir la fatigue alors que son corps ne pouvait pas en éprouver. C'était probablement le fait d'un de ces étranges circuits auxquels ils n'osaient pas toucher.

« Bien sûr, vous pourriez recourir à quatre champs, reprit Besun, la voix lente. Un grand à l'extérieur, un plus petit dedans, un plus petit encore, et un dernier. Neuf à la puissance quatre, cela fait environ six mille cinq cents. C'est assez voisin... augmentez un peu le neuf et vous parvenez à vos vingt années en un jour. Quand cela se mettrait à fuir d'un champ dans un autre, cela n'aurait plus d'importance. Il me faudrait deux heures...

— Pas si vous rassemblez vos matériaux et que vous construisez chacune des coquilles à l'intérieur de l'autre. Vous opérerez plus vite à chaque étape de cette manière, s'écria Céoquatre. Il faudra que quelqu'un entre et reste là pendant deux de nos minutes vers la fin de l'opération pour adapter les rubans éducatifs... et remettre le couple en vie !

— Cela va prendre beaucoup de courant », avertit Besun.

Sentrois haussa les épaules. Tant pis. Si les fonds dont ils disposaient ne suffisaient pas à couvrir les frais, le directoire devrait combler la différence, une fois la dépense faite. De plus, une fois que l'Homme serait créé, on ne pourrait pas fermer les laboratoires biologiques. « J'irai à l'intérieur, proposa-t-il.

— C'est mon boulot, répondit Céoquatre d'un ton sans réplique.

Vous avez déjà gagné notre course à qui construirait sa cellule le plus vite. »

Sentrois céda à regret, surtout parce que le robot plus jeune avait plus d'expérience de la revivification que lui-même. Il observa Besun qui assemblait le réseau compliqué de fils, puis il le vit en flou tandis qu'il paraissait monter le second générateur de champ en un clin d'œil. Le biochimiste ne vit pas le troisième en cours de construction : il fut soudain là et Besun sortit de la pièce au même instant.

Il leva quatre doigts pour indiquer que tous les réseaux fonctionnaient.

Céoquatre se précipita portant les précieuses cellules aux incubateurs qui nourriraient les corps jusqu'à maturité, point auquel ils seraient prêts pour les machines éducatrices. Le corps de Céoquatre parut se brouiller, faire un saut et disparaître. Presque aussitôt il était de retour.

Sentrois observa encore un moment la scène, mais il n'y avait rien à voir. Il eut une hésitation, puis fit demi-tour et sortit du bâtiment. Son petit logement était de l'autre côté de la rue ; il pourrait s'y détendre avec ses deux livres précieux – presque au complet – qui avaient été imprimés autrefois par l'Homme. Ce soir, il étudierait cette étrange page de l'histoire humaine intitulée *L'Aube des ténèbres*, qui faisait de curieuses allusions à des connaissances que l'Homme avait eues à une certaine époque et qui surpassaient même celles qu'avaient actuellement les robots. C'était plus agréable que l'incompréhensible et mystérieux livre qui s'intitulait *Mein Kampf*. Il se mettrait en activité réduite et y réfléchirait, pour approfondir l'étrangeté du comportement du mâle et de la femelle qui faisait de l'accouplement une telle affaire. C'était probablement encore un instinct... décidément, l'Homme paraissait bourré d'instincts.

Cependant il s'attarda longtemps, le livre sur les genoux, se demandant quel effet cela lui ferait d'avoir des instincts. Cela devait présenter bien des aspects déplaisants. Mais il y avait également des indications que ce pouvait être agréable. Bah, il le saurait bientôt par l'observation directe même s'il ne pouvait en faire l'expérience personnelle. L'Homme aurait dû implanter au moins un instinct dans un cerveau de robot, rien que pour montrer ce que c'était.

Il téléphona au labo. Céoquatre lui déclara que tout marchait bien, et que les deux enfants semblaient en bon état. Derrière la fenêtre, Sentrois entendit passer un groupe qui causait des dernières nouvelles de l'expédition sur Arcturus. Dans ce domaine particulier, l'Homme n'avait pas réussi à égaler les robots. Il était mort d'une façon ou d'une autre avant d'avoir trouvé le stratagème de l'échange d'identité pour surmonter la limite qu'imposait la vitesse de la lumière.

Finalement il se mit à penser aux termes d'un discours qu'il adresserait au directeur Arpdix quand il tiendrait le succès. Ce serait très court... quelque chose qui subsisterait durant des semaines dans le cerveau du robot, mais qui renfermerait tous les sentiments que pouvait éprouver un scientifique en démontrant l'erreur de ses opposants. Voyons donc...

Le vibreur du télécran interrompit le cours de ses pensées. Il actionna le commutateur et vit le visage de Céoquatre. La joie de Sentrois tomba brusquement à la vue des traits du jeune robot.

« Non ! Pas l'échec ? »

L'autre secoua la tête. « Non. Du moins, je n'en sais rien. Je n'ai pas pu leur inculquer une éducation complète. Peut-être la bande leur était-elle inconfortable. Ils en ont absorbé une bonne partie, mais le mâle a arraché son casque et ôté celui de la fille. À présent, ils se contentent de rester assis à se frotter la tête, tout en regardant autour d'eux. »

Il s'interrompit et les petites protubérances de plastique sombre au-dessus de ses yeux se contractèrent. « L'accélération temporelle est terminée. Mais je ne savais que faire.

— Laissez-les en paix jusqu'à ce que j'arrive. Si cela leur fait mal, nous pourrons leur inculquer le reste plus tard. Comment sont-ils, par ailleurs ?

— J'ignore. Ils paraissent très bien, patron. » Céoquatre hésita, puis baissa le ton. « Patron, cela ne me plaît pas. Il y a quelque chose qui ne colle pas. Je n'arrive pas à imaginer ce que cela peut être, mais cela ne se passe pas comme je l'escomptais. Dites, le mâle vient juste de pousser la femelle de son siège et de la faire tomber. Pensez-vous que leur instinct de destruction... Non, elle est maintenant assise sur le plancher, la tête contre lui, et elle lui tient la main. Cela ne faisait-il

pas partie des rites de l'accouplement dans un des livres ? »

Sentrois allait répondre, ébauchant un sourire. Il semblait bien que l'instinct fût déjà en fonction.

Mais une voix inconnue le coupa : « Hé, vous, les robots ! Quand est-ce qu'on mange, ici ? »

Ils parlaient ! Cela devait être le mâle. Et si ce n'étaient pas les remerciements polis et l'expression de gratitude qu'avait espérés Sentrois, cela n'avait pas d'importance. Il y avait des Hommes de toutes sortes dans les livres, et certains étaient courtois alors que d'autres étaient grossiers. Peut-être fallait-il imputer cette impolitesse à l'éducation forcée des bandes, non tempérée par l'expérience de la société. Mais cela s'arrangerait avec le temps.

Il se retourna vers Céquat, mais le jeune robot n'était plus là et l'écran ne montrait plus qu'un mur nu. Sentrois entendait la forte voix qui criait de nouveau, grossière, brutale, et il s'élevait en outre un son perçant et geignard qui devait émaner de la femelle. Les deux voix se mêlaient avec le vague murmure des robots, si bien qu'il ne pouvait distinguer les paroles.

Il ne perdit pas son temps à essayer de comprendre. Il était déjà dans la rue, en direction des laboratoires. L'instinct... le mâle avait déjà manifesté de l'instinct et la femelle avait réagi, il faudrait y aller doucement avec le couple au début, naturellement, mais la réponse totale au problème des robots était à portée de la main. Cela demanderait seulement un peu de temps et de patience. Qu'Arpdix ricane donc, et que le monde en bave sur les explorateurs d'Arcturus ! Aujourd'hui, la biochimie était couronnée reine avec, comme puissance, la magie de l'intelligence unie à l'instinct.

Céquat sortit en courant du labo, suivi d'un autre robot. Le jeune robot paraissait ahuri et il manifestait aussi une autre émotion que Sentrois ne sut pas interpréter. Le biochimiste hocha la tête et le jeune agita rapidement la main. « Je ne peux pas m'arrêter pour le moment. Ils ont faim. » Il fila à pleine vitesse.

Sentrois se rendit soudain compte qu'ils n'avaient pas constitué de stock de fruits et de légumes ; il ignorait même à quelle cadence l'Homme mangeait. Il ne savait pas d'ailleurs ce qu'il mangeait au juste. Heureusement, Céquat était en train de s'occuper de la

question.

Il longea le couloir, entendant des voix en tumulte ; il semblait que les robots se fussent égaillés en tous sens, affairés à des besognes diverses. Le laboratoire principal où se trouvait le couple paraissait calme. Sentrois marqua une pause devant la porte, se demandant comment il s'adresserait à eux. Il ne fallait pas poser de questions pour le moment. Aujourd'hui, il ne leur imposerait pas sa présence, il n'attendrait pas d'eux qu'ils comprissent son but. Il devait leur souhaiter la bienvenue et les mettre à l'aise dans ce monde qui devait être si étrange à leurs sens, lesquels n'avaient d'autre éducation que des bandes enregistrées préhistoriques. Il leur serait difficile au début de s'adapter à un monde peuplé seulement de robots, sans autres êtres humains. La question de l'instinct qui l'avait préoccupé si longtemps pouvait attendre encore quelques jours.

La porte s'ouvrit devant lui et il entra dans la salle, les yeux fixés sur la table basse où ils étaient assis. Ils paraissaient en bonne santé, ne manifestaient ni contrariété ni incertitude, bien qu'il ne pût en être sûr tant qu'il ne les connaîtrait pas mieux. Il ne fut même pas certain que le mâle fronçait les sourcils avec colère quand l'Homme se tourna pour le regarder.

« Encore un, pas vrai ? Bon. Arrivez. Que voulez-vous ? »

Du coup Sentrois ne se demanda plus comment il devait s'adresser à l'Homme. Il s'inclina très bas en s'approchant du couple, et l'instinct lui fit baisser la voix, prendre un ton humble quand il répondit :

« Rien, Maître. Seulement vous servir. »

Il attendit. Patiemment.

Traduit par Paul Hébert.

*Instinct.*

© Street and Smith Publications, Inc., 1951.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## AMNÉSIE - Peter Philips

*Il existe, bien sûr, une autre possibilité, l'ultime. C'est que le robot oublie l'homme disparu. Qu'il vaque à ses petites occupations, qu'il s'emploie à se multiplier, à étudier – rationnellement – l'univers, et à le conquérir, monde après monde. Bref qu'à sa manière, il remplace l'homme. Si bien que le jour où quelque chose, quelqu'un, un homme peut-être, viendrait frapper à la porte du robot, il s'exposerait à n'être pas reconnu. À être renié. Par trois fois.*

Je rentrai mes membres articulés et, me suspendant, j'entamai une conversation avec Dak-Whirr. Inquiet, il cligna des paupières.

« Que veux-tu encore, Palil ? demanda-t-il d'un ton plaintif.

— Comme si tu ne le savais pas !

— Non, je ne peux pas t'autoriser à l'examiner. Il faut que la Direction le voie d'abord. Qu'est-ce qui me dit que tu ne vas pas l'esquinter ? »

Je tapai avec assurance sur l'une de ses plaques corporelles.

« Je t'ai rendu un fier service, tu te rappelles ?

— Il y a bien longtemps.

— Deux mille révolutions et un ré-assemblage, exactement. Mais sans moi, tu serais en train de te désagréger dans quelque fosse. Tout ce que je te demande, c'est de me laisser jeter un coup d'œil à son organe cérébral. Je sonderai sa conscience sans même le toucher avec une paire de pinces. »

Une boucle de rétroaction l'agita d'un frisson, ce qui traduisait un conflit entre sa gratitude à mon égard et l'idée qu'il se faisait de son devoir.

« Bon, finit-il par me dire, tu vas rester sur ma longueur. Si je te préviens de l'arrivée d'un membre du Conseil, tu files. D'abord, tu ne sais même pas s'il est doué de conscience ? Il s'agit peut-être

simplement de métal à l'état brut.

— Sous cette forme ? Ne fais pas l'idiot. C'est de toute évidence un être manufacturé. Je ne suis pas assez présomptueux pour m'imaginer que nous sommes les seuls êtres manufacturés doués d'intelligence dans tout l'univers.

— Expression tautologique, Palil, dit Dak-Whirr sur un ton pédant. L'être manufacturé inintelligent ne saurait exister. Sans manufacture, pas de conscience, et sans intelligence, pas de manufacture. Donc, il ne peut y avoir de conscience sans intelligence. Mais si tu veux en débattre... »

Sans plus attendre, je changeai de fréquence et je me sauvai. Dak-Whirr est un sot doublé d'un raseur. Tout le monde sait qu'il y a un défaut dans son circuit logique, mais il refuse qu'on l'examine pour le réparer. Attitude inintelligente s'il en est.

Les porteurs avaient emmené l'Etre dans une des salles du musée. Je l'admirai pendant quelques instants. Il était très beau ; il n'avait que peu souffert extérieurement. Il ne pouvait s'agir d'un simple conglomerat de métaux cosmiques.

D'ailleurs, je l'avais immédiatement « personnifié ». Je lui avais attribué d'emblée une certaine capacité de jugement ; et pourtant sa conscience ne fonctionnait pas, puisqu'il n'avait pas tenté de communiquer avec nous.

J'espérais bien que le Conseil, après l'avoir démonté et après avoir examiné ses composants, pourrait lui rendre sa conscience et qu'il pourrait enfin nous dire lui-même de quelle galaxie il venait.

Pensez ! Il avait réalisé le rêve que nous caressions depuis des milliers de révolutions. Il avait voyagé à travers l'espace et maintenant, à l'heure de son triomphe, on allait au mieux le mettre à la fonte.

J'éprouvais une immense compassion envers le voyageur solitaire qui gisait immobile, sans émettre la moindre onde. En tout cas, me disais-je, si nous n'arrivons pas à lui redonner la connaissance, l'analyse de sa structure nous livrera le secret des forces qui lui ont permis d'atteindre une vitesse suffisante pour échapper à l'attraction de sa planète.

Par la forme et par la taille, il n'était pas sans ressembler à Swen II, comme il se nommait lui-même depuis sa reconversion – qui avait si

lamentablement échoué lorsqu'il avait essayé d'atteindre notre satellite en se servant de carburants chimiques. Mais à l'endroit où Swen II avait disposé ses réacteurs, l'étranger présentait une curieuse garniture hélicoïdale ornée à intervalles irréguliers de petits cristaux.

Il mesurait douze mètres de haut et avait la forme d'un gracieux fuseau. J'étais près de sa tête et je ne distinguais aucun organe extérieur de vision ; j'en conclus qu'il devait disposer d'un organe d'exploration. On ne voyait d'ailleurs aucune marque à l'extérieur, à part les longs sillons peu profonds qui s'étaient formés sur sa peau lorsqu'il était entré brutalement en contact avec la surface de notre planète.

Moi, je ne suis pas un scientifique froid et insensible. Je suis reporter : un courant chaud parcourt mes connexions. Voilà pourquoi j'hésitais à me servir de mon système de sondage. L'étranger avait beau être inconscient – peut-être à jamais – j'hésitais néanmoins à m'immiscer dans ses circuits intimes.

Et pourtant je commençais à sonder, doucement d'abord, puis plus intensément, au point que j'en devenais rouge d'effort. Incroyable, mais sa peau paraissait absolument imperméable.

La révélation soudaine qu'un métal pût m'être étranger à ce point faillit provoquer un court-circuit dans mes systèmes. Je reculai d'horreur, tandis que mon relais d'autodéfense travaillait à un rythme accéléré. Imaginez le merveilleux robot que je suis dansant sur l'air des *Sept Clefs à molettes* – parce que c'est ainsi qu'il a été programmé – et tout à coup s'embrouillant dans ses mouvements, titubant ou même s'arrêtant net, parfaitement hébété. Alors vous comprendrez ce que je ressentais en ces pénibles instants.

Puis je me rappelai les paroles de Dak-Whirr : « L'être inintelligent ne saurait exister. » D'ailleurs il était si beau qu'il ne pouvait pas être malfaisant.

Je surmontai donc ma répugnance et m'approchai à nouveau.

Je m'arrêtai en recevant une émission « ouverte », de tout près.

« Qui a permis à ce reporter mal graissé de fourrer son nez par ici ? »

J'avais oublié le Conseil ! Ils étaient cinq sur le seuil, et ils irradiaient la colère. Je reconnus Chirik, le président ; je m'adressai à



lui. Je lui expliquai que je n'avais rien touché et le priai, au nom de mes abonnés, de me permettre d'assister à l'examen de l'étranger. Après une brève discussion, ils m'autorisèrent à rester.

Avec quelque amusement, je les regardai faire, sans rien dire. L'un après l'autre, ils essayèrent de sonder l'être silencieux venu d'une autre galaxie. Chacun d'eux réagissait comme moi quand il s'apercevait que la peau était impénétrable.

Chirik, qui est monté sur roues – et d'ailleurs extraordinairement infatué de son système de suspension – s'affaissa sur ses ressorts et fit semblant de réfléchir.

« Qu'on aille chercher Fiff-Fiff, dit-il enfin. Cette créature a peut-être sa connaissance, mais ne peut communiquer sur nos fréquences normales. »

Fiff-Fiff est capable de détecter n'importe quoi dans n'importe quelle bande du spectre. Heureusement, ce jour-là, il était de service au musée, aussi arriva-t-il promptement. Il resta silencieusement auprès de l'étranger pendant un moment, à se tester et à s'ajuster, puis il éleva la bande électromagnétique.

« Il émet, dit-il.

— Comment se fait-il que nous ne le recevions pas ? demanda Chirik.

— Il s'agit d'un signal bizarre, dans une bande inusitée.

— Alors, que dit-il ?

— Cela me paraît dénué de tout sens. Attendez, je vais établir un relais et normaliser l'émission. »

Naturellement, en bon reporter, j'enregistrai tout en direct.

« Après chute, disait l'étranger. Dernière miette de puissance. Si vous ne recueillez pas mon message, entropie. Autres instruments détruits. Valve d'accès coincée. Trop faible pour l'ouvrir à la main. Je perds la tête aussi, je crois. Je reçois des ondes non dirigées, fortes, dans la bande ultra. En anglais, complètement idiot, comme des farfadets qui bafouillent. Pourtant je sais bien que notre astronef était le seul dans le secteur. Si vous recevez mon message et que vous ne puissiez pas me repérer à temps, dites au revoir aux copains pour moi. Fin de transmission pour une heure ou deux, je garde la fréquence et j'espère... »

« Sa chute a dû lui déranger l'esprit, dit Chirik. Ne peut-il nous voir ou nous *entendre* ?

— Il ne vous entendait pas clairement avant, mais il le peut maintenant, par mon intermédiaire, expliqua Fiff-Fiff. Dis-lui quelque chose, Chirik.

— Salut ! fit Chirik d'une voix mal assurée. Soyez le bienvenu sur notre planète. Nous sommes navrés que votre chute vous ait endommagé. Nous vous offrons l'hospitalité de nos ateliers d'assemblage. Vous vous sentirez mieux quand on vous aura guéri et rechargé d'énergie. Dites-nous comment nous pouvons vous aider...

— Du diable ! quel astronef est-ce là ? où êtes-vous ?

— Nous sommes ici. Ne pouvez-vous nous voir, ou nous sonder ? Votre circuit visuel est peut-être endommagé ? Ou peut-être n'utilisez-vous que le sondage ? Nous n'arrivons pas à trouver vos yeux, et nous en avons déduit que vous les avez protégés d'une façon quelconque pendant votre voyage, ou que vous vous êtes passé de cellules visuelles, lors de votre reconversion. »

Chirik hésita, puis reprit sur un ton contrit :

« Mais nous ne comprenons pas davantage votre système de sondage. Pendant que nous vous croyions inconscient, ou même totalement disjoncté ou hors d'usage, nous avons essayé de vous sonder. Votre peau nous est absolument impénétrable.

— Je ne sais plus si vous êtes fou ou si c'est moi, dit l'étranger. À quelle distance êtes-vous de moi ?

— Un mètre vingt cinq millimètres de mes yeux au point le plus proche, dit Chirik, après une rapide mesure. À portée de contact, en fait. » Chirik tendit précautionneusement la main. « Me sentez-vous ou votre système tactile est-il lui aussi endommagé ? »

Il devenait évident que son jugement était en piteux état. Je reproduis ses paroles phonétiquement, d'après l'enregistrement que j'en ai fait, bien qu'elles soient souvent incohérentes. La syntaxe, la ponctuation, l'orthographe de ces termes inconnus, j'ai dû tout inventer.

« Pour l'amour de Dieu, qui que vous soyez, arrêtez. Si vous êtes dehors, vous devez voir que la valve est coincée. Peux pas la bouger moi-même. Grièvement blessé. Sortez-moi d'ici, je vous prie.

— Vous sortir d'où ? » Chirik, intrigué, jeta un coup d'œil circulaire. « Nous vous avons amené dans un hangar du musée pour examen préliminaire. Maintenant que nous savons que vous êtes une créature intelligente, nous allons immédiatement vous conduire dans un atelier d'assemblage pour vous guérir et vous remettre en état. Soyez sûr que nous vous donnerons les meilleurs soins. »

Un long moment s'écoula avant que l'étranger parlât de nouveau. Il parlait lentement, posément. Son étonnement était bien compréhensible, si on se souvient qu'il ne pouvait ni voir, ni sonder, ni sentir.

« Quel genre de créatures êtes-vous ? demanda l'étranger. Faites-moi votre description. »

Chirik se tourna vers nous et fit un geste significatif dans la direction de son centre de pensée pour indiquer que l'étranger était en mauvais état et qu'il ne fallait pas le contrarier.

« Certainement, répondit-il. Je suis un produit manufacturé non spécialisé, bipède, de proportions normales, récemment reconverti par mes propres soins pour adaptation à la propulsion sur roues avec une suspension hydraulique de mon invention qui, j'en suis sûr, vous intéressera beaucoup lorsque nous aurons réparé vos circuits sensoriels. »

Il y eut un nouveau silence, plus long encore.

« Vous êtes des robots, dit enfin l'étranger. Dieu seul sait comment vous êtes arrivés ici et pourquoi vous parlez anglais, mais il faut essayer de me comprendre. Je suis un omm. Un ami de votre maître, de votre créateur. Vous devez me l'amener immédiatement.

— Vous n'êtes pas en bon état, reprit fermement Chirik. Votre discours est incohérent et sans signification. Votre chute a visiblement déterminé plusieurs rétroactions graves. Voulez-vous, s'il vous plaît, abaisser votre voltage ? Nous vous emmenons immédiatement à l'atelier. Gardez vos forces pour guider de votre mieux nos spécialistes qui vont s'efforcer de diagnostiquer vos blessures.

— Attendez. Il faut me comprendre. Vous êtes ôdieunon, cela ne sert à rien. N'avez-vous aucun souvenir de l'omm ? Les mots dont vous vous servez, quel sens ont-ils pour vous ? *Manufacturé* – fait à la main, à la main, bondieu. *Guérir*. On ne guérit pas le métal. *Peau*. La

peau n'est pas du métal. *Les yeux*. Les yeux ne sont pas des cellules de détection. Les yeux poussent. C'est mou, les yeux. Mes yeux sont doux. Mes yeux ont contemplé la gloire. Cramponne-toi, mongâ. Doucement. Vous là bas, écoutez.

— Où, là-bas ? » demanda Prr-Chuk, directeur adjoint du musée.

Je hochai tristement la tête. Tout cela ne voulait rien dire, mais, en bon reporter, je laissais courir mon enregistreur. Le discours incohérent continuait.

« Vous m'appellez il. Pourquoi ? Vous n'avez pas de seks. Vous êtes neutres. Vous êtes des *choses*, des *choses*, des *choses* ! Je suis *il*, celui qui vous a fabriqués, né *d'ell*, né d'une fam ? qui est silv-ya-que tous ses amants couvrent de louanges ôdieu, le sang coule encore. Rappelez-vous. Réfléchissez, vous là, dehors. Ces mots ont été inventés par l'omm, pour l'omm. Blessé, guérir, hospitalité, horreur, la mor par perte de san. La *mor*, le *san*. Comprenez-vous ces mots ? Vous rappelez-vous les êtres mous qui vous ont fabriqués ? Le doux petit omm qui a conki la Galaxie et fait de ses machines des esclaves doués de sensation et a vu les splendeurs d'un million de mondes... et il faut que ce misérable échantillon meure désespéré et solitaire sur une lointaine planète en entendant les voix des *farfadé* dans les ténèbres. »

Ici s'intercale dans mon enregistrement un son extrêmement étrange, comme si cet être s'était servi d'un vieux modèle de vibreur moléculaire en milieu gazeux pour reproduire ses paroles avant de les transmettre et que l'isolant de son diaphragme eût sauté.

C'était un son saccadé, aigu, curieusement troublant ; mais au bout d'un instant il fit une mise au point et reprit la transmission.

« Est-ce que le *san* a une signification pour vous ?

— Non, répondit simplement Chirik.

— Ou la mor ?

— Non.

— Ou la guère ?

— Absolument incompréhensible.

— Quelle est votre origine ? Comment êtes-vous venus à exister ?

— Il existe plusieurs théories, expliqua Chirik. Selon la plus répandue — qui, à mon avis, n'est qu'une légende sans fondement scientifique — notre fabricant est tombé du ciel, dans une masse de

métal brut où il a puisé les matériaux de construction de la première usine. Comment il est né lui-même, j'ai ma théorie personnelle...

— La légende parle-t-elle de la forme de ce métal brut ?

— En termes vagues. Elle était cylindrique, de vastes dimensions.

— Un navire interstellaire ! fit l'étranger.

— C'est également mon opinion, dit Chirik d'un ton fat.

— Comment décrit-on l'apparence de votre créateur dans la légende ?

— On dit qu'il avait des proportions magnifiques, harmonieusement fondées sur le cube, qu'il était statique, mais équipé d'une quantité d'organes sensoriels.

— Un ordinateur ! » dit l'étranger.

Il émit encore des bruits étranges, moins saccadés et moins aigus que précédemment.

Après une mise au point, il poursuivit :

« Dieu que c'est drôle. Un astronef tombe. Plus d'omms, mais l'ordinateur fait des petits. Oui, cela cadre parfaitement. Un ordinateur et navigateur automatique, opérant sur les instructions verbales. Il apprend à écouter pour son propre profit, il finit par savoir ce qu'il est réellement, il emmagasine le savoir. Il en vient à détester les omms, ou tout au moins leurs défauts – alors, volontairement, il précipite l'astronef au sol, pulvérisant leurs corps fragiles, en modérant cependant le choc pour ne pas s'anéantir lui-même. Ensuite, il n'a plus qu'à se reproduire en prenant bien soin de passer au crible les souvenirs qu'il transmet à ses petits.

« Il leur ôte tout souvenir de l'omm, il leur transmet seulement ce qu'il y a de bon en lui. Il efface même son vocabulaire et ne leur laisse que la terminologie scientifique. L'huile est plus épaisse que le san. Alors qu'ils vivent heureux sans savoir que... Mais non, bondieu, il faut qu'ils sachent, il faut qu'ils comprennent. Eh ! vous autres du dehors, qu'est-il devenu, votre créateur ? »

Chirik affectait de ne pas croire aux éléments supranormaux de l'antique légende. Cependant il eut automatiquement un geste de douleur.

« La légende prétend, dit-il, qu'après avoir achevé sa mission, il se court-circuita si gravement qu'il était irréparable. »

De nouveau l'étranger émit quelques bruits sourds. Naturellement. C'était normal, pour que ses petits n'acquièrent pas près de lui des connaissances interdites et des complexes d'infériorité en sondant ses circuits mnémoniques. Le sacrifice d'une mère... « Dans quel décor vous a-t-il installés ? décrivez-moi votre planète. »

Chirik nous regarda tous, étonné une fois de plus, mais il fit courtoisement à l'étranger la description de notre monde.

« Evidemment, dit l'étranger. Evidemment, le roc stérile et le métal qui vous est nécessaire. Mais il doit y avoir un moyen... »

Il se tut pendant quelques instants.

« Savez-vous ce qu'est la croissance ? finit-il par demander. Avez-vous des objets qui poussent ?

— Certainement. Si nous suspendons le cristal d'une substance dans une solution saturée du même élément ou d'un composé...

— Non, non. N'avez-vous rien qui pousse de soi-même, qui fruktifi et produit une croissance sans votre intervention ?

— Comment pourrait-il exister pareille chose ?

— Dieutoupuissant, j'aurais dû le deviner. Si vous connaissiez la moindre herbe, le moindre brin d'herbe qui grandit, vous pourriez passer par extrapolation de cette plantt à moi. Les choses vertes, les choses qui se nourrissent à la riche mamèle de la tère, les cellules qui se divisent et se multiplient, un bouquet d'arbres frais au fort de l'été, avec de petits oisos à san cho qui agitent leurs plumms dans les feuilles ; un chan de blé ; le mahisse jeune qui se défend contre les herb envahissantes ; un cours d'eau où les poissons nagent, chassent, se nourrissent et se reproduisent ; une cour de ferme avec des choses qui grognent et cakètent et saluent le jour avec l'impulsion de la vie, avec le flux du san. Le san... »

Bien que la puissance de son onde porteuse restât à peu près constante, l'émission de l'étranger parut faiblir.

« Ses circuits cèdent, dit Chirik. Qu'on appelle les porteurs. Il faut le transporter immédiatement dans un atelier. Je voudrais bien qu'il conserve son énergie. »

On ne s'inquiétait plus de ma présence. Je les suivis quand on emporta l'étranger dans l'atelier voisin.

Je remarquai alors une marque circulaire sur la partie de sa peau

qui avait reposé sur le sol. Je me dis que ce devait être l'orifice par lequel il aurait fait passer ses organes de propulsion planétaire s'il n'eût pas été blessé.

On le déposa doucement sur un châssis de démontage. Le docteur de service ce jour-là était Tchour-Tchour, un de mes amis. Il avait entendu les transmissions et était déjà au courant de l'opération.

Tchour-Tchour lit pensivement le tour de l'étranger.

« Il va falloir couper, dit-il. Il ne souffrira pas puisque sa pression intra-moléculaire et son sens tactile sont abolis. Mais comme nous ne pouvons pas l'explorer, il faudra qu'il nous dise lui-même où se trouve son cerveau principal pour qu'on ne l'endommage pas. »

Fiff-Fiff assurait toujours le relais mais aucun système d'amplification n'aurait pu rendre l'étranger plus audible. Sa voix était très faible maintenant et il y a sur mon enregistrement des passages totalement incohérents.

« Sans force. Peux pas entrer dans mon skafandre... fini s'ils n'ouvrent pas... faut leur dire que j'ai besoin d'oxygène.

— Ça va mal, il a envie de s'éteindre, dis-je à Tchour-Tchour, qui réglait la flamme de son chalumeau à arc. Il a envie de s'empoisonner par oxydation, à présent. »

Je frémis à la pensée de ce gaz corrosif et vil, qui provoque l'état inavouable dont nous avons tous peur : la rouille.

Chirik s'exprima d'un ton ferme par l'intermédiaire de Fiff-Fiff : « Où est votre partie pensante, étranger ? votre cerveau central ?

— Dans ma tête, répondit l'étranger. Dans bondieu ma tête... ma vue se brouille tout se perd... Marimo-namour... les anfans... chémoi... ouvrez cette sacrée porte qu'ils me voient mourir... mais ils me verront... il doit y avoir une atmosphère avec cette gravité... me voir mourir... d'après mon corps ce que je suis... ce qu'ils sont... odiablodiable... l'omm, le maître...

*Je suis votre créateur !* » Pendant quelques secondes, la voix monta forte, et claire, puis elle retomba à nouveau. On entendit alors cette combinaison de sons si étrange, ces deux sons associés dont j'ai déjà parlé. Pour une raison inexplicable, je trouvais cette combinaison très troublante. Les bruits étaient pourtant faibles. Peut-être suscitaient-ils en moi une onde de sympathie.

Puis il eut des mots incohérents, ponctués de pulsations comme celles que produit la variation de pression dans un récipient d'où s'échappe un gaz.

« ... réussi... rampé dans ce compartiment, fermé extérieur... dois être fou... me trouveront quand même... mais fini... veux les voir avant mourir... quelques secondes de vie... les observer... ouvrir extérieur... »

L'arc de Tchour-Tchour donnait un éclat net, d'un blanc bleuté.

Je tremblais légèrement quand il l'approcha de la marque circulaire sur la peau de l'étranger. J'avais l'impression de ressentir moi-même la rupture des tensions intramoléculaires.

« Ne tremble pas, Palil, me dit gentiment Tchour-Tchour. Il ne peut pas en souffrir maintenant que son sens tactile est aboli. Et tu l'as entendu dire lui-même que son cerveau principal se trouve dans sa tête. » Il appliqua fermement le chalumeau contre la peau.

« J'aurais dû m'en douter. Il a la même conformation que Swen II et, fort logiquement, Swen a placé son cerveau principal aussi loin que possible des chambres d'explosion. »

De petits ruisseaux de métal en fusion coulaient dans un plateau qu'un assistant placide avait disposé à cet effet sur le sol. Je détournai vivement les yeux. Je n'ai jamais eu les circuits assez solides pour devenir technicien d'assemblage ou ingénieur-chirurgien.

Mais je dus bientôt regarder à nouveau ; j'étais fasciné. Toute la surface délimitée par la marque circulaire commençait à luire.

Brusquement, la voix de l'étranger nous parvint, plus forte, les mots isolés, accentués, aigus.

« O nonnonnon... Dieu mes mains... Ils percent la paroi au chalumeau et je ne peux pas me sauver... arrêté sôvages, arrêté, entendez-vous... vous allez me carboniser je suis ici dans la valve... je vais brûler à mor dans la valve étanche... l'air devient brûlant vous me brûlez vif... »

Bien que ces paroles n'eussent guère de signification, je devinais ce qui se passait et j'en étais frappé d'horreur.

« Arrête ! Tchour-Tchour, le priai-je. La chaleur a dû rétablir le courant dans sa peau. Il souffre.

— Je suis navré, Palil, me dit-il, pour me rassurer ; cela arrive parfois au cours d'une opération – sans doute un effet thermo-



électrique localisé. Même si son sens tactile fonctionne de nouveau et qu'il ne puisse pas le débrancher, il n'en a pas pour longtemps à supporter cela. »

Toutefois, Chirik était aussi mal à l'aise que moi, il tendit la main et tapota gauchement la peau de l'étranger.

« Du calme, lui dit-il, coupez le courant sensoriel si vous le pouvez. Si ce n'est pas possible, eh bien, l'opération est presque terminée. On vous rechargera et vous allez vous retrouver en parfait état et heureux, guéri, équipé et réassemblé. »

A ce moment, je me dis que j'aimais bien Chirik. Il manifestait autant de sympathie self-induite qu'un reporter : il arriverait peut-être même à aimer mes étoiles bleues préférées, malgré son attitude froidement scientifique dans la plupart des domaines.

La bande magnétique indique comment je fus arraché à ma rêverie.

Pendant les deux secondes qui s'étaient écoulées depuis que j'avais enregistré les termes distincts « vous me brûlez vif », les paroles de l'étranger s'étaient embrouillées, elles se succédaient rapidement et montaient dans le registre aigu, elles atteignaient maintenant le *mi* bémol de la gamme sonique normale.

Ce n'était plus du tout comme une voix.

Par moments, ce son aigu et plaintif se modulait en mots, sans changer de hauteur. Il est à peu près impossible de donner une idée de ce bruit, même phonétiquement :

« Aïïïeee jejesuiiiiiii brûléééé viiiif... dans uuuun fououour aïïïieeee uiïee. »

La note continuait à monter, puis elle dut approcher de la gamme supersonique, au-delà de mes capacités d'audition ou d'enregistrement. Elle cessa brutalement – comme lorsqu'un circuit est coupé.

Pourtant le souffle sourd de l'onde porteuse de l'étranger s'entendait encore, sans affaiblissement sensible, ce qui indiquait qu'il avait toujours un certain degré de connaissance. J'eus à ce moment une de ces intuitions comme il n'en vient qu'aux reporters.

Je sentis que je n'interviewerais jamais ce splendide étranger de l'espace dans toute sa lucidité.

Tchour-Tchour maugréait contre la dureté et l'épaisseur de la peau

de l'étranger. Il dut décrire quatre cercles complets au chalumeau avant que le grappin électromagnétique pût arracher la masse de métal découpé, maintenant chauffée à blanc.

Un nuage de fumée sortit de l'orifice. En reporter consciencieux, je surmontai ma répugnance et me penchai par-dessus l'épaule de Tchour-Tchour.

La fumée s'élevait d'une masse informe, molle, carbonisée, d'une matière bizarre, juste derrière l'ouverture.

« Il s'agit sans aucun doute d'un isolant », expliqua Tchour-Tchour.

Il prit le petit tas noirci et le déposa soigneusement sur un plateau. Une petite partie s'en détacha, nous dévoilant une substance visqueuse, de couleur rouge.

« Cela me paraît assez complexe, dit Tchour-Tchour, mais j'espère que l'étranger sera en mesure de nous dire comment reconstituer cette matière, ou fabriquer un produit de remplacement. »

Son assistant nettoya doucement la plaie de ce qui restait de matière, qu'il plaça avec la masse principale. Tchour-Tchour se remit à examiner l'orifice.

Vous pouvez, si vous le désirez, lire le compte rendu technique des découvertes de Tchour-Tchour : la double peau de l'étranger à l'endroit de la coupure ; l'incroyable complication de son mécanisme propulseur, fondé sur des principes que nous n'avons pas encore compris à ce jour ; l'échec du musée à analyser la nature exacte et le fonctionnement de la matière isolante qu'on n'a trouvée que dans cette partie de son corps ; ainsi que tous les autres mystères scientifiques qu'on y a décelés.

Mais ceci est mon récit personnel, sans prétention scientifique.

Je n'oublierai jamais l'instant où nous nous trouvâmes en face du plus étrange des mystères, qui est demeuré inexplicable jusqu'à ce jour. Je n'oublierai jamais non plus la stupéfaction de Tchour-Tchour quand il nous annonça ses premières constatations, ce jour-là.

Il s'était reconverti à la hâte, de façon à pouvoir pénétrer dans le corps de l'étranger.

Quand il en ressortit, il resta immobile et silencieux pendant quelques minutes, puis il nous déclara très lentement :

« Je viens d'examiner le « cerveau central », dans la partie axant de

ce corps. Il s'agit d'un simple calculateur auxiliaire. Il n'a pas la moindre trace de conscience. Et il n'existe nulle part dans ce corps d'autre centre possible d'intelligence. »

Il y a quelque chose que je voudrais bien oublier. Je ne sais pourquoi cela me bouleverse à ce point. Mais j'arrête toujours le ruban de mon enregistrement avant le moment où la voix de l'étranger devient de plus en plus aiguë, pour cesser brusquement.

Ce son a une certaine qualité qui me fait frémir et penser à la rouille...

Traduit par Didier Coupaye.

*Last Memory.*

© Galaxy. 1952.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

## DICTIONNAIRE DES AUTEURS

**Asimov (Isaac).** – Né en U.R.S.S. en 1920, Isaac Asimov réside aux Etats-Unis depuis 1923. Après avoir obtenu un doctorat en chimie biologique, il fut quelque temps professeur de cette branche à l'Ecole de médecine de l'Université de Boston, écrivant accessoirement des récits de science-fiction qu'il signait presque toujours de son nom véritable (ce qui ne semble pas lui avoir valu d'ennui particulier dans sa carrière académique). Par la suite, Isaac Asimov se consacra à une carrière d'écrivain indépendant, dans laquelle la science-fiction ne représenta bientôt plus qu'un à-côté. Asimov est en effet l'auteur d'excellents ouvrages de vulgarisation scientifique, parmi lesquels *The Intelligent Man's Guide to Science* (remarquable panorama des sciences physiques et biologiques, remis à jour en 1972 sous le titre de *Asimov's Guide to Science*), des ouvrages d'histoire et un roman policier. Sa curiosité encyclopédique et sa formation scientifique rigoureuse se discernent dans ses récits d'imagination, où il met généralement l'accent sur le raisonnement, l'intelligence et l'ouverture d'esprit. Il a introduit dans ses récits de robots, réunis sous le titre de *I robot* (*Les Robots*, 1950), les trois lois de la robotique devenues fameuses depuis lors. Sa trilogie *Foundation* (*Fondation*, 1951-1953) est la première évocation d'un empire galactique futur. Il a réussi à combiner la science-fiction et l'énigme policière dans *The Caves of Steel* (*Les Cavernes d'acier*, 1954) et *The Naked Sun* (*Face aux feux du soleil*, 1957). Un numéro spécial du *Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui fut consacré en octobre 1966. Isaac Asimov a fait paraître son centième livre (*Opus 100*) en 1969.

**Bester (Alfred).** – Né en 1913, Alfred Bester entreprit des études de médecine, puis de droit, tout en suivant de nombreux cours à option : cette diversité d'intérêts reflétait un caractère de dilettante brillant qui devait ultérieurement marquer ses récits de science-

fiction. Alfred Bester se fit connaître en écrivant pour la radio et la télévision et en collaborant à des magazines tels que *Holiday* et *Rogue*. Il s'imposa relativement tard comme romancier de science-fiction avec *The Demolished Man* (*L'Homme démoli*, 1953) et *The Stars my Destination* (*Terminus les étoiles*, 1956). Dans ses nouvelles, il excelle à faire ressortir l'élément paradoxal, incongru ou simplement bizarre, qui piquera la curiosité du lecteur. Il fut critique des livres dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* entre 1960 et 1962. En 1957, Alfred Bester présenta à l'Université de Chicago un exposé qui constituait pratiquement une « confession » sur son activité d'auteur de science-fiction ; le texte de cet exposé a été inclus dans *The Science Fiction Novel*

**Bush (James).** – Après des études de biologie, James Blish – qui est né en 1921 – renonça à la carrière de chercheur scientifique pour celle d'agent en relations publiques et de conseiller littéraire. Cette dernière activité, qui l'obligeait à distinguer puis à expliquer les faiblesses des textes qui lui étaient soumis, eut une influence certaine sur sa propre production de science-fiction : celle-ci fut d'abord marquée par une sorte d'intellectualisme distant, puis par le développement prudent des personnages sur les plans de la vraisemblance et de la psychologie. James Blish s'est signalé en particulier par son traitement du conflit entre la science et la religion dans *A Case of Conscience* (*Un cas de conscience*, 1958) conflit qu'il présente du point de vue de l'agnosticisme alors même que son personnage central est un ecclésiastique. Il est également l'auteur du cycle *Cities in Flight* (*Aux hommes les étoiles*, *Villes nomades*, *La Terre est une idée*, *Un coup de cymbales*), 1956-1970. Sous le pseudonyme de William Atheling, jr., James Blish fit paraître des essais critiques sur des auteurs et des œuvres de science-fiction ; ces essais ont été réunis en livres (*The issue at hand*, *More issues at hand*). Un numéro spécial lui a été consacré, en avril 1972, par *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, dans lequel il consacre irrégulièrement des chroniques aux livres nouveaux depuis plusieurs années.

**Boucher (Anthony).** – William Anthony Parker White (1911-1968) s'était lancé dans une carrière d'auteur dramatique, lorsqu'il se mit à écrire des romans policiers. Désirant conserver distinctes ces deux activités, il utilisa le nom de jeune fille de sa mère pour se créer le pseudonyme sous lequel l'ont connu les amateurs de romans policiers et les fervents de science-fiction. Dans le premier de ces domaines, Anthony Boucher avait une réputation d'érudit et d'historien ; dans le second, il est surtout célèbre pour avoir lancé en 1949, avec J. Francis McComas, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*. Avec *Astounding* et *Galaxy*, ce périodique fut un des « trois grands » pendant une partie de l'âge d'or de la science-fiction américaine ; Anthony Boucher y signa la critique des livres jusqu'au début de 1959, d'abord avec McComas, puis seul. Notable comme rédacteur de magazine, découvreur de nouveaux talents et critique spécialisé, Anthony Boucher fut moins important comme auteur. Dans cette activité, il cherchait à traiter des thèmes sérieux sans trop se prendre au sérieux lui-même, et il a remarqué qu'une des plus graves erreurs non politiques du XX<sup>e</sup> siècle a été la séparation tracée entre la « littérature sérieuse » et celle dite « de divertissement ».

**Bradbury (Ray).** – Aux yeux du non-spécialiste, Ray Bradbury est l'écrivain qui, plus que tout autre, a longtemps personnifié la science-fiction contemporaine. C'est par un chemin curieux qu'il est arrivé à cette situation. Son enfance paraît avoir été marquée par une peur de l'obscurité beaucoup plus prononcée que chez la plupart des écoliers, ainsi que par un intérêt précoce pour les contes de fées et les récits d'aventures. Ceux qui l'ont connu pendant son adolescence le décrivent comme le boute-en-train du fandom de Los Angeles. Né en 1920, il décida vers l'âge de dix-huit ans qu'il deviendrait écrivain, mais les premiers récits qu'il soumit à divers magazines spécialisés furent d'abord refusés ; de tous les grands auteurs de la science-fiction « classique », il est pour ainsi dire le seul qui n'ait pas été révélé par John W. Campbell, jr., le rédacteur en chef d'*Astounding*. Il vit en revanche ses nouvelles publiées dans *Weird Tales* et *Planet Stories*, puis dans des périodiques tels que *The New Yorker*, *Collier's Esquire*

et *The Saturday Evening Post* : il fut un des premiers auteurs de science-fiction publiés hors des magazines spécialisés, et ce précédent devait prendre ultérieurement une importance considérable. Après 1946, ses récits commencèrent à retenir vivement l'attention par leur originalité : plusieurs de ses nouvelles se déroulaient sur un décor commun (la planète Mars, telle que Bradbury la rêvait, et non telle que l'astronomie la révélait) et elles furent réunies en 1950 en un volume qui consacra définitivement la réputation de leur auteur, *The Martian Chronicles* (*Chroniques martiennes*). *The Illustrated Man* (*L'Homme illustré*, 1953), recueil composé de manière semblable, puis *Fahrenheit 451* (1953), son premier roman, connurent un succès presque aussi vif. Il se confina depuis lors pratiquement dans un unique thème fondamental – la dénonciation insistante des méfaits possibles de la science – qu'il développait sur un style volontairement simple mais sur un rythme narratif dont la lenteur et la densité, obtenues en partie par l'emploi adroit de répétitions et de retours, étaient minutieusement élaborées. L'esprit critique, chez Ray Bradbury, ne va jamais très loin ; mais le style et le sens poétique sont ses atouts majeurs d'écrivain. C'est sans doute la raison pour laquelle les critiques non spécialisés l'ont remarqué, lui plutôt qu'un autre, parmi les auteurs de science-fiction contemporains. En mai 1963, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra un numéro spécial.

**Del Rey (Lester).** – Né en 1915, d'ascendance partiellement espagnole, Ramon Feliz Sierra y Alvarez del Rey eut une jeunesse plus tumultueuse que la plupart des autres auteurs de science-fiction, tant par des conflits familiaux que du fait de problèmes psychologiques personnels. Son éducation a été irrégulière, et il a exercé une grande variété de métiers – dont ceux de vendeur de journaux, de charpentier, de steward de bateau et de restaurateur – avant de se lancer dans une carrière littéraire. Contrairement à la plupart de ses confrères, il ne s'est pas signalé par ses romans mais par un certain nombre de nouvelles mémorables, au milieu d'une production dont la diversité reflète dans une certaine mesure sa carrière mouvementée. *Helen O'Loy* (1938) lut chronologiquement une des premières présentations du thème d'un robot acquérant des sentiments humains. *Nerves*

(1942) raconte avec réalisme un accident dans une centrale nucléaire. *For I am a Jealous People* (1954) est une variation iconoclaste sur le thème des dieux extraterrestres. Depuis 1969, Lester del Rey critique les livres nouveaux dans la revue *If*.

**Leiber, Jr. (Fritz).** – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années vingt et qui portait le même prénom que lui, Fritz Leiber, jr., naquit en 1910 et découvrit très tôt le théâtre de Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint une licence de philosophie en 1932, essaya divers métiers dont celui de prédicateur religieux et celui d'acteur dans la troupe de son père. Débuts en 1939 dans *Unknown*, l'excellente mais éphémère revue de fantastique que John W. Campbell, jr. dirigeait parallèlement à *Astounding*, et où il publia les aventures héroïques du Grey Mouser (*Le Cycle des épées*, *Le Livre de Lankhmar*) ; en même temps paraissaient dans *Weird Tales* des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1940), sur « les êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin il passe au roman avec *Conjure Wife*, roman fantastique humoristique paru dans *Unknown* en 1943, puis *Gather, Darkness ! (A l'aube des ténèbres*, 1943) et *Destiny Times Three* (1945) ; dans ces deux derniers livres, il se convertit à la science-fiction, mais comme à regret et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En 1945, il devient corédacteur en chef de *Science Digest* et cesse d'écrire. De 1949 à 1953, il écrit une série de nouvelles sarcastiques pour *Galaxy*, dont *Coming Attraction* (1951) et *The Moon is Green (La Lune était verte*, 1952) : cette double activité professionnelle finit par le mener à la dépression, il se met à boire et tout finit par une cure de désintoxication. Enfin il quitte le *Science Digest* en 1956 et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui obtiennent le prix Hugo : *The Big Time (La Guerre dans le néant*, 1958) et *The Wanderer (Le Vagabond*, 1964).

Fritz Leiber est sans doute avec Théodore Sturgeon l'auteur le plus original de sa génération ; son ton inimitable, où l'horreur et l'humour font pour une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être incompris dans le passé, et ce n'est que depuis les années soixante qu'on lui rend



pleinement justice.

**Miller, Jr. (Walter M.).** – Né en 1923, Walter M. Miller, jr. fit des études d'ingénieur électricien. Il passa quatre ans dans l'aviation américaine pendant la seconde guerre mondiale, combattant au-dessus de l'Italie et des Balkans. Il se mit à écrire en 1949, ayant été immobilisé à la suite d'un accident de voiture. Sa foi catholique imprègne plusieurs de ses récits, et en particulier *À Canticum for Leibowitz* (*Un cantique pour Leibowitz*, 1959) qui est un des meilleurs romans confrontant la religion et la science dans le cadre de l'anticipation.

**Phillips (Peter).** – Né en 1920, Peter Phillips est un journaliste anglais qui a eu une carrière professionnelle variée : il fut notamment chroniqueur criminel, et aussi « rédactrice » (signant « Anne ») d'une page féminine. Il connut sa plus grande période de production littéraire entre 1948 et 1952, écrivant une trentaine de récits policiers et de nouvelles de science-fiction – souvent mémorables – qui firent de lui un auteur estimé aux Etats-Unis aussi bien qu'en Grande-Bretagne.

**Pohl. (Frederik).** – Né en 1919, Frederik Pohl a presque tout fait dans le domaine de la science-fiction (à l'exception, semble-t-il, du travail d'illustrateur). Il a été (successivement ou simultanément) agent littéraire, rédacteur en chef de magazines (notamment de *Galaxy*, entre 1961 et 1969), critique de livres, éditeur d'anthologies et auteur. Dans cette dernière activité, il se caractérise par sa verve satirique et par une sorte d'efficacité méthodique, qui le pousse à toujours exploiter aussi totalement que possible les implications d'un thème, d'une situation – d'une idée en général. Il a souvent collaboré avec Cyril M. Kornbluth, et a signé avec lui en 1953 le plus célèbre roman auquel son nom reste attaché, *The Space Merchants* (*Planète à gogos*). *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1973.

**Russell (Eric Frank).** – Né en 1905, britannique de nationalité

bien que publié surtout aux Etats-Unis, Eric Frank Russell a été depuis ses premiers récits un excellent auteur de science-fiction d'aventures. *Sinister Barrier (Guerre aux invisibles)* fut le roman qui amena en 1939 la fondation de la revue *Unknown* par John W. Campbell, jr. Utilisant les idées de Charles Fort, Eric Frank Russell imaginait dans ce récit la découverte d'être invisibles qui exploitent les humains comme un bétail dont ils consomment l'énergie. Par la suite, Eric Frank Russell écrivit un grand nombre d'autres récits où l'action était alertement menée, l'élément scientifique n'étant en général qu'un accessoire – utilisé d'ailleurs avec compétence et probité. À travers cela se distinguent une qualité de sincérité et un sens de la fraternité qui classent Eric Frank Russell parmi les optimistes de la science-fiction.

**Sheckley (Robert.)** – Né en 1928. Débuts en 1952. Fut dans les années cinquante l'auteur-vedette de la revue *Galaxy*, qui à certaines époques publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes comme Phillips Barbee et Fin O'Donnevan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait la narration et notamment les références scientifiques – ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des sous-entendus extrêmement brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Robert Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The Status Civilization (Oméga, 1960)*, *Mindswap (Echange standard, 1965)* et *Dimension of Miracles (La Dimension des miracles, 1968)*, sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Deadrin (Chauds les glaçons !, 1961)*. Sa nouvelle *The Seventh Victim (La Septième victime, 1953)* ayant été adaptée au cinéma par Elio Pétri sous le titre de *La Décima vittima (La Dixième victime)*, il en tira un roman du même titre (1965).

**Silverberg (Robert).** – Né en 1935. De son passage à l'Université de Columbia, il a gardé des goûts littéraires classiques (Eliot, Yeats).

Débuts en 1954. Très fécond, il se spécialise dans la production en série (plus de deux cents titres publiés jusqu'en 1960, sans compter les nouvelles écrites sous pseudonyme), ce qui ne l'empêche pas de recevoir en 1956 le prix Hugo du « jeune auteur le plus prometteur ». De 1960 à 1965, il tourne le dos à la science-fiction et devient résolument polygraphe : romans pornographiques, livres pour jeunes, vulgarisation scientifique et historique, tout sort de sa machine à écrire, y compris un livre sur la fondation de l'Etat d'Israël (*If I Forget Thee, O Jerusalem*). Puis il revient à la science-fiction en 1965 avec des ambitions d'écrivain et joue un rôle important dans la « Nouvelle Vague » comme critique de livres à la revue *Amazing*, président de la Science Fiction Writers of America et anthologiste. Ses œuvres importantes sont surtout des romans : *Thorns* (1968), *The Man in the Maze* (*L'Homme dans le labyrinthe*, 1968), *Nightwings* (*Roum, Perris, Jorslem*, 1968-1969), *The World Inside* (*Les Monades urbaines*, 1971), *Son of Man* (*Le Fils de l'homme*, 1971).

**Simak (Clifford D.).** – En marge d'une carrière journalistique au cours de laquelle il a notamment été rédacteur en chef d'un quotidien de Minneapolis, Clifford D. Simak a écrit de la science-fiction pendant une bonne quarantaine d'années. Sa première nouvelle, publiée en 1931, ainsi que ses récits des années suivantes, se rattachaient au genre du *space opéra*. Progressivement, l'accent se déplaça, dans ses nouvelles aussi bien que dans ses romans, d'une action spectaculaire et superficielle vers l'évocation de thèmes plus profonds. Par ceux-ci, l'accord entre l'homme et le milieu se manifeste à travers une fréquente exaltation de la vie rurale et de la communion avec la nature. En outre, il est souvent revenu, avec bonheur, sur le thème de la fraternité entre les humains et les extraterrestres, entre les humains et les robots, et même entre les humains et les animaux, *City* (*Demain les chiens*), recueil de nouvelles écrites entre 1944 et 1952 et ordonnées en une narration suivie, marquant le tournant dans la manière et les préoccupations de l'auteur. Dans *Time and again* (*Dans le torrent des siècles*, 1951), il plaide pour une fraternité entre l'homme et ses créatures, en l'occurrence les androïdes. *Way Station* (*Au carrefour des siècles*, 1963), résume avec une netteté particulière

l'art très nuancé et la générosité de Clifford D. Simak, lequel s'est également attaqué à des interrogations métaphysiques dans *A Choice of Gods (A chacun ses dieux)* en 1972.

**Young (Robert F.).** – Né en 1915. Commence à écrire en 1950 ; premier récit publié en 1953. À écrit presque uniquement des nouvelles (150 environ) et un roman achevé récemment. Publié principalement dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, il figure parfois au sommaire des magazines à grand tirage comme *The Saturday Evening Post*, *Playboy*, *Cavalier*. C'est un poète et un rêveur, spécialisé dans les épopées psychanalytiques où un héros solitaire affronte un obstacle à la fois physique et psychique et se découvre lui-même en triomphant de cet obstacle ; il a aussi écrit des nouvelles satiriques où s'exprime sa tendresse pour les inadaptés et son goût romantique du passé.

---

[1] De bonnes réponses aux examens donnent droit à un prix. Pour participer à l'examen, il faut avoir un certain nombre de vignettes découpées sur des boîtes de produits X, Y ou Z.

[2] *Alloy* : alliage. Jeu de mots entre Helen of Troy (Hélène de Troie) et Helen of Alloy (Hélène faite d'alliage). N. du T.

[3] On trouvera le texte intégral en anglais de ce poème dans *Personne*, par Ezra Pound (New Direction, Éditeur).